

RECHERCHES
SUR LA
GARDE IMPÉRIALE
ET SUR LE
CORPS D'OFFICIERS DE L'ARMÉE ROMAINE
AUX IV^e ET V^e SIÈCLES.

(Suite et fin¹.)

VI.

*Que les « protectores », appelés plus tard « domestici »,
étaient simplement des centurions.*

Plusieurs lois du IV^e siècle supposent que les *protectores* formaient une catégorie d'officiers, et non un corps de troupe :

Cod. theod. VII, 20, 4 (an 325). Les biens des *milites* et des *protectores* seront exemptés de la capitation en deçà d'une valeur de 4 *capita*².

Cod. theod. XIII, 1, 7 (an 369). « Les anciens militaires qui, dans le service armé effectif, se sont élevés dans la hiérarchie jusqu'à devenir *protectores* » seront partiellement exonérés des droits sur les ventes. Ceux qui auraient obtenu une dignité militaire plus élevée ne bénéficieront pas de cette faveur³.

Cod. theod. VII, 21, 1 (352-354). Il est intolérable que les privilèges des anciens militaires soient usurpés par des gens

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXIV, p. 225.

2. *Cod. theod.* VII, 20, 4 : « Comitatus et ripenses milites atque protectores suum caput, patris ac matris et uxoris, si tamen eos superstites habeant, excusent... »

3. *Cod. theod.* XIII, 1, 7 : « Qui in sudore bellandi stipendiorum gradu usque ad protectores meruerint... Omnes vero omnino, qui alterius nomine dignitatis emeritaque militiae honore cumulati sunt... »

qui n'ont jamais porté les armes. Les brevets de *ex-protectore*, de *ex-praeposito*, de *ex-tribuno*, délivrés par complaisance, ne vaudront à leurs titulaires aucun des privilèges dont jouissent les véritables retraités¹.

Cod. theod. VII, 21, 2 (an 353). Les simplés civils ou les décurions qui se sont fait octroyer par faveur la « dignité de *protector* » ne figureront plus au tableau d'ancienneté des *protectores*. La même règle sera observée à l'égard de ceux qui auraient obtenu par faveur le grade de *praepositus*².

Cod. theod. VII, 22, 5 (an 333). Les fils des anciens soldats et des militaires qui ont été *praepositi* ou *protectores*, ou qui ont atteint un autre grade quel qu'il soit, s'ils sont physiquement impropres au service militaire, seront inscrits aux curies³.

Deux des cinq lois désignent la qualité de *protector* par ce mot de *dignitas* que nous avons relevé dans une phrase d'Ammien : *post dignitatem protectoris atque tribuni*. De même que pour Ammien la dignité de *protector* était analogue à la dignité de tribun, de même le brevet de *ex-protectore* est donné, dans la loi VII, 21, 1, comme un brevet de grade, analogue aux brevets de *ex-praeposito* et de *ex-tribuno*.

On se rappelle que Végèce résumait en quatre mots la hiérarchie militaire : la troupe, les *domestici*, les tribuns (catégorie qui comprend les *praefecti* ou *praepositi*), les comtes. On retrouve dans les lois VII, 20, 4, et VII, 22, 5, les deux étages inférieurs de cette hiérarchie, dans les lois VII, 21, 1 et VII, 21, 2, le second et le troisième étage. Tous ces textes de lois s'entendraient mieux si la dignité de *protector* était un grade ou un ensemble de grades.

Les lois VII, 20, 4 et XIII, 1, 7 supposent qu'un soldat ne pouvait sortir du rang qu'en s'élevant à la dignité de *protector*; si des militaires, en effet, avaient pris rang entre les *milites* et les *protectores*, ils auraient nécessairement bénéficié

1. *Cod. theod.* VII, 21, 1 : « ... Ideoque si qui ex-protectoribus vel ex-praepositis vel ex-tribunis epistulas reportaverint... »

2. *Cod. theod.* VII, 21, 2 : « Si quis de paganis vel decurionibus ambierit ad honores protectoriae dignitatis, nec tempus nec stipendia ei post hanc legem computanda sunt. Hoc et circa eos, qui ad praeposituras ambitu pervenerint, custodiri praecipimus. »

3. « Veteranorum filii vel eorum qui praepositi vel protectores fuerunt, vel ceterorum qui quemlibet militiae gradum tenuerunt, etc. » — Le mot *praepositus* ne me paraît pas avoir, dans cette loi de 333, le sens qu'il a dans les lois à

des exemptions fiscales définies par ces deux lois. Tous nos textes relatifs à l'avancement des soldats sous le bas Empire confirment cette règle : ou le soldat restait *miles* jusqu'à son congé, ou il devenait *protector*. On se rappelle la carrière de Gratien le Vieux : *miles, protector*, tribun, comte¹. Quelque vingt ans plus tôt, Maximin Daïa, avant de devenir César, a été successivement *scutarius, protector, tribunus*². Vitalianus, soldat d'un *numerus* d'Hérules, est promu *domesticus*, et, beaucoup plus tard (après avoir, à coup sûr, passé par le tribunat), devient comte³. Un certain Antoninus, employé (tandis qu'il était *miles principalis*) dans les bureaux du duc de Mésopotamie, est nommé *protector*⁴. On voit dans la Notice des Dignités que les soldats comptables des bureaux de plusieurs ducs, après avoir exercé quelque temps l'office de premiers commis, étaient régulièrement nommés *protectores*⁵. L'avancement qu'ambitionnaient les soldats et que leurs amis influents sollicitaient pour eux, c'était la promotion à la dignité de *protector*⁶.

Les inscriptions nous font connaître la carrière de trois soldats qui ont passé *protectores* :

C. I. L., III, 371 (Cyziq; n° 29 de Mommsen, *Prot. Aug.*) : « Fl. Marcus protector, natus in Dacia provincia..., militavit in vexillatione Fesianesa annis XXIII, unde factus protector idequi (sic; = *ibidem*?) militavit annis (q)uin(q)ue presentibus collegis suis, id est Perulam et Frontinum, Superianum, Maxentium et Ursinum⁷. »

partir de 350; mais ce point n'importe pas beaucoup à l'objet du présent travail. Le *praepositus* est toujours un officier; à partir de l'an 350 environ, c'est un officier supérieur de rang moins élevé qu'un tribun.

1. Ammien, XXX, 7, 2.

2. Lactance, *De mort. pers.*, 19. Le *scutarius* est un *miles candidatus*.

3. Ammien, XXV, 10, 9.

4. Ammien, XVIII, 5, 1.

5. *Not. Dig.*, Or., XXXVI à XXXIX Boecking, XXXIX à XLII Seeck. Ce sont les quatre ducs les moins hauts placés dans la hiérarchie. A la différence des ducs de plus haut rang et des *magistri*, ils n'ont dans leur *officium* que des *militēs principales*. On reviendra sur ce point.

6. Paulin de Nole, *Ep.* XXV, 8 : « Deinde in hac militia soletis in votis habere hanc officii promotionem, ut *protectores* efficiamini » (mais dans la milice du Christ, « de comitiva incipis militare »). — Symmaque, *Ep.* III, 67 : « Huiusmodi quippe veteranis praerogativa debetur, ut illis *protectorum dignitas* tamquam pretium longi laboris accedat. » — Le mot *officii promotio* s'appliquerait mal au passage d'un corps de la troupe à un corps de la garde.

7. Ces cinq collègues sont groupés par 2 + 3. Je pense que Fl. Marcus est

C. I. L., XII, 673 (Arles; n° 30 de Mommsen) : « Fl. Memorio v(iro) p(er)fectissimo, qui milit(avit) int(er) Iovianos annos XXVIII, prot(ector) dom(esticus) an. VI, prae(fectus) lanciaris sen(ioribus) rib(us) an. III, comes ripe an. I, comes Mauret(aniae) Ting(itanae) an. IIII, vix(it) an(nos) LXXV. »

C. I. L., III, 6194 (Troesmi; n° 43 de Mommsen) : « Val. Thiumpus militavit in leg. XI Cl(audia), lectus in sacro comit(atu) lanciaris, deinde protexit annis V; missus¹; prae(fectus) leg. II Herc(ul)iae egit ann(os) II semise et decessit. Vix(it) ann(os) XLV, m(enses) III, d(ies) XI. »

Ainsi, dans les exemples connus, tout se passe comme si l'office de *protector* était un grade, le premier et le seul grade qui élevât un soldat au-dessus de l'état de *miles*. Il n'y a pas d'exemple qu'un soldat du bas Empire soit sorti du rang par un autre genre de promotion.

Et de même que, pour sortir du rang, il faut qu'un soldat soit nommé *protector*, de même, au IV^e siècle², il faut passer par l'état de *protector* pour parvenir aux grades supérieurs de préposé, préfet ou tribun. On vient de citer la carrière de Maximin Daïa, celles de Gratien le Vieux, de Vitalianus, de Fl. Memorius, de Val. Thiumpus. Telle a été encore la voie suivie par les empereurs Constance Chlore³ et Valens⁴, par le comte Élien, commandant de la place d'Amida⁵, par le comte Gaudentius, qui fut le père d'Aétius⁶, par le tribun Valentinus⁷, par les *protectores* qui servaient avec Ammien dans l'état-major d'Ursicin et, plus heureux qu'Ammien lui-même, furent promus à des commandements de *numeri* avant la disgrâce de leur patron⁸. On peut citer

à adjoindre aux trois derniers et que la *vezillatio*, simple détachement, comptait deux *protectores ducenarii*, Perula et Frontinus, et quatre *centenarii*, Fl. Marcus et les trois autres.

1. *Missus* veut dire qu'il a été libéré de son engagement, qui était de vingt-cinq ans. Il avait donc vingt ans de services quand il fut nommé *protector*.

2. Au V^e siècle, il y a, comme on verra, des exemples d'officiers nés clarissimes qui ont fait leurs premières armes avec le grade de tribuns.

3. *Excerpta Valesiana*, 1 : « Protector primum, exin tribunus, postea praeses Dalmatiarum fuit. »

4. Socrate, *Hist. eccl.*, IV, 1. Je ne cite pas l'empereur Jovien qui, étant *primicerius protectorum*, fut porté tout droit à l'Empire.

5. Ammien, XVIII, 9, 3.

6. Pauly-Wissowa, *Real-Encyklopädie*, art. *Gaudentius* 6.

7. Ammien, XVIII, 3, 5 : « Valentinus, ex primicerio protectorum tribunus. »

8. Ammien, XVI, 10, 21.

encore le *Fl. Iulianus ex protectore et ex praepositis* d'une inscription¹ et deux officiers connus par des papyrus, Abinnaeus et ...arius, qui de *protectores* passèrent préfets et commandèrent l'un après l'autre un même corps de cavalerie². Il n'y a à ma connaissance qu'un officier supérieur du IV^e siècle dont la carrière d'officier subalterne nous soit connue et auquel les textes n'attribuent pas à un moment la qualité de *protector*, c'est un comte nommé Maurus; mais Ammien nous dit que Maurus avait été *hastatus*, c'est-à-dire centurion de première classe, c'est-à-dire, à mon sens, *protector ducenarius*³.

Les faits montrent ainsi que le protectorat occupait, dans la hiérarchie militaire du bas Empire, exactement la même place que le centurionat dans l'ancienne armée⁴. Un soldat du III^e siècle ne s'élevait à la dignité d'officier supérieur, — préfet de cohorte, tribun de légion, préfet de cavalerie, — que par l'échelle du centurionat. C'est du degré supérieur de la première classe du centurionat, du grade de primipile, qu'on passait au tribunat et aux préfectures. Le primipilat n'existait plus au IV^e siècle⁵. Mais Végèce nous a appris que l'ancienne première classe du centurionat (classe des *primi ordines*) était représentée par le grade

1. *Ephem. Epigr.*, t. V, p. 647.

2. L. Mitteis et U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, Leipzig, 1912, t. I, p. 407, et t. I, 2, p. 550. C'est en 344 qu'Abinnaeus, étant arrivé au terme de son temps de commandement (cf. Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 3, 5, « transacto tribunatus sui tempore »), fut remplacé par « ... arius ».

3. Ammien, XXXI, 10, 21, et XX, 4, 18. — Le mot *Hastatus* sans épithète, synonyme de *primus hastatus*, désignait le quatrième centurion d'une première cohorte (von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 91). Ici, le mot équivalait à *ducenarius* (Végèce, II, 8 : « Primus hastatus... quem nunc ducenarium vocant »).

4. Ceci n'est pas contraire à la remarque qui sera faite ci-après, que le corps des centurions, en devenant le corps des *protectores*, a gagné en privilèges et en considération.

5. Godefroy (*Codex Theodosianus*, rééd. par Ritter, II, 501), suivi par Jullian, *Notes*, p. 66, croit que le grade de primipile subsistait. Il renvoie aux textes *Cod. Iust.*, XII, 62; *Dig.*, XXXIV, 4, 23; Végèce, II, 21. Mais Végèce ne parle du grade de primipile qu'au passé; et dans les textes du *Corpus iuris*, le mot *primipilus* désigne, non pas un officier, mais une prestation en nature qui pèse sur les populations et qui sert à faire des distributions aux soldats et, semble-t-il, aux retraités. Au IV^e siècle, *primipilus* ne se rencontre plus que dans l'expression toute faite *pastus primipili* (*Cod. theod.*, VIII, 4, 8; 10; 11; 16), qui désigne un ensemble de denrées : lard, huile, sel, que conservent et distribuent les *primipilares*; ceux-ci sont une catégorie de *cohor-*

de *ducenarius*¹. C'étaient des *protectores ducenarii* qui, soit au choix, soit à l'ancienneté², étaient promus chefs de corps. Si l'on récrivait en style du III^e siècle les inscriptions de Fl. Memorius et de Val. Thiumpus, on aurait d'abord à y remplacer la mention *protector domesticus* ou *protegit* par l'indication d'une série de centurionats³.

Il faut reprendre nos arguments de tout à l'heure. L'armée du IV^e siècle avait certainement des centurions. Végèce sait ce qu'il dit quand il déclare : *centuriones, qui nunc centenarii vocantur...*, *primus hastatus, quem nunc ducentarium vocant*. Et Jérôme affirme de son côté qu'un tribun avait passé par les grades de *centenarius* et de *ducenarius*. Ces centurions du IV^e siècle n'étaient pas supérieurs aux *protectores* ou *domestici*, puisqu'on sait plusieurs *protectores* ou *domestici* qui ont été nommés directement tribuns ou préfets, sans passer par le centurionat. Ils ne sont pas davantage inférieurs, puisque Fl. Marcus, Fl. Memorius, Val. Thiumpus et le Vitalianus d'Ammien, de *milites* qu'ils étaient, furent directement nommés *protectores*. — Supposera-t-on que le *miles* pouvait être promu soit centurion, soit *protector*, et que ces deux voies distinctes s'offraient à lui pour s'élever aux grades supérieurs? Mais des textes de lois viennent de nous prouver qu'on ne sortait du rang qu'en devenant *protector*, et Végèce (*quis comes, quis tribunus, quis domesticus, quis contubernalis*) affirme que tous les militaires supérieurs aux troupiers et inférieurs aux tribuns étaient *domestici*. La conclusion qui s'impose est que les centurions du IV^e siècle, appelés *centenarii* et *ducenarii*, étaient les *protectores* ou *domestici* eux-mêmes. Et ce n'est pas faire une hypothèse que de l'adopter, car on a déjà vu plusieurs inscriptions de *protectores ducenarii*, et l'on

tales (Cod. theod., VII, 22, 11; VIII, 4 tout entier). Il y a là un service mal étudié, une annexe du service de l'*annona militaris*. Quant au primipile officier, je ne l'ai rencontré nulle part sous le bas Empire, et depuis que les légions étaient disloquées il n'avait plus de raison d'être.

1. Végèce, II, 8; cf. 13.

2. Exemple d'ancienneté, Ammien, XVIII, 3, 5, *Valentinus ex primicerio protectorum tribunus* (cf. S. Jérôme, *Contra Iohannem Hieros.*, 19). Exemple de choix, Ammien, XVI, 10, 21 (ces *protectores* ne pouvaient être tous *primicerii*, ni même *senatores*). Cf. Végèce, II, 7.

3. Comme modèles, on prendrait par exemple, dans Dessau, *Inscr. rom. sel.*, les n^{os} 2764, 2770, 2772, 2773; C. I. L., XIII, 6819, etc.

en va voir plusieurs de *centenarii protectores*. Il n'est pas étonnant que l'ancien couple de mots *tribuni et centuriones*, qu'on trouvait partout au temps de la République et du haut Empire, soit remplacé au IV^e siècle par le couple *tribuni et protectores*¹.

Quelques remarques sur les conditions de l'accès au grade de *protector* confirmeront notre conclusion.

L'ancienneté de service des soldats qui devenaient *protectores* au IV^e siècle, autant qu'on en peut juger par les trois exemples de Fl. Marcus, de Fl. Memorius et de Val. Thiumpus, est comparable à celle des soldats de l'ancienne armée qui passaient centurions. Marcus avait vingt-trois ans de service, Memorius vingt-deux plutôt que vingt-huit², Thiumpus vingt. Ces chiffres donnaient une ancienneté moyenne un peu supérieure à celle des centurions, qui étaient souvent nommés à dix-sept ans de services, parfois à moins, souvent à plus, par exemple à vingt-trois ans³. Mais ce retard de l'avancement serait très explicable⁴. Pour le remarquer en passant, on aurait dû s'étonner de voir les empereurs admettre les soldats de la troupe dans leur garde personnelle à passé quarante ans, c'est-à-dire à un âge où la vigueur physique d'un homme est en baisse.

Le titre de *protector* était accordé au IV^e siècle à des militaires qui au III^e auraient obtenu le titre de centurion. L'usage d'octroyer aux agents civils et militaires de l'État, au moment de leur retraite,

1. Voir *Thesaurus linguae latinae*, s. v. *Centurio*, p. 838, 60. — Ammien, XV, 5, 22 : « Tribunis et protectoribus domesticis decem » ; XVIII, 7, 6 : « Tribuni cum protectoribus missi. » — Noter aussi la division des *notarii* en *tribuni et protectores*.

2. Comme il ne dit pas où il a servi en qualité de *prot. dom.*, ses six ans de grade ont dû être passés dans le corps des Joviens et sont à décompter des vingt-huit ans. De même, je me demande si, dans l'inscription de Fl. Marcus, le mystérieux adverbe *idequi* ne veut pas dire *ibidem*. On aurait ainsi des raisons de croire que l'avancement s'obtenait souvent sur place (cf. Ammien, XVIII, 9, 3). — On a vu dans Symmaque que la promotion au protectorat était d'ordinaire *pretium longi laboris*.

3. Dix-sept ans : C. I. L., XII, 2602 ; VI, 3228, etc. — Neuf ans : VI, 3977. — Dix-huit ans : IX, 1609. — Vingt-trois ans : XIII, 6728 et 7556. On voit un soldat devenir centurion à quarante-sept ans (III, 1480).

4. Au III^e siècle, presque toutes les places de centurions étaient données à d'anciens soldats. Au IV^e, quantité de fils d'officiers entraient au service avec la dignité de *protectores*. Voir *Cod. theod.*, VI, 24, 3 ; Ammien, XVI, 10, 21 ; cf. XXI, 16, 20, et XXV, 5, 4, cas de Jovien ; certainement aussi le cas d'Herculanus, XIV, 10, 2.

l'honorariat du grade supérieur à leur dernier grade d'activité s'annonçait déjà au III^e siècle. Il arrivait qu'un *miles* (d'ordinaire ou toujours un *principalis*) reçût avec son congé le titre de *veteranus ex centurione*¹. Au IV^e siècle, le *miles* retraité avec faveur devenait *veteranus ex protectore*².

Les soldats de l'ancien Empire qui avaient reçu quelque instruction étaient souvent employés dans les bureaux des légats chefs d'armées ou des gouverneurs de provinces. Il y avait dans ces bureaux toute une hiérarchie de gradés inférieurs ou *milites principales* : les *cornicularii*, qui étaient des sous-officiers secrétaires, venaient en tête au nombre de deux ou trois ; puis les *commentarienses* en nombre égal ; enfin les *speculatores*³. On choisissait souvent les centurions parmi ces *cornicularii*⁴. Au III^e siècle, tout *cornicularius* de chef d'armée, son tour venu, passait centurion⁵.

Ces bureaux de *principales* qu'avaient les légats militaires du III^e siècle se retrouvent dans la Notice des Dignités ; on y voit les *officia* des quatre derniers ducs de l'Orient⁶ composés de la même manière. Les employés inférieurs, appelés *speculatores* au III^e siècle, ont changé de titre : on les appelle *a libellis, exceptores*, etc. Mais ils ont au-dessus d'eux des *commentarienses*, puis des comptables (*numerarii*) qui ont grade de *cornicula-*

1. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 80 et n. 5. — Il croit probable qu'avant le III^e siècle, les *veterani ex centurione* étaient vraiment d'anciens centurions.

2. *C. I. L.*, VI, 1796 (= n° 20 de Mommsen). Il y a doute pour les personnages qualifiés *ex-protectore* (n° 19, 21, 26, 30, 40 de Mommsen ; *C. I. L.*, III, 14594). Je ne connais qu'un exemple de *ex-domestico* (III, 2656). Les lois *Cod. theod.*, VII, 20, 5 ; 8, mentionnent ces *protectores* honoraires, bien distincts des *protectores* à brevet (VII, 21, 1 ; 3 ; VIII, 7, 2 ; 3 ; 4).

3. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 30, cite les exemples suivants : d'après *C. I. L.*, II, 4122, un légat de l'Espagne citérieure a 2 *cornicularii*, 2 *commentarienses*, 10 *speculatores*. D'après III, 4452 (a. 212), un légat de Pannonie a 3 *corn.*, 3 *comment.*, 30 *specul.* (cf. III, 7794, sans chiffres). D'après VIII, 2586, un proconsul d'Afrique a 2 *corn.*, 2 *comment.*, 4 *specul.*, 30 *beneficiarii consularis*, etc.

4. Ainsi *C. I. L.*, III, 9908 ; XIII, 6803 ; Dessau, 8880.

5. Von Domaszewski, *Ibid.*, p. 31 : « Die Beförderung zum Centurio tritt immer ein ». Il cite *C. I. L.*, III, 10403 ; VIII, 217 et 702 ; XIII, 1832 ; 6542 ; 6543 ; 6575 ; 6598.

6. *Not. Dig.*, Or., XXXVI à XXXIX Boecking, XXXIX à XLII Seeck. Dans les bureaux des autres ducs et des *magistri*, il y a des officiers (Ammien, XVIII, 5, 1 ; XIX, 9, 2). Les *cornicularii* y deviennent *protectores*, et tel est le cas d'Antoninus (XIX, 9, 2), mais sans passer par la fonction de *principes*.

rii¹; enfin un *princeps* ou premier commis qui n'est lui-même que le plus ancien *cornicularius* du bureau.

Or la Notice nous apprend que ce premier commis, quand il avait servi le temps voulu en cette qualité, était toujours admis à adorer la pourpre, c'est-à-dire nommé *protector*². Il est clair qu'au III^e siècle déjà celui des *cornicularii* d'un bureau qui passait centurion était d'ordinaire ou toujours le plus ancien. Ainsi le *cornicularius* premier commis aux bureaux d'un chef d'armée, au III^e siècle, passait de droit centurion, et au IV^e siècle, passait de droit *protector*. On peut faire la même constatation pour le *cornicularius* employé dans les bureaux d'un préfet du prétoire; au III^e siècle, il passait régulièrement centurion; au IV^e siècle, il passait de droit *protector*³. Il semble qu'il n'y eût qu'un mot de changé⁴.

1. Le grade de ces *numerarii* n'est pas indiqué dans la Notice, mais on voit aux bureaux des chap. XL et XLII Boecking, au-dessous du *princeps* et au-dessus du *commentariensis*, un *cornicularius*. D'autre part, on apprend dans les lois *Cod. theod.*, VIII, 7, 8; 9, que les employés militaires des *officia* du préfet du prétoire et des gouverneurs qui devenaient de droit *protectores* étaient des *cornicularii*. Donc le *princeps* de nos quatre bureaux ducaux n'est lui-même que le plus ancien *cornicularius* de son bureau, et les *numerarii* ses subordonnés immédiats sont des *cornicularii* moins anciens.

2. *Not. Dig.* aux quatre chapitres : « Principem de eodem officio, qui completa militia adorat protectorem (sic). »

3. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 20, *cornicularius praefecti* : « Regelmässige Beförderung zum Centurio legionis. » — *Cod. theod.*, VIII, 7, 8 : « Praefecturae cornicularios, qui annis singulis ex numero deputatorum exeunt, post transactos corniculos nostram adorare purpuram volumus (a. 365). » Cf. VIII, 7, 9.

4. Je n'ose tirer argument de la solde des centurions et des *protectores*. Voici ce qui me paraît à cet égard le plus probable. Le centurion, au temps de la République, touchait cinq fois la solde d'un légionnaire (Appien, *Bell. civ.*, IV, 100; le *donativum* est proportionnel à la solde). Von Domaszewski (*Die Rangordnung*, p. 111) a essayé de prouver que sous l'Empire la solde du centurion égalait le quintuple de la solde du prétorien, et non plus du légionnaire. Ses déductions sont fondées sur l'hypothèse d'après laquelle les deux chiffres de 50,000 et 25,000 sesterces (ou 12,500 et 6,250 deniers) dans l'inscription C. I. L., III, 14416, soldes touchées par un ancien primipile au temps de Caracalla, représenteraient les traitements des centurions de première et de deuxième classe. Cette hypothèse est insoutenable : les hautes soldes dont le personnage est fier sont les plus fortes qu'il ait touchées : il les a touchées étant primipile ou plutôt primipilaire. Il est bien plus probable que l'ancienne proportion avait été maintenue. Sous Septime-Sévère, le légionnaire touchant 500 deniers (à charge de s'entretenir avec sa famille), le simple centurion en devait toucher 2,500 : c'était peut-être un traitement aussi élevé que celui d'un capitaine d'aujourd'hui, et les *donativa* s'y ajoutaient. — Or le *protector*

VII.

*Que les emplois des « protectores » ou « domestici »
étaient tous d'anciens emplois de centurions.*

Une partie des *protectores* étaient, comme Végèce nous l'a appris, des officiers de troupe. On a vu que sur les inscriptions le titre de *protector* ou de *domesticus* était quelquefois suivi de la mention de *numero N.*, et le titre de *domesticus*, sur les papyrus ravennates du VI^e et du VII^e siècle, de la mention *numeri N.* — Au printemps de l'an 359, sur l'avis que les Perses allaient envahir la Mésopotamie romaine, des tribuns et des *protectores* furent dépêchés dans des places de la frontière pour y mettre les ouvrages de défense en état¹ : les officiers des deux genres avaient assurément été tirés des garnisons de l'Orient. — Des *protectores*, subordonnés à des tribuns sous le commandement général d'un comte, encadraient, en la même année, l'infortunée garnison d'Amida. Cette garnison, à part quelques escadrons barbares, n'était formée que de sept légions ; il n'y avait jamais eu dans les légions d'autres officiers subordonnés aux tribuns que les centurions².

Les textes où l'on voit des *protectores* servir en sous-ordre dans la troupe sont rares. On aurait tort d'en conclure qu'ils ne

semble avoir touché cinq fois l'unité de solde (en nature) du soldat, c'est-à-dire 5 *annonae*. En effet, l'*Anonymus de rebus bellicis* (dans la *Not. Dig.*, éd. Pancirolli), qui écrit au IV^e siècle, conseille à l'empereur de donner leur congé aux militaires, par économie, quand ils sont parvenus *ad quinque vel eo amplius annonarum emolumenta*. Ce *quinque* doit se rapporter au grade qui était l'objet des ambitions du soldat, le grade de *protector*. Mais il faudrait alors que l'Anonyme écrivit avant le temps de Julien : en effet, d'après le texte *Cod. theod.*, VI, 24, 1 (a. 362), le *domesticus* monté qui sert dans la garde touche 6 *capita* (unités de fourrage pour un cheval) ; et d'après les textes *Cod. theod.*, VIII, 1, 10 ; Ammien, XXII, 4, 9 ; Lebas, *Inscr. d'Asie Mineure*, 1906^a, un officier touche autant d'*annonae* que de *capita*. Entre l'époque de l'Anonyme (règne de Constantin ?) et le règne de Julien, la solde du *protector* aurait passé de 5 à 6 *annonae*. — Ces remarques sont conjecturales : mais si j'ai prouvé par ailleurs que le *protector* n'était que le centurion, on devra admettre que, depuis la République jusqu'au IV^e siècle, la solde du centurion est restée le quintuple de celle du soldat.

1. Ammien, XVIII, 7, 6.

2. Ammien, XIX, 9, 2 ; XVIII, 9, 3. S'agit-il de légions complètes ? — On apprend par le dernier texte que le comte Elien, étant *protector*, avait servi avec éclat dans l'une de ces légions.

fussent employés ainsi qu'exceptionnellement. Les officiers détachés, les chefs de fractions isolées, les aides de camp ont plus de chances de laisser trace dans l'histoire militaire ou politique que les chefs de compagnies ou de pelotons d'une armée.

Il y avait en l'an 366 un *protector* nommé Marcellus, apparenté au tyran Procope, qui tenait garnison à Nicée, où il semble bien avoir été commandant d'armes¹. Au second et au troisième siècle, de petits détachements casernés dans des villes de l'intérieur ou des forêts de la frontière avaient de même pour chefs des centurions².

Les chefs de fractions isolées restaient des officiers de troupe. D'autres *protectores* servaient hors cadre. On les appelait *protectores deputati*³, comme on avait dit plus tôt *centuriones deputati*⁴. Il y en avait qui étaient chargés du contrôle des transports et courriers aux principales stations des routes impériales⁵. Des fonctions analogues ou identiques avaient été remplies antérieurement par des centurions⁶.

D'autres étaient employés comme officiers de police; ils avaient à garder les prisonniers d'État et à les escorter d'une ville à l'autre. Le *protector* exerce régulièrement cet office dans les récits de procès politiques qu'Ammien nous a laissés⁷. Il

1. Ammien, XXVI, 10, 1 à 3 : « Protector Marcellus, agens apud Nicaeam praesidium... » S'il y avait eu à Nicée un officier de rang plus élevé, il apparaîtrait dans le récit. Je ne cite pas le texte *Cod. theod.*, VII, 16, 3, où l'on voit que des *protectores* commandaient des postes aux frontières : ce rescrit est de l'an 420, et je dois provisoirement écarter, en fait de *protectores*, les textes légaux postérieurs à l'an 378.

2. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 108 (centurions *praepositi verilationis*); p. 109 (Plinie le Jeune, *Ad Traianum Ep.* 77 et 78).

3. *Not. Dig.*, Or., XIV, Occ., XII Boecking (XI et XIII Seeck) : « Domestici... et deputati eorum. » — *Cod. theod.*, VI, 24, 5 (a. 392) : « Domestici... certis quibusque officiis deputati. »

4. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 81, 104. Mais l'expression de *centurio deputatus* a un sens moins déterminé que ne suppose l'auteur.

5. *Cod. theod.*, VIII, 5, 30 (a. 368). Ce texte montre que les *magistri militum* avaient à leurs ordres un grand nombre de *protectores*; il prouverait ainsi à lui seul que les *protectores* n'étaient pas des gardes du corps.

6. Von Domaszewski, *ouvr. cité*, p. 109. Centurions « Inspektoren des Strassenbaues und des Verkehrs auf den Reichsstrassen. » Il renvoie à son article des *Römische Mittheilungen*, t. XVII, p. 330 et suiv. (voir p. 332).

7. Ammien, XIV, 7, 12; 19; XV, 3, 10; XXIX, 3, 8; XXIX, 5, 7. — Symmaque, *Relat.*, 36. Au Code, je n'ai relevé aucune mention de cet emploi antérieure à l'an 382 (*Cod. theod.*, IX, 27, 3, un duc en état d'arrestation voyage *sub custodia protectorum*; cf. Jullian, *De prot.*, p. 28).

l'exerce encore dans un récit hagiographique de la fin du siècle : un gouverneur de la Thébàide s'étant converti au temps de la persécution de Dioclétien, le préfet d'Égypte l'aurait fait arrêter par « quelques *protectores* et archers »¹. — Dans Tacite, c'étaient des centurions qui arrêtaient et transféraient les prisonniers de marque². Les lecteurs auront aussi pensé d'eux-mêmes aux centurions de saint Paul ; deux centurions conduisirent l'apôtre de Jérusalem à Césarée ; un autre, à Césarée, fut chargé de sa personne ; un quatrième, nommé Julius, le transporta avec tout un convoi de prisonniers de Césarée à Rome³. Les *protectores* d'Ammien et d'une légende de la dernière persécution sont encore, au titre près, les centurions de Tacite et des Actes des Apôtres.

Ces fonctions de gendarme étaient humbles, et devaient être confiées d'ordinaire à des officiers obscurs. Les *protectores* jeunes, ambitieux et bien apparentés se faisaient mettre hors cadre pour servir dans les états-majors. Le *protector* Ammien Marcellin, qui était d'assez honnête famille pour pouvoir espérer un bon avancement, fut longtemps officier d'ordonnance du maître de la cavalerie Ursicin, qui commandait l'armée d'opérations de l'Orient⁴. Il ne nomme qu'un de ses camarades de service⁵, mais le *consortium*, comme il dit, c'est-à-dire l'état-

1. *Historia monachorum*, 21, 9 (p. 81, 10 de Preuschen, *Palladius und Rufinus*, Giessen, 1897) ; écrit en 395-396. C'est là le second des trois textes hagiographiques cités par M. Jullian, *De prot.*, p. 28, n. 2, 3 et 8. Le premier, *Acta Philemonis, Apollonii, etc.*, AA. SS., *Mart.*, I, 753, n'est qu'une amplification de celui-là : le gouverneur est appelé Arrianus, et les *protectores*, dont le nombre est fixé à quatre, se convertissent après cet Arrianus. Le troisième texte, *Acta MIII martyrum, ex familia IV protectorum*, AA. SS., *Feb.*, II, 19, dépend de la légende précédente. Les trois textes se ramènent donc à un seul.

2. Ainsi *Annales*, VI, 14 ; XI, 32. Cf. Mommsen, *Röm. Strafrecht*, p. 318.

3. *Acta Apost.*, XXIII, 17 ; 23 ; XXIV, 23 ; XXVII, 1, etc. L'apôtre était, à vrai dire, un mince personnage. Mais ce citoyen romain contre lequel s'était formée une conjuration des principaux Juifs avait pris pour quelques jours une importance politique. — Il y a, dans les *Acta Ioannis* dits de Prochoros, œuvre du v^e ou du vi^e siècle, le récit d'un voyage en mer de l'apôtre, d'une tempête et d'un naufrage, qui est évidemment imité de *Act. apost.*, XXVII, 14 à 34 ; le verset *Act.*, XXVII, 34, est reproduit littéralement : or le centurion et les soldats des *Actes* sont remplacés par dix *protectores*, quarante soldats et cinquante serviteurs (*Acta Ioannis*, éd. Th. Zahn, Erlangen, 1880, p. 50-51).

4. Ammien, XIV, 9, 1 ; XIV, 11, 5 ; XV, 5, 22 ; XVI, 10, 21 ; XVIII, 6, 10. Voir ci-après, § XIII.

5. Verennianus (XV, 5, 22, et XVIII, 8, 11).

major d'Ursicin, ne devait guère comprendre moins de cinq ou six officiers¹. Les aides de camp d'un général remplissaient en campagne des missions militaires très diverses; en temps de paix, ils tenaient à jour des états d'effectifs, dressaient des plans de concentration et des projets stratégiques, assuraient les approvisionnements en vivres, en armes et en matériel². Les généraux n'étaient d'ailleurs pas seuls à avoir des officiers d'ordonnance; le préfet du prétoire avait le sien ou les siens; il en était de même pour d'autres dignitaires et hauts fonctionnaires de l'administration civile³. Or en ce genre d'emplois encore, les *protectores* avaient remplacé les centurions. Les légats chefs d'armée du II^e et du III^e siècle avaient tous à leur disposition un certain nombre de centurions, détachés des corps où ils compaient. Quelques-uns de ces officiers, comme le *princeps praetorii* et le *strator*, étaient affectés à un service défini; mais la liste de ces emplois permanents ne limitait pas le nombre des centurions d'un état-major, qui pouvait s'élever à une dizaine⁴.

1. Ammien, XVI, 10, 2 : « Provectis e consortio nostro ad regendos milites natu maioribus, adulescentes eum sequi iubemur. » La phrase suppose que le *consortium* comprend au moins quatre officiers. D'autre part, l'état-major renforcé qui fut donné à Ursicin en 355 pour une mission politique extraordinaire comprit 10 *tribuni et protectores* (XV, 5, 22). — L'état-major d'un général me semble nettement distinct de son *apparitio* (XIX, 9, 2; XVIII, 5, 1; XV, 5, 36), appelée aussi *officium* (*Cod. iust.*, XII, titres 52 à 56). Mais l'*officium* d'un *magister militum* et d'un des principaux ducs (textes d'Ammien cités ci-dessus) comprenait des *numerarii* du grade de *protectores*.

2. Ammien, XVIII, 5, 1. Ce sont là, dit-il, les choses que peut connaître un employé de l'*apparitio*. Mais l'*apparitio*, dont les principaux membres étaient les *numerarii* et qui avait souvent pour *princeps* un civil (*agens in rebus*), ne fournissait qu'une besogne de comptabilité et de secrétariat. Le travail technique d'état-major ne pouvait être fait, me semble-t-il, que par les *domestici comitis* (ou *magistri*), c'est-à-dire les officiers du même emploi qu'Ammien (voir § XIII).

3. On a l'inscription d'un *protector pr(aefecti) pr(aetorio)*, *C. I. L.*, VI, 3238; ce texte a donné lieu à l'étrange hypothèse d'une garde armée spéciale au préfet du prétoire. Le personnage était un officier attaché au préfet, dans les conditions prévues par la loi *Cod. theod.* VI, 24, 27 (a. 406) : « Nullus protectorum vel domesticorum... (qui) iudicum nostrorum praeceptis iussus obtemperat. » — Un texte de 431, cité au § XIII, nous fait connaître des *domestici* du questeur, du *praepositus s. cubiculi*, etc. — Je ne puis voir qu'un officier d'ordonnance de préfet dans l'Ananias qui doit avoir rédigé les *Acta Pilati* (Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, Leipzig, 1876, p. 211), même si la leçon *πολιτικῶν ἀπὸ ἐπαρχῶν* doit être conservée. La traduction *protector ex-prae-fecto* serait absurde.

4. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 97-98. Le texte le plus remar-

Des gouverneurs de provinces avaient aussi leurs *centuriones praetorii*, pris dans une légion de la province ou, si la province était désarmée, dans les corps d'un gouvernement voisin¹.

Ainsi l'ancien *protector*, appelé plus tard *domesticus*, nous apparaît dans tous ses emplois comme le successeur du centurion². Mais il est surprenant, et en soi peu vraisemblable, que l'antique centurionat ait changé de nom. La démonstration qui précède ne serait pas complète si l'on ne montrait comment les centurions vinrent à être appelés *protectores*, et si l'on n'établissait que l'autorité impériale a pu avoir des raisons sérieuses de leur donner un titre nouveau et de les organiser en un corps fictif que l'ancien Empire n'avait pas connu, la *Schola protectorum*.

VIII.

Comment les centurions vinrent à être appelés « protectores ».

On n'a d'autres documents sur les origines de l'ordre des *protectores* qu'une courte série d'inscriptions. Comme il y apparaît avec évidence que l'institution a subi de rapides changements, il est nécessaire d'étudier ces textes dans leur ordre chronologique.

1. *C. I. L.*, XI, 1836 (Arezzo; n° 1 de Mommsen) : « L. Petronio L. f. Sab. Tauro Volusiano, v(iro) co(n)s(ulari) ordinario, praef(ecto) praet(orio) em(inentissimo) v(iro), praef(ecto) vig(illum) p(erfectissimo) v(iro), trib(un)o coh(ortis) primae praet(oriae) protect(ori) Augg. Nn., item trib(un)o coh(ortis) IIII praet(oriae), trib(un)o coh(or-

quable est *C. I. L.*, XIII, 6801, où l'on voit que la première cohorte d'une légion de Mayence avait cinq centurions en surnombre. Von Domaszewski montre que c'étaient là des officiers attachés à l'état-major du légat. Cf. *C. I. L.*, VIII, 18065.

1. Von Domaszewski, *Ibid.*, p. 98. *Centurio praetorii* traduit ici les mots ἐκατόνταρχος τῆς ἡγεμονίας d'une inscription de la province d'Arabie (Dessau, 8880). Le père de Tertullien était *centurio proconsularis* (Jérôme, *De vir. inl.*, 53).

2. Je n'ai pas trouvé de fonction de centurion analogue à celle du *protector* surveillant d'un marché (*Cod. theod.*, VII, 4, 10, *protectores fori rerum venalium*). Mais cette fonction a dû exister. Au texte *Cod. theod.* IV, 13, 3, on voit des *milités* employés à lever un impôt sur les denrées emportées des marchés; le *protector* en question doit être leur officier. — On reviendra plus loin (§§ X et XI) sur deux autres emplois de *protectores*.

tis) XI urb(anae), trib(uno) coh(ortis) III vig(illum), leg(ionis) X et XIII gem(inarum) prov(inciae) Pannoniae superiori(s), itim leg(ionis) Daciae, etc. »

A quel moment Volusianus a-t-il été *protector*¹? Ce personnage a joui sous Gallien (253-268), qui l'a pris comme collègue au consulat en 261², et certainement sous Valérien (253-260), qui l'avait un peu plus tôt choisi comme préfet du prétoire, d'une faveur exceptionnelle et peut-être unique. Sa grande fortune a commencé au moment où il passa de la Pannonie, où il était simple tribun de légion, à Rome, où il acheva sa carrière. Ce n'est pas au moment de l'avènement de Valérien (253) qu'il a quitté sa province, car les troupes qui établirent Valérien à Rome venaient de la Gaule, de la Rhétie et du Norique³. Mais Valérien n'a prétendu à la pourpre que pour venger Trébonien Galle, qu'un usurpateur venait de renverser (253), et pour continuer le règne de son patron; il a nécessairement hérité de la clientèle personnelle de Trébonien. Ce doit être avec Trébonien, c'est-à-dire en 251, que Volusianus a quitté la Pannonie. Il pourrait même avoir été un parent de cet empereur, dont le fils s'appelait L. Vibius Afinius Gallus Veldumianus Volusianus⁴. Ainsi s'expliquerait l'honneur extraordinaire qui lui fut fait d'avoir son nom associé dans les Fastes au nom de Gallien Auguste. Si, comme il semble, il a commencé sa carrière urbaine en 251, il a eu depuis lors à peu près une promotion par an; c'est vers l'an 255 qu'il aura été à la fois tribun de la première

1. L'inscription a été composée après 261, date du consulat de Volusianus, et avant 267, année où il devint *praefectus Urbi*. — La mention *praeposito equitum singularium Augg. Nn.*, à la fin de l'inscription, peut signifier que Volusianus a commandé les *equites singulares* de Valérien encore légat; il semble impossible qu'après l'avènement de Valérien il ne fût encore que primipile ou primipilaire.

2. C'était, depuis 253, le premier personnage qui fût au consulat le collègue d'un empereur.

3. Tillemont, *Hist. des emp.*, III, 393. Valérien avait été envoyé en Gaule par Trébonien pour y chercher des troupes à opposer à Emilien, proclamé en 253 par les légions de Mésie et de Dacie, et certainement reconnu en Pannonie.

4. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 3^e éd. (1898), p. 204. — Il me semble presque évident qu'à cette époque de fréquentes révolutions militaires, les officiers qui bénéficiaient le plus des changements de règne (et Volusianus est un de ceux-là) étaient ceux qui avaient créé les empereurs. Volusianus pourrait cependant avoir été déjà en faveur, comme Valérien, au temps de Décius (249-251), mais non sous Philippe (244-249).

cohorte prétorienne et *protector Augustorum*¹. On voit bien que ce titre de *protector* n'a été pour lui qu'une sorte de décoration ; dans la série de ses titres et fonctions, *protector Augustorum* s'ajoute à *tribunus cohortis I praetoriae* tout comme *perfectissimus vir* à *praefectus vigilum*, *eminentissimus vir* à *praefectus praetorio*. Le protectorat à son origine nous apparaît comme un degré de dignité immédiatement inférieur au perfectissimat. Il serait d'ailleurs déraisonnable de croire que le premier colonel de la garde ait pu tenir une pique dans les antichambres du palais.

2. *C. I. L.*, III, 3126 (Veglia en Dalmatie ; n° 17 de Mommsen) : « (tribuni cohortis) XI urb(anae), trib(uni) coh(ortis) VI praet(oriae) et protector(is) Auggg. Nnn., patroni splendidissimae civitatis Curictarium. »

Le titulaire anonyme de cette inscription a été *protector*, comme Volusianus, en même temps qu'il était tribun d'une cohorte prétorienne. Comme dès le règne de Gallien (260-268) et sous les princes qui l'ont suivi on ne voit la qualité de *protector* attribuée qu'à des officiers d'un grade moins élevé, les trois empereurs sous lesquels notre inscription a été dédiée doivent être Valérien Auguste, Gallien Auguste et Saloninus Valerianus César (255-259)². On pouvait fort bien parler des trois princes comme des trois Augustes, et les désigner en épigraphie par les signes *Auggg. Nnn.* ; des monétaires de province ont donné à Valérien le Jeune le titre d'Auguste³, et sur des pièces frappées à Rome même, les légendes *Concordia Augustorum*, *Pietas Augustorum* entourent les effigies des deux *Augusti* et du César⁴.

3. *C. I. L.*, III, 3424 (Alt-Ofen, Hongrie ; n° 2 de Mommsen) : « Genio Imp. P. (Lic. Galli)eni..... Clementius Silvius, v(ir) e[gre-

1. Il est très remarquable qu'au moment où Volusianus était *trib. coh. IV praet.*, il n'était pas *prot. Augg.* Ce degré de dignité a dû pourtant être accordé à tous les tribuns prétoriens en même temps. L'année où Volusianus est devenu *protector* pourrait bien être celle où le protectorat a été institué.

2. M. Jullian, *De prot.*, p. 9, n. 4, propose l'époque de Carus, Carin et Numérien (283-285). Mais à cette époque le protectorat était déjà, comme on va le voir, bien au-dessous de la dignité d'un tribun prétorien.

3. Cohen et Feuardent, *Description historique des monnaies romaines*, t. V (1885), p. 519 ; Salonin, n° 22. Cf. n° 94.

4. *Ibid.*, p. 340. A. : Valérien le Père, Salonin, lég. *Pietas Augustorum*. R. :

gius), a(gens) v(ices) p(raesidis), et Val. Marcellinus, praef(ectus) leg(ionis), prot(ector) Aug(usti) n(ostri), a(gens) v(ices) l(egati). »

Un préfet de légion était un officier de moindre grade qu'un tribun de cohorte prétorienne¹; il était pourtant officier supérieur, et prenait rang au-dessus des tribuns de légion de condition équestre². Il est clair que pour Val. Marcellinus la qualité de *protector* était purement honorifique; tandis qu'il en était paré, il exerçait un commandement à la frontière.

4. *C. I. L.*, III, 3228 (Sirmium; cf. Suppl., p. 2328¹²²; n° 3 de Mommsen) : « (P)ro salute adque incolumitate D. N. Gallieni Aug., et militum vexil(lationum) leg(ionum) Germaniciana(rum) e)t Brittanica(arum) cu)m auxiliis (e)arum.... (V)italianus (prot)ector Aug. N... »

L'inscription a été dédiée sous le règne du seul Gallien (260-268). Vitalianus n'y a pas indiqué son grade. On voit seulement qu'il commandait un ensemble de détachements tirés de plusieurs légions et de leurs corps auxiliaires. C'était assurément un officier supérieur.

5. *C. I. L.*, III, 3529 (Alt-Ofen; n° 9 de Mommsen) : « Aelius Aelianus, praefectus leg(ionis) s(upra) s(c)ripta(e), protector Aug. »

Cette inscription ne paraît pouvoir dater que du règne de Gallien. On a vu, en effet, sous ce même prince, un préfet de légion *protector*, et, d'après nos inscriptions, les préfets de légions des règnes suivants ne portaient plus ce titre, qui avait dès lors passé à des officiers subalternes³.

Les cinq inscriptions que l'on vient de lire ne permettent pas de supposer que les *protectores* de Valérien et de Gallien aient formé un corps de troupes. Le titre de *protector* était une distinction honorifique accordée soit à certains officiers individuel-

Gallien et Salonin, *Concordia Augustorum*. — Autre monnaie, A. : Valérien. R. : Gallien et Salonin, lég. *Concordia Augustorum*.

1. *C. I. L.*, VI, 1636. P. Vibius Marianus est successivement : *praef. leg. II Ital.*, trib. coh. IV *vigil.*, trib. coh. XI *urb.*, trib. coh. X *praetor*. — Cf. von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 120.

2. Von Domaszewski, *Ibid.*, p. 130, d'après *C. I. L.*, VIII, 18078, inscription du temps de Géta.

3. Préfets de légions du temps de Claude : *C. I. L.*, III, 10492, de l'an 268, et 4289, de l'an 269. — Cf. III, 3469, de l'an 284 (d'après Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, p. 145, n. 1). On va voir un préfet de légion de l'an 290 s'intituler *ex-protector*.

lement, soit bien plutôt à certaines catégories d'officiers¹; ceux qui l'avaient reçu n'étaient pas tenus de résider auprès de l'empereur, ni empêchés de remplir les fonctions de leur grade ou de leur emploi. Enfin les titulaires de nos cinq inscriptions (dont trois seulement, il est vrai, sont datées) étaient des officiers supérieurs.

Le titre même de *protector Augustorum* semble nous révéler une intention politique du prince qui a institué le degré nouveau de dignité. Depuis la mort d'Alexandre Sévère (235), les révolutions militaires étaient devenues très fréquentes. Tous les empereurs du milieu du III^e siècle devaient leur pouvoir à des *pronunciamentos* d'officiers. Ils savaient par expérience que les serments militaires n'étaient pas inviolables, et se sentaient guettés, eux-mêmes et la clientèle d'officiers qui les avait conduits à Rome et avait bénéficié de leur fortune, par les légats et les officiers des grandes armées. L'un de ces princes, probablement Valérien, aura pensé que le titre de *protector Augustorum*, accordé à une partie des officiers supérieurs, les lierait d'honneur à sa personne et à la dynastie qu'il comptait fonder. Ce titre pouvait bien avoir autant d'effet que les légendes *FIDES EXERCITUM* inscrites sur les monnaies. Un *protector Augustorum* devait se trouver mal à son aise dans les conciliabules d'officiers où l'on délibérait de se défaire des princes régnants.

Toutes les décorations tendent à s'avilir, surtout sous les régimes instables. Le titre de *protector* fut d'autant plus vite prodigué que les successeurs de Gallien se sentirent moins assurés de la fidélité de leurs armées. On n'a, du règne de Claude II (268-270), qu'une inscription de *protector*, ou plutôt, ce qui la rend plus précieuse, de *protectores*, et l'on y voit ce titre porté par des officiers d'un rang moins élevé qu'au temps de Gallien :

6. C. I. L., XII, 2228 (Grenoble; n° 5 de Mommsen) : « Imp. Caesar(i) M. Aur. Claudio, ... trib(unicia) pot(estate) II, co(n)s(uli), patri patriae, proc..., vexillationes adque equites itemque praepositi et ducenar(ii) protect(ores) tendentes in Narb(onensem) prov(inciam) sub cura Iul. Placidiani v(iri) p(erfectissimi), praefect(i) vigil(um), devoti numini maiestatiq(ue) eius. »

1. En effet, le titre était analogue aux titres de perfectissime et d'éminentissime, qui étaient attachés à certaines fonctions.

Les *ducenarii protectores* de ce texte ne peuvent être de ces officiers généraux de la fin du III^e siècle qu'on appelait *duces ducenarii*, c'est-à-dire ducs à 200,000 sesterces de traitement¹, mais bien de ces simples *ducenarii* dont parlait Végèce, qui commandaient 200 hommes. Ce sont des officiers du même grade que les cinq *ducenarii protectores* dont les inscriptions ont été citées plus haut, c'est-à-dire des centurions de première classe, ce qu'on eût appelé un peu plus tôt des *primi ordines*. Le présent texte nous apprend ainsi que la transformation de la première classe du centurionat en classe des *ducenarii* était chose faite ou du moins chose commencée au temps de Claude².

Comme tous les officiers subalternes du grade de *ducenarii* qui étaient réunis sous les ordres de Julius Placidianus portaient le titre de *protectores*, il est bien probable que le titre était attaché au grade. Il est sûr que sous Aurélien (270-275), successeur de Claude, le titre de *protector* suffisait à définir un certain grade d'officier :

7. C. I. L., III, 327 (Nicomédie; n° 6 de Mommsen) : « Di Manes Claudii Herculani, protectoris Aureliani Augusti. Vixit annos quadraginta. Posuit memoriam Claudius Dionysius, protector Augusti, frater ipsius. »

Les deux frères de cette inscription, Herculanus et Dionysius, étaient-ils tous deux *ducenarii*, c'est-à-dire centurions de première classe? Ou plutôt la dignité de *protector* avait-elle été

1. Voir ci-après l'inscription de Traianus Mucianus, qui avait été plusieurs fois *praefectus*, puis *dux*; et C. I. L., V, 3329, *Aur. Marcellino v. p.*, *ducenario* *duc(e)*, peut-être C. I. Gr., 2509. — Le chevalier v. p. qui atteint à ce ducenariat est l'égal du v. p. qui devient *ducenarius* dans les procuratèles et autres fonctions civiles. En fait, comme Gallien avait exclu les sénateurs de l'armée, il était indispensable que les chevaliers, qui avaient à remplacer les sénateurs dans les commandements généraux, pussent achever leur carrière dans l'armée et y obtenir d'aussi hauts traitements que dans les fonctions civiles (déjà, d'ailleurs, vers 230, il y avait des *praefecti legionum* touchant 200,000 sesterces; voir Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 150); c'est pourquoi l'on devait trouver à la fin du III^e siècle des *duces ducenarii*. Entre ces deux genres de *ducenarii* (confondus par Mommsen, *Ephem. Epigr.*, t. V, p. 125, et par Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 189), l'écart était sans doute aussi grand qu'entre un capitaine et un général de division de notre armée.

2. Ce titre de *ducenarius* aura été formé sur le modèle du titre ancien de *tricenarius centurio*. Von Domaszewski, qui cite une série de ces *tricenarii* (*Die Rangordnung*, p. 99), s'est mépris sur le sens du mot, qui paraît signifier

abaissée d'un degré encore et attribuée à tous les centurions¹? Ce dernier changement, s'il ne s'était pas produit dès alors, ne tarda pas à se produire, et c'est là ce qui nous importe. A la fin du III^e siècle, les centurions de seconde classe ou *centenarii*² des légions avaient tous été inscrits au tableau des *protectores*. On en a la preuve dans plusieurs inscriptions :

8. *C. I. L.*, XIII, 8291 (Cologne; n° 13 de Mommsen) : « T. Fl. Supero, cent(urioni) leg. XXX, T. Fl. Constans, cent(enarius) protector, fratri f(aciendum) c(uravit)³. »

9. *Rev. Publ. Epigr.*, 1891, n° 75 (Bekas-Megyer, Hongrie) : « Acesonius Kalandinus, cent(enarius) prot(ector). »

10. *C. I. L.*, XIII, 8273 (Cologne; n° 15 de Mommsen) : « Superrini Romani, cent(enarii) protect(oris) D. N. »

11. *Rev. Publ. Epigr.*, 1908, n° 259 : « Τραιανὸν Μουκιανὸν δουκ(ηνάριον), στρατ(ευσάμενον ἐν χώρῃ δ' Ἐκκορδ(ιηνσίῳ) καὶ ἐν λεγ(ιώνι) β' παρθικῇ, ὑπ(ε)ὰ χώρ(ης) ζ' πραιτωρ(ίας), ἡβουκ(ι)τον, ἑκατόνταρχον προτ(ή)κτορα λεγ(ιώνος) γι' Γεμ(ίνης), ἑκατόνταρχον προτ(ή)κτορα οὐβ(ανικιανόν) καὶ ἑκατόνταρχον προτ(ή)κτορα χώρ(ης) ε' πραιτωρίας, καὶ πρίνικιπα προτ(ή)κτορα⁴, πρεμ(έ)π(ιλον)⁵, etc. »

centurio princeps (le rang hiérarchique du *princeps* est exactement celui du *tricenarius*; sa centurie a dû être portée de 200 à 300 hommes). Or le *tricenarius* apparaît dès le temps de Néron.

1. C'est là une question secondaire; je ne vois pas de moyen de la résoudre avec certitude. Quarante ans est plutôt l'âge d'un jeune centurion que d'un centurion des *primi ordines*.

2. Disait-on *centurio protector* ou *centenarius protector* à la fin du III^e siècle? Dans les textes qui vont être cités, le mot *centurio* (ou *centenarius*) n'est pas écrit en lettres, il est figuré par le signe épigraphique d'usage. L'expression de *ducenarius protector* fournit une raison d'analogie de préférer la forme *centenarius protector*.

3. Ce texte fera supposer qu'il y eut un moment transitoire où l'ordre des *protectores* ne comprenait qu'une partie des centurions de légions. Mais il se peut aussi que Superus soit mort avant l'octroi du titre à tous les centurions, et que son frère Constans n'en ait été décoré qu'après cette mort.

4. Et non προτ(ή)κτορα, comme a lu von Domaszewski, qui a le premier publié ce texte (*Die Rangordnung*, p. 185). Aucun texte ne parle d'un *princeps protectorum*. Par contre, le grade de *centurio princeps* est bien connu et s'insère régulièrement, dans les *cursus* militaires, entre le centurionat prétorien et le primipilat (*Die Rangordnung*, p. 100-101). La lecture προτ(ή)κτορα est donc certaine. — La fin de l'inscription est très mutilée; les restitutions que propose le premier éditeur sont en grande partie arbitraires. Il suppose, par exemple, que Mucianus a été à un moment *tribunus praetorianus protector* : comme cette restitution n'utilise aucune lettre des fragments conservés et n'est autorisée par aucun *cursus* analogue, il n'y a pas lieu de la discuter.

5. Et non πρεμ(ο)π(ιλάριον). On est nécessairement primipile avant d'être ancien primipile.

Après avoir servi comme soldat dans la cohorte *IV^a Concor-diensis*, comme cavalier dans la septième cohorte prétorienne et comme *evocatus*, Mucianus a été successivement : *cent(enarius) protector* dans la légion *XIII^a Gemina* ; *cent(enarius) protector* des vigiles ; *cent(enarius) protector* d'une cohorte urbaine ; *cent(enarius) protector* de la cinquième cohorte prétorienne, puis *princeps protector*. Il fut donc *protector* dès le moment où il devint centurion de légion¹.

On n'a pu relever dans l'inscription d'indices chronologiques précis : un commandement que Mucianus a exercé en Mésopotamie n'est pas antérieur à l'année 271 ; c'est en cette année, en effet, que la Mésopotamie, détachée de l'Empire depuis la mort de Valérien, redevint une province². Les titres de (*dux*) *ducenarius* et de *centenarius protector* permettent de rapporter le texte à coup sûr à la fin du III^e siècle ou aux premières années du IV^e ; il ne paraît pas probable que Mucianus ait été nommé officier (*centenarius protector*) avant le règne d'Aurélien.

Le savant qui a le premier publié l'inscription en a conclu qu'à la fin du III^e siècle tous les centurions de l'armée d'Italie étaient *protectores* ; mais les officiers des garnisons italiennes n'étaient pas supérieurs à ceux des armées provinciales. La restriction ne s'explique que par l'idée erronée que le *protector* avait à faire un service de garde du corps. L'inscription de Mucianus date d'une époque où tous les centurions de légions portaient le titre de *protectores*.

12. *C. I. L.*, III, 10406 (Alt-Ofen ; n° 7 de Mommsen) : « Aurel. Firminus, *praefectus legi(onis) II adi(utricis)*, ex *prot(ectore)*. » (An 290).

Ce texte doit être opposé à l'inscription de l'an 267 qu'on a lue tout à l'heure. Le préfet de légion de Gallien était *protector* ; notre préfet de légion de Dioclétien est *ex-protectore*. Le pro-

1. M. Jullian (*Notes*, p. 63) supposait que les *protectores* avaient toujours eu le même rang que les centurions des *primi ordines*. L'hypothèse est condamnée par ce texte : Mucianus n'a pas été nommé, de simple *evocatus*, centurion de première classe. Il a d'ailleurs passé de sa légion *XIII^a Gemina* dans une cohorte des vigiles, et les centurions des vigiles avaient le rang des *ordines quarti* des légions (*Die Rangordnung*, p. 103).

2. Von Domaszewski remarque encore que la légion *XIII^a Gemina* n'a été établie en Italie que par Philippe l'Arabe (244-249) ; cette donnée ne prouve rien ici, car Mucianus aurait pu être *protector* hors de l'Italie, et il est par ailleurs certain que son premier centurionat est postérieur de bien des années au règne

tectorat est une dignité qu'il a laissée derrière lui. Nous n'avons pas eu tort d'admettre, sur des indices fournis par des textes trop rares, que la dignité de *protector* avait passé des officiers supérieurs aux officiers subalternes.

Le titre de *protector* était devenu commun à tous les centurions des légions et n'appartenait plus qu'à eux. Les uns étaient *protectores ducenarii*, les autres *protectores centenarii*. Les premiers, qui avaient le grade le plus élevé, tenaient à leur épithète distinctive de *ducenarii*; quand on leur donnait leur titre, on ne pouvait laisser tomber l'épithète, et l'on en vint même à ne les appeler que *ducenarii*. Au contraire, les *protectores centenarii* s'entendaient volontiers appeler *protectores* tout court, et l'usage s'établit de ne les désigner que de ce mot.

IX.

Pour quelles raisons les centurions ont été inscrits sur l'« ordo protectorum ».

Un empereur de la fin du III^e siècle, peut-être Aurélien, a fait inscrire tous les centurions de légions au tableau des *protectores*. N'a-t-il cherché par là qu'à se rendre populaire dans l'armée? Le titre ainsi prodigué perdait sa valeur et son sens, car les protecteurs d'Auguste, répandus par milliers dans tout l'Empire, ne pouvaient plus se sentir liés à sa personne. Il faut que le gouvernement ait trouvé un autre avantage à donner à ses officiers subalternes ce titre nouveau.

Le corps des centurions, en effet, en même temps qu'il reçut le nom d'ordre des *protectores*, a subi une réforme; et cette réforme apparaît comme un élément nécessaire de la réorganisation générale de l'armée qu'ont opérée les derniers empereurs du III^e siècle.

La hiérarchie et le mode d'avancement des centurions de l'ancienne armée¹ reposaient sur deux principes. En premier

de Philippe. C'est par une simple conjecture que le même savant place le premier centurionat de Mucianus sous Gallien. Cette conjecture me paraît à rejeter, car les *protectores* du temps de Gallien étaient des officiers supérieurs. Il n'y a pas de raison de croire (*Die Rangordnung*, p. 190) que notre Traianus Mucianus soit identique à l'Aurelius Mucianus qui fut *praeses Dalmatiae* sous Dioclétien (*C. I. L.*, III, 5785).

1. On trouvera, dans la dissertation de Th. Wegeleben, *Die Rangordnung*

lieu, des dix cohortes de chaque légion, la première était supérieure à la seconde, la seconde à la troisième, et ainsi de suite. La première cohorte, qui avait un effectif d'un millier d'hommes au lieu de cinq cents, était à part de toutes les autres, et ses centurions (*primi ordines*) formaient à eux seuls la classe supérieure du centurionat¹. En second lieu, dans chaque cohorte, le chef de la première centurie avait le pas sur le chef de la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la sixième. La hiérarchie des centurions descendait ainsi par soixante degrés, dans chaque légion, du primipile, qui était le premier des *primi ordines*, au sixième et dernier des *ordines decimi*.

Les centurions de naissance équestre qui n'avaient pas passé par le rang, et les mieux notés des centurions roturiers, obtenaient de larges avancements au choix; ils se voyaient promus de toute une cohorte, c'est-à-dire de six rangs, souvent même de plusieurs cohortes à la fois²; les plus méritants ou les plus heureux parvenaient ainsi en quelques bonds au terme de la longue filière, c'est-à-dire au primipilat, d'où l'on accédait aux grades équestres. Il faut observer que les avancements de faveur, qui faisaient du centurion promu le supérieur, soit de cinq, soit de onze, dix-sept ou même trente-cinq de ses supérieurs de la veille, comportaient presque toujours un changement de légion.

Tout ce système, fondé surtout sur l'importance de la première cohorte, supposait que les dix cohortes de chaque légion restaient massées en un même camp. Or l'habitude s'est établie à la fin du III^e siècle de couper les légions en plusieurs fractions, qui souvent furent établies dans des garnisons fort éloignées les

der römischen Centurionen, Berlin 1913, un exposé des systèmes proposés sur ce sujet. L'auteur réfute facilement toutes les théories autres que celles de von Domaszewski : à cette dernière, il n'oppose que des arguments de vraisemblance sans valeur. Lui-même croit constater que tous les centurions des cohortes II à X étaient pleinement égaux : l'inscription *C. I. L.*, VI, 3584 suffit à renverser ce système, car l'auteur sera seul à penser (p. 31) que les expressions *successione promoveri* et *promoveri* ne désignent pas un avancement. Il ne peut d'ailleurs (p. 57) pas rendre compte du texte de César, *Bell. civ.*, III, 53, 5. Le système de von Domaszewski est le seul qui s'accorde avec tous les textes.

1. On disait en effet *primi ordines et centuriones*, *C. I. L.*, VIII, 18042 B; 18065; XIII, 6801; Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 94, n. 2. — Entre les centurions proprement dits, qui avaient même solde, qui pour la plupart ne pouvaient espérer de promotion à un grade supérieur, la différence des rangs était très peu sensible.

2. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 94-96, d'après le texte *C. I. L.*, VI, 3584.

unes des autres¹. La légion V^a *Macedonica*, par exemple, était divisée au IV^e siècle en six corps distincts, dont quatre tenaient garnison en autant de places de la Dacie ripuaire, c'est-à-dire de la Bulgarie d'aujourd'hui, un cinquième en Syrie et le dernier en Égypte. On vit même plusieurs fois des légions partagées entre des princes co-régents. Les grandes armées des frontières avaient toutes été disloquées; elles avaient fourni des garnisons aux châteaux armés qui formaient une chaîne serrée le long des frontières, comme aux villes de l'intérieur qu'on avait jugé nécessaire de fortifier².

La nouvelle répartition des troupes ne permettait pas de maintenir les règles anciennes de l'avancement des centurions. Il devenait difficile de tenir le tableau des centurions d'une légion et d'effectuer les promotions; bien mieux, le tableau perdait sa raison d'être. Sous l'ancien régime militaire, les plus anciens ou les meilleurs centurions appartenaient aux premières cohortes et particulièrement à la première cohorte de chaque légion. Cette inégalité du commandement n'avait pas d'inconvénient grave tant que les dix cohortes formèrent un tout: elle devint très fâcheuse quand les cohortes furent dispersées. La supériorité numérique de la première cohorte, qui s'était expliquée par des raisons de tactique, ne se justifia plus. Il était désormais tout indiqué d'égaliser les effectifs des cohortes et de répartir également entre les diverses fractions de la légion les officiers les plus expérimentés et les plus capables.

D'autre part, dans l'armée de l'ancien Empire, l'infanterie non citoyenne, qui était organisée en cohortes auxiliaires auxquelles s'ajoutaient depuis le temps d'Hadrien les *numeri*, était hiérarchiquement inférieure aux légions. Les chefs des centuries de ces cohortes n'avaient ni le rang, ni la solde, ni l'ancienneté

1. Mommsen, *Hermes*, t. XXIV, p. 203 et suiv., d'après la *Not. Dig.* Il semble qu'on ait d'ordinaire divisé la légion en six unités, autant qu'il y avait de tribuns. La légion de 6000 hommes aura ainsi donné six *numeri* de 1000 hommes. — Le fractionnement des légions et des armées a bien commencé au III^e siècle, vers l'époque de Gallien, car c'est alors qu'on s'est mis à fortifier partout les villes de l'intérieur. Les places fortes créées ont nécessairement reçu des garnisons.

2. La dislocation des armées et des légions ne doit d'ailleurs pas s'expliquer seulement par des raisons d'ordre militaire, mais par des raisons économiques: le service de l'annone militaire aurait eu plus de peine encore à fonctionner si toutes les denrées consommées par l'armée avaient dû être charriées aux frontières; peut-être aussi par la crainte des *pronunciamientos*.

de service des centurions légionnaires; ce n'étaient que des sous-officiers¹. Quand un centurion légionnaire était affecté à une cohorte auxiliaire, c'était à titre de préposé; il exerçait alors, étant officier subalterne, un commandement d'officier supérieur². Ainsi le commandement subalterne, dans les corps à pied jadis recrutés en dehors de la population civique, était exercé par des gradés jugés encore indignes de commander en sous-ordre les soldats légionnaires.

Les régiments ou *ailles* de cavalerie, ayant été levés à l'origine, comme les cohortes auxiliaires, parmi les alliés de la République, étaient restés eux aussi des corps de seconde classe, et le commandement y était organisé à peu près de la même manière que dans les cohortes auxiliaires. Il ne s'y trouvait aucun officier subalterne qui fût l'égal du centurion légionnaire. Au-dessous du préfet, qui commandait l'aile entière, le gradé du plus haut rang était le *décursion*, chef d'une *turme* de trente ou de quarante-deux cavaliers³. Ce *décursion* était l'inférieur du dernier centurion de légion⁴; il fallait, au III^e siècle encore, qu'il passât dans les troupes à pied pour recevoir la baguette du centurion légionnaire, et devenir ainsi officier. Des corps de 500 ou de 1000 chevaux n'avaient pour seconder leur colonel que des gradés du rang de sous-officiers.

La faiblesse relative du commandement dans l'infanterie dite auxiliaire et dans la cavalerie était un des vices les plus évidents de l'ancienne organisation militaire. Ce vice était d'autant moins tolérable qu'on avait enrôlé dans les légions, depuis les débuts mêmes de l'Empire, une forte proportion de pérégrins⁵, et que par contre il était devenu nécessaire, depuis l'édit de Caracalla, de tirer de la population civique au moins une partie des fantassins des cohortes et des cavaliers des ailes⁶. Recrutés de la même manière que les légions et capables de

1. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 56. C'étaient des *principales*, candidats au centurionat légionnaire. Les centurions des *numeri* (p. 60) étaient inférieurs encore.

2. *Même ouvr.*, p. 109.

3. La turme comptait 30 hommes dans l'*ala* de 500 chevaux, 42 dans l'*ala* de 1000 chevaux. Pauly-Wissowa, t. I, p. 1227.

4. Il était pourtant supérieur au centurion de cohorte auxiliaire. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 53.

5. Mommsen, *Die Konstitutionsordnung der röm. Kaiserzeit* (*Hermes*, t. XIX, 1884).

6. *Même article*, p. 26, n. 2.

les éгалer en valeur militaire, les anciens corps pérégrins ne pouvaient être maintenus indéfiniment, en raison de leur lointaine origine, dans l'état de corps de second ordre. Dans le système militaire du bas Empire, les ailes, cohortes auxiliaires et anciens *numeri* se trouvèrent assimilés aux corps légionnaires. L'ancienne hiérarchie des corps disparut¹. Le bon sens et l'intérêt de l'armée conseillaient en effet de niveler la valeur du commandement, et de pourvoir d'officiers éprouvés ces corps non légionnaires dont les centuries et les *turmes* avaient jusqu'alors été confiées à des gradés novices.

Mais si l'on s'était borné à donner aux centurions des cohortes et aux décurions des ailes un rang égal à celui des centurions de légions, il aurait fallu instituer pour eux toute une hiérarchie nouvelle. On aurait eu peine à établir une parité entre cette hiérarchie des centurions non légionnaires et l'ancienne échelle des centurions de légions, à régler entre les deux genres d'officiers subalternes la compétition aux grades supérieurs de tribun ou de préfet.

Il n'y avait qu'une manière de résoudre à la fois toutes les difficultés² : c'était d'annuler tous les tableaux de classement particuliers aux centurions de chaque légion, et de dresser pour les centurions des corps à pied et les décurions des ailes un tableau unique. L'idée de ce tableau a été fournie par l'ordre des *protectores*³, où tous les *ducenarii*, c'est-à-dire les centurions de première classe, étaient inscrits dès le règne de Claude (268-270). Quand tous les officiers subalternes figurèrent au tableau unique, chacun d'eux eut son classement personnel, indépen-

1. Mommsen, *Hermes*, t. XXIV, p. 196. Il n'est pas sûr (*Ibid.*, p. 206) qu'une hiérarchie inverse n'ait pas fini par être établie, des *auxilia* de formation récente ayant eu le pas sur les légions. — L'assimilation des anciens corps pérégrins aux légions était-elle achevée dès le début du IV^e siècle? C'est un point à étudier; il nous suffit ici que les réformes de la fin du III^e siècle aient tendu à cette assimilation.

2. Je n'affirme pas qu'on ait cherché à résoudre toutes ces difficultés à la fois; peut-être ne songea-t-on d'abord qu'aux centurions de légions, dont le mode d'avancement était bouleversé par la dislocation des légions. Mais il est sûr que, sur le tableau unique dressé pour eux, furent inscrits (peut-être plus tard) des officiers de corps non légionnaires.

3. Le changement de titre a servi à quelque chose. Un *centurio legionis* et un *decurio alae* ne pouvaient être des égaux; mais deux *protectores centenarii*, servant l'un dans une légion et l'autre dans une aile, pouvaient fort bien l'être.

dant du numéro de sa centurie s'il servait dans une légion¹, indépendant de la dénomination du corps auquel il était affecté, légion, aile ou cohorte auxiliaire. On n'eut dès lors qu'à répartir les centurions de première classe, les *primi ordines* d'autrefois qu'on appelait déjà *ducenarii*, entre toutes les cohortes de la légion; chaque manipule ou couple de centuries fut commandé par un *ducenarius*². Il devint facile d'encadrer les corps d'infanterie non légionnaire aussi fortement que les légions³, facile de mettre à la tête des *turmes* de cavalerie des officiers égaux par l'ancienneté, le titre et la solde aux chefs des centuries à pied. On eut par surcroît l'avantage de spécialiser des officiers dans le service à cheval, où ils purent faire toute leur carrière⁴.

Ainsi les réformes militaires de la fin du III^e siècle, bien loin d'affaiblir ou de ruiner le commandement subalterne, l'ont beaucoup mieux organisé. Les officiers se sont trouvés plus nombreux dans les légions, où chaque cohorte en dut avoir neuf au lieu de six, et l'on ne vit plus les plus jeunes officiers réunis dans certaines cohortes, les plus anciens en d'autres. Les corps jusqu'alors privés d'officiers en ont été aussi bien pourvus que les corps légionnaires. Au point de vue militaire, la réforme était excellente. Elle eut l'inconvénient de coûter cher⁵, mais on en pourrait dire autant de toutes les mesures politiques qui ont alors transformé l'état romain.

1. D'où cet avantage accessoire que le même officier put commander longtemps les mêmes hommes, au lieu que dans l'ancienne légion, centurions et principales changeaient très souvent de centurie. Végèce (II, 21) parle de cette perpétuelle circulation des gradés à travers la légion comme d'un fait d'autrefois.

2. Végèce (II, 8) appelle *ducenarius* le commandant de deux centuries; et Ammien affirme (XVII, 13, 25; XXI, 13, 9; XXIII, 5, 15; XXVI, 2, 3; XXVII, 10, 10) que les rassemblements de troupes se faisaient de son temps par manipules. Cf. ci-dessus, p. 227, n. 7.

3. On a déjà cité le *Fl. Agemundus, senator numeri auxiliariorum Constantiacorum, sub Vario tribuno*, de l'an 359 (*Hermes*, t. XIX, p. 418). Noter que tout *senator* est *ducenarius*; le corps non légionnaire dont il s'agit a donc des *centenarii* et des *ducenarii*.

4. Ceci me paraît attesté : 1^o par le mot de saint Jérôme déjà cité (*Contra Iohannem Hieros.*, 19), où *militia equestris* veut dire : service à cheval; 2^o par le fait que la charge du *comes domesticorum* a pu être dédoublée, vers l'an 400, en charges de *com. dom. equitum* et de *com. dom. peditum*.

5. D'autant plus cher que, le titre de *protector* ne comportant plus un emploi défini, il y eut des gens qui se firent inscrire au tableau par faveur et, sans porter les armes bénéficièrent de tous les avantages du grade (*Cod. theod.*, VI, 24, 5 et 6; VII, 21, 2, etc.).

Rien n'était plus simple que le mode d'avancement des centurions sous le régime nouveau. Parti des derniers rangs des *centenarii*, le *protector* s'élevait aux premiers, soit à l'ancienneté et par échelons, soit au choix et par bonds d'étage en étage¹. Il entrait dans la section des *ducenarii*, où il continuait à se rapprocher, de l'une ou de l'autre manière, de la tête du tableau. S'il n'était désigné au choix pour le tribunat, il pouvait, avec le temps, entrer dans le groupe des *decemprimi* qui jouissaient de la dignité sénatoriale, devenir chef du tableau (*primicerius protectorum*) et passer enfin tribun à l'ancienneté².

L'officier général chargé de tenir le tableau des centurions a porté, depuis l'époque de Constance II, le titre de comte des domestiques. C'était lui qui inscrivait au rôle des *protectores domestici* les nouveaux officiers promus ou nommés et les fils d'officiers admis de droit à l'ordre; il rayait les noms des officiers cassés et rétablissait leurs noms si l'empereur leur rendait leur grade; il fixait l'ordre du tableau en enregistrant les promotions de rang³. L'avancement des officiers dépendait en grande partie de lui. Il tenait compte aussi de l'emploi de tous les *domestici*, soit dans la troupe, soit dans les fonctions hors cadre, et intervenait dans leurs mutations⁴. On peut présumer que chaque officier subalterne avait dans les bureaux du comte des domestiques son dossier individuel, contenant l'état de ses services, emplois, distinctions et punitions, les notes que lui avaient données ses chefs, enfin des informations d'un caractère personnel; il devait y avoir à ces dossiers, au temps d'Honorius, une note de religion, car le comte des domestiques était en mesure de savoir si un officier était ou n'était pas chrétien catholique⁵. Le titre

1. La loi *Cod. theod.* VI, 24, 7, montre que, avant l'an 414, l'empereur a créé des *senatores* au choix. Le choix tenait tant de place dans l'avancement des centurions au III^e siècle qu'on doit admettre qu'au IV^e encore, les *protectores* bien notés gagnaient des rangs au tableau.

2. Ci-dessus, t. CXIV, p. 248, n. 1.

3. *Cod. theod.*, VI, 24, 2; 3; 5. On voit, par ce dernier texte, que, pour fixer l'ordre du tableau, le comte avait à régler beaucoup de questions délicates.

4. *Cod. theod.*, XVI, 5, 42.

5. Même texte. Cette loi, qui exclut les non-catholiques du service *intra palatium*, est adressée à la fois au maître des offices, chef des *scholae*, et au comte des domestiques. Le premier est renseigné sur la religion des cavaliers des *scholae*, le second sur la religion des officiers. — Un officier général qui jouit de la confiance de l'empereur peut toujours, en temps de guerre, être désigné pour commander, soit une partie de l'armée impériale, soit un corps

de comte des domestiques n'apparaît dans les documents qu'en 346; mais la fonction est plus ancienne. Elle a dû être créée dans les années qui ont suivi la mort de Gallien, au temps même où fut opérée la réforme du centurionat. Aurélius Victor veut que Dioclétien, à la veille de son avènement, ait eu « la direction des *domestici* », et la même affirmation se retrouve dans la *Vie de Numérien* de l'*Histoire Auguste*¹. La donnée peut avoir sa valeur, bien que l'emploi du terme de *domestici* y fasse anachronisme; elle signifierait alors que Dioclétien avait la charge de tenir le tableau des *protectores* et de régler leur avancement.

Au total, il y avait plus qu'un mot de changé, et toute une organisation nouvelle avait été donnée au corps des centurions. Le *protector* du IV^e siècle est quelque chose de plus que le centurion du haut Empire. Nous avons toujours parlé ici du centurion comme d'un officier: par l'importance de son commandement, en effet, par sa solde, par les chances qu'il avait de parvenir à des grades supérieurs, son état ressemblait à celui d'un lieutenant ou d'un capitaine d'aujourd'hui. Pourtant, à parler strictement, il comptait encore parmi les *militēs*². C'est que la hiérarchie militaire était l'image de la hiérarchie sociale.

d'armée détaché. Des comtes des domestiques ont souvent reçu des commandements occasionnels de l'un ou de l'autre genre (Ammien, XXI, 9, 6; XXIV, 1, 2; 4, 13; cf. Zosime, III, 21, 4; Ammien, XXVII, 8, 2; XXXI, 7, 4; XXXI, 10, 6; Grégoire de Tours, II, 9; s. Augustin, *Ep.* 220, 7; Seeck, qui cite ces textes dans Pauly-Wissowa, s. v. *Comites* 19, et qui fait du *comes domesticorum* un commandant de la garde, c'est-à-dire un double du *magister officiorum*, aurait dû être frappé du fait que, dans les campagnes de Julien, le *comes domesticorum* commanda tantôt l'avant-garde, tantôt l'arrière-garde, et ne marcha jamais avec l'empereur). Mais ils recevaient ces commandements en raison de leur grade et de leurs aptitudes, non pas en raison de leurs fonctions, qui étaient purement administratives.

1. Aurelius Victor, *De Caesaribus* (écrit en 360), XXXIX, 1: « Valerius Diocletianus, domesticos regens. » — Vopiscus (?), *V. Numeriani*, 13: « Diocletianum, domesticos tunc regentem ». Cf. Zonaras, XII, 30: « Quelques-uns prétendent qu'il était comte des domestiques ». Zonaras ne fait que reproduire, en l'altérant un peu, la donnée de Victor et du Ps.-Vopiscus. La relation de l'*Histoire Auguste* et de Victor reste un problème à résoudre (voir en dernier lieu Diehl, dans Pauly-Wissowa, t. VIII, p. 2083 à 2085).

2. *C. I. L.*, XIV, 2258, inscr. de l'an 244: « Militēs leg. II parth. philippinae... in his centuriones et evokatī Augg. Nn. »; XI, 5992: « Ex militia in equestrem dignitatem translatio ». — Le mot qui s'oppose à *centurio* n'est pas *miles*, mais *gregarius miles*: Salluste, *Catil.*, 59, 3; Tacite, *Hist.*, III, 61; Ulpian, *Dig.*, III, 2, 2; *C. I. L.*, V, 940. Cf. von Domaszewski, p. 4, n. 4, et p. 80.

Tous les militaires qui ne s'élevaient pas par la dignité équestre ou par la noblesse au-dessus de la masse des hommes libres étaient *milites*. En règle générale, le centurionat était un grade roturier, et un chevalier n'entrait dans l'armée avec ce grade qu'à la condition de renoncer pour un temps à sa dignité équestre¹.

La règle, il est vrai, comporta de bonne heure des exceptions : les inscriptions nous font connaître, depuis l'époque de Trajan, des centurions qui restaient ou même devenaient chevaliers². Il faut conclure de ces exemples, qui furent sans doute de plus en plus fréquents, que le centurionat, sous le haut Empire, se rapprochait peu à peu des grades équestres : il devint tout à fait un grade équestre à la fin du III^e siècle. Le *protector*, en effet, est décidément un officier³. Il a la dignité équestre, et il la transmet à ses fils⁴. Aussi le fils de *protector* entre-t-il au service avec le premier des grades équestres, c'est-à-dire en qualité de *protector*⁵. Le centurion du III^e siècle voyait de jeunes chevaliers et de jeunes nobles

1. Il était alors *centurio ex equite romano*. Textes cités par von Domaszewski, p. 80, 96, 103 n. 5 (lire : X, 1127).

2. Von Domaszewski, p. 81, n. 1 à 5.

3. Encore ne faut-il pas exagérer la différence qui sépare le *protector* du *centurio*. On voit bien, au texte *Cod. theod.* VII, 20, 4 (*milites atque protectores*; texte de 325), le *protector* opposé au *miles*; mais on voit aussi, dans une loi de 384 (*Cod. theod.*, VII, 1, 12, *tribuni vel milites*), le *protector* compris parmi les *milites*. Un des traits qui rapprochaient le centurion du soldat, c'est qu'il était tenu de servir jusqu'à sa *missio*; or le *protector* est dans le même cas (*C. J. L.*, III, 6194. Cf. ci-dessus, p. 228, n. 1).

4. On a vu que, dès l'origine, la dignité de *protector* avait été immédiatement inférieure au perfectissimat. Au IV^e siècle (*Cod. theod.*, VIII, 4, 3, et XII, 1, 5), l'ordre équestre comprend quatre degrés : perfectissimat, ducénariat, centénariat, égrégat. Les deux degrés nouveaux qui ont été intercalés entre les degrés anciens sont les deux grades du protectorat. — La dignité équestre du *protector* est transmissible; cf. *C. J. L.*, VI, 1595 : « Aur. Claudiano, equiti romano... Fla. Viator, protector, pater filio. »

5. La loi *Cod. theod.* VI, 24, 2, de 364, dispose que, non seulement les fils de *domestici* entreront dans l'armée comme *domestici*, mais que dès leur bas âge (*parvos*) ils pourront être inscrits aux rôles des officiers et toucher une solde de 4 *annonae* (les deux tiers, semble-t-il, d'une solde d'officier). Le droit auquel s'ajoute cette faveur était assurément bien plus ancien (Ammien, XVI, 10, 21, *adolescentes*). — Il est remarquable que la loi ne fait pas de distinction entre les fils de *domestici* nés avant la promotion de leur père au grade et nés après. En principe (*Cod. iustin.*, XII, 1, 11), ces derniers seuls auraient eu droit à la dignité équestre et au grade de *protector*. On avait fait fléchir le principe en faveur des *protectores*.

prendre rang dès leurs premières armes parmi ses supérieurs, les préfets et les tribuns laticlaves ; au IV^e siècle, les fils des plus puissants personnages, à ce qu'il semble, avaient à passer par le grade de *protector*¹. Comme les officiers supérieurs et comme les plus hauts dignitaires de l'État, le *protector* mis en présence de l'empereur est admis à l'honneur de l'adorer².

Ainsi l'état du centurion, du III^e au IV^e siècle, a été sensiblement relevé. Mais ce changement avait été préparé par tout un développement antérieur. D'une façon générale, les réformes militaires qui ont été accomplies entre les règnes de Gallien et de Dioclétien ont été moins subversives qu'on ne pense. L'armée des derniers empereurs d'Occident avait la même structure d'ensemble que l'armée des Sévères ou même des Césars. Ses quatre grandes divisions hiérarchiques : la troupe, les *domestici*, les tribuns, les comtes, sont au fond identiques aux quatre éléments de l'ancienne armée : la simple milice, le centurionat, les grades équestres, les commandements sénatoriaux.

X.

Que la « schola notariorum » n'était, sous un nom nouveau et avec une organisation nouvelle, que l'ancien « praetorium » impérial.

Pour ne pas embarrasser la discussion qui précède, nous avons omis de parler d'un ou deux emplois importants des *pro-*

1. Ammien, XIV, 10, 2; XXV, 5, 4; XXVI, 5, 14 (un fils de *magister equitum*, un de *comes domesticorum*, un d'un autre comte militaire); Palladius, *Hist. laus.*, 44, 1 (le fils d'un des *epidozoi* de Constance). Tous ces jeunes gens devaient être nés de pères encore *perfectissimi*. Il reste à savoir si au IV^e siècle un *puer clarissimus* pouvait entrer dans l'armée, et avec quel grade. Il paraît probable que la catégorie des *decemprimi protectorum* avait été instituée pour les jeunes clarissimes : l'empereur Jovien, qui était *primicerius* à trente-deux ans (Ammien, XXV, 5, 4, et XXV, 10, 13), n'avait pas dû, à ses débuts, être inscrit en queue du tableau. Plus tard, au contraire, les *domestici* en service réclamèrent qu'on leur réservât les places de *senatores*; l'empereur s'y engagea (*Cod. theod.*, VI, 24, 7, de 414). On vit alors des *pueri clarissimi* entrer au service comme tribuns. Tel fut, vers 405, le cas d'Aétius : à la différence de son père qui avait servi d'abord comme *domesticus*, il fut *a puero (tribunus) praetorianus* (Grégoire de Tours, II, 8); telle fut encore la carrière C. J. L., VI, 1751. Ainsi l'on aura recommencé, vers l'an 400, à nommer officiers supérieurs des jeunes gens qui n'avaient jamais exercé de commandement subalterne.

2. Sous les successeurs de Constantin, on disait *adorare purpuram*. Mais le

tectores. Il est temps de revenir sur les menus problèmes que nous avons réservés, et d'abord de définir le rang et les fonctions du *protector et notarius*.

Il n'y a guère de grande affaire d'état du IV^e siècle où n'interviennent des notaires impériaux. La variété des missions qui leur sont confiées est presque infinie. Ce sont des missions de justice ou de haute police, comme de suivre des procès politiques pour informer l'empereur de la marche des débats¹; d'épier, pour le compte de Constance Auguste, la conduite politique de Julien César²; de porter des ordres impériaux secrets d'arrestation, d'information, d'exécution relatifs à des criminels illustres³; de rechercher en Bretagne les complices d'un tyran vaincu⁴; de faire une enquête sur le cas d'un général contre lequel des provinciaux ont porté plainte⁵; d'arrêter pendant quelques jours les départs du port de Boulogne pour la Bretagne, afin de retenir en Gaule la nouvelle de la proclamation de Julien⁶. — Parfois des missions diplomatiques : l'empereur envoie en ambassade au roi de Perse un comte et un notaire; un notaire lui suffit comme représentant auprès d'un roi alaman⁷. — Très souvent des missions d'ordre militaire : on voit, en 361, un notaire chargé par Constance de mettre l'Afrique en état de défense contre toute surprise de la part de Julien; un autre notaire, quatre ans plus tard, est dépêché par Valentinien dans la même province à la nouvelle de l'usurpation de Procope, pour y devancer les émissaires que pourrait y envoyer le tyran⁸; c'est un notaire qui doit prélever de forts détachements sur l'armée

rite consista d'abord à adorer l'empereur lui-même (Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 67). Cf. dans Pauly-Wissowa l'article *Adoratio* de Seeck.

1. Ammien, XIV, 9, 3. Il s'agit des notaires du César Gallus.

2. Ammien, XVII, 9, 7, et XXI, 7, 2.

3. Ammien, XIV, 11, 21; 23; XXVIII, 1, 12.

4. Ammien, XIV, 5, 6.

5. Ammien, XXVIII, 6, 12.

6. Ammien, XX, 9, 9.

7. Ammien, XVII, 5, 15; XXI, 4, 2. Au texte XXI, 3, 5, Ammien appelle *notarius* l'envoyé du même roi alaman. Cf. Zosime, V, 40 : le notaire Jean, en 409, est envoyé en ambassade auprès d'Alaric. — Quand Ammien donne à un personnage le titre de *notarius* tout court, c'est un *tribunus et notarius* (XIV, 11, 21, et XXV, 10, 6; cf. *Cod. theod.*, I, 3, 1). — Il faut noter que le même service était fait autrefois par des officiers : Tacite, *Ann.* II, 65 « Deligit centurionem, qui nuntiaret regibus ne armis disceptarent. »

8. Ammien, XXI, 7, 2; XXVI, 5, 14; dans le second cas, la mission se compose d'un notaire, un *protector domesticus*, un *scutarius*.

de Gaule et les conduire en Orient¹; un autre est chargé par l'empereur en campagne de porter un ordre à un duc²; Valentinien I^{er}, avisé à Bâle que des Sarmates ont envahi les Pannonies, dirige aussitôt un notaire sur les lieux pour apprécier la gravité de cette agression³. Un notaire peut prendre part à une opération militaire : comme Julien assiégeait en Perse la ville de Bithra, l'un de ses notaires, au plus fort d'un assaut, surgit d'une mine dans l'intérieur de la place avec quelques hommes résolus et prit les défenseurs à revers⁴. — Ce sont encore des missions de politique religieuse : des notaires apportent à Athanase d'Alexandrie les ordres de Constance, à Ambroise les ordres de Justine et de Valentinien II, à Jean Chrysostome les ordres d'Arcadius⁵; le notaire Dulcitius est chargé de faire exécuter en Afrique des mesures arrêtées par Honorius contre les Donatistes; le notaire Marcellin préside le grand colloque de 411 entre Donatistes et Catholiques, et juge souverainement de leur querelle⁶. — Enfin des missions administratives, comme d'assurer l'approvisionnement de Rome en temps de disette, de prendre en mains des constructions publiques laissées en souffrance par suite d'un conflit d'autorités⁷. Ainsi ces officiers peuvent être employés dans des affaires de tout genre; leur activité n'est pas plus limitée, quant à la variété des objets auxquels on la voit appliquée, que l'autorité de l'empereur qu'ils représentent.

Le notaire, en effet, n'agit jamais qu'en vertu d'une commission spéciale et définie reçue du prince lui-même⁸. Son bureau

1. Ammien, XX, 4, 2.

2. Ammien, XXVIII, 2, 5 à 9.

3. Ammien, XXX, 3, 2.

4. Ammien, XXIV, 4, 23. Cf. Zosime, III, 22, qui fait de ce notaire Jovien le primicier des notaires.

5. Athanase, *Hist. Arianorum ad monachos*, 48; *Apol. ad Constantium*, 21. — Ambroise, *Ep.* XX, 22; XXI, 1; — Paulin de Milan, *Vita Ambrosii*, 35. — Jean Chrysostome, *Ep. ad Innocentiam*, 2.

6. Augustin, *Contra Gaudentium*, I, 1; *Gesta collationis Carthaginiensis*, I, 1.

7. Symmaque, *Ep.* X, 18; X, 26. La plupart de ces textes sont cités par Lécirvain, art. *Notarii* du *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio.

8. Ceci apparaît dans la plupart des exemples que j'ai cités et notamment dans la *Collatio carthaginiensis* de 411 où il est question (I, 4) des instructions (*mandata*) du notaire Marcellin et de son pouvoir (*epistola imperatoris*). (Cf. *Cod. theod.*, I, 3, 1). La durée du pouvoir était spécifiée exactement. Il n'y a pas d'exemple qu'un notaire ait reçu de mission ou d'ordre d'aucun fonctionnaire ou dignitaire.

d'attache est toujours au *comitatus*, c'est-à-dire au quartier général de l'empereur. C'est là qu'il reçoit ses ordres, là qu'il revient, sa mission remplie, rendre compte de ce qu'il a fait et de ce qu'il a vu. Dans l'accomplissement de sa mission, il a pleins pouvoirs, et des fonctionnaires et officiers généraux d'un rang bien plus élevé, s'ils ne se mettent pas à ses ordres, doivent au moins le laisser agir en toute liberté, leur propre autorité étant suspendue quant à l'objet en cause¹. C'est qu'il représente immédiatement la personne et la volonté de l'empereur, et porte avec lui, dans ses courses rapides à travers les provinces, la toute-puissance du souverain. Les notaires sont les instruments d'un pouvoir purement personnel, les agents d'un gouvernement de cabinet qui s'exerce en dehors de la hiérarchie administrative, et qui dessaisit les fonctionnaires des affaires les plus importantes.

Aucun empereur, semble-t-il, n'a employé ces commissaires extraordinaires plus volontiers que Constance, toujours méfiant à l'égard des gens en place, toujours jaloux des parcelles de pouvoir qu'il avait été forcé de déléguer, et qui aurait voulu réduire tous les fonctionnaires au rôle de simples agents d'exécution. La création de la *schola notariorum* était très probablement l'œuvre de ce prince, dont les réformes, ou si l'on veut les innovations, ont eu sur les institutions du bas Empire des effets durables, qui restent encore à reconnaître et à mesurer. Son règne a été un peu le règne des notaires². Dans les temps qui ont suivi, la *schola notariorum* fournit encore aux princes le moyen d'assurer l'exécution rapide de mesures prises d'ur-

1. Dans Ammien, XIV, 5, 7, on voit le *vicarius Britanniarum* trembler devant un *tribunus et notarius*; ailleurs (XXI, 7, 4), l'autorité d'un tribun et notaire prime temporairement, en Afrique, celle du *comes rei militaris per Africam*. De même encore, c'est le tribun et notaire Marcellin, et non l'une des *illustres potestates* de Carthage, qui préside le colloque de 411 : mais le proconsul et le comte d'Afrique ne siègent pas eux-mêmes au tribunal que préside leur inférieur; ils y font siéger comme assesseurs l'un, deux employés civils du rang de *ducenarii*, l'autre, deux *protectores domestici*.

2. Aucune fonction n'était alors plus enviée. Voir l'anecdote contée par Ammien, XXXV, 12 : un notaire répond à un jeune ambitieux qui le prie de le faire admettre dans la *schola notariorum* : « Fac me imperatorem; si id volueris impetrare. » Les notaires étaient naturellement les agents les plus impopulaires de la tyrannie de Constance. Il y en eut trois dans le petit nombre de victimes que fit la vengeance de Julien (Ammien, XXII, 3, 5; 3, 11; 11, 1). La fonction de notaire conduisait, alors, et plus tard encore, aux plus hautes dignités. Le *magister officiorum* semble avoir été choisi régulièrement parmi

gence, de contrôler les autorités ordinaires, de régler les affaires qui ne rentraient dans la compétence propre d'aucun dignitaire ou corps d'État¹.

En dépit des données multiples des textes sur les fonctions réelles des *notarii*, leur titre même de notaires, qui était parfois traduit en grec *tachygraphoi*² et *hypographeis*³, a paru leur assigner de paisibles fonctions de bureau; on fait d'eux des scribes de chancellerie, des employés civils dont les degrés de dignité auraient été assimilés à des grades militaires⁴. Ici encore, les érudits ont été trompés par le sens étymologique d'un mot. Les notaires impériaux, tant *domestici* que *tribuni*, sont certainement des officiers de l'armée, et leur emploi est le plus recherché et honoré que puisse obtenir un officier de leur grade⁵.

les *tribunii et notarii* (Ammien, XX, 9, 5; XIV, 11, 21, et XX, 8, 19; XXVIII, 1, 12). D'autres *notarii* ont passé dans les fonctions civiles et sont devenus préfets (Ammien, XXVI, 7, 2; *Vita Ambrosii*, 31); un autre comte d'Orient (Ammien, XXI, 4, 2).

1. Tel est le cas des affaires d'Église, et c'est pourquoi les notaires y interviennent si souvent.

2. Athanase et Jean Chrysostome, aux passages cités, les appellent *νοτάριοι*; de même Zosime, V, 34, 7. Mais Sozomène, II, 26, dit : βασιλικὸς ταχυγράφος; Synésius, cité au *Thesaurus* de Henri Étienne, ὁ τότε τῆς συμμορίας ἀρχὼν τῶν ταχυγράφων.

3. Zosime, III, 4; 22; 40; V, 44; Socrate, VII, 23.

4. Mommsen, *Hermes*, t. XXXI (1901), p. 517, les appelle « Kanzleischreiber mit Offiziersrang ». — M. Lécivain, art. cité, admet implicitement que les notaires sont des agents civils, car il fait d'eux les successeurs des *notarii* du III^e siècle et notamment de ce « notaire » Eros qui, d'après la *Vita Aureliani* (§ 36) de l'*Histoire Auguste*, fut l'assassin d'Aurélien. Or cet Eros était, comme la plupart des secrétaires privés de l'antiquité, un esclave (Eutrope, IX, 15, *occiditur servi sui fraude*; cf. Jean d'Antioche, fragm. 156, t. IV, p. 599 des *Fragmenta* de Muller, et Zosime, I, 62). — Les *notarii* militaires ne sont jamais mentionnés, à ma connaissance, avant le règne de Constance II (textes d'Athanase cités ci-dessus). Lactance (en 314-315), dans son *De Mortibus*, 46, appelle *notaire* un simple scribe de Licinius. Il est vrai que Marianos, le δεῖτος ἀνὴρ de Constantin qui, d'après la *Vita Constantini* (IV, 44), représenta l'empereur à la dédicace de l'église de Jérusalem en 335, est appelé *νοτάριος* dans la rubrique du chapitre; mais les tables et rubriques de l'ouvrage sont notablement postérieures à Eusèbe (voir l'Eusèbe du *Corpus* de Berlin, t. I, éd. Ivar-A. Heikel, Leipzig, 1902, p. ciii). Je ne sais si Sozomène a tiré de ces tables le titre de ταχυγράφος qu'il donne à Marianos, ou si c'est l'inverse qui s'est produit. De toute façon, cette attestation de l'existence des *notarii* en 335 est sans valeur : Marianos faisant un service de *notarius*, on a pu supposer qu'il avait le titre de *notarius*.

5. Voir ci-dessus, p. 258, n. 2. On a vu aussi que d'après le texte Ammien, XIV, 11, 21, le tribun et notaire a le pas même sur un tribun de *schola*.

On voit dans Ammien le tribun et notaire Procope promu comte militaire et chargé, de pair avec un ancien duc d'Égypte, de commander la réserve de 30,000 hommes que Julien laisse en Mésopotamie pendant sa campagne de Perse¹; plus tard, le tribun et notaire Stilicon fut promu de même comte des domestiques². Or il n'est jamais arrivé, après l'époque de Dioclétien, qu'un fonctionnaire civil fût ainsi nommé général. Un notaire Syagrius, chargé par Valentinien I^{er} de porter à un duc l'ordre d'élever un fort sur la rive droite du Rhin, surveillait lui-même l'exécution de l'ouvrage, quand un parti d'Alamans surprit les soldats en plein travail et les égorga tous avec leurs officiers. Syagrius seul échappa au massacre par la fuite; or l'empereur ne lui pardonna pas de ne s'être point fait tuer et pour ce seul fait « le délia du serment »³. Quand même le récit ne parlerait pas d'un serment, qui ne peut être que le serment militaire, nous saurions que le tribun et notaire Syagrius appartenait à l'armée, car un civil n'est jamais tenu de se faire tuer à l'ennemi. Au surplus, Syagrius faisait dans la circonstance un service tout militaire d'aide de camp; on n'imagine pas que l'empereur en campagne ait fait porter un ordre à un duc par un employé civil.

Ainsi les *domestici* et les tribuns qui servent comme « notaires du prince » sont bien des officiers; ce sont les uns de véritables *domestici*, les autres de véritables tribuns; et puisque leurs fonctions consistent à porter les ordres de l'empereur et à exécuter les missions spéciales et temporaires qu'il leur confie⁴, ce

1. Ammien XXVI, 6, 1; cf. XXIII, 3, 5, et XXV, 8, 7. On vient de citer le cas du notaire qui combattit lors de cette campagne au siège de Bithra. — Il faut ajouter que, si les notaires avaient été des civils, les officiers n'auraient pas songé, en 363, à élire empereur le notaire Jovien (distinct du Jovien qui fut élu à ce moment); voir Ammien XXVI, 6, 3. On sait d'autres cas (*Ibid.*, XXX, 5, 11, et XXIX, 1, 8) où des notaires furent soupçonnés de prétendre à l'Empire. On pourrait objecter que le préfet du prétoire Salluste eut à refuser la succession de Julien : ce dignitaire civil devait avoir fait sa carrière dans l'armée.

2. C. I. L., VI, 1730. On va voir qu'Aétius, avant de passer comte, fut de même *tribunus* et *notarius*.

3. Ammien, XXVIII, 2, 5 à 9.

4. Dans les textes narratifs, les notaires n'ont pas d'autres fonctions. Mais ils ont, en outre, comme les aides de camp des généraux dont il sera question plus loin, des occupations de bureau. Le primicier des notaires tient la Notice des dignités et des dignitaires, auxquels il délivre leurs brevets de nomination; de plus, *scolas* et *numeros tractat* (*Not. Dig., Or.*, XVIII), ce qui signifie que, sous la direction personnelle ou censée personnelle du prince, il distribue les *numeri* entre les chefs d'armées et sans doute leur assigne des garnisons. Il

sont évidemment ses officiers d'ordonnance. Les empereurs avaient toujours eu, comme jadis les généraux de la République, un état-major personnel ou *praetorium*, formé d'officiers de grades très divers; les uns de rang sénatorial, d'autres anciens *primipiles*, d'autres simples centurions¹. La *schola notariorum* est cet état-major même, doté d'une organisation permanente et d'un nom nouveau. On se rappelait fort bien, à la fin du IV^e siècle et plus tard encore, l'origine de ce corps. Un texte du Code et deux ou trois inscriptions donnent à des notaires de première classe le titre de *tribuni praetoriani* ou de *praetoriani*². Quand on lit que le fameux Aétius, fils d'un *magister equitum* (celui-ci avait à coup sûr atteint un grade sénatorial au moment de la naissance de son fils), fut *a puero praetorianus*³, on doit entendre qu'étant clarissime il fit ses premières armes avec le grade de tribun, et qu'en outre, par une faveur extraordinaire qu'explique le crédit de son père, il fut employé tout de suite comme *tribunus et notarius*.

Pour l'objet qui nous occupe ici, il faut conclure que, les *notarii* étant des officiers de l'armée⁴, le *protector et notarius*,

doit avoir une grande part aux nominations d'officiers supérieurs et généraux. C'est le chef d'un cabinet militaire qui est un véritable secrétariat général de l'empereur.

1. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 184; p. 116-117; p. 104-105. — Pour ma part, avant d'avoir remarqué que les *notarii* étaient des officiers, j'avais vainement cherché ce qu'avait pu devenir l'état-major militaire de l'empereur.

2. *Cod. theod.*, VI, 10, 3 (a. 381). Ce texte, si je le comprends bien, signifie que les *tribuni praetoriani* sont les premiers des *tribuni et notarii*. Les *tribunos residuos* (plutôt que *residui*) sont les *tribuni et notarii* moins haut placés sur le tableau. — *C. I. L.*, VI, 1730; XIII, 8267; VI, 1761. Ce dernier cas est fort intéressant : Rufius Praetextatus, v. c., fils d'un préfet du prétoire qui fut consul ordinaire en 423, a commencé par être *quaestor candidatus*, puis *praetor urbanus*; il pouvait avoir une vingtaine d'années au sortir de la préture (Lécrivain, *le Sénat romain depuis Dioclétien*, Paris, 1888, p. 14), quand il entra dans l'armée, où il fut d'emblée *tribunus et notarius praetorianus*.

3. Frigeridus dans Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 8. Il faut noter d'ailleurs que ce titre de *tribunus praetorianus*, qui n'apparaît au IV^e siècle qu'en 381, n'est pourtant pas nouveau : c'est celui même des anciens tribuns de cohortes prétoriennes, que l'on a fait revivre (cf. *Cod. theod.*, VI, 27, 8, *tribuni urbanici*); mais on l'a réservé aux *tribuni et notarii*.

4. La loi *Cod. iustin.* XII, 54, 4, de 441-450, suppose l'existence de *tribuni et notarii partis civilis*, comme aussi de *tribuni vigillum civiles*. Mais on voit que c'étaient là des titres purement honoraires, et il est très probable qu'en 450 comme au IV^e siècle, les notaires en fonctions étaient tous militaires.

ou, comme on a dit plus tard, le *domesticus et notarius*, est un officier subalterne servant à l'état-major personnel de l'empereur, et qu'on reconnaît encore dans sa charge un ancien emploi de centurion.

XI.

Qu'il y a eu des anciens « protectores » dans la garde, mais qu'ils y servaient en qualité d'officiers.

Les régiments de cavalerie de la garde qu'on appelait les *scholae* étaient plus anciens qu'on ne l'a encore reconnu¹. La preuve que Constantin n'avait créé ni les Écuyers, ni les Écuyers clibanaires qui lui servaient de gardes, c'est que Maxence avait, au témoignage d'Eusèbe, les deux mêmes genres de gardes à son service². Les « régiments auliques » de Licinius, commandés par un maître des offices³, ne pouvaient être que des *scholae*. On se rappelle enfin que le César Galère, peu après son avènement (293), fit « écuyer d'emblée » son neveu Daïa⁴. Ainsi les *scholae* existaient déjà au moment où fut instituée la Tétrarchie. Elles tenaient la place de ces *Equites singulares Augusti* qui avaient été, pendant deux siècles, les gardes des empereurs, et qui ne paraissent jamais plus dans les inscriptions après l'an 250⁵. Zosime énumère, sur des informations tirées de très bonne source⁶, les corps à cheval qu'Aurélien put

1. D'après Mommsen (*Hermes*, t. XI, p. 222), c'était vraisemblablement Constantin qui les avait créés. Les lois *Cod. theod.* XIV, 17, 9 à 11, attestent qu'à la fin de son règne il avait des *Scutarii* et des *Scutarii Clibanarii*. Les deux catégories de gardes sont mentionnées souvent par Eusèbe, qui les appelle *doryphores* et *hoplites*. Ce mot d'*hoplites* convenait bien aux *Clibanarii*, couverts de la tête aux pieds d'une armure articulée (Ammien, XVI, 10, 8); Agathias (V, 15) l'emploie encore. Voir Eusèbe, *Vita Constantini*, I, 37; 44; III, 10; IV, 51; 70 (*lonchophores* et *hoplites*).

2. *Vita Constantini* I, 38.

3. Zosime, II, 25.

4. Lactance, *De mort. pers.*, 19 : *statim scutarius*. — Il y a bien eu d'autres corps dénommés *Scutarii* que les *Scholae scutariorum* (voir *Nol. Dig.*, Or., VI; XXXI; XXXIX; XLI; XLII. — *Occ.*, VI; VII; XXXII; XXXIII). Mais l'usage d'Ammien nous prouve que le mot *scutarius* sans épithète désignait un *scholaris*; de plus, le mot *statim* prouve que le corps où fut admis Daïa était un corps de gradés. Or seuls les *scutarii* des *scholae* avaient tous rang de gradés.

5. De Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, s. v. *Equites singulares Augusti*.

6. Zosime, I, 53. Cf. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 16.

mettre en ligne en face de la cavalerie de Palmyre à la bataille d'Émèse (272), et il cite entre autres « le régiment (τέλος) personnel de l'empereur, formé de cavaliers d'élite tirés de tous les autres corps, et de tous le plus brillant »¹. Ce qu'il y avait de plus redoutable dans l'armée de Zénobie, c'étaient ses clibanaires, cavaliers que protégeaient de la tête aux pieds des armures perfectionnées, d'invention récente, telles que l'armée romaine n'en possédait point². Il est vraisemblable que le régiment propre d'Aurélien était déjà une *schola* d'Écuyers, et qu'à la suite de cette campagne on créa, à l'imitation du corps palmyrén, la *schola* des Clibanaires.

Ces corps nouveaux ne pouvaient se passer d'officiers subalternes. Les *Equites singulares* avaient eu leurs *turmes* commandées par des décurions³; il faut bien aussi que les *turmes* des *scholae* aient eu des chefs qui auront été des *protectores*, et qu'ainsi des officiers de ce titre aient servi dans la garde. En effet, on a les inscriptions d'un *centenarius* et d'un *ducenarius* employés dans des *scholae*⁴. Ammien cite un officier nommé Maurus qui servait sous Julien César *inter armigeros Caesaris*⁵, c'est-à-dire dans les Écuyers; ce Maurus était, d'autre part et dans le même temps, *hastatus*, c'est-à-dire *protector ducenarius*⁶, de la légion des *Petulantes*. Si Ammien n'a pas commis sur ce point une confusion, et si ces deux données, contra-

1. ἀπὸ τῆς στρατίας στρατία τις ἔκκριτος, dit de même Synésius (*De Regno*, 12; *Patr. gr.*, CXIX, 1084) en parlant des *scholae*; et Julien (*Or.* I, p. 48 B) : τῶν ἐπιλέκτων ἱππέων.

2. Homo, *Ibid.*, p. 98, n. 5.

3. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 50.

4. C. I. L., XIII, 8331 (chrétienne; Cologne) : « Hic iacit Emeterius c(e)n(t)enarius ex numer. gentil. qui vixit ann. quinquaginta, militavit p. m. XXV. » *Rev. publ. ép.*, a. 1891, n° 104 (inscription de Concordia, peut-être postérieure à 476) : « Fl. Cascinivo, ducenario ex numero Armaturarum. »

5. Ammien, XX, 4, 17 : « Maurus nomine quidam postea comes,... Petulantium tunc hastatus. » — XXXI, 10, 21 : « Maurus nomine mittitur comes...; is est quem praetitorum textu rettulimus, ambigenti super corona imponenda Iuliano Caesari, dum inter eius armigeros militaret ac regiam custodiret... » — Il faut noter qu'en écrivant la seconde phrase, Ammien s'est souvenu de la première, sans doute même s'y est reporté.

6. Végèce, II, 8 : « Primus hastatus,... quem nunc ducenarium vocant. » — Le *primus hastatus* était aussi appelé *hastatus* tout court (Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 91). Reste à savoir pourquoi Ammien a écrit, au texte XX, 4, 17, *hastatus* au lieu de *ducenarius* : il lui a peut-être plu d'employer un mot classique et même archaïque; d'autre part, *hastatus* terminait le membre de phrase en *cursus velox*, c'est-à-dire suivant son rythme préféré,

dictoires en apparence, doivent être admises conjointement, il faudra penser que la fonction d'officier des Écuyers était donnée temporairement à des officiers de la troupe, et que ceux-ci, bien que détachés dans la garde, comptaient encore à leurs corps.

On retrouve les officiers de la garde dans un rescrit de Julien qui mérite un moment d'attention : « L'empereur Julien Auguste à Secundus, préfet du prétoire. — On devra, dans chacune des diverses *scholae*, verser les six unités réglementaires de fourrage aux *domestici*, lesquels, selon les ordres déjà donnés, doivent être en service au quartier général au nombre de 50 par *schola*. Ceux qui prétendraient servir au quartier général en surnombre ne toucheront ni annones ni fourrages; ils seront même mis en demeure de regagner leurs garnisons et résidences » (362)¹.

Les *scholae* dont il est ici question (*singulas quasque scholas*) étaient multiples. Or il n'y a jamais eu, au IV^e siècle, qu'une *schola domesticorum*, antérieurement appelée *schola protectorum*; au temps même de Julien, une loi de 364 nous apprend que cette *schola* restait unique². Supposera-t-on qu'en 362 on avait essayé d'une organisation différente, et coupé la *schola domesticorum* en plusieurs *scholae* de 50 hommes? Mais les régiments de la garde appelés *scholae*, qui au temps de Justinien comptaient 500 cavaliers³, avaient, au temps de Julien, un effectif au moins égal et probablement plus élevé⁴; il est incroyable

tandis que *ducenarius* eût donné une faute de cadence. Beaucoup de singularités de sa langue s'expliquent par cette éternelle préoccupation du *cursus* sur laquelle son dernier éditeur, M. Clarke, a justement attiré l'attention.

1. *Cod. theod.*, VI, 24, 1 : « Scias senum capitum domesticis per singulas quasque scholas, quinquagenis iussis in praesenti esse, iuxta morem debere praestari; ceteris, qui ultra numerum in praesenti esse voluerint, neque annonas neque capitum esse mandandum, sed omnes cogendos ad plurimos suos ac ter[r]as redire. Dat. xv. Kal. Sept. Antiochiae, Mamertino et Nevitta cons. — Le mot *plurimos* a été, semble-t-il, heureusement interprété par Godefroy : il faudrait lire *pleromos*; le mot serait ainsi l'équivalent du mot *coetus* (cf. VI, 24, 2), qui désigne la réunion des *domestici* d'une même résidence.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXIV, p. 259, n. 1. En 408, encore d'après Zosime (V, 32 et 36), il n'y a qu'un seul τάγμα ou une seule δαξ des *domestici*. La scission de cette *schola*, que la Notice des dignités nous montre accomplie, n'apparaît au Code qu'en 416 (VI, 25, 1).

3. Procope, *Hist. Arc.*, 24.

4. Ammien, XVI, 4, 1 : les deux *scholae* dont Julien disposait en 356 formaient une part notable de ses forces, car les Alamans, en apprenant qu'elles avaient été cantonnées à quelque distance, se décidèrent à attaquer Sens.

que la même appellation de *schola* ait été appliquée en même temps à des corps d'au moins 500 chevaux et à des corps de 50 chevaux, et qu'on ait décoré des demi-escadrons du nom de régiments. Ainsi les *scholae* de notre texte ne sont pas des *scholae domesticorum*, ce sont les *scholae*, et ce mot, dans la loi de Julien comme dans tous les articles du Code où il figure au pluriel sans épithète, désigne les *scholae* palatines ou régiments de la garde. Les *domestici* y faisaient un service d'officiers, et nous apprenons ici que chacune de ces *scholae* comptait normalement 50 officiers subordonnés à leur tribun. Il semble, par suite, très probable qu'une *schola* de la garde avait au IV^e siècle l'effectif des plus gros régiments de cavalerie, les *alae milliariae*¹. On voit bien encore que beaucoup de *domestici* sollicitaient la faveur de servir dans les *scholae*, qui avaient souvent des officiers en surnombre. Il semble enfin que les officiers de ces régiments privilégiés, ou tout au moins une partie d'entre eux, n'y aient servi que temporairement, tout en restant inscrits au rôle d'autres corps ou garnisons où ils pouvaient être renvoyés d'office. La loi de Julien rend ainsi explicable le cas du Maurus d'Ammien qui, étant officier de légion, se trouvait servir dans les Écuyers.

Reste un texte d'Ammien relatif aux officiers des *scholae*. Quand Constance fut avisé des actes de tyrannie du César Gallus et lui supposa des projets de rébellion, « il lui adressa les lettres les plus aimables pour lui notifier peu à peu le retrait de ses forces armées. Il affectait de redouter un mouvement des soldats dirigé contre Gallus, la troupe inemployée étant, disait-il, toujours portée à la sédition, et engageait le César à se contenter de ses *scholae* palatines, de ses *protectores*, de ses Écuyers, de ses Étran-

1. Les régiments de cavalerie (voir Pauly-Wissowa, t. I, p. 1227) avaient, les uns 500 chevaux (*alae quingenariae*), les autres 1000 chevaux (*alae miliariae*). Les *scholae* ou *alae scholares*, au temps de Justinien, étaient *quingenariae*; celles de Constance et de Julien devaient être *milliariae*, étant donné leur effectif en officiers. Peut-être les anciennes *scholae milliariae* furent-elles scindées en deux *scholae quingenariae* au moment de l'un des partages de l'Empire de 365 et de 395. — Ce nombre de 50 officiers s'explique mal par l'ancienne organisation de l'*ala milliaria*, qui n'avait que 24 *turmes* (de 42 cavaliers, au lieu de 32 qu'avaient les 16 *turmes* de l'*ala quingenaria*); mais rien ne prouve que cette organisation ait été maintenue. — Ce qui étonne davantage, c'est que Julien attribue uniformément 6 *capita* à tous ses *domestici* de la garde, qui devaient être, les uns *centenarii*, les autres *ducenarii*. Il y a là une difficulté. Peut-être, après tout, les *domestici* des deux genres, ayant le même nombre de chevaux, touchaient-ils un même nombre de rations de fourrage.

gers »¹. *Solisque scholis iussit esse contentum palatinis, et protectorum cum Scutariis et Gentilibus* : cette énumération à quatre termes, *scholae* palatines, *protectores*, Écuyers, Étrangers, a ceci de remarquable que les termes 3 et 4 sont contenus dans le premier terme, car les Écuyers et Étrangers ne sont ici que les cavaliers des deux *scholae* palatines de Gallus². Ou la logique de la phrase est tout à fait boiteuse, ou les *protectores* du second terme font aussi partie des *scholae*³. Ammien analyse ici une ou plusieurs lettres de Constance, qu'il a vues ou dont ses camarades lui ont dit le contenu, à Antioche où il séjournait alors souvent en sa qualité d'officier d'ordonnance d'Ursicin. Constance avait écrit à Gallus : « Vous garderez vos *scholae* palatines, vos *protectores*, vos Écuyers, vos Étrangers » (les deux *scholae* comprenaient en effet au moins cent *protectores*, qui pouvaient être employés à des missions de tout genre). C'était sans doute lui dire deux fois la même chose, mais la répétition donne à la phrase d'Ammien un tour ironique, et elle répond bien à l'intention sournoise de Constance, qui, au moment même où il désarme Gallus, lui exagère l'importance des forces dérisoires qu'il lui laisse⁴. Ainsi les *protectores* que Constance voulut bien laisser à Gallus appartenaient encore à la garde, et ils en étaient les officiers subalternes. Leur emploi remplaçait celui des anciens *decuriones Equitum singularium Augusti*, lesquels étaient à peu près les égaux des centurions de cohortes auxiliaires⁵.

1. Ammien, XIV, 7, 9.

2. Il n'est pas dit expressément dans Ammien que Gallus n'eût que deux *scholae*, mais on peut le conclure de ce texte même, et du fait que le César Julien, un peu plus tard, reçut de Constance une *schola* d'Écuyers et une d'Étrangers.

3. Napoléon aurait pu écrire à un prince subordonné : « Vous avez votre cavalerie, vos houzards, vos lanciers, vos cuirassiers », mais non : « Vous avez votre cavalerie, vos grenadiers, vos lanciers, vos cuirassiers. »

4. Cependant le génitif *protectorum*, dans la phrase telle que nous la possédons, dépend grammaticalement de *scholis*. Il reste singulier que Constance ait parlé des *scholae protectorum cum scutariis et gentilibus*. Ou bien il manque à la phrase un mot tel que *officio* après *protectorum*, ou bien il y a une anacoluthie qui s'explique par la citation textuelle de deux fragments de lettres impériales. — Le texte Ammien, XIV, 7, 9, a déjà été interprété comme on vient de le faire par Valois (éd. de 1636, p. 33), qui remarque d'un mot : « Est itaque hic figura ἑνὶ δὲα δύοιν, quam Marcellino familiarem fuisse supra monuimus. »

5. Von Domaszewski, *Die Rangordnung*, p. 51 et p. 56 : les uns et les autres passent sans transition *centuriones legionis*.

XII.

*Comment les « protectores » vinrent à être appelés
« protectores domestici ».*

Une autre question nous reste à résoudre. C'est dans une loi de l'année 346 que l'on voit pour la première fois¹ les *protectores* appelés *protectores domestici*². On voudrait connaître le sens et l'origine de ce titre.

Un rescrit de Théodose II rappelle comme une chose connue que la signification propre du mot *domesticus*, quand il désignait des officiers, était : attaché à la *domus* impériale³. Ainsi le terme militaire de *domesticus* contenait, comme le mot *protector*, le sous-entendu *Augusti*. Ce qui confirme cette interprétation, c'est que les membres du consistoire ou tribunal impérial, ceux qu'on a appelés un peu plus tard *comites intra Palatium* et *comites consistorii*, portaient, au temps de Constance II, le titre de *comites domestici*⁴.

Un empereur du iv^e siècle était avant tout un général et vivait, comme tout général, entouré d'officiers d'ordonnance. Bien que le corps des notaires ne semble avoir reçu son organisation que de Constance II, il y avait, au temps de Constantin, un certain nombre d'officiers en résidence au palais, qui se

1. A part le texte de la *V. Numeriani* cité plus haut (p. 253, n. 2), qui appelle *domestici* les *protectores* de Numérien (en 287). En admettant que cette *Vie* ait été écrite par *Vopiscus* avant l'an 310, il est certain que toutes les parties de l'*Histoire Auguste* contiennent des additions et retouches bien postérieures. « La thèse la plus conservatrice sur l'origine de la collection doit nécessairement admettre l'intervention d'un dernier rédacteur qui aurait travaillé vers 330 » (Diehl, art. *Historia Augusta* de Pauly-Wissova, t. VIII, 2, 1913). Il paraît certain qu'il y a dans toute la collection, en particulier dans les livres attribués à *Vopiscus*, des passages plus récents, comme le texte *V. Gallieni*, 6, 9. Il est très douteux que la mention des *domestici* au texte *V. Numeriani* 13 soit antérieure à 346, et à mon sens impossible qu'elle appartienne aux années 300-310.

2. *Cod. theod.*, XII, 1, 38 (loi de Constant, semble-t-il, et non de Constance, comme le veut Mommsen, *Prot. Aug.*, p. 139) : « ... domesticorum seu protectorum consortio..., v. c. comitem domesticorum. »

3. *Cod. theod.*, VI, 24, 8 (416) : « Devotissimis domesticis quos nobis, ut indicio nominis apparet, familiaribus militando... »

4. Dessau, *Inscr. rom. sel.*, 1238 et 1244; cf. 1225; 1232; 1240; — 1237, 1243, etc. Seeck, art. *Comites* 19, de Pauly-Wissova. — Ce qui rend l'analogie moins frappante, c'est que les *comites domestici* connus de nous étaient des comtes civils. On ne voit d'ailleurs nulle part de *tribuni domestici*.

tenaient prêts à porter les ordres de l'empereur, soit aux dignitaires de la cour, soit aux fonctionnaires provinciaux et aux commandants des armées¹. Eusèbe mentionne plusieurs fois ces officiers d'ordonnance qui formaient l'auditoire ordinaire des prêches de Constantin, et qu'il appelle ses « familiers » ou ses « connus » (γνώριμοι). Leurs fonctions étaient toutes semblables à celles que remplirent plus tard les notaires de Constance. Quand l'empereur voulait dépouiller un sanctuaire païen de ses idoles d'or ou d'argent, dit Eusèbe, il n'avait pas besoin de faire marcher la troupe : « un ou deux de ses familiers suffisaient à l'ouvrage ; sur un signe du maître, ils partaient pour n'importe quel pays de l'Empire », et ils ne craignaient pas d'ouvrir le trésor des temples, de déshabiller les statuettes, de les démonter pour en jeter au creuset les pièces d'orfèvrerie². — Le même Eusèbe parle des officiers εἰσαῖτοι de Constance Chlore³ ; il montre les fils de Constantin accomplissant leurs devoirs religieux au palais, avec tous leurs εἰσαῖτοι⁴. Ces deux mots de γνώριμοι et d'εἰσαῖτοι, appliqués à des officiers, étaient pour lui des synonymes⁵ ; leur meilleur équivalent latin était le mot *domestici*. Et les officiers subalternes, c'est-à-dire les *protectores*, qui comptaient parmi ces privilégiés, ne pouvaient être appelés que *protectores domestici*.

Ce titre qui, sous Constantin encore, était réservé à un petit nombre de *protectores*, appartenait légalement, au temps de Constance II, à tous les membres de l'ordre, même à ceux qui ne voyaient jamais l'empereur, et l'officier général préposé à leur avancement était déjà le *Comes domesticorum*. Il paraît nécessaire de supposer que les fils de Constantin⁶ avaient

1. Nous ignorons, d'ailleurs, si ces officiers d'ordonnance avaient tous, comme en général les officiers du *praetorium* de l'ancien Empire, des emplois dans la garde, le service des écuries, etc., ou s'il y en avait qui fussent exclusivement officiers d'ordonnance.

2. Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 29 ; IV, 55. Le chapitre I, 16, du même livre, montre bien que ces « connus » sont des officiers (III, 54).

3. *Ibid.*, I, 16.

4. *Ibid.*, IV, 52. Cf. *Hist. eccl.* Appendice du livre VIII : τοὺς ἐν ταῖς στρατείαις χριστιανούς, καὶ πρῶτους τοὺς ἐκ τοῦ οἴκου αὐτοῦ (il s'agit de Galère).

5. *Ibid.*, I, 16, Constance menace par feinte ses officiers chrétiens de les faire ἀποχωρεῖν ἀπὸ τῆς αὐτοῦ γνώσεως καὶ οικειότητος. — De même Théodose II, dans la loi *Cod. theod.* VI, 24, 8, explique le mot *domestici* par le synonyme *familiares*. On lit encore dans la *Novelle XXI*, de Théodose II (§ 3) à propos de prétendus *domestici comitis* : *familiaritate comitis simulata*.

6. Quand Eusèbe écrivait la *Vita Constantini* (337-338), le mot *domestici*

octroyé à toute la masse de leurs *protectores* le titre de *domestici*. Des *protectores* qui ne protégeaient pas pouvaient bien être appelés *domestici* sans être attachés réellement à la maison impériale ; il n'y avait là qu'une fiction ajoutée à une fiction.

Mais la concession d'un avantage purement nominal de ce genre n'est pas vraisemblable. Ce qu'ambitionnaient les officiers de la troupe n'était pas de porter le titre d'officiers domestiques, mais bien de servir véritablement au palais, parmi les « connus » du maître, et d'avoir ainsi les moyens de gagner sa faveur ; c'était aussi d'avoir part aux allocations spéciales que pouvait comporter le service à la cour. Si jamais un empereur avait essayé de contenter les centurions de la troupe en les inscrivant tous sur la liste officielle de ses familiers ou de ses domestiques, il aurait paru se moquer de ses officiers. Il faut faire une hypothèse de plus, et admettre que certains avantages réels, par exemple un complément de solde, réservés pendant un temps aux *protectores* employés au palais, furent accordés à tous les *protectores* indistinctement. On est surpris de voir que les *protectores* de Julien touchaient six *annonae*, c'est-à-dire six parts de simples soldats, dans les prestations en nature qui avaient à peu près remplacé la solde, alors que la solde des centurions de l'ancienne armée n'était égale qu'au quintuple de la solde du légionnaire¹ ; il se pourrait que la sixième part leur eût été accordée en même temps que le titre de *domestici*. Si tous les *protectores* ont obtenu, en même temps que le titre de *domestici*, des droits et des avantages qui les ont assimilés d'une manière effective aux *domestici*, la faveur qui leur a été faite n'était pas illusoire, et l'on comprend mieux comment les centurions des garnisons lointaines ont pu être appelés officiellement les familiers de leur empereur.

Quant à la fonction des véritables *domestici* de Constantin, qui le servaient dans son palais et portaient ses ordres à travers l'Empire, elle n'a pas disparu ; le chef suprême de l'armée ne pouvait se passer d'un état-major personnel. L'empereur Constante II eut aussi ses officiers familiers et ses « connus » ; mais nous savons qu'il les appelait ses *tribuni* et *notarii*, ses pro-

(οἰκισταί) avait encore son sens restreint et étymologique. En 346, tous les *protectores* sont *domestici*.

1. Voir ci-dessus, p. 233, n. 4.

tectores et notarii. La *schola notariorum* paraît avoir été établie dans les premières années du règne de ce prince, c'est-à-dire à l'époque où le titre de *domesticus* fut octroyé à tous les *protectores*; ces deux réformes semblent se tenir, et il se peut très bien qu'elles aient été opérées en même temps.

XIII.

Les « Domestici » militaires des généraux et les « Domestici » civils des fonctionnaires.

Le titre de *Domesticus* a donné lieu à une confusion qu'il faut signaler¹.

On a vu que certains *protectores domestici* servaient dans l'état-major des généraux. C'est ainsi qu'Ammien fut longtemps officier d'ordonnance du maître de la cavalerie Ursicin, auquel un ordre impérial l'avait attaché². On le voit suivre son chef de Nisibe à Antioche, d'Antioche à Milan, où un ordre de Constance l'a rappelé, et de là à Trèves³. Quand Ursicin est renvoyé en Orient, Ammien demeure son officier d'ordonnance; si le hasard d'une surprise et d'une fuite en désordre ne l'eût forcé à s'enfermer pour quelques mois dans une ville assiégée, il n'aurait quitté son général de plusieurs années que pour remplir les missions militaires qu'il recevait de lui⁴. L'état-major dont Ammien faisait partie comprenait plusieurs officiers, au moins quatre ou cinq, qui avaient tous, comme Ammien lui-même, le grade de *domestici*⁵. Un général ne pouvant se passer d'aides de camp, on doit tenir pour certain que tous les *magistri armorum* et

1. On la constate chez Mommsen, *Eph. Epigr.*, t. V, p. 140, et dans Seeck, art. *Domestici* de la *Real-Encyklopädie* de Pauly-Wissowa.

2. Ammien, XIV, 9, 1 : « Ursicinus, cui nos obsecuturos iunxerat imperiale praeceptum. »

3. Ammien, XIV, 9, 1; 11, 5; XV, 5, 22.

4. XVI, 10, 21 : « Adulescentes eum sequi iubemur, quicquid pro republica mandaverit impleturi. » — XVIII, 6, 10; 13; 20 à 28; XVIII, 8, 4 à 14; XIX, 8, 12. Il a été officier d'ordonnance d'Ursicin pendant six ans au moins, de 353 à 359.

5. XVI, 10, 21 : « Provectis e consortio nostro ad regendos milites natu maioribus, adulescentes eum sequi iubemur. » — XVIII, 8, 11 : « Verennianus domesticus protector... collega »; cf. XV, 5, 22 : « Ego quoque cum Veriniano collega. » On sait bien que seuls les *protectores* étaient promus chefs de *numeri* (*rectores*).

même tous les comtes militaires avaient, comme Ursicin, un état-major composé de *protectores domestici*.

Des fonctionnaires civils, préfets, vicaires et autres juges de haut rang, avaient aussi des officiers d'ordonnance du grade de *protectores*¹. Le *protector* attaché à un préfet avait été autrefois appelé *protector praefecti praetorio*². Il semble qu'un peu plus tard les officiers d'ordonnance d'un préfet, d'un *magister* ou d'un comte devaient être dits *domestici praefecti*, *domestici magistri* ou *domestici comitis*³. Une novelle de Théodose II (441) nous apprend en effet que des *protectores* du genre nouveau, pour pouvoir se parer du titre envié de *domestici*, se faisaient prendre comme secrétaires ou attachés personnels par le chef de leur *schola*, lequel portait en ce temps le titre de *comes scholae*⁴. Ils étaient alors dits *domestici comitis*. Le texte suppose que l'appellation de *domesticus comitis* désignait un *protector domesticus*, aide de camp d'un comte.

Or l'habitude s'est établie vers la fin du IV^e siècle⁵ de désigner du nom de *domestici*, — où l'on ne sous-entendait plus *Augusti*, — certains secrétaires particuliers des administrateurs civils. Ces employés « domestiques » d'un fonctionnaire avaient été librement choisis par lui, et choisis en dehors du personnel et de ses bureaux⁶. Ce n'étaient en aucune façon des

1. *Cod. theod.*, VII, 4, 27 : « Nullus protectorum vel domesticorum... (qui) iudicum nostrorum praeceptis iussus obtemperat. »

2. *C. I. L.*, VI, 3238.

3. Entre autres exemples (cf. ci-après), voir dans le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, 1911, p. 251, un document de l'an 431 qui mentionne les *domestici* de plusieurs dignitaires de la cour : le *praepositus s. cubiculi*, le second *cubicularius*, le maître des offices, le questeur.

4. Théodose II, *Nov. XXI*, § 3 : « Illud etiam observari non sine ratione conveniet, ne quis cui *domestici officium per militiae gradum vel quinquennii tempus interdicti censuimus, familiaritate comitis simulata rem prohibitam alio nomine valeat usurpare.* »

5. Le plus ancien exemple (si c'en est un) de cet emploi du mot se trouve aux deux textes *Cod. theod.*, VIII, 15, 6, et III, 6, 1, deux fragments d'une même loi de 380. Mais Mommsen (*Eph. Epigr.*, t. V, p. 140, n. 2) a sans doute raison d'entendre *domesticus*, dans ces deux textes, au sens général de « un homme de sa maison »; rien ne prouve que le mot ait la valeur d'un titre. Dès lors, la plus ancienne mention du *domesticus* privé se rencontre en 399 (*Cod. iust.*, I, 51, 3). La loi *Cod. theod.*, VIII, 15, 5 (365-373) devrait mentionner ces *domestici* civils, s'il y avait eu déjà des agents de ce nom à côté des *adsores*.

6. Comme les *adsores* ou *consiliarii* et les *cancellarii*, dont ils sont rapprochés dans les lois *Cod. iust.*, I, 51, 3; 4; 5, et dans les rubriques *Cod. theod.*, I, 34 et *Cod. iust.*, I, 51. Voir les deux articles *Adsores* et *Cancellarii* de

agents publics, non plus que les « chanceliers » auxquels ils étaient parfois assimilés¹. On voit même clairement que les juges n'engageaient d'ordinaire des secrétaires privés de ce genre que pour se soustraire au contrôle importun qu'exerçaient sur leur gestion les membres de leur *officium*². Il va de soi que ces auxiliaires personnels des gouverneurs ne touchaient à l'origine aucun traitement d'État. L'État les reconnaissait si peu comme siens qu'il fut interdit à tout fonctionnaire d'user de leur ministère dans l'exercice de ses fonctions officielles, comme à son tribunal ou dans ses relations avec les autorités légales, un agent privé ne devant point intervenir dans un service public³.

Ainsi les secrétaires personnels des gouverneurs ou juges

Seeck, dans Pauly-Wissowa. Le texte *Cod. theod.* I, 34, 3 : « Nullus iudicum ad provinciam sibi commissam quemquam secum ducere audeat, cui *domestici* vel *cancellarii* nomen inponat », est très net : c'est le juge qui, d'ordinaire et jusqu'en 423, a choisi ce secrétaire et lui a donné le titre de *domesticus*; employé et titre ont donc un caractère extra-légal. — Aux tableaux d'*officia* que donne la Notice des dignités ne figure aucun *domesticus*, non plus qu'aucun *cancellarius* de fonctionnaire (ceux du texte *Occ.* IX, 15 sont des *cancellarii imperiaux*). Au texte *Cod. iust.* I, 27, 1 (an 534), § 21, les *consilarii* et *cancellarii* sont nettement distingués des *officiales* (ou *apparitores*). La loi *Cod. theod.* I, 34, 3 (423) n'a pour objet que d'ôter aux juges le droit de choisir librement leurs « domestiques ou chanceliers ».

1. Les *domestici* civils sont distingués des chanceliers dans le statut d'Anastase (vers 500), qui sera cité plus loin, et dans la loi *Cod. iust.* I, 51, 3 (an 399); mais, dans certains cas, un même employé privé a été appelé indifféremment de l'un ou l'autre nom (*Cod. iust.*, I, 51, 5, de 415, et surtout *Cod. theod.*, I, 34, 3, de 423). Cassiodore (*Var.*, XI, 6, 3) écrit encore *domestica milita, cancellorum decus*.

2. Les lois *Cod. theod.* I, 34, 3; *Cod. iust.* I, 51, 3, montrent combien le gouvernement se méfiait de ces *domestici*, complices de tous les actes illicites des juges. — On sait bien que beaucoup de lois rendent l'*officium* péuniairement ou pénalement responsable des fautes du juge, ce qui revient à donner mission à l'*officium* de contrôler les actes du juge (ainsi *Cod. theod.*, XII, 1, 47; VII, 18, 4; VIII, 1, 16). C'est évidemment de l'institution de ce contrôle qu'est sorti l'usage de prendre des employés « domestiques ».

3. *Cod. iust.*, I, 51, 4 (an 404). Parmi les textes relatifs à ces *domestici* privés des juges, je ne compte pas les lettres de Symmaque II, 71; III, 67; V, 56; IX, 57. Le *Cyriacus domesticus meus* que Symmaque recommande à son frère Flavianus, le *Firmus domesticus meus* qu'il recommande au comte Ricomer sont tout simplement des hommes « de sa maison » ou bien ses clients (cf. Fustel de Coulanges, *Origines du système féodal*, p. 245). En effet ce Firmus, étant soldat, ne pourrait être de ces employés domestiques que mentionnent les lois *Cod. theod.* III, 6, 1 et VIII, 15, 6; *Cod. iust.* I, 51, 4 : ceux-ci sont des personnages purement privés, nullement des soldats mis à la disposition des magistrats par l'autorité militaire.

(*domestici iudicum*) portaient le même titre que les aides de camp des généraux (*domestici comitum*). Les juges auront envié ces auxiliaires tout dévoués et dociles, étrangers aux *officia*, qu'avaient les comtes militaires, et ils auront voulu se donner comme des aides de camp civils¹. Il faut ajouter que, d'après nos textes de la fin du iv^e siècle et du commencement du v^e, les gouverneurs civils étaient seuls à prendre à leur service des *domestici* privés et des chanceliers²; les généraux n'en avaient pas.

Il y avait loin du premier genre de *domestici* au second : les uns étaient officiers, les supérieurs de tout l'*officium* du général ou du dignitaire auquel ils étaient attachés; les autres étaient, au commencement du v^e siècle, des civils et des hommes privés, sans aucun rang officiel³. L'homonymie des deux fonctions n'avait pas d'inconvénient pour les contemporains : elle crée pour nous une ambiguïté dans quelques textes peu explicites.

Ammien cite un *domesticus* du maître de la milice Silvanus, des *domestici* du comte militaire d'Afrique Romanus, un certain Caesarius qui était, en 370, *domesticus* du maître de la milice Remigius⁴. Tous ces personnages, qui ont été pris pour des *domestici* civils et privés, me semblent être des *protectores domesticorum* d'ordonnance. Il faut bien que Caesarius ait été officier en 370, au moment où il était attaché au maître des offices⁵,

1. Je crois donc le titre des *domestici* civils emprunté à la langue militaire, mais peut-être, par une sorte de jeu de mots, le titre marquait-il le caractère privé de leur emploi. Ces *domestici* civils restaient des hommes de la maison du juge (au sens qu'a le mot *Cod. theod.*, III, 6, 1, et VIII, 15, 6).

2. Ce sont les *iudices* qui ont des *domestici*, d'après les textes *Cod. theod.*, III, 6, 1, et VIII, 15, 6 (380; textes douteux); *Cod. iust.* I, 51, 3 (399); 4 (404); 5 (415; loi adressée au Pr. Pr.); *Cod. theod.* I, 34, 3; *Cod. iust.* I, 51, 9 (433). D'après la loi *Cod. theod.* VI, 28, 8, ce sont les *principes ex agentibus in rebus des officia*.

3. La loi *Cod. iust.* I, 51, 5 (an 415) appelle leur service *ministerium, observatio*. Ces expressions désignent un emploi purement privé.

4. XV, 6, 1 : « Proculus, Silvani domesticus » (an 355). — XXVIII, 6, 21 : « Romanus domesticum suum illuc volucriter misit et Caecilium consiliarium. » — XXIX, 5, 7 : « Romanum cum domesticis custodiendum protectoribus committi mandavit. » — XXX, 2, 11 (ad. a. 374) : « Caesarium antehac eius domesticum, postea notarium principis » (cf. XXVIII, 6, 8, ad. a. 368).

5. Le maître des offices, dans tous les cas de nous connus, est par sa carrière antérieure un militaire; il l'est en outre par le commandement qu'il a des *scholae*. On voit, au v^e siècle, un *magister officiorum*, avec ses *scholares* qui

car on voit qu'avant 374, c'est-à-dire avant le moment où une enquête tardive révéla les crimes de Remigius auxquels il avait eu part, il devint *notarius principis*¹. Le *domesticus* du comte Romanus était de même un *protector domesticus*, car il était le supérieur du *consiliarius* de ce général², et les conseillers ou assesseurs étaient de bien plus importants personnages que les secrétaires domestiques³. Ainsi Ammien entend par *domesticus comitis* l'officier qui remplit auprès d'un comte les fonctions que lui-même avait remplies auprès d'Ursicin⁴. Le titre de *domesticus*, dans son ouvrage, a toujours le sens de *protector domesticus*⁵. Et en effet, étant lui-même ancien *domesticus*, il serait étonnant qu'il eût donné lieu à une confusion aussi peu avantageuse pour l'ordre auquel il avait appartenu.

De même, quand on lit dans Orose que le comte militaire d'Afrique Héraclianus avait pour *domesticus* un certain Sabinus, dont il fit son gendre, on ne doute pas que ce Sabinus ne fût un officier d'ordonnance du comte⁶. Il semble clair encore que le *domesticus* du rescrit *Cod. theod.* IX, 27, 3⁷, qui avait participé aux rapines d'un duc de Sardaigne, était un *protector domesticus*. « Je ne veux pas l'appeler le *domesticus* du duc, dit l'empereur, mais son homme à tout faire et son acolyte. » Si

sont appelés *homines armati*, faire un raid en pays ennemi (comte Marcellin, *Chron.*, ad. a. 504).

1. On a vu que le mot *notarius* tout court, dans Ammien et au Code, avait le sens de *tribunus et notarius*. Quand même Caesarius n'aurait été, en 374, que *domesticus et notarius*, il est presque impossible qu'un humble employé privé ait pu parvenir si vite à ce grade et à ces fonctions.

2. Ammien, XXVIII, 6, 21. Il énumère toujours les officiers ou agents publics dans un ordre hiérarchique rigoureux. Si le comte d'Afrique a un conseiller, c'est qu'il a un tribunal, où il juge les militaires et sans doute, en appel, les habitants des territoires militaires.

3. Rubriques *Cod. theod.* I, 34, et *Cod. iust.* I, 51; *Cod. iust.* I, 51, 3. Vers 500 encore, statut d'Anastase cité plus loin.

4. S'il en était autrement (autrement aussi dans les textes cités ci-après), Ursicin serait le seul officier général dont les officiers d'ordonnance fussent cités dans nos textes. Les fonctions que remplissaient auprès de lui Ammien, Verennianus et autres seraient sans analogues.

5. Cf. XXV, 5, 4; 10, 9; XXVI, 5, 3; XXVII, 10, 16.

6. Orose, *Hist.*, VII, 42 : « Héraclianus interea Africae comes missus... Sabinum domesticum suum... generum elegit. »

7. « ... Natalelem quondam ducem sub custodia protectorum ad provinciam quam nudaverat ire praecipimus, ut non solum quod eius, non dicam domesticus, sed manipularius et minister accepit, verum etiam quod ipse rapuit ac sustulit, in quadruplum invitus exsolvat » (382).

le titre de *domesticus* paraît trop honorable pour le personnage, c'est que ce titre est l'insigne d'une dignité; la qualité d'employé domestique d'un général n'aurait rien d'honorable.

Un autre cas encore est celui de Marcien, cet officier obscur que la princesse Pulchérie choisit pour époux et éleva à l'Empire en 450. Il entra au service comme simple soldat aux environs de 410; après quelque temps, il « s'attacha à Ardabur et à Aspar, fils d'Ardabur »; ayant passé auprès d'eux quinze années, il devint le *domesticus* du comte Aspar¹, qu'il suivit en cette qualité dans son expédition de 431 contre les Vandales d'Afrique²; il était enfin tribun ou ancien tribun en 450³. Ces données se tiennent très bien. Marcien a longtemps fait partie de l'*officium* d'Aspar (ou d'Ardabur, puis d'Aspar); son tour étant venu d'adorer la pourpre, il passa *protector domesticus*, et avec ce grade resta attaché à son patron en qualité d'officier d'ordonnance; plus tard, il a été promu au tribunat. Comme il a passé dans l'armée sa vie entière, il paraît impossible qu'il ait jamais été de ces employés civils qu'on appelait les *domestici* des fonctionnaires⁴.

Un autre texte (*Cod. theod.* VIII, 1, 16), qui a été rapporté aux *domestici* civils, mérite attention :

Impp. Honorius et Theodosius AA. Vitaliano duci Libyae. Nemo de numerariis tui officii seu domesticis, vel scriniariis sive adiutoribus, post completum sui temporis actum, ad eandem rursus sollicitudinem audeat aspirare (417).

1. Evagrius, *Hist. eccl.*, II, 1 (*Patrol. Gr.*, LXXXVI, 2, p. 2485). Théophane, *Chronogr.*, an 5943, p. 161 Classen (écrit vers 812).

2. Théophane, *Ibid.* — Procope, *Bell. Vand.*, I, 4, 7. Genséric, après sa victoire, demande à son prisonnier Marcien qui il est : ὁ δὲ τῶν ἀπορρήτων Ἀσπαρι ἔφη κοινωνὸς εἶναι δομέστικον δὲ τοῦτον τῇ σφετέρᾳ γλώσσει καλοῦσι Ῥωμαῖοι.

3. Théodore le Lecteur, dans *Patrol. Gr.*, LXXXVI, 1, p. 165.

4. Procope, *ouvr. cité*, I, 11, 5, nomme parmi les principaux officiers qui firent avec Bélisaire la campagne d'Afrique de 533 : « Solomon, qui était le chef d'état-major (τὴν Βελισαρίου ἐπετρόπευσ στρατηγίαν) de Bélisaire », et ajoute : « C'est ce que les Romains appellent un *domesticus* ». Or tous les officiers nommés à cette place semblent bien être des chefs de *numeri*, et il faut que Solomon ait été officier supérieur en 533 pour que deux ans plus tard (II, 9) il ait reçu le commandement de l'armée d'Afrique. Cet emploi du mot *domesticus* est très surprenant : Solomon n'est pas un *protector domesticus*; il est encore moins un *domesticus* semblable à l'assistant civil du duc Daniel que nous verrons figurer dans un statut d'Anastase. Je pense que Procope s'est exprimé inexactement. En règle générale, un chef d'armée, même un *magister*, n'avait

Que peuvent être ces *domestici*, inférieurs ou égaux aux *numerarii*, qui font partie de l'*officium* du duc de Libye? La composition des *officia* des chefs d'armée nous est bien connue. Les *magistri militum* avaient dans leurs bureaux des comptables du grade de *protectores*, ou, ce qui revient au même, de *domestici*¹. Quant aux ducs, ceux d'entre eux qui figurent les derniers à la Notice des dignités (partie Orient), à savoir les ducs de Scythie, de Mésie seconde, de Mésie première et de Dacie ripuaire², n'avaient aucun *protector* parmi leurs comptables; en effet, la Notice spécifie que le *princeps* même de leurs *officia*, immédiatement supérieur aux *numerarii*, ne devenait *protector* qu'à sa sortie de charge. Ainsi les *numerarii* de ces quatre bureaux ducaux étaient tous de simples sous-officiers.

Entre les *magistri armorum* et les quatre ducs dont on vient de parler figurent à la Notice plusieurs chefs d'armées provinciales³ : comte militaire d'Egypte, ducs de Libye, de Thébaidé, de Phénicie, de Syrie, de Palestine, d'Osrhoène, de Mésopotamie, d'Arabie, d'Arménie. Or la mention : *qui completa militia adorat protector* ne se lit pas dans les tableaux que la Notice donne des *officia* de ces dix généraux, à l'article du *princeps*.

Il faut en conclure que le comte militaire et les neuf premiers ducs de l'Orient (supérieurs aux quatre ducs de tout à l'heure) avaient, comme les *magistri armorum*, un ou deux *domestici* dans leurs *officia*, et plus spécialement parmi leurs *numerarii*⁴. Ce qui confirme cette déduction, c'est qu'Ammien cite un

pour officiers d'état-major que des *domestici*; le terme de *domestici magistri* signifiait : les officiers d'état-major d'un *magister*. Comme, dans l'espèce, le premier officier d'état-major de Bélisaire était un tribun, il y avait une inexactitude (sans doute autorisée par l'usage) à l'appeler le *domesticus* de Bélisaire.

1. Ammien, XIX, 9, 2 : « Iacobus et Caesius, numerarii apparitionis magistri equitum, alique protectores. » — *Cod. iust.*, XII, 54, 4 (*ordine decorati = protectores*). — Je note que le préfet du prétoire, dont le rang était à peine supérieur à celui d'un *magister*, avait aussi des *numerarii protectores*. Voir *Cod. theod.*, VIII, 1, 13, et VIII, 1, 17, où la terminologie est un peu différente : ici on n'appelle plus *numerarii* que les *numerarii* sous-officiers, les comptables officiers étant appelés *domestici*.

2. *Not. Dig.*, Or., n° XXXIX à XLII Seeck.

3. J'omets le *comes rei militaris et praeses per Isauriam* (XXIX), gouverneur civil autant que général, dont l'*officium* est d'un type différent.

4. En effet, les *numerarii* viennent toujours immédiatement après le *princeps*, et ce *princeps*, dans la plupart des cas, est un civil, tiré de la *schola*

personnage qui, étant comptable du duc de Mésopotamie, passa *protector*, et qui, après cette promotion, resta comptable au même *officium*¹.

Le duc de Libye en particulier avait donc, comme un *magister armorum*, deux comptables officiers. Ce sont ces deux officiers que désignent les mots *numerarii vel domestici* de notre constitution de 417. Après eux venaient les sous-comptables que la Notice appelle, aux chapitres des bureaux de *magistri*, *primiscrinii* et *scriniarii*, et aux chapitres des bureaux ducaux, *adiutores numerariorum*². Il n'est pas étonnant que notre texte les appelle *scriniarii seu adiutores*³.

Ce texte a pourtant été rapporté aux *domestici* civils par les compilateurs du Code justinien, qui, après lui avoir fait subir une correction violente, l'ont classé sous la rubrique *De adsesoribus et domesticis et cancellariis iudicum*⁴.

Entre temps, en effet, l'emploi du « domestique » privé avait changé de nature. Le gouvernement, aux environs de l'an 400, eût volontiers supprimé les cabinets personnels des administrateurs civils. Mais ceux-ci ne pouvaient se contenter des services de leurs *officiales*, qui avaient le devoir de surveiller leur gestion et le droit de discuter leurs ordres, qui n'attendaient pas d'eux leur avancement⁵. Ils gardèrent leurs secrétaires privés, « domestiques » ou chanceliers. Le gouvernement prit le parti de donner aux fonctions de ces secrétaires, jusqu'alors extra-légales, un caractère officiel, à condition que ces agents ne fussent plus nommés, congédiés et remplacés par leurs seuls patrons. Une constitution de 423 interdit aux juges de se donner à eux-mêmes aucun « domestique ou chancelier », et prescrit

agentum in rebus. Si donc il y a des *protectores* dans ces *officia*, ce sont les *numerarii*. — D'autre part, les *numerarii* du grade de *domestici* ne sont pas plus de deux (*Not. Dig.*, *Or.*, V, 70; VI, 73; VII, 62; cf. Ammien, XIX, 9, 2).

1. Ammien, XVIII, 5, 1 : « Antoninus quidam... rationarius apparitor Mesopotamiae ducis, tunc protector. »

2. *Not. Dig.*, *Or.*, V, 72. *Primiscrinios qui numerarii sunt; scriniarii*. De même, VI, 75; VIII, 59. Au chapitre VII, les *primiscrinii* sont remplacés par un *adiutor*. — Par contre, aux chapitres xxx (duc de Libye) : *Numerarios et adiutores eorum*. De même xxxi, xxxii, etc. Ces *adiutores* sont les égaux des *primiscrinii* ou des *primiscrinii et scriniarii*.

3. Ainsi, dans ce texte, *vel* est disjonctif, *seu* et *sive* sont explicatifs.

4. *Cod. iust.*, I, 51, 7 : « Nemo de domesticis ducum vel comitum militarium officiis eorum connumeratus, post completum, etc. »

5. Ci-dessus, p. 272, n. 2. *Cod. theod.*, VIII, 7, 7 (an 357).

qu'un chancelier serait désigné à chaque juge par le haut personnel de son *officium*¹. D'un humble emploi privé sortit ainsi une fonction publique qui eut le temps de grandir avant la chute de l'Empire, et devint plus tard une haute dignité dans les royaumes francs.

Du moins, les juges n'auraient plus dû employer de « domestiques » distincts des chanceliers. Quelques-uns pourtant en avaient encore dix ans plus tard². La fonction de ces secrétaires, à vrai dire transformée, reparait encore dans un statut donné par l'empereur Anastase (491-518) au personnel du duc de Pentapole³. On y voit mentionnés, en dehors de l'*officium*, trois agents du duc, appelés le *consiliarius*, le *domesticus* et le *cancellarius*⁴. Le *domesticus* cité à cette place ne peut être qu'un « domestique » civil⁵. L'emploi avait donc fini par prendre, comme celui du chancelier, un caractère légal. On voit aussi (ce que rien n'avait encore attesté) qu'un duc pouvait avoir un

1. *Cod. theod.*, I, 34, 3. J'entends le texte comme Seeck (Pauly-Wissowa, t. III, p. 1458). Le *civium electione* de l'*Interpretatio* est inexplicable. Mommsen (*Neues Archiv*, XIV, p. 480, n. 5) entend que les *primates officii* ne sont que consultés. La loi a passé au Code justinien (I, 51, 8) avec l'interpolation *ex eodem officio* : en fait, l'*officium* avait dû choisir ordinairement l'un des siens. En Occident, au temps de Théodoric, il y a bien un chancelier par province; c'est le véritable chef de l'*officium* (Mommsen, *Neues Archiv*, XIV, p. 478).

2. *Cod. iust.*, I, 51, 9 (an 433).

3. *Monatsber. der k.-pr. Akad. der Wiss. zu Berlin*, année 1879, p. 137, transcription de Zachariae von Lingenthal. — Le commandement de l'ancien duc de Libye a été coupé en deux : il y a un duc de Libye inférieure (Justiniani *Edict.* XIII, 18) et un duc de Libye Pentapole (*Cod. iust.*, XII, 59, 10; cf. Georgii Cyprii, *Descr. orb. rom.*, 788, p. 41 Gelzer).

4. Table III, § 14. Ils sont en dehors de la *τάξις* mentionnée plus loin. On ne peut croire qu'ils fissent partie (du moins pas le *consiliarius*) des 40 *duciani* de l'*officium* désignés au § 2, qui ne recevaient que 40 *annonae* et 40 *capita*. Ce qu'ils touchent (§ 14), ce sont des *consuetudines* prélevées sur la solde des 5 *numeri* du duché; ces « coutumes » s'élèvent, semble-t-il, à la somme considérable de 174, 124 et 74 (?) *aurei*, et constituent ainsi de véritables traitements.

5. Je ne connais pas d'attestation plus récente de la fonction que le texte « tribonien » *Cod. iust.*, I, 51, 7; au tableau du cabinet civil du préfet du prétoire d'Italie en 534 (*Cod. iust.*, I, 27, 1, § 21), cabinet distinct de l'*officium*, ne figurent que des conseillers et des chanceliers. — Von Lingenthal (*ouvr. cité*, p. 135) suppose que le duc de Pentapole de l'inscription réunissait les pouvoirs d'un duc et ceux d'un *praeses*. Cette hypothèse expliquerait à merveille la présence auprès du duc d'un *domesticus* civil et d'un chancelier. Mais je ne vois rien qui la confirme. Le *Synecdemus* d'Hieroclès (§ 732, p. 50 Parthey, écrit en 525) mentionne un *praeses* dans la Libye Pentapole; de même la *Notitia* adjointe à la *Nov. VIII* de Justinien (535).

agent de cette sorte, et qu'il pouvait avoir un chancelier. Peut-être conseiller, « domestique » civil et chancelier formaient-ils le personnel judiciaire du duc¹, qui avait sa justice civile et criminelle.

C'est à ces « domestiques » civils, adjoints à certains ducs ou comtes militaires, que les compilateurs du Code Justinien ont voulu rapporter la loi de 415 que nous avons examinée tout à l'heure, puisqu'après en avoir modifié le texte ils l'ont classée sous la rubrique *De adessoribus et domesticis et cancellariis iudicum*². Mais ce classement ne change rien à la signification première de la loi, qui ne concernait nullement les *domestici* civils des juges. — D'autre part, bien qu'un duc des environs de l'an 500 ait eu un *domesticus* civil, il me semble résulter des textes que les *domestici comitum militarium* du IV^e siècle étaient tous des *protectores domestici* en service d'état-major.

XIV.

*Pour quelles raisons fut établi l'ordre des nouveaux
« protectores », et à quel moment.*

Quand on a reconnu que le titre de *protectores* appartenait, depuis la fin du III^e siècle, aux officiers subalternes de l'armée, on saisit la portée de la faveur qui fut faite aux premiers cavaliers des *scholae* quand ce titre leur fut octroyé. On ne donna pas seulement à ces gardes³ une appellation officielle dont le sens étymologique convenait parfaitement à leurs fonctions. Le titre de *protector* définissait une dignité, et comportait la jouissance de tout un ensemble de droits, les uns honorifiques, les autres utiles. Les cavaliers des *scholae* avaient tous rang de sous-officiers (*candidati*); ceux d'entre eux qui devinrent *protecto-*

1. Le *consiliarius*, en effet, avait surtout à siéger au tribunal de son *iudex*.

2. Il se peut aussi que la correction du texte soit indépendante du classement de la loi, et que ce classement, qui ne convient nullement au sens du texte, soit le résultat d'une simple bévue.

3. J'ai montré plus haut, § III, que les *scholares* étaient les seuls gardes du corps des empereurs. Un des textes les plus probants à cet égard est un mot d'Orose (VII, 29) qui m'avait échappé. Quand Vétranion, après quelques mois de règne, se décida à abdiquer (350), *palatium simul scholamque dimisit*. Ainsi l'un des premiers soins du nouvel empereur avait été de se former une *schola*, et son abdication consista à licencier sa *schola* avec son *palatium*.

res eurent désormais rang d'officiers. Il n'y a là qu'une de ces promotions qui ont été souvent accordées, au IV^e et au V^e siècle, à des corps ou à des catégories de dignitaires, et qui ont sans cesse modifié le système des titres et des dignités du bas Empire.

On voit d'ailleurs clairement que les ambitions corporatives des *scholae* avaient été bien servies par ce fait accidentel que le mot *protector*, qui avait remplacé le vieux nom de centurion, signifiait proprement « garde du corps ». Les véritables gardes du corps, qui étaient en fait les *scholares*, semblaient avoir des droits au titre de protecteurs d'Auguste¹, et par suite aux avantages qui en étaient devenus inséparables. Il leur était d'ailleurs facile de porter leurs requêtes à l'empereur, et l'empereur, ayant besoin de leur dévouement, ne tenait pas à les mécontenter. Le gouvernement avait, enfin, des raisons sérieuses de leur accorder la faveur qu'ils souhaitaient. Les *candidati* de la garde, pour devenir officiers, avaient à passer de la capitale dans des garnisons de province, à rendre leurs armes dorées et à déposer leurs beaux uniformes, à échanger un service facile et brillant contre les ennuis et les fatigues d'un obscur commandement en sous-ordre; et comme leurs soldes de sous-officiers s'augmentaient d'allocations spéciales à la garde², ils n'avaient guère intérêt à se faire nommer officiers de troupe. On peut être assuré que beaucoup d'entre eux refusaient l'avancement, et demeuraient *candidati* tandis que leurs contemporains des *numeri* passaient *protectores*. Un empereur dut penser qu'il convenait d'accorder à ces vieux soldats, qui n'avaient pas voulu s'éloigner de lui, la dignité et les privilèges dont jouissaient leurs anciens camarades restés dans la troupe. Il en devait sans doute coûter quelque chose au trésor. Mais l'armée comptait quelque 10,000 *protectores*³, et il ne s'agissait que d'en créer quelques centaines de plus⁴.

1. C'est ce qu'indique la loi *Cod. theod.*, VI, 24, 9 : *unde etiam protectorum nomen sortiti sunt*. Les *scholares*, pour obtenir cette faveur, avaient certainement invoqué le plaisant argument étymologique que rappelle la loi.

2. Ils avaient l'avantage, à Constantinople, de toucher les annones civiles (*Cod. theod.*, XIV, 9 à 12) et faisaient parfois argent de ce privilège; et l'on peut penser qu'ils jouissaient d'autres indemnités exceptionnelles.

3. Ceci en comptant que les chiffres de Mommsen (*Hermes*, t. XXIV, p. 257) pour l'ensemble de l'armée au V^e siècle (554500 hommes, dont 157000 pour la cavalerie, qui avait 1 officier par 20 ou 25 hommes) sont au-dessus de la réalité.

4. Au temps de Justinien, il n'y a dans les *scholae* que 500 simples *protec-*

Les *protectores* du nouveau genre ne furent pas mis sur le même rang que les anciens, qu'on appelait les *protectores domestici*, ni inscrits au même tableau¹. Ils formèrent un ordre spécial, celui de *protectores* sans épithète. Il nous paraît singulier que les *protectores* qui appartenaient réellement à la *domus* impériale fussent les seuls à n'avoir pas droit au titre de *domestici*; mais on était habitué, en ce temps-là, à donner aux appellations officielles un sens tout conventionnel. Les *domestici*, dont il avait fallu ménager l'intérêt et l'amour-propre, gardèrent le pas sur les nouveaux officiers, et restèrent, à grade égal², leurs supérieurs. Mais l'institut nouveau fut presque assimilé à la *schola domesticorum*. Les *protectores* gardes du corps, comme les *domestici*, furent admis à « adorer la pourpre »; les hauts fonctionnaires avaient à les traiter avec honneur; les vicaires, par exemple, quand ils les recevaient, devaient leur tendre, comme aux *domestici*, une joue à baiser³. Ils avaient tous le rang équestre; sur le tableau de leur ordre, ils étaient, eux aussi, divisés en deux classes, les *centenarii* et les *ducenarii*⁴; ils obtinrent en 416 que leurs *decemprimi* fussent décorés du titre de clarissimes, et admis au Sénat dans les mêmes conditions que les *decemprimi domesticorum*⁵. Ils jouirent, enfin, des privilèges judiciaires et fiscaux que d'anciennes lois avaient définis en faveur des *protectores* d'autrefois⁶. — Ont-

tores contre 3000 *candidati*. Au début, la proportion n'était pas plus forte, peut-être plus faible. L'*ordo protectorum* du *Cod. theod.* VI, 24 est sans doute dix ou vingt fois moins nombreux que l'*ordo domesticorum*.

1. L'une des raisons qu'on eut de n'en pas faire de simples *domestici*, c'est qu'on les aurait ainsi soumis, au moins quant à leur avancement, au *comes domesticorum*, et la garde ne devait dépendre que du *magister officiorum*.

2. Il n'est pas douteux qu'un *ducenarius*, et à plus forte raison un *senator* de l'ordre des simples *protectores*, ne fût le supérieur d'un *domesticus centenarius*. On va voir que des *scholares* (qui devaient être des *protectores ducenarii* ou des *senatores*) furent quelquefois désignés pour commander temporairement des *numeri*; les centuries de ces *numeri* avaient nécessairement pour chefs des *domestici*.

3. *Cod. theod.*, VI, 24, 4 (387). Les mots *ac protectores* ont pu être ajoutés par les rédacteurs du Code (voir ci-après).

4. Dans le cas des anciens *protectores*, ces mots de *centenarius* et de *ducenarius* ont leur sens propre et désignent des commandements de 100 et 200 hommes (effectif théorique); dans le cas des *protectores scholares*, les deux mots n'ont qu'un sens figuré, et ne font que définir des degrés de la dignité équestre.

5. *Cod. theod.*, VI, 24, 9. Il faut noter qu'il y avait proportionnellement beaucoup plus de *senatores* parmi les simples *protectores* que parmi les *protectores domestici*.

6. Ceci n'est pas attesté, mais n'a pas besoin de l'être. *Protectores*, ils

ils même pu prétendre, comme les *protectores domestici*, aux grades supérieurs de préposé ou de tribun ? La question se pose et à même quelque importance ; comme on en était venu, au cours du IV^e siècle, à recruter les *scholae* presque exclusivement parmi les Barbares¹, on se demande si le privilège accordé à ces corps n'a pas ouvert aux purs Barbares un accès plus large aux grands commandements, et facilité la carrière d'un Ricimer ou d'un Odoacre. Il est sûr que les nouveaux *protectores*, au début, ont réclamé le droit d'être promus à des commandements de corps. Une loi de 414 nous apprend que des *scholares* (*protectores* à coup sûr) venaient d'être désignés pour faire fonction de chefs de *numeri*² ; il semble que cet essai aurait dû conduire à choisir parmi eux des préposés ou tribuns en titre. Nous ne connaissons pas d'exemple d'une promotion de ce genre ; il ne doit guère s'en être produit. En nommant chefs de corps des *scholares*, on eût gravement mécontenté les *domestici*, dont l'avancement se serait trouvé ralenti, et les *domestici* savaient défendre leurs intérêts par des suppliques collectives³ auxquelles le gouvernement était presque forcé de céder. Il arrivait, sous Théodose II, qu'un *protector* de *schola* demandât à passer dans l'ordre des *domestici* ; l'empereur, pour donner satisfaction aux *domestici*, interdit absolument ces mutations⁴.

I'étaient, et par là bénéficiaient de tous les avantages que des lois avaient définis en faveur des *protectores*.

1. Ammien, XX, 8, 13 ; XXXI, 10, 13 ; cf. 20 ; XXXI, 15, 8 ; Jérôme, *Vita Hilarionis*, 22 ; Claudien, *De Cons. Stiliconis*, I, 37 ; Prudence, *Apoth.*, 295 ; Synésius, *De Regno*, 12. Déjà le texte Zosime, II, 42, sur la prédilection de Constant pour les Barbares, semble se rapporter aux *scholae*. — Les *scutarii* des inscriptions ont souvent des noms barbares : Ursuenthus, Higgo, Eucarius, Lila,... runa. — Au temps de Théodose II, les *scholae* ressortissaient à un bureau, que la Notice des dignités ne mentionne pas, appelé *scrinium barbarorum* (*Nov. Theodosii XXI*, § 2).

2. *Cod. theod.*, VII, 4, 34 : « His scholaribus quibus laborum intuitu regendos numeros dederimus... » — Il faut noter : d'une part, que ces commandants de corps restaient des *scholares*, et n'étaient donc pas préposés ou tribuns en titre ; d'autre part, que leur nomination temporaire était un cas nouveau. En effet, les payeurs de l'armée avaient refusé de les payer, les renvoyant évidemment à leurs payeurs des *scholae*. — On voit bien pourquoi le rédacteur de la loi a écrit ici *his scholaribus* : *his protectoribus* eût été ambigu, les *domestici* étant encore, en 414, souvent appelés *protectores*. Mais cette loi à elle seule aurait dû faire penser que les cavaliers des *scholae* n'étaient plus tous des *candidati* : comment un sous-officier aurait-il fait fonction de chef de bataillon ?

3. Voir, par exemple, *Cod. theod.*, VI, 24, 6.

4. *Nov. Theodosii XXI* ; cf. *Cod. iust.* XII, 29, 1. Cette loi dispose qu'aucun *senator*, *ducenarius* ni *centenarius* (c'est-à-dire aucun *protector*) des

Ainsi les *domestici* avaient réussi à maintenir leurs avantages sur leurs rivaux; or le plus précieux de ces avantages était la faculté d'être promu au grade de tribun. Il est probable qu'au v^e siècle comme au iv^e, à part les clarissimes de naissance comme Aétius, qui étaient entrés dans l'armée avec le grade de tribun, les officiers supérieurs et généraux de l'armée impériale étaient presque tous ou même tous d'anciens *domestici*. L'institution des nouveaux *protectores* n'aura pas porté tous ses effets, ni influé gravement sur le choix des chefs de corps et des chefs d'armées.

A quel moment les premiers cavaliers de la garde ont-ils obtenu d'être presque assimilés aux officiers du rang? Nous avons admis provisoirement que l'ordre des nouveaux *protectores* n'avait pas été institué avant le règne de Théodose. Il serait utile de fixer, au moins par approximation, la date de cette réforme.

Les plus anciens textes du Code théodosien où l'ordre nouveau apparaisse sont les articles 4, 6 et 7 du titre VI, 24, datés de 387, 395 et 414. Or à l'examen, on reconnaît que ces attestations sont suspectes, et il paraît vraisemblable que la mention des *protectores* non *domestici* a été interpolée dans les trois lois par les compilateurs du Code. La loi 11 de ce même titre, qui ne concerne que les *domestici*, a été partiellement reproduite au Code justinien avec l'interpolation tribonienne et *protectorum*, qui rend la loi applicable aux *protectores* écuyers¹. Nos trois lois du Code théodosien pourraient avoir subi la même retouche.

Il en est probablement ainsi de la loi de 414 :

VI, 24, 7. *Domestici atque protectores cum primum ad decemprimatus gradum ordine militiae temporis prolixitate pervenerint, statim sibi praeter primicerium decem sequentes senatoriam vindicent dignitatem...*

scholae ne pourra passer dans les *domestici*. Ainsi les *scholares* d'ordre inférieurs, les *candidati*, pourront seuls désormais être nommés *domestici* (après cinq ans de service). En effet, les promotions de ce dernier genre avaient dû se produire de tout temps (au iii^e siècle, un *candidatus* devenait souvent centurion) et n'étaient pas dommageables aux *domestici*, car le *candidatus* admis dans leur ordre était inscrit en queue du tableau; par contre, des *scholares centenarii* et *ducenarii* y auraient été nécessairement inscrits à leur rang d'ancienneté, au grand dommage des *domestici*.

1. *Cod. Iust.*, XII, 17, 2.

En effet, la constitution par laquelle Honorius et Théodose II ont octroyé la dignité sénatoriale aux *decemprimi* des simples *protectores* semble bien être la loi VI, 24, 9 du Code, qui est datée de l'an 416¹. Ainsi le rescrit de 414 aura visé exclusivement les *domestici*, et les mots *atque protectores* y auront été interpolés.

Le texte de la loi *Cod. theod.*, VI, 24, 6, datée de 395, présente aussi une surcharge :

Divale praeceptum quod, supplicanti^{bus} domesticis dudum devotissimis, laboriosos praetulit otiosis et abuti prohibuit temporis privilegio eos qui sibi potius quam reipublicae militiae suae tempestate vixissent, *erga protectores quoque valere praecipimus*, sic² volumus inconcussum aeternumque durare, ut semper renovari possit.

La parenthèse malencontreuse qui est ici mise en italique rompt la syntaxe de la phrase et rend le texte presque inintelligible. Elle nous vient du compilateur du Code bien plutôt que du premier rédacteur de la loi.

Quant à la loi VI, 24, 4, datée de l'an 387, aucun indice externe n'y dénonce d'addition au texte primitif :

Domestici ac protectores osculandi, cum salutaverint, vicarios tui culminis habeant potestatem.

Pourtant l'analogie du cas de la loi VI, 24, 7 nous porte à croire que les mots *ac protectores* (ou *domestici ac*) appartiennent encore au compilateur. Cette attribution n'est sans doute qu'une conjecture : mais la conjecture est en elle-même vraisemblable, car les nouveaux *protectores* devaient être assimilés aux anciens autant que faire se pouvait sans léser les

1. *Cod. theod.* VI, 24, 9 : « Devotissimos protectores, qui armatam militiam subeuntes non solum defendendi corporis sui, verum etiam protegenti lateris nostri sollicitudinem patiuntur, unde etiam protectorum nomen sortiti sunt, *inglorios esse non patimur*, sed ut devotissimis nuper protectoribus domesticis, *honorem congruum condonamus*, ut praeter primicerium decem primi eorum clarissimatus dignitate fulciantur. » — Les mots que j'ai soulignés marquent bien que le privilège des *Decemprimi scholarum* est défini ici pour la première fois. — Quant au décret accordé *nuper* aux *domestici*, il n'avait pour objet que de définir leur rang au Sénat et de garantir la gratuité de leur *adlectio*.

2. Le manuscrit unique (Paris. 9643) donne : *praecipimus ...c volumus*. La lacune est de deux lettres. La lecture *sic*, au lieu de *ac*, me semble s'imposer.

anciens; elle aurait de plus le grand avantage de lever le scandale de la contradiction qui a été signalée au début de ce travail entre le témoignage d'Ammien, qui, dans les années 383-398, fait des mots *protectores* et *domestici* deux synonymes, et les données des textes juridiques, où l'on voyait dès la même époque les *protectores* distingués des *domestici*.

La première attestation certaine que l'on ait de la réforme qui institua les nouveaux *protectores* est dans cette loi de 414 où l'on voit que certains *scholares* avaient été désignés pour commander temporairement des *numeri*¹. A la fin du règne de Théodose encore, Ammien ne connaissait, en fait de cavaliers des *scholae*, que des *candidati*, des sous-officiers; ce n'est pas à des *scholares* sous-officiers qu'on a pu confier des *numeri*, mais bien à des *protectores* de l'ordre nouveau. Il faut même que quelques-uns de ces officiers, en 414, eussent rang de *ducenarii* depuis quelques années, pour qu'on leur ait donné des commandements d'officiers supérieurs. L'ordre nouveau pourrait avoir été établi au temps d'Honorius et d'Arcadius, à une date voisine de l'an 400. Ce n'est là sans doute qu'une conclusion probable, mais il ne semble pas qu'on puisse obtenir sur ce point mieux qu'une probabilité.

Il reste, malgré tout, incertain que la mention des simples *protectores* dans les trois lois des années 387, 395 et 414 résulte d'interpolations. Au cas même où ces lois auraient été publiées telles que nous les possédons, l'apparente contradiction de nos textes, quant à la relation des *domestici* et des *protectores*, se résoudrait fort bien. Les *protectores* du genre nouveau, s'ils existaient au temps d'Ammien, étaient dix fois moins nombreux que les *protectores domestici*, et se trouvaient tous réunis dans les deux capitales ou les deux quartiers généraux des empereurs. Dans les garnisons de province, on ne voyait d'autres *protectores* que les anciens *centenarii* et *ducenarii*, et, bien qu'il y eût à la cour des gardes du corps qui avaient rang de *protectores*, on a pu continuer longtemps à appeler *protectores* les officiers de troupe, sans ajouter à ce substantif l'épithète distinctive de *domestici*.

On s'attend du moins à voir les rédacteurs des constitutions impériales, depuis le moment où l'ordre des nouveaux *protec-*

1. *Cod. theod.*, VII, 4, 34.

tores eut été établi, réserver rigoureusement la simple appellation de *protectores* aux membres de l'ordre nouveau, et ne désigner jamais les centurions que par leur titre complet de *protectores domestici*. Mais ils n'ont pas eu ce scrupule.

XV.

Que le mot « protector » aux Codes, à part les deux titres « De domesticis et protectoribus », désigne toujours un centurion.

Nous avons eu soin, dans nos recherches sur le rang et les fonctions des anciens *protectores*, de ne tenir provisoirement aucun compte des lois postérieures à l'avènement de Théodose où se rencontrait le mot ambigu de *protector*¹. Il sera maintenant facile, en reprenant ces lois une à une, de voir si les *protectores* qui s'y trouvent visés sont des officiers proprement dits ou des cavaliers de la garde assimilés à des officiers.

Cod. theod. IX, 27, 3 (an 382). Un certain duc, reconnu coupable d'exactions, sera transféré *sub custodia protectorum*, pour un complément d'enquête, dans la province où il a commis ses méfaits. — Ce sont les centurions qui, dans Ammien comme dans Tacite, sont chargés de détenir et d'escorter les prisonniers d'État.

Cod. theod. XIII, 1, 4 (an 385). Les anciens militaires qui jouissent de la dignité de *protector* et ceux qui ont reçu, soit l'*honestà missio*, soit un congé définitif d'invalidité, seront exempts des droits fiscaux sur les ventes pour toutes transactions dont le montant ne dépassera pas quinze *solidi*. Ce rescrit ne fait que renouveler, en la modifiant, une loi de 369 (XIII, 1, 7) déjà signalée. Elle vise évidemment les anciens centurions, et, avec eux, les vétérans de la troupe qui ont reçu avec leur congé leur brevet de centurions honoraires².

Cod. theod. X, 22, 3 (an 390). « Nous ordonnons que les *primicerii* de toute manufacture militaire, après deux ans

1. En fait, la dernière en date des lois mentionnant des *protectores* qui ont été citées dans nos §§ IV, VI et VII est la loi *Cod. theod.* XIII, 1, 7, de l'an 369. — Nous avons également omis les lois relatives aux *domestici vel (seu, aut) protectores*, qui vont être examinées ci-après.

2. Il est d'ailleurs clair qu'un *protector* du nouveau genre bénéficiait de droit de cette faveur.

d'emploi, recevront, outre leur congé, un privilège honorifique : chacun d'eux, quand le moment sera venu, nous sera envoyé pour adorer Notre Éternité dans une promotion de *protectores*. — Les chefs armuriers en question¹, qui sont des gradés inférieurs, recevront encore un brevet d'officiers honoraires et non de gardes du corps.

Cod. theod. VII, 18, 10 (an 400). Des *protectores* ont mission de rechercher dans les provinces les soldats déserteurs et les conscrits réfractaires. — Ce n'est point là un service de garde du corps, mais un service d'officiers : on voit, en effet, que la même mission était confiée parfois à des tribuns².

Cod. theod. VII, 16, 3 (an 420). « Pour le plus grand bien de nos peuples, nous ordonnons que l'interdiction d'exporter en pays barbare les marchandises prohibées sera observée, sans que pour cela les navires en partance de nos ports et rivages aient à subir ni exactions, ni dommages ; pour chaque navire, un procès-verbal sera dressé au bureau du *defensor* du lieu, en présence d'un *protector* ou d'un employé de l'office ducal³ désigné à cet effet. » — Les gardes du corps vivaient dans les résidences impériales et non dans les ports et sur les rivages de la mer et des fleuves. Le *protector* du texte est un centurion qui a sa garnison ou son emploi hors cadre à la frontière ou dans un port.

Cod. theod. IV, 10, 3 (426)⁴. Les affranchis sont inaptes aux honneurs et aux grades ; les fils d'affranchis peuvent s'élever jusqu'au grade de *protector*.

La loi V, 4, 21 du Code Justinien, adressée par les mêmes empereurs au même préfet du prétoire, est de la même année ou d'une année voisine. « Du simple soldat jusqu'au grade de *protector*⁵, nous donnons aux militaires la faculté de contracter

1. La loi est adressée au maître des offices, qui n'administre que des manufactures d'armes (*Not. Dig., Or., XI; Occ., IX*). Le *primicerius* doit être un chef d'atelier, inscrit le premier sur la liste des agents de son rang.

2. *Cod. theod.*, VII, 18, 17 (an 412).

3. « Praesente protectore vel duciano. »

4. Le texte est altéré ; je traduis l'*Interpretatio* sans affirmer qu'elle soit exacte : « Libertos ad nullos honorem militiamque adspirare, eorum filios ingenuos usque ad protectoris locum posse conscendere ; etiam militantes ingratos in servitutem revocari. » — La *palatina militia* dont le rescrit exclut absolument les *libertini* doit comprendre les *scholae* ; il semble bien, dès lors, que *protector* ne signifie ici que *protector domesticus*.

5. « A caligato milite usque ad protectoris personam et sine aliqua sollem-

mariage librement et sans formalité d'autorisation, pourvu qu'ils n'épousent que des femmes ingénues. » — Le second de ces deux rescrits a pu être invoqué par des *protectores* du nouveau genre, comme par les *domestici* de la troupe. C'est pourtant à ces derniers que le législateur a pensé dans les deux cas. Le grade le plus élevé que puisse atteindre un fils d'affranchi, le grade qu'il ne faut pas avoir dépassé pour avoir le droit de se marier sans autorisation, c'est le grade de *protector domesticus*.

On voit ainsi que, dans le temps même où certaines lois opposaient les simples *protectores* (ceux des *scholae*) aux *protectores domestici*¹, d'autres lois appelaient *protectores* tout court les *protectores domestici*². L'incorrection paraît peu pardonnable. Il faut pourtant convenir que pour les contemporains l'emploi du mot *protector* ne créait d'ambiguïté fâcheuse dans aucune des lois qui nous restent.

Il reste à déterminer le sens de l'expression *domestici seu (aut, vel) protectores* dans les six articles du Code où on la rencontre³. Ces lois visent-elles deux catégories distinctes de

nitité », etc. Le préfet en question a exercé ses fonctions entre 425 ou 426 et 427 ou 428.

1. Au moins la loi *Cod. theod.* VI, 24, 9, de l'an 416, qui est antérieure aux rescrits examinés en dernier lieu.

2. Au moins les lois *Cod. theod.* VII, 16, 3, et IV, 10, 3; *Cod. inst.* V, 4, 21.

3. *Cod. theod.*, XII, 1, 38 (an 346) : « Quoniam nonnulli curiis derelictis domesticorum seu protectorum se consortio copularunt, scholari etiam quidam nomen dederunt militiae aut palatinis sunt officiis adgregati, cunctos iubemus omni frustratione submota ad curias revocari... » (cf. ci-dessus, t. CXIV, p. 240). — XII, 1, 88 (a. 382) : « Curiales nisi per quinquennium armata militia vel per xxx annos dignitas palatina defundat, certum est origini esse redemptos, ita ut, servata quinquennii de praeterito conditione, et in posterum istiusmodi personis a consortio militiae celsioris exclusis, omnes qui intra praescriptum tempus inter palatinos habentur seu inter protectores aut domesticos, restituantur suae fortunae. » — VIII, 8, 4 (a. 386), *Ad Eusignium P. P.* : « Nulus apparitor amplitudinis tuae vel de officiis palatinis ad eam provinciam, ex qua oriundus est vel in qua conlocaverit larem, obtentu publicae necessitatis vel exsecutor privati negotii dirigatur. Etenim officii celsitudinis tuae primiscripius tres libras auri fisci utilitatibus sine dilatione persolveret, si statuta fuerint temerata... Haec vero poena etiam ceteris inrogata est, ut, si domesticus aut protector, strator vel agens in rebus vel palatinus utriusque militiae vel ad eam provinciam in qua natus est, vel ad eam in qua conlocavit larem, cum huiusmodi usurpatione perrexerit... » — VII, 21, 3 (a. 396) : « Quicumque ex protectoribus aut domesticis honorarias missiones meruerint, sub hac norma penes eos dignitas maneat, ut neque municeps curiam neque collegiatus obsequium propriae urbis effugiat neque negotiator a pensionis aurariae instituta

militaires ou seulement l'ordre des *protectores* appelés aussi *domestici*?

Le cas de la plus ancienne de ces lois (*Cod. theod.* XII, 1, 38) semble clair; il n'y avait qu'un *consortium protectorum* qui fût étranger à la milice des *scholae*, c'était l'ordre des *protectores domestici*. — De même, la loi *Cod. theod.* VII, 4, 27, ne peut appeler *domesticus* aut *protector* que le centurion; c'étaient des centurions, et non des gardes du corps, qui étaient attachés comme officiers d'ordonnance à des dignitaires civils; c'était à eux et non aux gardes que se donnaient les missions à long terme, renouvelables annuellement, dont il est question dans ce texte¹. — Les trois lois *Cod. theod.* XII, 1, 88², VII, 21, 3 et XII, 1, 153, relatives aux curiales qui ont obtenu un titre de *protector* ou *ex-protectore*, renouvellent ou amendent la loi *Cod. theod.* XII, 1, 38, dont il vient d'être question; les *protectores* aut *domestici* des trois textes doivent être les *domestici seu protectores* de cette dernière loi. — Quant à la loi *Cod. theod.* VIII, 8, 4, enfin, ce n'étaient pas des cavaliers des *scholae* que le préfet du prétoire pouvait envoyer en mission dans les provinces, n'en ayant aucun à sa disposition; c'étaient des centurions attachés à son service.

Ainsi les particules *vel*, *aut* ou *seu* ont ici, dans tous les cas, un sens explicatif et non un sens disjonctif. Les *protectores* ou *domestici* de nos six lois sont des anciens *protectores*.

Cet emploi d'un synonyme explicatif, qui paraît peu conforme aux habitudes du langage juridique, se laisse expliquer dans nos textes. Les six lois ont quelque chose de commun : elles sont toutes défavorables à certains *protectores* ou *ex-protectoribus*

summa militiae suffragio subtrahatur... » — XII, 1, 153 (a. 397) : « Nonnulli decurionum honorarias *ex protectoribus vel domesticis* vel quaslibet alias obtinent missiones... » — VII, 4, 27 (a. 406), *Anthemio P. P.* : « Nullus *protectorum vel domesticorum* cui aut *tuitio locorum* aut quaedam longior est commissa necessitas, aut certe iudicum nostrorum praeceptis iussus obtemperat, annonas vel emolumenta percipiat, nisi circumacto anni tempore post completum consulatum in alterius anno consulis commonitorium reparare curaverit. »

1. Il y a dans Ammien un cas où un *scutarius* est adjoint à une mission dirigée par un notaire (XXVI, 5, 14) : mais c'est une mission extraordinaire, donnée par l'empereur en personne, et où n'eut pas à intervenir le préfet, qui n'avait à sa disposition ni notaires, ni écuyers. — Sur les *protectores* employés à la *tuitio locorum*, cf. *Cod. theod.*, VII, 16, 3.

2. En comparant cette loi à la loi *Cod. theod.* XII, 1, 38, on se demandera

qui pouvaient se prévaloir d'un diplôme ou d'une commission écrite pour se soustraire à des charges publiques, pour obtenir indûment des prestations d'État, ou encore pour éluder des prohibitions gênantes. Le législateur, pour parer aux confusions et aux subterfuges, spécifie que le brevet invoqué ou la commission produite ne servira de rien, qu'on y lise *protector* ou qu'on y lise *domesticus*. La synonymie des deux mots pouvait donner lieu, de la part des intéressés, à des artifices, de la part des fonctionnaires, à des complaisances qu'il n'était pas inutile de prévoir¹.

On se demandera pourtant si les synonymes explicatifs ne sont pas ici des gloses ajoutées au texte original par les compilateurs du Code². Si, par exemple, la première de nos lois portait seulement *curtis derelictis protectorum se...*, on comprendrait que le compilateur eût précisé le sens du mot *protectorum*, devenu ambigu, par les mots *domesticorum seu*³. Les cinq autres lois pourraient avoir subi des retouches analogues, destinées à lever la même ambiguïté. — On ne peut affirmer que cette hypothèse soit fausse, mais elle est très improbable. La glose explicative n'eût servi de rien aux deux textes XII, 1, 38 et VII, 4, 27, où le mot *protector* ne pouvait désigner un garde du corps, et elle eût été mieux placée en d'autres lois d'où elle est

pourquoi les *scholares* n'y sont plus mentionnés : tout simplement, je pense parce qu'en 382 les *scholae* n'étaient plus recrutées que parmi les Barbares.

1. Un dernier texte qui prête au doute est la loi *Cod. theod.* VIII, 5, 49 (a. 389). Faut-il lire : *domesticos, protectores*, — ou *domesticos protectores* (sic Mommsen, *Prot. Aug.*, p. 132, n. 1) ? La seconde lecture (cf. Ammien, XVIII, 8, 11 : « Verennianus domesticus protector ») est en elle-même plus probable, car les gardes du corps n'avaient pas à circuler comme chefs de missions à travers les provinces ; et elle est imposée par la règle générale qui va se déga-
ger de l'examen des textes.

2. A peu près comme dans la loi *Cod. iust.* XII, 17, 2.

3. Dans cette hypothèse, que je ne puis écarter avec certitude, j'aurais tiré dans ces Recherches (t. CXIV, p. 240), de la loi *Cod. theod.* XII, 1, 38, un argument sans valeur : le texte ne prouverait plus que les deux termes *domesticus* et *protector* fussent synonymes en 346. La conclusion que j'ai tirée d'une prémisse qui, après tout, est contestable, reste vraie : mais la raison décisive d'affirmer que les nouveaux *protectores* n'ont pas été institués avant les dernières années du IV^e siècle, c'est qu'Ammien ignore leur existence : les *scholares* sont pour lui des *candidati*, des *Armigeri principis*, des *Scutarii* et des *Armaturae*, non des *protectores*, et il n'y a pour lui d'autres *protectores* que les centurions. — Il reste certain aussi que les mots *domestici* et *protectores* sont employés dans le Code comme des synonymes : les deux textes XII, 1, 38, et VII, 4, 27, ne laissent aucun doute sur ce point, quand même le *seu* et le *vel* n'y auraient été mis que par les compilateurs du Code.

absente. D'autre part, il est remarquable que dans les quatre lois XII, 1, 38; 88; 153, et VII, 21, 3, toutes relatives aux curiales qui tentaient d'échapper à la curie en obtenant un brevet de *protector* ou de *ex-protectore*, le mot *protector* est accompagné du synonyme *domesticus* : les rédacteurs des plus récentes de ces lois ont sans doute eu les plus anciennes sous les yeux, et le *domesticus seu protector* de la première a ainsi passé dans les trois autres.

Les conclusions de notre présente recherche peuvent être résumées d'un mot : le terme de *protector* aux deux Codes, à l'exception des deux titres *De domesticis et protectoribus*, signifie toujours centurion. Il faut remarquer, en outre, que dans toutes les lois de ces deux titres où le mot désigne des cavaliers de la garde, le sens en est précisé par l'opposition des *protectores* en question aux *protectores domestici*¹. Cette opposition était nécessaire pour que l'on comprit que les *protectores* visés n'étaient pas les *protectores domestici*. Nous avons une constitution qui vise exclusivement les nouveaux *protectores*; le rédacteur ne les a pas appelés *protectores*, il a écrit : « Les *scholares*² auxquels nous avons donné des commandements de *numeri*. »

XVI.

Conclusion.

Ces études sur la terminologie militaire du bas Empire auront paru longues, et auront demandé au lecteur un effort d'attention. Mais il fallait résoudre toutes les difficultés rencontrées; il y avait des obscurités dans le sujet même, et l'ambiguïté du mot de *protector* nous obligeait à suivre dans l'exposé, à part les tâtonnements et les méprises, l'ordre de la recherche. Le sujet méritait bien une étude patiente : l'idée qu'on doit se faire de l'armée du bas Empire dépend de la question de mots qui a été discutée ici, et le bas Empire, jusqu'au moment où il eut dans l'Église une seconde raison d'être, n'exista vraiment que pour son armée. Au surplus, la connaissance exacte de l'institution militaire romaine au temps des derniers empereurs d'Occident serait

1. Voir *Cod. theod.*, VI, 24, 4; 6; 7; 9; *Cod. iust.*, XII, 17, 2.

2. *Cod. theod.*, VII, 4, 34 (a. 414). Il me paraît évident que les *scholares* en question étaient *protectores*. Voir ci-dessus, p. 282, n. 2.

une bonne préparation à l'étude de l'histoire mérovingienne.

Les conclusions de ce travail, remises dans l'ordre du temps, paraîtront assez simples.

Un empereur du milieu du III^e siècle, pour mieux attacher ses officiers à sa personne et à sa maison, crut habile de fonder l'ordre des *protectores Augustorum*. Le titre honorifique nouveau, d'abord réservé à de hauts dignitaires, fut bientôt attribué à des officiers supérieurs de moindre grade, passa aux centurions des premières cohortes ou *primi ordines*, qu'on appelait déjà *ducenarii*, et fut enfin attribué à tous les centurions. L'institution des *protectores* servit ainsi à une fin pour laquelle elle n'avait pas été créée, à la réforme générale du centurionat¹.

Quand cette réforme eut été opérée, les officiers subalternes de l'armée, qui appartenaient tous à la *schola* ou à l'*ordo protectorum*, se divisèrent en deux classes : les *ducenarii protectores*, qu'on prit l'habitude de n'appeler que *ducenarii*, et les *centenarii protectores*, qui furent bientôt appelés *protectores* tout court². Les uns et les autres servaient, comme autrefois les centurions, soit comme officiers de troupe, soit hors rang en de multiples emplois³.

Au temps de la Tétrarchie et sous Constantin, un petit nombre de *protectores* servaient les empereurs dans leur palais; ils étaient appelés *protectores domestici*. Ce titre envia, et sans doute certains avantages qui lui étaient attachés, furent attribués, au temps des fils de Constantin, à tous les officiers subalternes de l'armée. Les deux appellations de *protector* et de *protector domesticus*, ou plus brièvement de *domesticus*, se trouvèrent être synonymes, comme elles le sont encore dans le livre d'Ammien⁴.

Ces *protectores* ou *domestici* n'étaient appelés ainsi que par fiction. A part un petit nombre qui servaient comme officiers dans la garde, leurs fonctions ne consistaient pas à protéger la personne de l'empereur. Les véritables gardes du corps étaient les écuyers des *scholae*, qui avaient remplacé en cette qualité les *Equites singulares Augusti*; ils avaient rang de *candidati*, c'est-à-dire de sous-officiers.

1. §§ VIII, IX.

2. §§ IV, VI, IX.

3. §§ VII, X, XI, XIII.

4. §§ I, III, XII.

Or les cavaliers des *scholae* prétendirent avoir des droits au titre de *protectores* et, par suite, à la qualité d'officiers et aux privilèges qui en étaient devenus inséparables. A un moment qu'on ne peut déterminer avec certitude, soit en 380-387, soit plutôt vers l'an 400, le gouvernement accorda ce titre aux plus anciens ou aux mieux notés d'entre eux. Les nouveaux *protectores*, qui protégeaient réellement, ne furent pas confondus avec les anciens; ils formèrent un *ordo protectorum* distinct de l'ordre des *protectores domestici*¹. On comprend ainsi fort bien que les deux termes de *protectores* et de *domestici*, dans les textes, tantôt soient donnés comme des synonymes, tantôt soient opposés l'un à l'autre.

L'important est de savoir que le centurionat subsistait. Le bas Empire a opposé aux Barbares de véritables armées, et non des troupeaux de soldats. Ce n'est pas faute d'officiers pour l'instruire et la commander que l'armée romaine a laissé envahir l'Empire. Chaque centurie marchait au combat sous les ordres de son centenier, couplée avec une autre centurie en un manipule que commandait un *ducenarius*, incorporée à un *numerus* qui avait pour chef un tribun ou un préposé, encadrée dans une armée qui avait un comte pour général. Cette organisation était d'origine toute romaine, et ne devait rien aux coutumes guerrières de la Germanie. Il y a bien plutôt lieu de se demander si les peuples germains, abondamment pourvus d'instructeurs formés dans l'armée impériale, n'ont pas imité les institutions militaires des Romains. Ils pourraient, par exemple, avoir pris aux Romains l'idée de diviser leurs forces en centaines, commandées par des centeniers².

E.-Ch. BABUT.

1. §§ II, XIV.

2. [Ces articles étaient à l'impression quand le mémoire de Mommsen, *Protectores Augusti*, a été réédité avec des notes additionnelles de H. Dessau (*Gesammelte Schriften*, Bd. VIII, Berlin 1913). La publication m'eût été utile. M. Dessau signale, avec trois inscriptions qui m'avaient échappé, le texte *Oxyrrhynchus Papyri*, part I (1898), n° XLIII, col. II et IV. Les nouveaux documents ne m'imposent aucune rectification. — Au § 5, j'ai omis d'examiner un texte de l'Histoire Auguste, *Maximini duo*, 14, que Mommsen avait pourtant cité. Capitolin y appelle *protectores* les gardes improvisés dont s'entoura Gordien le jour où on le proclama Auguste (a. 238). Ici, le mot équivaut évidemment à *satellites*, mais il ne désigne pas un corps permanent. La n. 1 de la p. 256 demande ainsi une correction.]

MÉLANGES ET DOCUMENTS

UN

TÉMOIGNAGE SUR LES ÉVÉNEMENTS DE JUILLET 1789.

(LETTRES DE M^{me} DE LOSTANGES.)

Les lettres dont on va lire des extraits étendus ont été saisies, avec d'autres correspondances¹, en février 1793, au domicile des « frères Lostanges », émigrés, demeurant rue de la Madeleine (aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas), section des Piques. Elles sont actuellement, en original, aux Archives nationales, dans le fonds du Comité de sûreté générale, sous la cote F⁷ 4774²⁶.

La marquise de Lostanges, qui les a écrites, appartenait à la noblesse de cour. Elle était née Adélaïde-Pauline-Constantine de Vintimille. Son père, M. de Vintimille, marquis du Luc, était maréchal de camp et colonel propriétaire du régiment d'infanterie qui portait son nom. Elle avait épousé en 1786 Henri-Adhémar de Lostanges, marquis de Saint-Alvère, né en 1755, grand sénéchal et gouverneur de Quercy, colonel du régiment de Royal-Picardie (qu'il devait abandonner, à la fin de 1791, pour émigrer et finalement mourir à Londres en 1807). La belle-mère de la jeune femme, la marquise douairière de Lostanges, née de l'Hôpital-Choisy, était « dame pour accompagner » de Madame Adélaïde de France, dont son mari avait été premier écuyer².

1. Ce sont : 1° vingt-cinq lettres du lieutenant-colonel de Royal-Picardie, M. de Saint-Cren, à son colonel, M. de Lostanges, datées d'Angers, entre le 4 octobre 1789 et le 2 février 1791 ; 2° une lettre de M. Baudenet, chef d'escadron au même régiment, à M. de Lostanges, d'Angers, 2 février 1791 ; 3° vingt-deux lettres adressées en 1790 et 1791 à M. de Lostanges par Pellissier de La Batut, administrateur de ses domaines du Sarladais, par le notaire de Montpezat, etc. (j'ai publié quatorze de ces lettres, qui sont intéressantes pour l'histoire de l'insurrection paysanne, dans le *Bulletin d'histoire économique de la Révolution*, 1912, n° 1) ; 4° quatre lettres adressées de Rome, entre le 15 mars et le 3 août 1791, à la marquise douairière de Lostanges, par la duchesse de Narbonne-Lara, dame d'honneur de Madame Adélaïde.

2. Le P. Anselme et Potier de Courcy, *Histoire généalogique et chrono-*

Lorsque les États-Généraux se réunirent, le marquis de Lostanges, qui avait présidé en mars l'assemblée de la noblesse de la sénéchaussée de Quercy¹, était à Angers, auprès de son régiment. La marquise résidait à Paris, en son hôtel de la rue de la Madeleine; mais elle se rendait fréquemment à Versailles, où sa belle-mère était retenue par son service. Le mari et la femme correspondaient régulièrement. Nous avons de cette correspondance quinze lettres : huit lettres de M. de Lostanges, écrites entre le 17 mai et le 12 août 1789; sept lettres de Madame de Lostanges, datées de Paris et de Versailles entre le 1^{er} juillet et le 28 août 1789.

Les lettres du marquis contiennent surtout des renseignements personnels. On y trouve aussi des détails sur la vie de société à Angers, des nouvelles du régiment et des réflexions sur les événements du jour. M. de Lostanges est hostile aux idées de réforme radicale, aux prétentions du Tiers. « Les États-Généraux », écrit-il le 17 mai 1789, « ne travaillent pas assez promptement à remédier au désordre; aussi je ne doute pas que la banqueroute ne soit une suite inévitable à tout ceci. » Le 9 juin : « Continuez, ma chère amie, à nous envoyer de bonnes nouvelles bien dites; je suis convaincu que vous n'aurez pas longtemps à nous en dire des États-Généraux. » Le 13 juin : « Je trouve le Tiers bien insolent d'avoir osé, en parlant au Roi, se servir souvent et même avec affectation du mot de communes. En vérité, les têtes tournent tout à fait, et, si le malheur voulait que le bas clergé se joignit au Tiers, le Roi n'aurait plus d'autres moyens que celui de supprimer les États-Généraux; je ne doute pas que cela n'arrive incessamment. » Le 17 juin, il exprime de nouveau l'opinion que le Roi va être obligé de dissoudre les États : si cette mesure est ajournée, c'est seulement pour convaincre toute la France que les États sont incapables de rien faire. Puis, au lendemain du 14 juillet, un revirement significatif : « Je plains », dit-il le 19 juillet², « toutes

gique de la maison royale de France, t. IX, 2^e partie, p. 118; L. Esquieu, *Essai d'un armorial quercynois*, Paris et Cahors, 1907, in-8°, p. 187-188; dossier Lostanges aux Archives administratives de la Guerre (renseignements obligeamment communiqués par M. Louis Tuetey).

1. L. Combarieu, *Assemblées des sénéchaussées de Quercy pour l'élection des députés aux États-Généraux de 1789*, Cahors, 1889, in-8°, *passim*.

2. A noter, dans la même lettre, ce passage sur l'effet à Angers de la révolution du 14 juillet : « A la nouvelle du renvoi de M. Necker, il s'est rassemblé une quantité prodigieuse de gens, du bas peuple des environs, et tout ce que l'on appelle les perriers ou travailleurs d'ardoise, pour piller et voler au nom du Tiers, et sous la sauvegarde d'une belle cocarde blanche, rouge et bleue, que ces Messieurs ont arborée. La ville, effrayée de cette affluence, a augmenté ses milices bourgeoises; tous les bons bourgeois se sont fait honneur de porter les armes dans cette circonstance; ils se sont fait enrôler et ils sont divisés par

les victimes de Paris, où M. de Lafayette va régner; il faut à présent tout attendre des États-Généraux. » Sept jours plus tard, le 26 juillet, le marquis est inquiet de la conduite que va tenir le peuple : « Un peuple roi aime le sang et est dangereux... Le règne du peuple est celui du caprice et de la cruauté. » Même ton pessimiste et amer dans la lettre du 12 août : « Le comité d'Angers, comme tous ses frères comités des autres villes, est plus maître et plus despote que ne l'aurait été Louis XIV ».

Ces réflexions ne sont pas sans intérêt, mais bien plus dignes d'attention sont les lettres qui les inspirent.

Ce n'est pas incidemment, à bâtons rompus, que la marquise entretient son mari des événements dont Paris et Versailles sont le théâtre; en femme qui a de l'ordre et de la méthode, — ses lettres sont numérotées, — elle relate avec application, avec la préoccupation visible de ne rien omettre, tout ce qu'elle a vu ou appris; elle a soin de se faire renseigner par sa belle-mère, par ses amis de la cour; elle envoie au marquis des brochures, des « papiers » qui achèveront de l'éclairer. Bref, il y a dans ces lettres intimes toute une partie de correspondance d'informations.

C'est cette partie que je reproduis, en m'abstenant d'annotations développées qui, s'agissant d'événements aussi connus, seraient oiseuses. Le reste ne manque pas de piquant, et l'on pourrait en tirer maint détail curieux ou amusant, par exemple sur les préparatifs du mariage d'un des beaux-frères de la marquise avec M^{lle} de Rouvrai, ou encore sur le choix d'un premier écuyer de M^{me} Adélaïde, en remplacement du comte de Chabannes, décédé : au grand dépit de la marquise douairière, qui accuse la dame d'honneur, M^{me} de Narbonne, — la « mère citron », la « guenon », la « sorcière », — de manquer aux devoirs de l'amitié, le colonel n'obtient pas cette charge, que son père avait possédée; elle est attribuée au vicomte de Talleyrand. Mais ces détails sortiraient de mon cadre, et je me borne à en faire mention.

Les lettres de M^{me} de Lostanges nous révèlent-elles des faits nouveaux, j'entends des faits nouveaux d'une réelle importance? Abso-

quartiers, comme à Paris; ils font des patrouilles et une police sévère; ils se sont assurés de toutes les armes et de toute la poudre et le plomb qui étaient dans la ville d'Angers, pour empêcher la populace de s'armer; ils se sont emparés du château, qui était gardé par des invalides, et où ils savaient qu'il y a des poudres, dans la même intention; enfin, ils n'ont oublié aucune précaution pour leur sûreté. S'ils n'avaient pas pris ce parti, il y aurait eu beaucoup de maisons brûlées, le château l'aurait été, et plusieurs châteaux des environs auraient eu le même sort... »

lument, non¹. Mais elles n'en sont pas moins précieuses : elles constituent un des rares témoignages *directs et immédiatement contemporains* que nous ayons sur la mentalité et sur les projets, ou plutôt les désirs, les velléités du parti de la cour pendant les quinze premiers jours de juillet 1789². Dans son recueil de *Lettres d'aristocrates* (Paris, 1907, in-8°), M. P. de Vaissière a publié un certain nombre de lettres relatives aux événements de Juillet; elles sont fort intéressantes, mais aucune d'elles n'émane du monde de la cour proprement dit, aucune d'elles ne peint, comme le font celles de M^{me} de Lostanges, les dispositions des esprits dans l'entourage d'une princesse du sang, les alternatives de découragement et d'espérance, la panique dans la société noble à Paris, le soir du 12 juillet, les hésitations des partisans de la manière forte, à la fois leur mépris et leur crainte du peuple, l'incertitude où les jette le renvoi de Necker, pourtant exécré : « On ne peut encore savoir si c'est un bien ou si c'est un mal. » Les renseignements contenus dans la lettre du 14 juillet sur le remaniement ministériel confirment et complètent ceux qu'on avait déjà, surtout grâce à la *Gazette de Leyde*. A noter aussi l'indication que fournit la lettre du 28 août sur le réveil du loyalisme monarchique.

On trouvera à la fin, sous le numéro VIII, une lettre qui fut écrite le 20 juillet 1789 à la marquise par son banquier, M. de Sevelinge, et qui est jointe, en original, à la correspondance de M. et de M^{me} de Lostanges. On y voit se manifester ouvertement, presque ingénument, la satisfaction³ avec laquelle le monde de la finance avait accueilli la révolution du 14, qui écartait le cauchemar de la banqueroute. Cette lettre est courte, mais c'est sans doute, tout compte fait, la pièce la plus importante du dossier.

Pierre CARON.

1. Je me demande pourtant si l'on trouverait signalée dans d'autres documents l'existence, dès le début de juillet 1789, du projet de retraite de la Cour dans l'est et de l'appel à l'étranger contre la Révolution (voir la lettre du 3 juillet).

2. Cf. P. Caron, *la Tentative de contre-révolution de juin-juillet 1789*, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1906-1907, t. VIII, p. 5-34, 649-678. — Je ne vois guère à mettre sur le même plan que les correspondances d'ambassadeurs et ministres étrangers publiées par Flammarion : encore n'ont-elles pas absolument la même valeur psychologique.

3. Ce sentiment, — sentiment de soulagement, de détente, — semble d'ailleurs avoir été à peu près général au lendemain du 14 juillet; voir ci-après, p. 311, dans le post-scriptum daté du 15, midi et demi, cette phrase curieuse sous la plume de la marquise : « Tout est apaisé, la tranquillité est dans Paris, les nouvelles sont bonnes, tout le monde est content. »

I.

A Paris, ce mercredi 1^{er} juillet 1789.

... Sans vanité, mon ami, mes nouvelles valent mieux que celles de Madame la vicomtesse¹; elle a radoté en mandant à son mari que le Roi voulait la vérification des pouvoirs par ordre; ce sont des nouvelles du coin de la rue Saint-Dominique; elles ne s'étendent pas plus loin. Ainsi, crois-en plutôt les tiennes que celles du vicomte, parce qu'elles valent mieux, à en juger par cet échantillon.

Voici les nouvelles actuelles. Je t'envoie le détail imprimé de ce qui s'est passé hier à l'Assemblée nationale². Le maréchal de Broglie vient d'être nommé par le Roi généralissime des troupes qui sont auprès et dans Paris et à Versailles. On dit que l'on va former quatre camps, chacun de 10,000 hommes, sous les ordres du maréchal; il faut espérer que ces troupes-là ne refuseront pas d'obéir. Le train continue toujours. Hier au soir, le faubourg Saint-Germain était en alarme, parce que la canaille de Paris avait été à l'Abbaye délivrer les prisonniers qui y étaient. Sur le refus qu'on lui avait fait d'ouvrir les portes, elle les a brisées avec des haches et a fait sortir ce qui y était. Ces prisonniers ne sont pas bien dangereux à la vérité, parce que ce sont des gens endettés ou des gardes-françaises; il y en avait effectivement deux, un chevalier de S^t Louis et quelques autres gens détenus pour dettes. On disait que de là la populace irait à la Conciergerie faire la même chose, ainsi qu'à Bicêtre, ce qui aurait été affreux parce que dans ces deux maisons-là il n'y a que des roués; mais ils n'ont pas eu encore cette idée. Un détachement de Royal-Dragons est arrivé comme ils étaient à enfoncer les portes de l'Abbaye. Au lieu de les empêcher, on assure que les dragons se sont mis aussi à boire avec eux. Les prisonniers délivrés ont été conduits en triomphe au Palais-Royal hier à onze heures du soir; on les a établis dans une chambre où ils sont gardés par leurs gueux de libérateurs; ils se mettent à la fenêtre de temps en temps pour parler au peuple qui vient les voir, et ils lui disent que c'est pour la patrie qu'ils ont été mis en prison, ce qui échauffe encore davantage toutes les mauvaises têtes qui les écoutent. Ils ont un petit panier attaché à leur fenêtre, où les passants jettent de l'argent. Le Palais-Royal est réellement devenu un réceptacle de gueux et de misérables; je ne crois pas qu'il m'arrive d'y remettre de si tôt les pieds. Croirais-tu que cette vile canaille est allée en troupe ce matin à Versailles demander au Roi la grâce des gardes-françaises qu'ils ont délivrés? On dit que le chevalier de S^t Louis a demandé de rentrer en prison, ne voulant pas avoir le déshonneur d'avoir été deli-

1. L'une des belles-sœurs de M^{me} de Lostanges; cf. ci-après, p. 301, note 2.

2. Séance du 30 juin, consacrée à entendre les protestations contre le vote par tête présentées par un certain nombre de membres de la noblesse.

vré par ce tas de misérables que l'on devrait exterminer de manière ou d'autre pour sauver les bons citoyens; mais on n'ose pas, vous dit-on. Aussi n'en demeureront-ils pas là.

Tous les maux sont conjurés contre nous; le mauvais temps continue toujours, excepté cependant aujourd'hui qu'il n'a point plu. Dimanche, par exemple, il a grêlé assez fort.

Tous les visages sont décomposés à Versailles, et il y a réellement bien de quoi. On parle d'une lettre que M. de Mirabeau prétend avoir reçue des gardes du corps; M. d'Astorg¹ a été chez lui pour lui demander à la voir; mais il lui a dit qu'il n'avait pas de comptes à lui rendre. Les gardes du corps sont furieux contre M. de Mirabeau, et ils ont dû aller aujourd'hui à l'Assemblée le forcer à avouer publiquement si ce qu'il dit est vrai ou faux. Plus nous allons et plus nous voyons de choses affreuses. Que je suis heureuse que tu n'aies pas été nommé député! Car tous les esprits sont tellement échauffés que les opinions se soutiennent par des injures et des démentis formels; et puis on en vient à l'épée. On ne peut plus dire son avis paisiblement dans aucun ordre. Le clergé est dans un anéantissement et une tristesse profonde; les évêques bientôt ne seront plus rien; ce seront les curés qui les remplaceront. On croit que ce sera l'archevêque de Vienne² qui sera nommé président.

Je n'ai point de nouvelles de ce qui s'est passé aujourd'hui à Versailles; j'espère que j'en aurai demain; je crains bien qu'elles ne soient pas meilleures que toutes celles que je t'ai mandées jusqu'à présent. M. d'Autichamp³, dont tu connais la force et la taille, a fait un trait, l'autre jour à Versailles, qui devrait avoir beaucoup d'imitateurs. Étant dans la foule et fort pressé, un des misérables qui la composaient avance près de M. d'Autichamp et le menace avec un bâton qu'il tenait. M. d'Autichamp, sans s'étonner, le regarde avec ses yeux noirs terribles, le prend au collet et le jette à terre; il n'y en eut pas un des autres qui osât seulement bouger. Dans le Palais-Royal, un Suisse, voyant la canaille prête à fondre sur lui, tire son épée et déclare que le premier qui osera avancer sera écharpé; il n'eut pas la peine de répéter une seconde fois, personne ne le toucha. On dit que Salis-Samade⁴ a fait lui-même un exemple que l'on devrait bien suivre; deux Suisses du détachement qui est à Issy et à Vaugirard ayant refusé d'obéir à leurs officiers ont été pendus sans miséricorde sur-le-champ, et c'est très bien fait. Peut-être une ou deux exécutions comme celle-là dans Paris ramèneraient-elles le bon ordre et la police, qui ne se fait

1. Le comte d'Astorg, sous-lieutenant (avec grade de colonel) à la troisième compagnie française des gardes du corps.

2. J.-G. Le Franc de Pompignan.

3. Le marquis d'Autichamp, maréchal de camp, qui allait être un des lieutenants du maréchal de Broglie.

4. Un des régiments suisses.

plus du tout dans la ville. M. de Crosne¹ meurt de peur et ne se soucie guère de ce qui peut en arriver. Tu vas dire avec raison que je fais toujours des plaintes; mais réellement il n'y a pas moyen de faire autrement. J'espère qu'à Angers tout est tranquille et paisible, et que la discipline est mieux observée par tes cinquante cavaliers que par les bataillons et les escadrons sans nombre dont nous sommes environnés de tous côtés...

II.

A Paris, ce vendredi 3 juillet 1789.

... Ajoute à tout cela que les nouvelles de Paris et de Versailles rendent ces deux séjours encore plus tristes². Il y a toujours du train dans l'un et dans l'autre. Hier, au Palais-Royal, on dit que l'on y pillait, que l'on y volait et même que l'on s'y égorgeait. Je ne t'assurerais pas la vérité du fait, parce que je n'y étais pas; mais c'était le bruit public. En général, c'est un lieu rempli de canaille bien tumultueuse. Les prisonniers délivrés par la populace y sont toujours n° 28, gardés à vue, avec l'un des deux voleurs qui avait emporté près de douze louis de l'argent que les passants mettaient dans le panier qui est à leur fenêtre. Les députés envoyés à Versailles hier pour demander leur grâce au Roi n'ont reçu d'autre réponse sinon que le Roi verrait ce qu'il y aurait à faire. On prétend qu'il a été question de transporter le Roi à Metz ou dans quelques autres villes de l'Alsace, pour tâcher d'avoir des secours des pays étrangers et être à portée de ces secours. L'Empereur n'est pas cependant en état de nous en donner, puisqu'il est malade d'hydropisie de poitrine et qu'il ne peut pas en revenir. On disait en même temps que le Roi se servirait de ces troupes étrangères pour reconquérir son royaume. Enfin, je n'en finirais point si je te disais tous les *on dit*.

M. du Châtelet³ a eu une réponse bien dure d'un garde-française il y a quelques jours; cet homme bêche la terre avec le bout de sa baïonnette; M. du Châtelet lui demanda ce qu'il faisait; le garde-française lui répondit : « Je déterre M. le maréchal de Biron⁴. » Il n'est pas pos-

1. Thiroux de Crosne, le lieutenant général de police.

2. Au moment où elle écrit cette lettre, M^{me} de Lostanges croit que le marquis est l'hôte de ses deux sœurs au château de Saint-Marc (orthographe incertaine, le lieu n'ayant pu être identifié); en réalité, M. de Lostanges n'avait pas quitté Angers.

La marquise exprime le regret de ne pas être auprès de son mari : « J'aurais bien voulu être de la partie, au lieu de rester à Paris, seule, loin de toi, et avec la brillante perspective d'aller dimanche soir à Versailles pour la semaine et de faire ce petit métier-là tous les quinze jours; c'est assurément bien gai! »

3. Colonel du régiment des gardes-françaises.

4. Louis-Antoine de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France, 1701-1788, qui avait commandé les gardes-françaises avant M. du Châtelet.

sible d'être plus détesté qu'il ne l'est par tout le régiment entier; on assure aussi qu'il va quitter et que le maréchal de Broglie aura le commandement du régiment jusqu'à nouvel ordre. En attendant, il est généralissime des troupes de Versailles et de Paris. Avant-hier, on craignait si fort l'arrivée de toute la canaille du Palais-Royal à Versailles que le maréchal de Broglie a fait passer la nuit à Sèvres à M. d'Autichamp pour commander la petite armée de hussards et de Suisses qui y était, avec même des pièces de canon, en cas que les mutins fussent assez insolents pour oser passer. Le marquis d'Autichamp ne s'est pas couché de cette nuit-là; toutes les avenues de Versailles étaient pareillement gardées. Ainsi tu peux juger par là que l'on est bien loin d'être tranquille...

Le régiment de mon père¹ ne marche plus comme je te l'avais mandé. On lui en a porté la nouvelle hier au soir chez la maréchale de Lévis, à Noisiel, où il était allé passer quelques jours; ils vient de partir tout à l'heure pour Douai.

Il n'y a pas grand'chose de nouveau à te mander, mon tendre ami, malgré que j'aie attendu tard exprès. Je t'envoie un petit imprimé de ce qui s'est passé hier à Versailles; tu jugeras par le style de la manière dont cette Assemblée nationale veut traiter le Roi, ne lui permettant pas même de dire : « Je veux. » Maman a envoyé aujourd'hui à M^{me} du Boscage² un imprimé plus détaillé que celui-ci; je n'ai pas pu l'avoir parce qu'il n'y en avait plus; je m'en console en pensant que peut-être tu seras à Saint-Marc³ quand Armande recevra cette lettre et que, par ce moyen, tu pourras la lire.

Le train qu'il y a eu hier toute la journée au Palais-Royal est vrai et venait de ce que des gens mal intentionnés, et qu'il faudrait pendre si on les tenait, avaient répandu le bruit qu'il viendrait des troupes de Versailles saccager le Palais-Royal et tout ce qui y est afin de reprendre les prisonniers. Sur ce, l'alarme s'est répandue dans le jardin. On a crié : Aux armes ! La vile populace qui y est toujours en foule s'est armée de tout ce qu'elle a pu trouver et a commis beaucoup d'excès et de désordres, en voulant l'éviter, comme c'est toujours l'ordinaire. Les orateurs de la lie du peuple, qui ne bougent du jardin, fomentent encore le désordre, en lisant à tort et à travers, grimpés sur des chaises ou des tables, des écrits très séditieux qui sortent d'on ne sait quelles plumes. Le café de Foy, lassé de fournir des chaises et des tables pour ces messieurs, qui s'en servaient souvent dans la mêlée et les batailles, a pris le parti de fermer sa boutique. Les fiers républicains ont délibéré s'ils n'enfonceraient pas les portes, en disant qu'ils étaient la chambre nationale; mais ils n'en sont pas encore venus là : cela viendra peut-être. On prétend que M. le duc d'Orléans est l'agent secret

1. Le régiment de Vintimille (cf. la notice préliminaire).

2. L'une des belles-sœurs de M^{me} de Lostanges.

3. Cf. ci-dessus, p. 300, note 2.

de tous les troubles qui agitent l'État, pour se venger, dit-on, de ce que le Roi l'a exilé...

III.

A Paris, ce mardi 7 juillet 1789.

... Mon père est revenu très promptement de son régiment, où il avait été sur l'assurance que l'on lui avait donnée qu'il avait reçu contre-ordre et qu'il ne marchait plus. Point du tout : c'est qu'il l'a trouvé à Arras, avec de nouveaux ordres pour venir directement à Paris. Mon père est donc revenu sur ses pas et, comme je croyais qu'il devait toujours partir le 12 pour Toulon, comme il me l'avait dit, j'avais donné ordre que l'on m'envoyât, tout de suite qu'il serait arrivé à Paris, des chevaux pour que j'eusse le temps de le voir avant son départ. On a exécuté fidèlement mes ordres ; j'ai passé hier la soirée chez mon père. Son départ pour Toulon n'est pas encore fixé, parce qu'il désire fort être employé sous les ordres du maréchal de Broglie dans le camp qui se prépare, à cause de son régiment qu'il veut suivre de près. Il est allé aujourd'hui à Versailles pour en parler au maréchal, qui est déclaré généralissime des troupes de l'Ile-de-France ; la Maison du Roi y est comprise aussi ; ainsi, les capitaines des gardes sont soumis au général. Il aura cinq lieutenants généraux sous lui et des maréchaux de camp. Le marquis d'Autichamp est nommé aide-maréchal général de l'armée. En dépit du grand Necker, il y aura, à ce que l'on dit, un camp de 25,000 hommes ; on ne sait pas trop encore où il sera. Le maréchal a eu, il y a quelques jours, une prise très forte avec ce grand ministre, qui ne voulait pas qu'il arrivât de nouvelles troupes, parce qu'il n'avait pas de vivres assez pour les nourrir. Le maréchal lui a répondu très fermement qu'il était nécessaire qu'il arrivât des troupes, et que c'était un besoin très urgent, et qu'il en arriverait ; que, quant à la nourriture, il avait déjà commandé des armées et qu'il saurait bien faire subsister celle-ci. Ainsi donc, malgré lui et ses dents, Vintimille arrive et sera ici à la fin de la semaine. Royal-Allemand est arrivé hier et est établi à la Muette. Dans le Champ-de-Mars sont campés un détachement de gardes-suisse, de Salis-Samade, de Reinach, avec des pièces de canon ; les canons des Invalides sont tous chargés et braqués en cas d'émeute. Les officiers de ces régiments sont logés dans les bâtiments de l'École militaire. Le régiment de Diesbach arrive aussi. Sèvres est aussi avec des détachements des régiments que je viens de te nommer, et ils sont soutenus de pièces de canon ; le pont est aussi gardé par des chaînes.

A la honte de notre nation, les troupes étrangères sont plus fidèles au roi de France que les gardes-françaises, qui sont toujours fort indisciplinés et qui le seront encore longtemps si on n'en fait un exemple sévère en punissant du dernier supplice quelques-uns de ces

mutins-là. Les soldats suisses ont défenses absolues de leurs officiers et de leurs colonels d'approcher ni de parler à aucun de ces misérables gardes-françaises, sous peine de punition corporelle; mais ils n'ont pas besoin de ces défenses, car ces braves gens-là ne se sont pas démentis un seul instant de la fidélité qu'ils ont jurée au Roi. M. de Bachmann, lieutenant-colonel de Salis-Samade, a fait un trait superbe, qui mérite d'être rapporté. Il a fait assembler son détachement; il a fait charger leurs fusils à balle, puis il leur a dit, en leur montrant leurs officiers et lui : « Mes amis, êtes-vous contents de nous ? » Ils lui ont dit que oui. Il leur a encore répété la même chose, et ils lui ont assuré qu'ils étaient très contents de leurs chefs. « Hé bien ! leur a-t-il dit, jurez-nous que vous combattrez pour le service du Roi jusqu'au dernier soupir, ou bien servez-vous de vos armes contre nous, afin que nous ne survivions pas au déshonneur de nos compatriotes, si nous les voyions se laisser gagner et abandonner lâchement le Roi ! » Ces paroles énergiques ont encore plus animé ces braves soldats, et ils ont juré de grand cœur tout ce que le brave et vertueux M. de Bachmann a voulu. Ce sont là des troupes et des gens de cœur, et non pas des lâches et des traîtres comme ces gardes que l'on n'ose plus appeler français, pour l'honneur de la Nation. On doit tout cela à M. du Châtelet, qui n'entend pas plus à être colonel des gardes-françaises que colonel du régiment du Roi¹.

Nous avons vu hier le bon Turpin², qui est venu faire une petite visite à maman. Il est établi à Versailles, je crois pour tout l'été; il y mène une vie de galérien : il a passé les cinq premières nuits de son arrivée à Versailles sans se coucher; il faisait la patrouille la nuit dans les rues avec ses hussards et, pendant quelques jours, il a été seul avec son détachement et les gardes-suisses à garder la famille royale. Aussi, comme il va faire sa cour très souvent, il est très bien reçu partout. Mais tous ces agréments-là ne l'empêchent pas de regretter son établissement de Charleville, où il était heureux et content avec sa femme, son fils et tous ses bons hussards. Tous les soirs, il va prendre l'ordre du Roi avec M. le maréchal de Broglie. Un de ses hussards s'est tiré très bien d'une affaire qu'il a eue avec un garde-française. Ce misérable a voulu le débaucher en lui disant mille horreurs du Roi; le hussard, qui était avec un de ses camarades, a senti la moutarde qui lui montait au nez; il a pris à témoin des honnêtes gens qui passaient dans la rue de tout ce que ce misérable disait contre le Roi; il lui a proposé de se battre, mais le lâche coquin n'a jamais voulu; alors le hussard, en signe de mépris, lui a donné un coup de

1. M. du Châtelet avait commandé le régiment du Roi-Infanterie.

2. Henry-Roland Lancelot, comte de Turpin, entré au service en 1769, capitaine en 1772, mestre de camp en 1780, colonel commandant le régiment des hussards de Bercheny (qui devint le 1^{er} hussards) en 1788, démissionnaire le 15 février 1791 (Archives administratives de la Guerre).

la poignée de son sabre par la figure et l'a laissé là. Il est venu rendre un compte exact de tout ce qu'il avait fait à M. de Turpin, qui, sur-le-champ, a été faire son rapport au général. Sans épargner même les oreilles chastes et dévotes du maréchal, il lui a répété mot pour mot les horreurs de tout genre que ce misérable avait osé proférer contre le Roi; le pauvre maréchal, qui n'est pas accoutumé à entendre de pareils propos, disait au bon Turpin : « Mon Dieu, taisez-vous! Ne dites donc pas cela; si on vous entendait! » Turpin lui disait : « Aussi, mon général, je ne dis cela qu'à vous seul! » Il m'a chargé de te dire mille choses de sa part et de t'ajouter qu'il ne te souhaitait pas un sort pareil au sien dans ce moment-ci, parce qu'aux (*sic*) désagréments qu'il éprouve nécessairement dans sa position actuelle, la dépense qu'il est obligé de faire est énorme; il croit qu'il lui en coûtera pour tout son état quinze ou dix-huit mille francs, ce qui ne lui fait nul plaisir.

Je n'ai rien appris de nouveau pendant mon petit séjour de vingt-quatre heures à Versailles. Il ne s'était pas fait grand'chose aux États-Généraux. On croit qu'il y aura une seconde séance royale, ce qui ne fera pas, je crois, grand'chose de bien. Le Palais-Royal est totalement tranquille; M. le duc d'Orléans l'a enfin fait purger de tous les gueux et les misérables qui y étaient cantonnés. Demain, je recevrai sûrement des nouvelles de maman, qui me mandera ce qui ce sera passé aujourd'hui...

Nous avons trouvé une salle de gardes du corps de plus dans le salon d'Hercule, et une salle de Cent-Suisses immédiatement après, dans le salon de la chapelle. La famille royale ne mange plus chez Madame, comme c'était l'usage, parce que l'appartement de Madame est trop isolé et trop loin des secours et puis donne sur la rue. Depuis tous les trains, on prend de grandes précautions. La famille royale mange actuellement chez la Reine, où il n'y a rien à craindre assurément, puisqu'il (*sic*) est entouré de gardes du corps. Je ne sais si je t'ai mandé que M. de Guiche¹ a fait casser sur-le-champ le maréchal des logis qui avait porté la parole pour les autres gardes du corps révoltés; il a craint que la bonté du Roi ne l'obligeât à lui pardonner; c'est pour cela qu'il a fait tout de suite justice de ce monsieur-là. On dit que les gardes du corps sont revenus enfin à leur devoir; du moins on n'en parle plus...

IV.

A Paris, ce mercredi 8 juillet 1789.

... Le courrier qui a manqué à t'apporter des nouvelles est effectivement un jour où je n'ai pu en accrocher de nulle part; j'en étais tout aussi fâchée que toi, parce que je sens bien que, dans un moment

1. L'un des capitaines des gardes du corps.

aussi critique que celui-ci, quand on est loin de l'endroit des nouvelles, on est bien aise d'être au fait le plus qu'il est possible. Ma lettre d'après t'aura confirmé les nouvelles que tu auras sues dans Angers; mais, pour le refus soi-disant du détachement des Cravates qui était à Paris, il n'y en a pas un mot de vrai. D'abord, dès ce temps-là il était, je crois, retourné à Provins; dans tous les cas, tu peux être bien sûr qu'il n'a jamais refusé d'obéir; ainsi, c'est un conte fait par la bonne ville d'Angers. La désobéissance et l'insubordination sont réservées uniquement à ces lâches qui étaient autrefois gardes-françaises et qui ne méritent plus de porter ce nom; tout à l'heure je te conterai encore un petit trait d'eux qui est charmant.

Je ne t'enverrai donc plus de petits imprimés; aussi bien, à la longue, ces drogues-là reviennent assez cher et ne sont plus bonnes à rien qu'à faire des papillotes une fois que l'on les a lues. J'usais de temps en temps de ce petit moyen parce qu'il y avait tant de choses à te mander et si difficiles à retenir que je ne voulais pas m'en fier uniquement à ma mémoire, dans la crainte souvent qu'elle ne soit infidèle, car je t'avouerai même franchement que toutes ces choses-là sont si abstraites pour moi que souvent je les mets par écrit afin de ne point les oublier...

Je t'envoie le peu de nouvelles que maman m'a mandées. D'abord, le lundi au soir, une heure après que j'ai été partie de Versailles, il y a eu une querelle occasionnée par deux gueux de gardes-françaises qui sont venus dans le quartier des hussards pour tâcher de les débaucher; ils se sont adressés à deux et leur ont dit : « Camarades, vous êtes bien bons de servir ce ... Roi », et enfin des épithètes d'une insolence extrême : « Venez avec nous, et laissez là ce ... » Les hussards, outrés de colère, se sont levés et avec leurs sabres sont tombés à bras raccourcis sur ces misérables, qui ont pris la fuite; un officier de dragons, voyant de loin du désordre, crut que c'était une querelle et est accouru pour mettre le holà. Mais les braves hussards lui ont dit : « Voilà ce que ces misérables nous ont dit du Roi, et ils ont voulu nous débaucher ». Le dragon pour lors s'est joint à eux et a donné encore une chasse à ces coquins. Un bourgeois a voulu leur dire pourquoi [est]-ce qu'ils poursuivaient de braves soldats des troupes nationales; ils n'ont point écouté cet officieux et fou (?) personnage et ont poursuivi de nouveau les deux coquins, qui étaient revenus pour les assassiner par derrière pendant leur conversation avec cet indiscret bourgeois. Le bon Turpin¹, pour soutenir ses deux hussards qui auraient fini par être assommés à coups de pierres, a fait monter à cheval son détachement; on a sonné l'alarme, les gardes du corps ont pris les armes aussi avec les gardes-suisses et sont venus au secours de ces braves hussards; le peuple a jeté des pierres. Enfin, grâce à toutes ces bonnes troupes, le tumulte s'est apaisé. La scène s'est passée dans

1. Cf. ci-dessus, p. 303, note 2.

l'esplanade et a duré jusqu'à neuf heures et demie. Tous les gardes-français ont été consignés dans leurs casernes. Il n'y a eu personne de tué, heureusement. Le pauvre Turpin a passé la nuit tout habillé dans le manège où sont établis ses hussards. Maman l'a vu hier un moment ; il a passé encore une nuit sans se coucher. Il est bien ennuyé et bien fatigué de la vie qu'il mène depuis quelque temps.

Il a été question hier à l'Assemblée de prier le Roi de retirer ses troupes, parce que, le Roi étant l'enfant de la Nation, elle le garderait elle-même. En attendant, il arrive un autre régiment suisse, Lullin de Châteaueux, en outre de celui-là Bouillon, Lauzun, Esterhazy, Royal-Allemand, et six régiments d'infanterie, Touraine, Boulonnais, Provence, Armagnac, Bourbonnais et Vintimille, qui sera peut-être campé à St-Denis en attendant le camp, que l'on croit être à St-Denis, mais ce n'est pas encore décidé. On a transporté aux Invalides toute l'artillerie et les autres munitions de guerre de l'Arsenal. On prétend que M. de Sombreuil¹ a reçu il y a quelques jours une lettre anonyme par laquelle on lui conseillait de laisser prendre les armes qu'il a aux Invalides, ou que sans cela on lui ferait un mauvais parti. M. de Sombreuil n'a pas même été ému de cette bravade ; il a fait assembler tous ces vieux militaires, qui lui ont juré et protesté qu'ils mourraient tous plutôt que d'abandonner le service du Roi, et que, si quelqu'un venait, il n'avait qu'à se présenter, qu'ils lui donneraient les armes du bon bout. Par précaution, M. de Sombreuil a fait braquer deux pièces de canon chargées à cartouches sur la rue de Grenelle, et pas une âme ne s'est présentée. Le petit camp du Champ-de-Mars en impose aussi beaucoup.

On doit aller aux voix aujourd'hui dans la salle pour savoir si les serments des députés les lient impérativement. On assure que le maréchal de Mouchy a fait refuser sa porte à M. et Madame de Poix, ainsi qu'au vicomte de Noailles, parce qu'ils sont tiers dans l'âme et qu'il désapprouve hautement leur conduite. C'est assurément très bien fait, de l'avis de tous les gens qui pensent bien...

V.

A Paris, ce vendredi 10 juillet 1789.

... Maman m'a mandé qu'elle t'avait écrit hier et qu'elle t'avait mandé tout ce qui s'était passé à l'Assemblée ; ainsi, je ne te le répéterai pas. On assure que le Roi a refusé le renvoi de ses troupes, et certainement il ne pouvait mieux faire, car, s'il eût accordé ce qu'on lui demandait, il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour lui que de s'en aller. On ne sait pas trop ce qui va résulter de tout cela ; mais les gens qui voient en noir disent qu'il y a à craindre les plus tristes évé-

1. Gouverneur des Invalides.

nements. Maman m'a conseillé d'écrire à Sevelinge¹ pour savoir si nos fonds sont en sûreté, et c'est ce que je viens de faire tout à l'heure, en le priant de venir demain matin.

Il y a eu hier un train terrible au Palais-Royal pour un homme qui avait dit à un autre qu'il ne devait pas être là, parce qu'il était un gueux et qu'il avait été fouetté marqué, qu'il allait le faire sortir du jardin par les suisses; cet homme, qui était fort loin d'être ce que l'autre lui disait, lui a répondu qu'il était un misérable lui-même. La foule s'est amassée autour de ces deux hommes; elle a saisi le premier qui avait attaqué l'autre et les a conduits tous deux chez le commissaire le plus proche. Là, elle a fait dépouiller cet homme, qui s'est trouvé avoir été lui-même fouetté marqué. L'autre était un fort honnête citoyen, que ce drôle-là avait insulté, on ne sait pourquoi. Alors cette populace s'est écriée : « Faisons justice nous-mêmes de ce coquin ! » Alors, ils l'ont traîné au Palais-Royal, l'ont jeté dans le bassin, où ils l'ont presque assommé à coups de bâtons et à coups de pieds; de temps en temps, malgré les blessures qu'il avait à la tête et qu'il fût moulu de coups, il avait encore la force de se relever pour tâcher de s'enfuir; ces bêtes féroces acharnées sur lui ne l'ont pas laissé faire. Enfin, ils l'ont sorti de cette eau à demi mort et respirant à peine, et l'ont porté sous un tas de chaises où ils l'ont presque enterré, et, leur rage étant apparemment assouvie, ils l'ont laissé là. Quand cette bande de furieux a été dissipée, on l'a transporté à l'Hôtel-Dieu où il est mort peu de temps après. Quoique ce malheureux était un homme qui avait déjà passé par la main du bourreau, il est horrible que la populace se soit livrée à un excès si condamnable et que M. le duc d'Orléans souffre un spectacle aussi horrible devant ses fenêtres; c'est ce qui ne se conçoit pas.

Il y a eu aussi hier du train au faubourg Montmartre. Un détachement de Royal-Allemand y est accouru à toute bride : on dit que c'est un homme qui faisait de la contrebande et qui a été saisi à la barrière; la populace s'est encore mêlée de cette affaire, a rossé les commis et a fait passer cet homme et sa contrebande; les cavaliers ont apaisé enfin le tumulte. Deux officiers hussards de Bercheny ont été insultés; ils se promenaient tranquillement dans les Tuileries; en sortant, le peuple les a poursuivis; ils ont eu assez de modération pour ne point tirer leurs sabres; enfin le suisse des Tuileries a facilité leur évasion, car sans cela on aurait fini par leur jeter des pierres.

J'ai été souper hier chez ma tante de Boullongne. Elle m'a dit les noms des quatre lieutenants généraux employés sous le maréchal de Broglie; ce sont MM. les barons de Falkenhayn, de Besenval, de Vioménil et le comte de Narbonne-Fritzlär. Il y a huit maréchaux de camp nommés pour servir sous eux; ma tante ne savait que le comte de Duras et M. de Belzunce, notre cher cousin, qui est sûrement

1. Le banquier de la famille; cf. sa lettre ci-après, p. 313.

bien content d'être nommé. J'ai bien peur que mon père ne soit pas du nombre. Ce n'est pas la faute du maréchal de Broglie, qui aurait bien voulu l'avoir à cause de son régiment; mon père aurait été aussi enchanté de servir sous les ordres du maréchal; mais il y a eu tant de gens qui ont intrigué pour être nommés que le maréchal n'a pas pu choisir. Mon père est allé hier à Luzarches recevoir son régiment¹, qu'il ramènera aujourd'hui à St-Denis. Imagine-toi qu'à Arras, quand le régiment a passé, il y a eu des gens qui ont été assez hardis pour vouloir gagner les grenadiers; mais ils n'ont pu rien faire; au contraire, les grenadiers les ont menacés avec leurs sabres, s'ils s'avisait de revenir leur parler. Mon père prendra les plus grandes précautions pour que personne n'approche du soldat quand ils seront à St-Denis, de crainte de la contagion. On prétend qu'il y a des colonels qui ont dit qu'ils n'obéiraient pas si on leur donnait des ordres pour marcher. On assure que l'on a été obligé de choisir les régiments que l'on a fait marcher. C'est réellement affligeant que le Roi ne puisse pas compter sur l'obéissance de quelques chefs de ses régiments. Celui de Touraine ne marche pas, comme je te l'avais dit; c'est un autre dont je ne me rappelle pas le nom...

VI.

A Versailles, ce mardi 14 juillet 1789.

Tu dois être tout étonné, mon cher et tendre ami, de voir ma lettre datée de Versailles, n'étant point encore à la semaine de maman; mais les événements qui se sont passés depuis deux jours à Paris nous ont forcés de quitter la capitale aussi promptement que des galériens qui trouvent le moyen de rompre leurs chaînes et de se sauver: du moins nous y avons mis autant de vitesse qu'il nous a été possible. Cependant, ne t'alarme nullement, mon tendre ami; nous sommes en sûreté, et il n'y a pas la plus petite chose à craindre.

Pour revenir donc à notre histoire, dimanche tes frères étaient allés dîner et tirer de l'arc; nous devons aller souper avec eux et l'abbé chez M^{me} de Rouvrai. Maman, l'abbé et moi nous étions fort tranquilles dans le salon à causer, sur les quatre ou cinq heures. Tout à coup, nous entendons assez de rumeur dans notre rue²; nous allons à la fenêtre voir ce que c'était; nous voyons tout le monde qui se sauve des Tuileries et des Champs-Élysées et qui accourt de tous les côtés, chaque particulier qui ferme ses portes en faisant rentrer tous les siens chez lui, et enfin des gueux et des misérables mal vêtus, armés de bâtons, absolument dans le costume atroce des révoltés de la rue St-Antoine³, qui couraient çà et là pour faire peur aux timides bour-

1. Cf. ci-dessus, p. 301, note 1.

2. La rue de la Madeleine (aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas).

3. Allusion à l'affaire Réveillon.

geois. On ferme bien aussi notre porte cochère. Mon laquais, que j'avais envoyé en commission dans la rue St-Honoré, me dit qu'il y avait une foule prodigieuse au Palais-Royal et dans la rue St-Honoré, et que ces gens-là avaient été chercher la figure de M. Necker et M. le duc d'Orléans chez Curtius, qu'ils les promenaient en triomphe, en faisant crier et en criant eux-mêmes : « Vivent M. le duc d'Orléans et M. Necker ! », qu'ils lui avaient demandé s'il était du tiers, qu'il avait dit que oui et qu'on l'avait laissé passer. Il faut te dire que cette rumeur était causée en partie par le départ de M. Necker, que ces gens-là savaient, et disaient que, si on ne retrouvait pas M. Necker le lundi matin à dix heures, ils iraient mettre le feu partout. Royal-Allemand, Royal-Cravates, les hussards et les Suisses sont arrivés à toute bride dans la place Louis XV ; le prince de Lambesc, à la tête de son détachement, est entré dans les Tuileries le sabre à la main. On disait qu'il avait tué beaucoup de monde, mais c'est faux ; il a fait faire une [dé]charge, mais en l'air, afin d'effrayer les coquins, et de laisser sortir les honnêtes gens qui se promenaient. Quand tout cela a été nettoyé, il s'est rejoint dans la place Louis XV aux autres détachements qui y étaient ; il y a eu encore une décharge en l'air comme la première fois, malgré que l'on leur ait jeté des pierres. Ils ont pareillement nettoyé la place Louis XV.

Pendant tout ce tumulte, nous n'étions pas tranquilles, comme tu l'imagines bien. D'un autre côté, maman, ne voyant pas revenir le comte ni le chevalier, était en proie aux plus vives inquiétudes, se figurant les choses les plus tristes, parce que, encore pour la rassurer, on lui disait que sûrement il y avait du train de ce côté-là. Enfin, après bien des tourments et des peines, le cabriolet est rentré, et Freinck nous a dit que ces messieurs le suivaient de très près, mais que par prudence ils avaient mis pied à terre afin d'éviter les insultes que ces gueux-là auraient pu leur faire, les cabriolets n'étant pas en trop bonne odeur. Effectivement, ils sont rentrés peu après, à la grande satisfaction de maman, qui était tourmentée horriblement. Ils nous ont conseillé de ne pas sortir du tout, de crainte de rencontrer cette vile populace, qui arrêtait tous les carrosses. Nos gens, que nous avions envoyés à la découverte, nous dirent la même chose, et que l'on tirait encore dans la place Louis XV. Comme il fallait passer le Pont-Royal pour nous rendre chez M^{me} de Rouvrai, qui demeure dans la rue de Bellechasse, nous sommes restées chez nous. Nous nous sommes couchées à deux heures, et personne n'a guère dormi.

Hier matin, maman avait quelque envie de venir à Versailles, parce qu'on lui disait que la journée serait orageuse, et surtout la nuit. Dans la matinée, il avait passé des gens d'une mine épouvantable avec des longs bâtons, armés de faux, de bouts d'épées et d'autres armes qu'ils avaient été prendre chez tous les armuriers, entre autres chez Foulon. Tout cela ne nous rassurait pas, comme tu peux bien le penser ; on faisait ses paquets tout doucement. Ma tante de Boullongne est arrivée

sur ces entrefaites avec sa voiture chargée et à quatre chevaux, avec Nogent et sa femme de chambre; elle nous a dit qu'elle partait pour Versailles, et que, si nous voulions, elle nous mènerait, maman, ma fille et moi. Nous avons accepté, parce que maman craignait que tout ce train ne me fit quelque révolution à cause de ma grossesse. Enfin nous sommes parties. Comme on nous avait dit que l'on ne pouvait pas passer par Sèvres, nous nous sommes enfuies comme si l'on nous poursuivait, par Neuilly, Nanterre, où nous avons pris la poste, et nous sommes arrivées sans accident à Versailles. Les gardes du corps étaient tous à cheval près de la grille de la cour royale, le sabre nu. Toutes les troupes qui étaient à Paris la veille en avaient été retirées, je ne sais pourquoi, et étaient distribuées depuis le pont de Sèvres jusqu'à Versailles; ainsi nous sommes bien en sûreté. Nassau et Bouillon sont établis dans l'Orangerie. Dans les remises de la Reine, on a ôté toutes les voitures qui y étaient et on y a mis à la place des pièces de canon entassées les unes sur les autres, en cas de besoin. Sur toutes les avenues de Versailles, il y a des canons braqués vers Paris, avec les troupes. Nos femmes sont arrivées avec nos paquets par le pont de Sèvres sans avoir été arrêtées: ainsi on nous avait fait des terreurs paniques fort inutilement.

En arrivant à Versailles, nous avons su toutes les nouvelles. Il est très vrai que M. Necker est parti depuis trois jours; mais la populace de Paris croit que c'est de son plein gré, mais point du tout: il a été renvoyé par le Roi, qui était tourmenté depuis huit jours par sa famille pour signer l'ordre du départ de ce ministre. On ne peut encore savoir si c'est un bien ou si c'est un mal. M. Necker est parti de grand matin de Versailles pour sa maison de St-Ouen; il a brûlé ses papiers et arrangé ses affaires; puis il est monté dans sa voiture avec sa femme, et, sans rien dire de plus à ses gens, il leur a dit de prendre la route de Picardie. « Je vais au bonheur », a-t-il ajouté. Il doit être hors de France actuellement; il a dû prendre la route de Hollande, pour se rendre de là à Genève. Sa fille¹ a eu recours aux cris et aux évanouissements pour déplorer la perte que la France faisait de cet homme illustre, de ce grand homme par excellence.

Tout le ministère est changé. M. de Puységur, à qui le Roi a témoigné que c'étaient les circonstances des temps qui l'obligeaient à le remercier, mais qu'il était content de lui, et il y paraît, car le Roi lui a promis le cordon bleu et lui donne le gouvernement de la Picardie². M. le maréchal de Broglie est donc nommé secrétaire d'État ayant le département de la Guerre; il a sous lui M. Foulon. Le maréchal n'a accepté qu'à condition que le Conseil de la guerre n'existerait plus, ce qui a été exécuté, et c'est bien fait, car, depuis qu'il existe, il n'a fait que des sottises. Le Montmorin a été renvoyé, au grand conten-

1. M^{me} de Staël.

2. *Sic*; la phrase est inachevée. Il faut suppléer quelque chose comme : a dû se retirer.

tement de tout le monde, que lui et sa famille choquait (*sic*) par son impertinence. M. de La Vauguyon le remplace, et ce choix est très approuvé. M. le baron de Breteuil est revenu au ministère, ayant le département des Finances; on craint un peu sa sévérité, qui est quelquefois outrée. Sa maison a pensé être brûlée par la populace, et c'est ce qui inspirait tant de frayeur à ma tante de Boullongne, qui entendait toutes les clameurs du peuple et qui a été spectatrice du combat dans les Tuileries de Royal-Allemand, qui a fait mettre à prix la tête de M. de Lambesc à cent mille livres, ainsi que celle de M. le comte d'Artois, que l'on soupçonne avoir été cause du départ de M. Necker. Dans cette bagarre qui nous a tant fait peur, il y a eu un garde-française de tué, deux hussards et un dragon. Mais, pour en revenir aux ministres renvoyés et remplacés, M. de La Luzerne a quitté aussi; on le blâme d'avoir abandonné la place dans un moment comme celui-ci, mais il n'est pas regretté de la marine ni de nos colonies. Son successeur n'est pas encore nommé; on parle de M. de La Galaisière, de M. de La Porte; mais le choix du Roi n'est pas encore fait.

Un trait de fermeté du maréchal de Broglie. Il a fait venir le régiment de son fils aîné ici, et il a dit au prince de Broglie¹: « Monsieur, j'ai répondu de votre régiment et de votre personne au Roi; ainsi votre tête m'en répond; j'ai d'autres enfants qui me consoleront de votre perte. » C'est que le prince est tiers dans l'âme. Je te quitte, parce que nous allons nous mettre à table.

Mercredi matin, à midi et demi. — Ouf! il est temps de respirer. Tu dois être tout étonné, mon ami, de me voir manquer un courrier, et de voir ma lettre d'hier commencée et achevée aujourd'hui: c'est qu'il nous est arrivé de grands événements hier, qui nous ont fait perdre la tête, et il y avait bien de quoi assurément, comme tu vas le voir. Mais rassure-toi, mon tendre ami; tout est apaisé, la tranquillité est dans Paris, les nouvelles sont bonnes, tout le monde est content. A peine avions-nous diné que Freinck, que le comte avait envoyé à Paris chercher nos lettres, arrive en nage, tout éperdu, l'air égaré, jette les lettres sur un fauteuil et nous dit avec peine, tant la peur l'avait saisi, que notre maison va être pillée et sera brûlée le soir. Tu peux te figurer un peu l'état affreux où cette malheureuse nouvelle nous a mises! Enfin, pour abrégé, nous avons passé la plus cruelle journée que l'on puisse imaginer. J'ai envoyé ma femme de chambre chercher mes diamants et prendre des papiers dans ton bureau; Savournin est parti aussi. Le comte est allé aussi à Paris, parce qu'on [le] lui a conseillé, afin de tâcher d'intéresser la milice bourgeoise en faveur de notre pauvre maison. Nous avons toujours sous les yeux l'état où nous serions tous réduits. Madame Elisabeth s'est intéressée

1. Charles-Louis-Victor, prince de Broglie, né en 1756, qui fut maréchal de camp et député aux États-Généraux et qui périt sur l'échafaud en 1794. Il commandait en 1789 le régiment de Bourbonnais.

à nous et a fait partir un courrier du Roi, non pas en livrée, car hier le courrier du Roi qui portait les lettres du Roi à M. de Castries pour lui demander s'il voulait reprendre le département de la Marine, a été arrêté sur le Pont-Royal, les lettres qu'il portait et celles qu'il rapportait ont été décachetées, lues publiquement et renvoyées en cet état au Roi. Le courrier de Madame Élisabeth est revenu enfin à dix ou onze heures du soir et nous a rendu un peu de tranquillité que la cruelle journée que nous venions de passer avait bien éloignée de nous; enfin il nous a dit que la maison était entière, qu'il n'y avait rien de pillé, mais que les bourgeois étaient venus prendre tous les fusils qui étaient dans la maison. Cette nouvelle nous a remis un peu de baume dans le sang, dont nous avions un très grand besoin!...

VII.

Versailles, vendredi 28 août 1789.

... Je t'envoie, mon ami, ce qui s'est passé hier aux États-Généraux. Le chevalier et l'abbé y sont depuis ce matin et nous rapporteront ce qui s'est passé en cette séance d'aujourd'hui, et je l'ajouterai à la petite note que je t'envoie avec ma lettre. La seule diminution du sel, que l'on propose forcément de mettre à six sols la livre, fait perdre au Roi 30 millions, car la ferme du sel lui en rapportait 60 : on a jugé qu'il fallait (*sic*) mieux en perdre 30 que de perdre le tout.

Tu as dû voir dans le journal d'hier une lettre que l'on n'aurait sûrement pas osé faire paraître il y a seulement huit jours, où le monsieur qui l'a écrit blâme la liberté ou plutôt la licence qui règne partout. Aux Variétés, il y a quelques jours, on jouait une pièce dont le sujet était un jeune homme ferrailleur et qui devait se battre avec un de ses amis. Il avait défendu de laisser entrer personne chez lui. Son laquais arrive cependant, et, malgré sa défense, lui dit que quelqu'un le demande. Le maître s'impatiente et crie après son valet; celui-ci répond modestement qu'il croit que son maître ne peut se dispenser de parler et de voir la personne qui le demande parce que c'est de la part du Roi : aussitôt le jeune homme se lève, frappé et entraîné par cette autorité respectable. Ce trait a été applaudi à tout rompre par tout ce qui était dans la salle. On croit que les esprits commencent à vouloir changer et à se retourner du côté de l'autorité royale; mais ce n'est que de très faibles conjectures. Ces jours-ci, le peuple de Paris voulait absolument aller brûler Mousseaux² de M. le duc d'Orléans; il a fallu envoyer de la milice bourgeoise pour le préserver de l'incendie...

1. La fin du feuillet traite d'affaires personnelles; mais la lettre n'est pas complète; peut-être, dans la partie manquante, était-il plus longuement question du 14 juillet.

2. Le vaste domaine dont une partie forme aujourd'hui le parc Monceau; à la fin du XVIII^e siècle, on disait Mousseau ou Mousseaux.

VIII.

*A Madame la marquise de Lostanges la jeune,
galerie des Princes, n° 110, à Versailles.*

Paris, 20 juillet 1789.

Madame la Marquise,

J'ai l'honneur de vous donner avis que tout est fort tranquille à Paris, que tous les citoyens s'y respectent et que réciproquement ils sont en sûreté, surtout à présent que, les systèmes étant changés, tout le monde, de quelque rang qu'il soit, doit se réunir au système général. En ne disant rien, on ne risque rien; en montrant du patriotisme, on est adoré; c'est la leçon du jour.

On attend M. Necker pour rouvrir la Bourse, qui a été fermée depuis les troubles. Ainsi les effets n'ont pu baisser ni monter. Il paraît que, M. Necker arrivé, ils monteront plutôt que de baisser, surtout si les communications avec les provinces reprennent leur train ordinaire. Il paraît que l'argent est rare, et qu'on en a beaucoup enfoui; vraisemblablement, il ne tardera pas à reparaitre, et plus qu'auparavant, si l'Assemblée nationale presse la Constitution.

Au total, je crois fermement que vous ne courez aucune espèce de risques pour les intérêts que vous m'avez confiés. Je n'en aurais pas dit autant mardi dernier¹. Mais j'étais prêt à les défendre, la patrie et les miens.

La démolition de la Bastille se fait avec rapidité. Les Lyonnais aussi ont pris leur Bastille, c'est-à-dire *Pierre-en-Scise*, ont délivré les prisonniers d'État et la démolissent; toute la ville y est armée². Demain, tous les districts s'assemblent ici et travailleront sans désespérer à tous les objets de la municipalité, et surtout à la discipline des gardes bourgeoises, qu'on ne veut composer que de citoyens aisés et domiciliés, capables d'empêcher le crime et incapables d'en commettre.

J'ai l'honneur de vous inviter, Madame, à vous rassurer, à reprendre vos occupations ordinaires et à vous ménager.

Lorsque vous serez à Paris, j'aurai l'honneur de vous assurer, Madame, des sentiments de respect et de considération avec lesquels je ne cesserai d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SEVELINGE.

1. Le 14 juillet.

2. Ces bruits étaient fort exagérés; la crise du 14 juillet n'entraîne à Lyon aucun trouble grave (cf. M. Wahl, *les Premières années de la Révolution à Lyon*. Paris, 1894, in-8°, p. 100 et suiv.). — On sait que la forteresse de Pierre-en-Scise ou Pierre-Scise était, comme le dit M. de Sevelinge, la Bastille de Lyon.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

DE 1660 A 1789.

(Suite et fin¹.)

RÈGNES DE LOUIS XV ET DE LOUIS XVI. — Les publications de documents relatives à la période de 1715 à 1789 ont été assez nombreuses, mais d'importance très inégale.

L'édition du journal de Hardy, *Mes loisirs*, qu'ont entreprise MM. Maurice TOURNEUX et Maurice VITRAC², ne peut être que très favorablement accueillie par les érudits et les historiens. On sait combien de renseignements précieux ont déjà fourni les huit volumes in-folio du manuscrit de *Mes loisirs*, qui forme la suite naturelle des journaux de Buvat, de Mathieu Marais et de Barbier. La pensée qu'ont eue MM. Tourneux et Vitrac d'en rendre la consultation plus facile est donc certainement une pensée heureuse. Ce n'est pas que la publication fût aisée : la longueur excessive du manuscrit semblait même la rendre, pratiquement, presque impossible. Heureusement Hardy a inséré, dans son texte, quantité de pièces imprimées qu'il a transcrites, et parmi les événements de toute nature qu'il a notés au jour le jour figurent une foule de faits divers, dont l'intérêt historique est nul ou bien médiocre. En laissant tomber les pièces reproduites, en remplaçant le récit des faits divers par une simple indication mise en manchette, il devenait possible de publier les parties vraiment intéressantes du manuscrit. Le premier volume, seul paru jusqu'ici, nous conduit du 16 janvier 1764 au 30 décembre 1773. MM. Tourneux et Vitrac n'ont d'ailleurs pas voulu nous donner, avec le texte, le commentaire critique du Journal, ce qui sans doute eût au moins doublé la longueur de la publication; ils se sont contentés d'y ajouter les notes indispen-

1. Voir ci-dessus, p. 120.

2. *Mes Loisirs*, par S.-P. Hardy, publiés par Maurice Tourneux et Maurice Vitrac. T. I : 1764-1773 (Mémoires et Documents relatifs aux XVIII^e et XIX^e s.). Paris, A. Picard, 1912, in-8°, xxi-445 p.

sables. Ils l'ont fait précéder d'une introduction, dans laquelle M. Tourneux nous rappelle l'histoire du manuscrit, la façon dont il commença d'être connu¹ et les arguments irréfutables qui en justifient l'attribution au libraire Siméon-Prosper Hardy.

Pour publier les *Mémoires d'Isaac Cornuaud*², M^{lle} Émilie CHERBULIEZ a rencontré une difficulté analogue, puisque le manuscrit ne comprend pas moins de dix gros volumes in-8°, de 500 pages chacun. Elle l'a résolue, semble-t-il, en laissant de côté la plus forte part du premier volume, « trop intime et trop personnel pour être imprimé », et en supprimant bon nombre de pièces citées tout au long par Cornuaud³. Celui-ci, « natif »⁴ de Genève, « monteur de boîtes »⁵ comme son père, puis professeur de mathématiques, devint, à partir de 1777, un véritable chef de parti et se fit de bonne heure connaître et craindre par ses pamphlets. Les discordes civiles entre les constitutionnaires, les représentants⁶ et les natifs jusqu'à la prise d'armes du 15 février 1770; l'établissement et les conséquences du code Duroveray jusqu'à l'occupation de Genève par les troupes françaises et piémontaises en avril 1782; la Révolution du 26 janvier 1789 et l'histoire du gouvernement révolutionnaire jusqu'au mois d'août 1795 : c'est, en somme, toute la vie politique de Genève pendant vingt-cinq ans qu'Isaac Cornuaud nous raconte en racontant sa propre vie. Ses Mémoires intéresseront donc surtout les Genevois. Mais l'influence de la Révolution française fut si

1. Aimé Champollion en publia quelques fragments, sans nom d'auteur, dans la *Nouvelle revue encyclopédique*, de 1846 à 1848. Mais ce fut en réalité un article d'Aubertin, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} novembre 1871, qui fit connaître le journal de Hardy.

2. *Mémoires d'Isaac Cornuaud sur Genève et la Révolution, de 1770 à 1795*, publiés avec une notice biographique, des notes et une table des noms, par M^{lle} Émilie Cherbuliez. Genève, A. Jullien, 1912, in-8°, xxxix-762 p.

3. C'est là sans doute ce que signifie la première phrase de l'introduction : « En publiant aujourd'hui, dans ce qu'ils ont d'essentiel, ... » Mais, comme les suppressions opérées dans le tome I du manuscrit ne sont pas apparentes, le lecteur conserve un doute, qu'une indication plus précise aurait probablement pu lui éviter.

4. On appelait alors *natifs*, à Genève, les descendants des réfugiés qui avaient reçu de l'État la qualité d'*habitants*. Les natifs étaient exclus des fonctions publiques et ne jouissaient même pas sans restriction des droits civils.

5. Fabricant de boîtiers de montres.

6. Les *constitutionnaires* étaient les partisans de la Constitution, c'est-à-dire du Conseil et du régime établi. Les *représentants* formaient, dans la bourgeoisie, l'opposition : on les appelait ainsi parce qu'ils usaient, contre le Conseil, du droit de *représentation*, c'est-à-dire de remontrance que leur avait accordé un édit de 1707.

grande à Genève, les relations entre la petite République et la France furent si étroites qu'ils ne sauraient nous laisser indifférents. Cornuaud, d'ailleurs, n'a pas exercé qu'à Genève son talent de pamphlétaire; de passage à Paris, dans les premiers temps de la Législative, il y fréquenta Mallet du Pan, qui le conduisit chez Malouet, et, du 26 novembre 1791 au 1^{er} janvier 1792, il ne publia pas moins de dix-neuf brochures, pour « animer la masse des honnêtes citoyens contre l'horrible faction des Jacobins ». On sait assez qu'il n'y réussit pas. « Je sentis, écrit-il, que nous jouions un jeu à nous faire couper le cou fort inutilement », et l'intendant de la liste civile, Laporte, essaya en vain de le retenir¹.

Je ne sais s'il serait toujours très prudent d'accepter, sans le contrôler, le témoignage de Cornuaud. Sa sincérité n'est pas douteuse; mais l'ardeur de ses passions et de ses haines l'est encore moins. Elle anime d'ailleurs tout son récit de la première ligne jusqu'à la dernière, si bien qu'à travers ces sept cents pages de petit texte et le détail infini des intrigues, l'intérêt ne faiblit pas un moment².

On ne saurait en dire autant des *Journaux inédits de Jean Desnoyers et d'Isaac Girard* qu'a cru devoir publier M. Pierre DUFAY³. Les quelques pages du journal de Desnoyers, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Blois, sont d'une rare insignifiance. Quant à Isaac Girard, pensionnaire au même hôpital, M. Dufay nous dit lui-même qu'il n'était qu'un ivrogne, un quémendeur, un cuistre, et que sa prose « est celle d'un savetier ». Son ouverture d'esprit aussi. Girard a noté inlassablement les enterrements célébrés à la paroisse voisine; les lettres qu'il écrivait ou recevait; les petits cadeaux qu'on lui faisait, bouteilles de vin, d'eau-de-vie ou « bouts de tabac ». Il y en a cent cinquante pages avec force notes. Celles-ci ont permis à M. Dufay de prouver une érudition locale remarquable, mais bornée à l'horizon d'un petit horloger blésois.

La correspondance du comte d'Albi de Belbèze, conseiller au parlement de Toulouse, et de la comtesse sa femme, éditée par M. Auguste PUIS⁴, n'a pas non plus un gros intérêt pour l'historien.

1. Le passage relatif au séjour de Cornuaud à Paris se trouve au ch. xvi, pages 489 à 496. A ce moment, Cornuaud était entré, pour y tenir les livres et la correspondance, dans la manufacture de lampes fondée par Argand à Versoix.

2. On peut signaler, dans les premiers chapitres, tout ce que nous dit Cornuaud des services rendus aux natis par Voltaire, qui recevait les chefs du parti à Ferney, dirigeait leurs démarches et parfois rédigeait leurs suppliques.

3. Pierre Dufay, *Journaux inédits de Jean Desnoyers et d'Isaac Girard*. Paris, Champion, 1912, in-8°, 287 p.

4. Auguste Puis, *Une famille de parlementaires toulousains à la fin de*

Mais elle est agréable à lire et elle ne sera pas inutile. Elle ne nous renseigne guère sur les travaux des deux commissions du parlement de Toulouse qui, de septembre 1783 à février 1784, puis en 1785, furent chargées de rechercher et de redresser les abus commis par les justices locales en Gévaudan et pays voisins. Le conseiller y fait preuve de très peu de curiosité d'esprit et ne s'intéresse guère, en dehors des devoirs de sa charge, qu'aux réceptions officielles et mondaines. Mais les lettres de la comtesse, enjouées et simples, nous font pénétrer dans la vie intime des parlementaires toulousains à la fin de l'Ancien Régime. Nous y trouvons, en particulier, des détails intéressants sur la fortune des d'Albis, fortune médiocre, composée presque uniquement de terres, dont le père, Denis d'Albis, surveille de près l'exploitation, au milieu de ses valets et de ses bordiers. C'est à l'aide d'un grand nombre de documents analogues à ceux que nous présente ici M. Puis que nous pourrions mieux connaître la société provinciale au XVIII^e siècle.

Trois recueils de textes se rapportent à l'histoire des doctrines économiques au XVIII^e siècle. C'est d'abord le tome I des *Œuvres de Turgot*, dont M. Gustave SCHELLE¹ nous offre une édition nouvelle. On sait tous les services qu'a déjà rendus M. Schelle à la connaissance des économistes du XVIII^e siècle, en particulier des physiocrates, ainsi que de Turgot lui-même et de son œuvre. L'édition dont il nous apporte le premier volume était attendue. Elle corrigera, sur bien des points, celle de Daire; surtout elle la complètera grâce à la correspondance de Dupont de Nemours communiquée à M. Schelle par un des descendants de l'économiste, le colonel Dupont de Nemours, sénateur des États-Unis, et plus encore grâce au dépouillement méthodique des papiers de Turgot conservés au château de Lantheuil, ancienne résidence des Turgot de Saint-Clair. M. Schelle a d'ailleurs voulu nous donner, non pas seulement une édition des œuvres, mais un véritable recueil historique, où trouveront place bien des documents relatifs à la vie et à l'activité administrative du grand ministre. Son tome I se compose de deux parties, qui se retrouveront évidemment dans tous les autres : un fragment de la biographie de Turgot (la jeunesse, jusqu'en 1761); un recueil des écrits et documents appartenant à la même période.

L'Ancien Régime. Correspondance du conseiller et de la comtesse d'Albis de Belbèze (1783-1785). Paris, Champion, et Toulouse, Privat, 1913, in-8°, 279 p.

1. *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, avec une biographie et des notes, par Gustave Schelle. T. I (jusqu'en 1761). Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, 682 p.

La biographie est écrite sans aucune recherche littéraire. Elle est, nous dit l'auteur, « la suite et le développement » d'une autre étude, celle qui parut en 1909. Comme dans celle-ci, nous y trouvons surtout des renseignements précis, des documents, des discussions critiques. Elle sera très utile. Nous y suivons Turgot au séminaire de Saint-Sulpice; à la maison de Sorbonne, dont il fut prieur; et, bientôt après qu'il eut abandonné l'état ecclésiastique, au Conseil du roi, où il entra comme maître des requêtes dès 1753, à 26 ans. Dans la seconde partie, nous trouvons un assez grand nombre d'écrits, — lettres, réflexions, fragments, — qui sont publiés ici pour la première fois¹ et qui viennent surtout des archives de Lantheuil. Les idées qui seront plus tard celles de Turgot commencent à y apparaître, mais toutes mêlées encore d'idées mercantilistes; elles ne se dégagent vraiment qu'à propos de certaines questions, celles, par exemple, du commerce des grains, du prêt à intérêt et de la liberté du travail².

Les œuvres de Turgot auraient trouvé leur place naturelle dans la *Collection des économistes et des réformateurs sociaux de la France*, si l'ampleur de l'édition conçue par M. Schelle ne les en avait écartées. La *Collection* nous a d'ailleurs donné, en 1912, les *Principes de la science morale et politique sur le luxe*, par Nicolas Baudeau³, et les *Recherches et considérations sur la population de la France*⁴, que M. René GONNARD attribue décemment à Moheau. Les *Principes* ne sont qu'un opuscule, intéressant surtout pour la connaissance de la doctrine physiocratique. Pour Baudeau, comme pour le marquis de Mirabeau, le *luxe* est « un superflu de dépenses préjudiciable à la reproduction des richesses d'une nation », et il ne se confond pas avec la prodigalité qui peut être nuisible au prodigue sans l'être à la nation même.

1. M. Schelle a eu soin de distinguer, à la table, par deux astérisques les documents entièrement inédits et par un seul ceux dont le texte avait été jusqu'ici incomplètement ou inexactement publié. Ils sont nombreux. Mais pourquoi M. Schelle a-t-il laissé imprimer : une seule astériscue?

2. Les deux écrits inédits les plus intéressants à ce point de vue sont certainement les *Remarques sur les notes qui accompagnent la traduction de Child* et le *Plan d'un ouvrage sur le commerce, la circulation et l'intérêt de l'argent, la richesse des États*. M. Schelle les date de 1753.

3. Nicolas Baudeau, *Principes de la science morale et politique sur le luxe et les lois somptuaires*, publié avec une introduction par A. Dubois (collection des *Économistes et des réformateurs sociaux de la France*). Paris, Geuthner, 1912, in-8°, xix-33 p.

4. Moheau, *Recherches et considérations sur la population de la France* (1778), publié avec une introduction par René Gonnard (même collection). Paris, Geuthner, 1912, in-8°, xxviii-302 p.

Baudeau systématise cette idée; il qualifie le luxe de délit et en distingue le *faste*, qui est de deux sortes, *faste* de consommation ou *faste* de décoration; il étudie enfin de ce point de vue les lois somptuaires qu'il critique parce qu'elles sont l'œuvre de l'ignorance et qu'elles s'attaquent indistinctement au *faste*, qui est licite, et au luxe que la société a le droit et le devoir de réprimer. Toute cette théorie est clairement exposée par M. A. DUBOIS dans sa préface. Quant au livre publié sous le nom de Moheau, qu'il ait été écrit, comme le voudrait Molinari, en collaboration avec Monthyon, ou que Moheau se soit simplement servi, comme le croit M. Gonnard, des documents que Monthyon lui fournissait, on sait déjà quelle en est l'importance. Ce n'est pas seulement un des premiers traités de démographie en langue française. Il faut louer le bon sens de l'auteur, sa prudence critique, qui n'est nullement stérilité ou timidité, car le livre est plein de vues originales qui n'ont rien perdu de leur intérêt¹.

Enfin, parmi les publications de documents, j'ai plaisir à signaler encore le petit volume de M. LÉON CAHEN sur les *Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV*². Il fait partie de la *Collection de l'histoire par les contemporains*, qui rendra tant de services à l'enseignement quand elle sera un peu plus avancée. Après une courte introduction, précise, et qui ne dit que le nécessaire, sur l'organisation des parlements et sur l'origine des querelles religieuses au XVIII^e siècle, M. Cahen a reproduit les passages essentiels des principaux textes en les reliant par une brève analyse et en ajoutant à chaque chapitre une biographie sommaire.

Si l'on a, en 1912 et 1913, publié plus de documents relatifs au XVIII^e siècle qu'au XVII^e, les travaux originaux sont, par contre, moins nombreux sur le dernier siècle de l'Ancien Régime que sur le règne personnel de Louis XIV. Y faut-il voir une orientation

1. Signalons, en particulier, les idées de Moheau sur les avantages économiques d'une population concentrée, au point de vue du « travail combiné » (division du travail); sur le problème de la relation nécessaire entre la population et les subsistances (d'après Moheau, un véritable néomalthusianisme aurait sévi de son temps « jusque dans les villages »); sur l'utilité qu'il y aurait à ce que la science nous apprit « quelle est la quantité proportionnelle de matière nutritive que contient chaque espèce de denrée » et nous donnât « une échelle de graduation des qualités nutritives de chaque espèce d'aliment ». Sur ce dernier point, c'est à peine si la médecine (avec les travaux de M. le doyen Landouzy, par exemple) entre dans la voie que lui indiquait Moheau.

2. Léon Cahen, *les Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV* (collection de l'Histoire par les contemporains). Paris, Hachette, 1913, in-16, 112 p., 6 grav.

nouvelle des études historiques ou le simple effet passager d'un hasard? Je ne sais. Mais je n'aurai guère à signaler, dans cette dernière partie du Bulletin, que de courtes monographies et peu d'œuvres importantes.

M. le marquis DE SÉGUR continue son étude du règne de Louis XVI avant 1789. Après son *Louis XVI et Turgot*, il nous donne un *Louis XVI et Necker*¹. On risquerait fort d'être injuste envers lui si l'on y cherchait une étude approfondie de l'œuvre de Necker pendant son premier ministère. M. le marquis de Ségur se défend lui-même de traiter les questions financières autrement que de façon très rapide et superficielle. Il argue de son incompétence. On aurait donc mauvaise grâce à insister. Dans son livre, il ne faut chercher que la moindre partie du sujet : l'histoire politique de cinq années de l'Ancien Régime, au sens où on l'entendait autrefois, c'est-à-dire surtout l'histoire des intrigues de cour. Dans ce cadre étroit, il n'était guère possible que M. de Ségur nous donnât un tableau très renouvelé. Peut-être aussi la critique des documents a-t-elle été parfois un peu rapide. Mais les gens du monde ne liront pas sans plaisir *Au couchant de la monarchie*. Ils y trouveront un récit agréable et facile, où l'auteur, sans se contraindre à une impartialité laborieuse, ne cherche pas non plus à pallier les fautes de la royauté à son déclin².

Il ne suffit pas qu'un roman soit strictement historique pour qu'il soit un livre d'histoire. Le dernier ouvrage de M. Ernest DAUDET, *Un drame d'amour à la cour de Suède*³, n'est qu'un roman, bien que l'auteur ait consulté de multiples dépôts d'archives, ceux de Stockholm, de Naples, de Berlin, de Moscou, d'Helsingfors et de Paris. Les malheurs de la belle Madeleine de Rudenschold, l'exil du baron d'Armfelt n'intéresseront que médiocrement les historiens. Sans doute le baron d'Armfelt a-t-il été, un moment, le favori de Gustave III. Je veux bien croire aussi, puisque l'annonce du volume en librairie nous l'affirme, que la rancune du gouvernement

1. Marquis de Ségur, *Au couchant de la monarchie. Louis XVI et Necker* (1776-1781). Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8°, 456 p. avec un portrait de Necker.

2. Il va sans dire que le livre est agréablement écrit. Pourtant, ne peut-on pas, sans trop de pédanterie, regretter qu'un membre de l'Académie française laisse passer une phrase comme celle-ci : « Les ennemis du ministre (Saint-Germain) ne manquèrent pas d'exploiter contre lui cette irritation générale; et peu à peu, comme une marée montante, il s'élevait un mouvement qui, des hauts sommets de l'armée, se propageait jusque dans les casernes. »

3. Ernest Daudet, *Un drame d'amour à la cour de Suède* (1784-1795). Paris, Hachette, 1913, in-16, ix-265 p.

suédois à son égard « faillit déchaîner la guerre entre la Suède et les Deux-Siciles ». On frémit à cette pensée. Mais ce sont uniquement des aventures d'amour que M. Ernest Daudet nous raconte. Il serait d'ailleurs malaisé de prétendre qu'elles fassent honneur à son héros. On est vraiment un peu écœuré de voir cet homme entretenir, pendant son exil, une active correspondance amoureuse avec sa maîtresse abandonnée et se faire suivre de sa femme, — qu'il prétend aimer toujours, — jusqu'à Naples, où il doit retrouver la princesse Mentschikoff, ce qui ne l'empêche pas d'y nouer aussitôt (j'emploie les termes indulgents de M. Daudet) « une intimité affectueuse et confiante » avec une jolie Anglaise, Lady Anne Hatton! Pourtant, M. Ernest Daudet réserve toute son indignation pour « l'horreur des mesures » prises par le régent de Suède contre l'exilé, qui s'efforçait innocemment de décider Catherine II à délivrer sa patrie du « jacobinisme »¹.

Quelques études d'histoire administrative seront infiniment plus utiles. Ce n'est pas que le livre de M. P.-A. ROBERT² ne prête à de sérieuses critiques. La conception même, telle qu'elle est exposée dans l'Introduction, m'en paraît bien contestable. M. P.-A. Robert, qui a fait le dépouillement complet des registres de délibérations et d'arrêtés du parlement d'Aix, n'a pas voulu se borner à réunir et à publier les principaux textes, comme Flammermont l'a fait pour les remontrances du Parlement de Paris. Il a préféré « reconstituer la vie politique et intellectuelle » de la cour provençale « à l'aide de ses propres délibérations ». Mais bien qu'il ait parfois, nous dit-il, consulté les mémoires du temps ou d'autres fonds d'archives, — auxquels il ne renvoie pas, — « pour contrôler certains détails », il reconnaît que son livre est « un simple exposé de faits et de doctrines d'après une source unique » et qu'il révèle « le contenu encore ignoré des arrêtés et des remontrances, — rien de plus ». Dans ces conditions, le tableau que M. Robert a composé, en couplant ensemble, sans les signaler par des guillemets, des « emprunts littéraires aux textes parlementaires », a-t-il plus de portée qu'une simple analyse de ces textes et ne présente-t-il pas ce danger très

1. Il est permis, dans un livre qui est presque un roman et chez un historien qui ne néglige pas la forme, de regretter quelques phrases malheureuses : « La foudre planait sur son bonheur... » (p. 60), ou : « Il voyait dans l'impératrice Catherine l'instrument le plus actif et le pivot le plus solide d'une coalition des puissances monarchiques » (p. 70). — L'orthographe des noms suédois est hésitante. Pourquoi Lowenhielm, p. 9, et Lofvenhjelm, p. 274?

2. P.-Albert Robert, *les Remontrances et arrêtés du parlement de Provence au XVIII^e siècle (1715-1790)*. Paris, Arthur Rousseau, 1912, in-8°, 687 p.

grave que l'auteur semble prendre à son compte les théories officielles des parlementaires et croire à leur réalité, même alors que les formules qui les expriment sont de style¹.

Du moins est-il incontestable que M. P.-A. Robert a fait ses dépouillements en conscience et qu'on pourra trouver dans son livre, — avec moins de sécurité et sous une forme moins précise que dans un recueil de textes, — d'assez nombreux renseignements sur l'histoire du parlement de Provence au XVIII^e siècle. On y lira avec intérêt, en particulier, le récit des débats passionnés qu'y provoqua l'affaire des Jésuites. On y notera que le parlement d'Aix fut, jusqu'en 1748, la plus docile des cours souveraines; qu'il ne prit aucune part à l'agitation qui suivit le lit de justice de 1718; que longtemps il n'eut pas, semble-t-il, « une conscience très nette de son étroite solidarité d'intérêt avec les autres parlements »; qu'il n'adhéra que tardivement à la théorie des classes et que la réforme de Maupeou ne parait pas avoir rencontré en Provence « la moindre opposition »².

Dans le livre de M. METZGER³, au contraire, la sûreté de la méthode est parfaite. C'est une monographie d'histoire locale, net-

1. Ce sont ces formules qui permettent à M. P.-A. Robert d'énoncer, sans restriction aucune et avec un parfait sérieux, des affirmations comme celles-ci : « Il (le parlement d'Aix) défend avec vigueur les droits de la souveraineté et tous ses efforts n'ont d'autre objet, d'autre ambition que de servir le monarque et de lui plaire. Afin de seconder ses desseins, pour assurer la félicité du peuple et des réformes utiles, il est prêt même à souffrir la diminution de la fortune privée de ses membres et chaque officier offre de sacrifier son repos et même sa vie sans se plaindre, s'il le faut. »

2. Comme M. P.-A. Robert s'abstient, de propos délibéré, de toutes critiques, voire même de simples rapprochements (p. 3), il arrive, lorsque les textes auxquels il emprunte se contredisent, qu'il se contredit scrupuleusement avec eux. Il avoue, par exemple, que les « preuves de capacité » exigées des futurs magistrats ne prouvaient pas grand'chose; mais, ajoute-t-il : « Une longue expérience leur tenait bientôt lieu de science »; ce qui ne l'empêche pas de dire ensuite que les nouveaux conseillers allaient aux Enquêtes, où ils avaient très peu d'occupation et « ne pouvaient acquérir toutes les connaissances utiles et l'expérience nécessaire ». — C'est aussi par scrupule de reproduire jusqu'au ton même des documents utilisés, qu'en racontant l'affaire des Jésuites M. P.-A. Robert prend alternativement parti, avec ses textes, pour le parlement et pour les Jésuites : « Le parlement... allait mener plus vigoureusement encore le bon combat entre l'esprit jésuite »; et, quelques pages plus loin : « Les Pères, justement irrités contre des arrêts vexatoires et spoliateurs... » C'est vraiment pousser un peu loin l'impartialité.

3. Paul Metzger, *Contribution à l'étude de deux réformes judiciaires au XVIII^e siècle. Le Conseil supérieur et le Grand Bailliage de Lyon (Annales de l'Université de Lyon, II, fasc. 27)*. Lyon, A. Rey, et Paris, Aug. Picard, 1913, in-8°, 446 p.

tement limitée. M. Metzger a étudié, aussi complètement qu'il le pouvait, deux institutions éphémères des derniers temps de l'Ancien Régime, le Conseil supérieur créé à Lyon par Maupeou et le Grand Bailliage organisé par Lamoignon. Mais M. Metzger prouve une fois de plus, par le fait, qu'une bonne étude d'histoire locale peut être infiniment plus instructive que ne le ferait prévoir son titre. Celle-ci ne nous renseigne pas seulement sur le Conseil supérieur et sur le Grand Bailliage; elle ne nous aide pas seulement à mieux comprendre les réformes judiciaires de Maupeou et de Lamoignon, mais encore, de façon plus générale, l'organisation et le fonctionnement de la justice sous l'Ancien Régime. Et M. Metzger peut légitimement indiquer, comme une des conclusions de son livre, cette double idée, qui en dépasse singulièrement le cadre étroit : que les réformes partielles tentées par l'Ancien Régime ne pouvaient réussir, mais que dans ces tentatives avortées, dans les critiques formulées alors contre les institutions monarchiques, se trouvent les véritables origines de la réorganisation administrative réalisée par l'Assemblée constituante. Ainsi les faits rappellent aux historiens la continuité de l'histoire et l'impossibilité où nous sommes de comprendre l'œuvre révolutionnaire en l'isolant de l'Ancien Régime.

M. Metzger a le grand avantage d'être, à la fois et à titre égal, un juriste et un historien. Son livre, nous dit-il, est une étude d'histoire faite du point de vue juridique. Et il est vrai que certains chapitres n'auront guère d'intérêt que pour les juristes : tels ceux qui traitent de la jurisprudence du Conseil supérieur en matière civile et criminelle, puisque, de l'aveu même de M. Metzger, celle-ci « n'a rien de particulier » et ne contribue donc en rien à caractériser l'individualité historique du Conseil. Mais ce sont là des exceptions. Presque toujours, le juriste et l'historien collaborent, et c'est dans leur réalité historique, dans leur fonctionnement que M. Metzger étudie les institutions. Dès lors, sa précision juridique ne fait que rendre plus instructives certaines pages, comme celles où il définit le pouvoir réglementaire du Conseil supérieur ou ses rapports avec les communautés¹.

Deux autres études d'histoire administrative locale sont bien loin d'avoir l'ampleur du livre de M. Robert ni la réelle importance de

1. P. 283 et suiv., et ch. ix. — M. Metzger abuse vraiment des initiales. Passe encore pour C. S. (Conseil supérieur), P. G. (procureur général) ou G. B. (grand bailliage), bien que je ne voie aucune bonne raison de ne pas écrire les mots en toutes lettres. Mais quand s'y ajoutent le L. G. (lieutenant général), les L. P. (lettres patentes) et même des initiales remplaçant des noms propres par abréviation, comme P. T. (Peste Turenne, un banquier), P. (Pulligneu), B. (Bonichon), etc..., la lecture exige vraiment un effort d'attention bien

celui de M. Metzger; mais elles ont leur intérêt l'une et l'autre et, dans des domaines très différents, aboutissent à des conclusions identiques. M. le chanoine LOOTEN¹ nous raconte comment fut accueillie en Flandre maritime la réforme municipale tentée par Choiseul; M. X. EUDE² nous dit ce que devint le projet d'agrandissement de Granville, étudié et proposé, dès 1749, par le corps royal du génie, dont Granville dépendait en sa qualité de place forte. Là il s'agit d'une réforme d'intérêt général; ici d'un projet local, mais inspiré uniquement par des considérations d'utilité publique: Granville, en effet, enrichie par la pêche de la morue et par la course, étouffait, vers le milieu du XVIII^e siècle, dans son enceinte étroite, alors que le Roc offrait encore de vastes espaces libres. Mais, ici et là, des intérêts particuliers s'opposent à l'intérêt général, et l'administration royale, divisée, reste impuissante. En Flandre, les Magistrats des villes prétendent que le roi, en faisant élire les municipalités, viole les privilèges consentis à la province par Louis XIV, et, contre le ministre, ils sont soutenus par le subdélégué général de l'intendant, un sieur de Lenglé, qui se procure à la cour l'appui du prince de Soubise, rédige mémoire sur mémoire et réussit à empêcher l'exécution des édits jusqu'à la chute de Choiseul. Quant au projet d'agrandissement de Granville, la municipalité n'en veut point, parce qu'elle est composée de notables qui tous sont propriétaires en ville et craignent une baisse des loyers. Or, l'intendant est bien loin, — à Caen; — il ne sait comment découvrir la vérité déformée par les coteries; il craint de se compromettre; il est circonvenu par son subdélégué à Coutances, M. de La Mombrière, qui se trouve être le beau-père du maire de Granville, très hostile au projet; et, les événements aidant, la question n'est pas encore résolue lorsque survient la Révolution. Or, quelles sont les conclusions de M. Looten, comme de M. Eude? Ce n'est pas seulement l'impuissance où se trouve l'administration d'ancien régime d'accomplir la moindre réforme; c'est aussi que cette impuissance éveille enfin l'esprit public. M. Looten note qu'en Flandre maritime les partisans de la

inutile. — La bibliographie de M. Metzger est clairement disposée et paraît complète. Il y a un index, mais incomplet; il ne contient qu'un choix de noms de personnes, de lieux et d'institutions, destiné surtout aux historiens de la région lyonnaise.

1. Chanoine Looten, *la Réforme municipale du duc de Choiseul (1764-1766) et son échec dans la Flandre maritime*. Lille, 1912, 118 p. Une introduction de 63 pages précède la publication, en totalité ou en extraits, de mémoires rédigés par les adversaires et les partisans de la réforme municipale.

2. X. Eude, *le Corps royal du génie et les projets d'agrandissement de Granville au XVIII^e siècle*. Granville, 1912, in-8°, 71 p.

réforme municipale, s'ils échouèrent, apprirent à se concerter et à n'attendre le succès que de leur initiative et de leur activité : en 1789, ce seront eux qui prépareront les élections aux États-Généraux. M. X. Eude croit de même que l'opposition de la municipalité au projet de ville nouvelle a forcé les bourgeois de Granville « à discuter en commun, à se grouper pour la défense de leurs intérêts, tout en prenant volontairement pour guides les hommes qui montraient le plus d'intelligence et de résolution ». Et tous deux en viennent en somme, sous des formes particulières, à la conclusion plus large de M. Metzger : l'échec des réformes tentées à la fin de l'Ancien Régime prépare le succès de celles que la Révolution réalisera.

L'histoire des idées au XVIII^e siècle n'a été représentée, en 1913, que par une brochure de M. Maurice JUSSÉLIN sur *Helvétius*¹ et par un petit livre de M. le chanoine MARCEL sur *le Frère de Denis Diderot*², Didier-Pierre Diderot, grand archidiacre du diocèse de Langres. M. Jusselin publie et commente quelques lettres d'Helvétius à Collin, secrétaire et homme d'affaires de M^{me} de Pompadour, et ces lettres conservées à la bibliothèque de Chartres prouvent que, si Helvétius put rester paisiblement en France après la condamnation du livre *De l'Esprit*, ce fut surtout à M^{me} de Pompadour qu'il le dut. M. le chanoine Marcel a profité du centenaire de Denis-Diderot pour célébrer le frère de celui-ci, chanoine de Langres ; il déplore que « la conspiration du silence » ait fait oublier le dernier, qui, dit-il, n'a pas eu besoin « d'être quelque chose pour être quelqu'un » ; il ne laisse passer, d'ailleurs, aucune occasion de parler aussi du grand Diderot, et sans bienveillance. Du moins nous donne-t-il quelques renseignements intéressants sur « la grande œuvre » de Didier-Pierre, l'établissement des écoles chrétiennes à Langres.

Deux études d'histoire militaire n'ont pas beaucoup plus d'importance. Le Major Z.³, qui est évidemment un officier étranger, bien qu'il écrive très correctement notre langue, nous raconte, par le menu, les deux campagnes de 1744 aux Pays-Bas, de 1745 sur le Rhin et sur le Mein. Les opérations militaires sont décrites en grand

1. Maurice Jusselin, *Helvétius et M^{me} de Pompadour. A propos du livre et de l'affaire « De l'Esprit »*. D'après des lettres inédites. Le Mans, 1913, in-8°, 58 p. — La lettre du 15 décembre 1759 sur les agissements du P. Plesse (p. 47) est bien amusante.

2. Chanoine Marcel, *le Frère de Diderot, Didier-Pierre Diderot*. Paris, Champion, 1913, in-8°, xiii-213 p. Ouvrage pourvu de l'imprimatur.

3. Major Z., *la Guerre de la Succession d'Autriche. Campagne de 1744 dans les Pays-Bas. Opérations militaires sur le Rhin et sur le Mein en 1745*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 205 p.

détail, avec un très louable souci de précision et de clarté; elles ne sont jamais isolées des négociations, qui les accompagnent et souvent les expliquent; le récit en est d'ailleurs précédé d'un exposé très sobre et très net de la situation politique à la fin de 1743. C'est dire que la publication du major Z. rendra service¹. Les conclusions qui s'en dégagent ne sont pas neuves, mais du moins apparaissent-elles en pleine lumière: c'est la façon hésitante dont la guerre est conduite, aussi bien du côté autrichien que du côté français, et c'est l'incapacité des chefs, aussi bien d'Arenberg ou de Batthyani que de Conti ou de Maillebois. Le capitaine LATREILLE² a entrepris de reviser le procès des officiers du Royal-Comtois, condamnés en 1773 pour rébellion contre leur colonel, le chevalier de Lamotte; il s'est surtout servi du rapport présenté à l'Assemblée nationale, au nom de son comité militaire, qui proposa et obtint, en 1791, la réhabilitation des condamnés. Il insiste sur le rôle équivoque de Montbarey, protecteur avéré du chevalier de Lamotte, qui se fit charger, comme inspecteur du régiment, de la première enquête, et conduisit tout le procès en réunissant les fonctions, pourtant incompatibles, de rapporteur et de procureur du roi. C'est en effet un bel exemple d'arbitraire.

Bien que le livre de M. LE GLAY se présente sous le titre général d'*Histoire de la conquête de la Corse par les Français*³, il traite, en réalité, d'une époque très antérieure à la conquête. Le vrai sujet n'est indiqué que par le sous-titre: *la Corse pendant la guerre de la Succession d'Autriche*. C'est d'ailleurs bien moins une étude d'histoire militaire que d'histoire diplomatique. Après avoir raconté naguère l'aventure de Théodore de Neuhoff, roi de Corse, M. Le Glay nous dit les efforts de l'Angleterre, pendant la guerre de la Succession d'Autriche, pour écarter de la Corse les ambitions françaises ainsi que celles de la maison de Savoie et préparer le succès de ses propres convoitises. Le récit est très nourri, mais bien dispersé: on passe sans cesse d'un épisode à l'autre, et cette allure sautillante n'empêche pas bien des lenteurs. Le style est pittoresque, mais vise un peu trop à l'effet. Enfin, M. Le Glay ne se dégage pas assez des intrigues au milieu desquelles il nous guide, mais qui lui

1. Les références aux archives de Paris et de Vienne, — surtout de Vienne, — sont nombreuses. Mais le major Z. n'a pas dressé de bibliographie.

2. Capitaine Latreille, *Un procès militaire sous l'Ancien Régime: l'affaire du régiment Royal-Comtois (1773-1791)*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 130 p.

3. André Le Glay, *Histoire de la conquête de la Corse par les Français. La Corse pendant la guerre de la Succession d'Autriche* (Mémoires et Documents publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert de Monaco). Monaco et Paris, 1912, in-8°, XII-267 p.

font oublier parfois ce qui se passe en dehors d'elles. Dans cette histoire où Gênes apparaît au premier plan, on s'étonne de ne rencontrer aucune mention de faits qui n'ont pas pu ne pas influencer sur sa politique, comme l'alliance d'Aranjuez, conclue par la République, le 1^{er} mai 1745, avec la France et l'Espagne, ou comme l'entrée des Impériaux dans la ville, le 6 septembre 1746, et le soulèvement qui les en chassa.

HISTOIRE LOCALE. — Je n'aurai, sous cette rubrique, à signaler cette année qu'un ouvrage. Encore peut-on se demander s'il appartient vraiment à la critique, bien que l'auteur, après l'avoir fait imprimer, en 1906, pour « un petit cercle de parents et d'amis », ait cédé à d'amicales instances et lui ait donné, par une nouvelle édition, « une plus grande publicité ». C'est pour ses enfants que le marquis Melchior de Vogüé a entrepris de raconter l'histoire d'*Une famille vivaroise*¹, qui est la sienne; il a voulu faire, avant tout, « une œuvre de piété familiale » et il n'a pas manqué d'en avertir le lecteur dans l'avant-propos. Aussi aurait-on mauvaise grâce à s'étonner qu'il ait toujours soin de mettre en lumière les vertus de ses ancêtres et jette volontiers une ombre indulgente sur leurs défauts. M. le marquis de Vogüé a d'ailleurs tout à fait raison de dire que « le principal intérêt de cette histoire tient au cadre dans lequel elle se déroule »; qu'elle résume, dans ses traits essentiels, l'histoire du Vivarais tout entière et qu'en la racontant à ses enfants il a écrit, sans que ce fût proprement son but, « une de ces monographies que conseillent et recherchent les spécialistes ». Celle-ci est particulièrement riche, parce que les Vogüé jouèrent de bonne heure en Vivarais un rôle de premier plan; parce que c'est la vie même du pays que nous apprenons à connaître en étudiant leur vie familiale, et que le marquis de Vogüé, en écrivant ce récit, qui semblera peut-être un peu long et monotone à certains lecteurs, mais qui est toujours précis et sincère, a trouvé l'occasion de nous décrire tous les aspects de la vie provinciale en Vivarais, depuis le haut moyen âge jusqu'aux premières années du XIX^e siècle².

G. PAGÈS.

1. *Une famille vivaroise. Histoires d'autrefois racontées à ses enfants*, par le marquis de Vogüé, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nouvelle édition. Paris, Champion, 1912, 2 vol. in-8°, vii-378 p. et 370 p.

2. Il va sans dire que le marquis de Vogüé a tiré grand profit des livres de raison de la famille de Vogüé, qui forment une série continue de 1669 à la Révolution.

HISTOIRE DE FRANCE

DE 1800 A NOS JOURS

ET QUESTIONS GÉNÉRALES DE POLITIQUE CONTEMPORAINE.

I. 1800-1814. — La *Correspondance inédite de Napoléon I^{er} conservée aux archives de la Guerre*, que publient le regretté lieutenant-colonel PICARD et M. Louis TUETÉY¹, en est arrivée aux années 1809-1810 avec le tome III, qui comprend près de deux mille pièces. Ce sont surtout des ordres à Clarke ou à Berthier, ou des décisions sur les questions-proposées par le ministre de la Guerre. Il y en a beaucoup dont l'intérêt paraît mince : on consultait Napoléon pour une remise de 100 francs à accorder sur les frais de la pension d'un vélite de la garde. Mais sur le recrutement et le commandement des corps de troupe, l'entretien des places fortes, les préparatifs de la campagne de 1809, il y a des documents importants. Souhaitons qu'un index méthodique permette bientôt de les retrouver dans ce volumineux recueil.

Les tomes VII et VIII de la *Correspondance de Murat*, que publie M. LE BRETHON², se rapportent aux années 1809 et 1810. Murat est à Naples le plus souvent, mais vient à Paris en novembre 1809 et en mars 1810. Il est fort mécontent de ne pas avoir pris part à la campagne d'Autriche et du rôle que Napoléon lui a donné dans l'arrestation du pape et du cardinal Pacca. Le différend s'accroît à propos du système continental et du mariage avec Marie-Louise, que Murat désapprouve. On trouve dans ces deux volumes, surtout dans le premier, un certain nombre de lettres de Napoléon, inédites en tout ou en partie.

Les *Mémoires de A.-C. Thibaudeau*³, qui viennent de paraître par les soins d'un éditeur anonyme, ne sont pas une réédition des recueils que lui-même publia sous différents titres avant et après

1. E. Picard et Louis Tuetey, *Correspondance inédite de Napoléon I^{er} conservée aux archives de la Guerre*, t. III (1809-1810). Paris, Charles-Lavauzelle, 1913, in-8°, 962 p.

2. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, publiés par S. A. le prince Murat, avec une introduction et des notes par Paul Le Brethon, t. VII et VIII. Paris, Plon, 1913-1914, in-8°, 506 et 498 p. (grav.); prix : 7 fr. 50 le vol.

3. *Mémoires de A.-C. Thibaudeau (1789-1815)*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 561 p.

1830. Il s'agit ici de sa vie politique sous le Consulat et l'Empire, et principalement de sa carrière administrative comme préfet de la Gironde et des Bouches-du-Rhône. Thibaudeau réussit bien dans ces deux postes, et il fut maintenu en place jusqu'en 1814. Mais il était desservi auprès du maître par des ennemis tenaces, et il espéra vainement, pendant dix ans, rentrer au Conseil d'État. Il n'eut même pas de dotation, malgré une promesse de l'Empereur. Pour se garer des intrigues, il correspondait activement avec Portalis, Siméon et la veuve du conseiller d'État Devaines. Les extraits de leurs lettres, qu'il reproduit, sont très intéressants. Lui-même insiste sur son rôle aux Cent-Jours comme membre de la Chambre des pairs. Il était l'ami fidèle et le confident de Fouché, bien qu'il ne s'aveuglât pas sur lui. Les conversations entre eux, qui sont reproduites à la fin du volume, bien que rédigées fort tard, sous Louis-Philippe probablement, sont un document de valeur, dont il faudra faire état. L'éditeur a réduit sa tâche à peu de chose : pas d'index, des notes rares, sommaires et pas toujours très exactes, beaucoup de noms improprement orthographiés et une introduction qui n'est guère qu'un éloge de l'auteur. Sachons-lui gré néanmoins de cette publication, qui rendra service aux historiens et intéressera le public.

Les *Causeries militaires* du général THOMAS¹, parues autrefois dans le *Temps*, ont été réimprimées en quatre volumes, auxquels le fils du général vient d'en joindre un cinquième. Ce sont des comptes-rendus, dont quelques-uns (l'article sur Marbot par exemple) ont bien vieilli.

M. WELSCHINGER² a publié en 1888 une biographie du duc d'Enghien. Depuis, beaucoup de documents nouveaux ont vu le jour, beaucoup d'écrivains ont traité le même sujet. M. Boulay de la Meurthe, surtout, a publié un volumineux et très complet recueil des pièces, françaises et étrangères, relatives au drame du 30 ventôse an XII, et M. Welschinger a mis à profit tous ces travaux pour raconter à nouveau, en y ajoutant certains textes inédits, l'enlèvement d'Ettenheim et l'exécution de Vincennes. Son récit est un peu touffu, coupé par moments, en plein texte, de discussions critiques ou de développements oratoires qui ne sont pas toujours indispensables. Mais il fournit les plus grandes précisions sur chaque détail de l'af-

1. Général Thoumas, *Causeries militaires* (5^e série). Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 430 p.; prix : 3 fr. 50.

2. Henri Welschinger, *le Duc d'Enghien; l'enlèvement d'Ettenheim et l'exécution de Vincennes*, nouvelle édition revue et augmentée. Paris, Plon, 1913, in-8°, 481 p. (portraits et facsimile); prix : 8 fr.

faire, recherche et pèse avec soin les responsabilités et en rejette les principales sur Talleyrand et Bonaparte d'une façon qui paraît tout à fait convaincante.

M. le baron DESPATYS¹ continue d'utiliser les mémoires de Gaillard pour écrire un récit d'accent vif et personnel, quoique d'intérêt inégal, sur la carrière de ce personnage, qui fut de 1795 à 1844 successivement juge et président de la cour criminelle de Melun, conseiller à la Cour de Paris et à la Cour de cassation. Il y a certainement là des faits à retenir, notamment sur le fonctionnement des tribunaux sous l'Empire et les rapports, parfois tendus, des magistrats avec les préfets. Les relations personnelles de Gaillard avec Fouché donneraient de la valeur à son témoignage sur les rapports du duc d'Otrante avec Savary et l'Empereur en 1808-1809. Mais comment utiliser un livre où on ne sait jamais qui parle, l'auteur ou l'arrangeur des mémoires? Comment, lorsqu'on voit citer un « directeur de district » en l'an V, ou une « levée extraordinaire de volontaires » en 1797-1798, savoir si c'est Gaillard qui, écrivant sur ses vieux jours, manque de mémoire ou M. Despatys qui a manqué d'attention?

L'étude de M. Émile GABORY², sur *Napoléon et la Vendée*, est une histoire du département de la Vendée pendant le Consulat et l'Empire, préparée avec soin dans les archives, surtout les archives locales, et qui ajoute aux travaux antérieurs, ceux de Chassin en particulier, un assez grand nombre de détails intéressants. Si parfois l'auteur semble avoir peine à dominer son sujet, si certaines parties paraissent étudiées superficiellement (l'instruction publique et l'état économique, par exemple), s'il manque un tableau précis de la société vendéenne à la fin de l'Empire, si l'on regrette de ne trouver ni table détaillée, ni index, par contre certains chapitres (sur la fondation de la ville de Napoléon, sur la visite de l'Empereur en 1808) sont nouveaux, clairs et instructifs. L'esprit général du récit est modéré et équitable, malgré une certaine mauvaise humeur contre les régimes antérieurs au 18 brumaire. Enfin, le style, sans être toujours aussi simple qu'on le souhaiterait, est remarquablement soigné. Les conclusions ne diffèrent pas sensiblement de celles déjà indiquées par Michelet. La Vendée tenait surtout à ses prêtres. Quand Napoléon les lui eut rendus, elle se rallia à lui, oubliant assez

1. Baron Despatys, *Magistrats et criminels, 1795-1844, d'après les mémoires de Gaillard*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 425 p.; prix : 7 fr. 50.

2. Emile Gabory, *Napoléon et la Vendée*. Paris, Perrin, 1914, in-8°, vi-506 p. (carte); prix : 5 fr.

vite son royalisme et même ce que M. Gabory appelle quelque part son « antimilitarisme ».

M. le commandant DE LA TOUR¹ nous donne du général Duroc une bonne biographie, bornée aux faits essentiels de la vie du grand maréchal, remplie de textes, la plupart inédits, qui le laissent parler lui-même ou renseignent de première main sur sa carrière. Par moments, on désirerait un peu plus de critique, au lieu d'une simple transcription de passages empruntés à Thiers ou à M. Masson; on s'étonne que l'auteur n'ait consulté que des textes et des travaux français sur Duroc, qui eut d'importantes missions à Berlin et en Russie. Mais on ne pourrait souhaiter plus de clarté ni de sobriété dans l'exposé, plus de mesure ni de convenance dans les jugements.

M. le colonel FRIGNET-DESPRÉAUX², qui écrit la vie du maréchal Mortier, son grand-oncle, est tombé dans le défaut commun à beaucoup de biographes; il n'a pas su se borner. Son gros volume ne nous conduit que jusqu'à 1797; l'auteur non seulement suit son héros pas à pas, mais raconte minutieusement, d'après les archives, les opérations de la division et même du corps d'armée où Mortier est employé. Ce travail est bien fait; mais il ne nous apprend pas beaucoup de choses nouvelles sur le héros du livre, et pour l'étude générale des guerres il sera naturellement moins utile qu'un récit historique proprement dit.

Un historien allemand, M. Holzhausen, a récemment réédité les mémoires du médecin wurtembergeois Henri DE ROOS sur la campagne de 1812, qui avaient paru en 1832 à Saint-Petersbourg sans être remarqués. M. le lieutenant-colonel BUAT³ a traduit en français, préface et notes comprises, le livre de M. Holzhausen, et M^{me} LAMOTTE⁴ a traduit l'édition originale, en y ajoutant une préface de M. de Wyzewa qui est un compte-rendu d'un autre livre de M. Holzhausen. La traduction de M. Buat est plus attentive, celle de M^{me} Lamotte plus élégante. Toutes deux reproduisent une partie seulement du récit de Roos, et jamais les coupures ne sont indi-

1. Commandant Jean de la Tour, *Duroc, duc de Frioul (1772-1813)*. Paris, Chapelot, 1913, in-12, vii-319 p. (portrait).

2. Colonel Frignet-Despréaux, *le Maréchal Mortier, duc de Trévise*, t. I : 1768-1797. Paris, Berger-Levrault, 1913, viii-453 p. (grav. et cartes); prix : 20 fr.

3. Henri de Roos, *Avec Napoléon en Russie; Souvenirs de la campagne de 1812*, traduit de l'allemand par le lieutenant-colonel Buat, d'après l'édition du professeur Paul Holzhausen. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 290 p.; prix : 3 fr. 50.

4. Heinrich Roos (*sic*), 1812, *Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée*, traduits de l'allemand, d'après l'édition originale de 1832, par M^{me} Lamotte. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 258 p.; prix : 3 fr. 50.

quées. Le récit est dramatique et paraît très sincère. Il est à peu près sans valeur pour l'histoire militaire de la campagne; mais il est utile pour la psychologie de la grande armée, et ces deux traductions, dont une aurait suffi, seront bien accueillies.

On trouvera dans le *Carnet de campagne*, retouché et complété après coup, du capitaine VON COLOMB¹, des détails minutieux sur la guerre de partisans que cet officier fit en 1813 et 1814 en Saxe, en Franconie, aux Pays-Bas et en Champagne, à la tête d'une petite troupe de cavalerie prussienne, et quelques faits expressifs sur l'esprit des populations.

L'histoire de la Russie sous le règne d'Alexandre I^{er} est de mieux en mieux connue à mesure que se multiplient les volumes de textes publiés par la Société impériale d'histoire et les ouvrages si documentés du grand-duc Nicolas Mikhaïlovich. M. RAIN a jugé que le moment était venu de condenser ces importantes publications, et il nous donne, sur celui qu'il appelle *Un tsar idéologue*², 400 pages d'une lecture aisée, illustrées de portraits bien choisis. Grâce aux précieuses lettres publiées par le grand-duc Nicolas, M. Rain a pu nous donner du tsarevich, puis de l'empereur « bien aimé » un portrait attachant et vrai. Il a tenu aussi à mettre en lumière sa politique extérieure. Pour les années 1801-1808, les publications de Tatishchev, Tratchefski, Protassof, Martens, etc., pour la période 1808-1812, celles du grand-duc Nicolas et du comte de Nesselrode fournissaient une matière abondante; M. Rain s'en est contenté, négligeant toutes les pièces inédites que contiennent encore nos archives, ainsi que les documents anglais, même ceux qui sont publiés. Après 1812, les textes d'origine russe lui manquant, il s'en tient à un résumé très rapide, fait d'après l'exposé « définitif » de Sorel. Là est le point faible de l'ouvrage. La dernière partie est meilleure. L'auteur en avait cherché les éléments dans la correspondance inédite des ambassadeurs français à Saint-Petersbourg et dans les recueils russes déjà cités. L'apparition des deux volumes du grand-duc Nicolas sur Alexandre I^{er}, survenue pendant l'impression du livre de M. Rain, lui a fourni des informations nouvelles qu'il n'a pas négligées. L'ordonnance du livre est claire et la forme soignée. Quelques termes choquent un peu : il est possible que M^{me} de Krudener ait voulu « aguicher » Labédoyère; ne peut-on le dire en meilleurs termes?

1. Capitaine von Colomb, *Carnet de campagne d'un officier prussien (1813-1814)*, traduit par le commandant Minart. Paris, Berger-Levrault, 1914, in-12, 306 p.; prix : 3 fr. 50.

2. Pierre Rain, *Un tsar idéologue. Alexandre I^{er} (1777-1825)*. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 465 p. (8 grav.); prix : 5 fr.

M. DE GRANDMAISON¹ vient d'achever la publication de la *Correspondance du comte de La Forest*, ambassadeur de Napoléon auprès du roi Joseph en Espagne. Ce dernier volume commence au mois d'août 1812, au moment où Joseph, chassé de Madrid par Wellington, s'est retiré à Valence, où La Forest l'accompagne. Dans les dépêches de l'ambassadeur, on trouvera des détails typiques sur la cour et la maison royale, sur les rapports du roi avec les généraux français et spécialement avec le maréchal Soult. En janvier 1814, Joseph est retourné à Madrid; La Forest l'y rejoint, l'accompagne ensuite à Valladolid et au 1^{er} mai rentre en France pour prendre les eaux de Bagnères-de-Bigorre. Sa mission est finie; mais Napoléon le chargera encore de conclure la paix à Valençay avec Ferdinand VII, pour pouvoir ramener les troupes de l'armée d'Espagne sur le Rhin, et M. de Grandmaison publie, à la fin de son volume, les pièces de cette curieuse négociation. Il faut remercier l'auteur de son long, utile et attentif travail.

Le capitaine Marcel, dont M. le commandant VAR² publie les mémoires, est un conscrit champenois de l'an XV qui servit sans interruption jusqu'en 1814 dans la même compagnie de voltigeurs du 69^e de ligne et finit par la commander. Il a fait la campagne de 1807 en Allemagne et celles de 1808 à 1813 en Espagne. Son récit, dont l'éditeur n'indique ni la date, ni les sources, n'est évidemment pas fait en entier de mémoire : il est simple, précis et paraît véridique, sauf peut-être sur l'article, copieux à l'excès, des bonnes fortunes. On y trouvera des détails typiques sur cette guerre atroce et de nombreux traits qui confirment ce qu'on sait déjà sur le genre de vie et les sentiments des « vieux de la vieille ». Mais en quoi consiste la « mise en ordre » du manuscrit par l'éditeur? Son silence là-dessus donne à réfléchir.

On relira avec intérêt bon nombre des articles d'histoire militaire et de polémique que Henry HOUSSAYE avait donnés à différentes revues ou à des journaux et que M. SONOLET réédite avec une préface émue, éloquente, non dépourvue de rhétorique³.

La section historique de l'état-major de l'armée a entrepris la

1. *Correspondance du comte de La Forest*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par M. Geoffroy de Grandmaison; t. VII (août 1812-avril 1814). Paris, A. Picard, 1913, in-8°, 337 p.; prix : 8 fr.

2. *Campagnes du capitaine Marcel, du 69^e de ligne, en Espagne et en Portugal (1808-1814)*, mises en ordre, annotées et publiées par le commandant Var. Paris, Plon, 1913, in-12, 265 p. (portrait).

3. Henry Houssaye, *la Patrie guerrière*, publiée par Louis Sonolet. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 423 p. (portrait); prix : 3 fr. 50.

publication d'une série de volumes sur la guerre d'Espagne. M. le capitaine GRASSET¹, qui est chargé du travail pour la campagne dans la péninsule (d'octobre 1807 à juillet 1813), l'a divisé en cinq parties qui formeront seize volumes. Le tome premier vient de paraître; il s'arrête au mois d'avril 1808 et comprend, outre une étude préliminaire sur l'Espagne de 1804 à 1808, l'expédition de Portugal, la révolution d'Aranjuez et ce que l'auteur appelle la « surprise de l'Espagne ». Son intention est de donner autant d'importance au récit du soulèvement national qu'à l'étude de la grande guerre, en combinant la méthode d'Arteche et celle de Napier, comme M. Oman l'a fait dans sa récente *History of the Peninsular War*. Dès maintenant, on peut juger que ce travail, très sérieusement établi, est fait dans le meilleur esprit, selon les règles d'une critique attentive et sans négliger aucune source d'information importante, sauf peut-être les ouvrages en langue allemande.

La fin des opérations, de Vitoria à Toulouse, est étudiée en deux volumes par M. le capitaine VIDAL DE LA BLACHE², d'après les archives françaises, ainsi que d'après les documents anglais et espagnols publiés, mais sans aucune recherche dans les archives étrangères. Certaines opérations peu connues, comme la bataille de Saint-Martial, près d'Irun, sont bien mises en lumière. L'auteur a étudié aussi de près la bataille de Toulouse, qu'il continue de trouver « inexplicable ». Il y a deux excellents chapitres sur l'état des départements du Midi au début de 1814 et sur l'affaire Lynch à Bordeaux. On pourra seulement regretter que l'auteur ne dégage pas assez lui-même les conclusions de son travail, et que ces deux volumes, où tant de noms connus ou obscurs sont cités, n'aient pas d'index alphabétique.

M. LEFEBVRE DE BÉHAINE³, héritier d'une famille d'historiens et de diplomates, neveu de M. Frédéric Masson, qui le présente au public avec une tendresse émue, et lui-même ancien officier, a entrepris d'écrire l'histoire militaire et diplomatique des quinze derniers mois de l'Empire. Sur la seule année 1813, il annonce trois volumes, dont le premier paraît sous le titre *Napoléon et les alliés sur le*

1. Capitaine A. Grasset, *la Guerre d'Espagne (1807-1813)*, t. I (octobre 1807-avril 1808). Paris, Berger-Levrault, 1914, in-8°, 485 p. (grav. et cartes); prix : 15 fr.

2. Capitaine Vidal de La Blache, *L'Évacuation de l'Espagne et l'invasion dans le midi (juin 1813-avril 1814)*. Paris, Berger-Levrault, 1914, 2 vol. in-8°, 596 et 611 p. (cartes); prix : 20 fr.

3. Commandant Lefebvre de Béhaine, *Napoléon et les alliés sur le Rhin*. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 565 p. (carte); prix : 7 fr. 50.

Rhin. C'est un travail copieux, bien ordonné et très documenté, dont la valeur est très sérieuse au point de vue militaire, l'auteur ayant fouillé avec soin les archives du ministère de la Guerre. L'étude de la campagne sur le Main et des opérations de l'armée austro-bavaroise entre Leipzig et Hanau est nouvelle et intéressante. Elle promet, pour plus tard, un bon récit de la campagne de 1814. Mais la partie diplomatique est faible; M. Lefebvre de Béhaine, qui a bien vu le rôle capital de l'Autriche, ne l'a pas étudié dans nos archives, ni dans les archives étrangères; il se contente de résumer Sorel en adoptant sa thèse sans réserve. Il ignore les travaux parus depuis, les documents publiés en Angleterre (la correspondance de Castlereagh notamment), les études de MM. Driault, Holland Rose, Fournier. Par exemple, Sorel n'avait trouvé ni à Vienne, ni à Londres, ni à Berlin, le traité de subsides de 1813 entre l'Autriche et l'Angleterre, et M. Lefebvre de Béhaine, s'en tenant là, se borne à formuler des hypothèses. Or, le traité est à Vienne, daté du 18 août, et Fournier, qui l'a vu, en donne une analyse (*Napoleon I.*, t. III, p. 203). Comme toute l'histoire de cette période est dominée, — M. Masson l'indique très bien dans sa préface, — par la question de la sincérité de l'Autriche au congrès de Prague, il faut, avant de conclure dans le même sens que Sorel, connaître les arguments et les textes qu'on lui oppose. Il faudra surtout, pour les volumes suivants, recourir aux pièces d'archives de Londres, que personne n'a étudiées de près jusqu'ici.

M. Auguste FOURNIER¹ prépare depuis longtemps un travail sur le congrès de Vienne. Il a réuni pour cela de nombreux documents, dont quelques-uns lui ont paru mériter d'être publiés à part. Ce sont les rapports de police fournis à l'empereur François sur les souverains, ministres et autres personnages étrangers présents à Vienne pendant la durée du congrès, et les nombreux extraits ou copies que la poste autrichienne se procurait en *perlustrant* la correspondance des diplomates, des princes ou des particuliers. Il n'y a pas de révélations inattendues dans ces pièces, et la grande histoire n'en sera pas renouvelée, mais la publication de M. Fournier n'en est pas moins utile, par la lumière qu'elle jette à la fois sur les procédés politiques de la cour de Vienne, et sur le caractère, le langage, la manière de vivre des principaux personnages soumis à la surveillance de la police. Une introduction copieuse résume d'ailleurs les enseignements qu'on en peut tirer. On y voit que le baron Hager,

1. Auguste Fournier, *Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress, eine Auswahl aus ihren Papieren*. Vienne, F. Tempsky, et Leipzig, G. Freytag, 1913, in-8°, 510 p.; prix : 14 mk.

directeur de la *Polizeihofstelle*, et son subordonné le conseiller Siber ont à leur service, non seulement les détectives et indicateurs ordinaires, mais aussi des informateurs de bonne société : un poète connu, des secrétaires d'ambassade, des officiers généraux, même de très grands personnages. L'un d'eux, qu'on appelle « le confident *** », approche journellement les souverains et est consulté par l'empereur François sur la nomination du comte Wessenberg comme second plénipotentiaire au congrès : il reçoit 1,000 ducats par mois pour ses services. D'autres informateurs agissent par dévouement, et sans récompense pécuniaire : ainsi le comte de Saint-Marsan, ministre de Sardaigne, qui renseigne directement Metternich. D'après ces documents, qui paraissent dignes de créance, mais dont la valeur n'est pas aisée à déterminer, M. Fournier trace une série de portraits (Alexandre I^{er}, Frédéric-Guillaume III, les rois de Wurtemberg et de Danemark, Talleyrand, Hardenberg, Metternich, etc.) nouveaux par certains côtés et qui semblent justes de ton, sauf un peu de sévérité pour le tsar et d'indulgence pour Metternich. Les pièces sont publiées intégralement ou par extraits bien choisis, rangées par ordre chronologique, annotées et répertoriées avec soin. On goûtera aussi, dans l'introduction, l'élégance et la clarté du style, peu communes chez les historiens de langue allemande.

M. Arthur CHUQUET publie, avec des notes biographiques et critiques souvent précieuses, un volume de pièces sur l'*Année 1814*¹, rapports de diplomates, lettres privées saisies à la poste, récits de voyageurs, etc. Ces textes sont de toute origine, française, allemande, anglaise, russe ou italienne. Il y en a de dramatiques (sur l'entrée des alliés à Paris, sur l'Alsace, sur les adieux de Fontainebleau) et de comiques. C'est dommage que le volume n'ait pas d'index, d'autant qu'il y en a un excellent à la fin des *Inédits napoléoniens*², parus en même temps par les soins du même infatigable auteur, et où l'on trouvera des textes intéressants, importants même, surtout pour l'histoire des années 1813 à 1815; au total, 1739 pièces nouvelles à joindre à la Correspondance de Napoléon.

M. Frédéric MASSON avance vers la fin de son grand ouvrage sur *Napoléon et sa famille*³. Nous voici, avec le tome X, à l'abdication de Fontainebleau, au voyage dramatique vers Saint-Tropez, au

1. Arthur Chuquet, *l'Année 1814, lettres et mémoires*. Paris, Fontemoing, 1914, in-8°, 482 p.; prix : 12 fr.

2. Arthur Chuquet, *Inédits napoléoniens*. Paris, Fontemoing, 1913, in-8°, 511 p.; prix : 12 fr.

3. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*; t. X : 1814-1815. Paris, Ollendorff, 1913, in-8°, VIII-450 p.; prix : 7 fr. 50.

séjour à l'île d'Elbe. L'intérêt ne languit pas, il s'en faut; mais le ton de polémique s'accroît. M. Masson argumente avec vigueur contre des contradicteurs qu'il ne nomme pas, juge et condamne certains personnages, comme cet « homme de l'ennemi » qui a tout l'air d'être Caulaincourt, enfin déclare sans ambages qu'il combat pour une cause et qu'il s'est donné pour règle, non seulement la franchise, mais la fidélité. Les récits sont brillants et colorés comme de coutume, les portraits tracés d'un trait vigoureux. On remarquera notamment les passages sur le rôle de Maubreuil (M. Masson estime, mais ne prouve pas tout à fait, qu'il fut chargé d'assassiner Napoléon et trouva trop de risques à le tenter), sur les négociations d'Hortense avec Blacas, sur Pauline et sa visite à Porto-Ferraio, à propos de quoi les Bourbons répandirent une vilaine histoire, que M. Masson tient pour fautive, et qui l'indigne fort. Sans prendre parti sur ce sujet particulièrement scabreux, on doit signaler que les lettres de Pauline, objet du débat, furent montrées à Louis XVIII par Beugnot et qu'elles avaient été saisies à Saint-Tropez. Le rapport de Beugnot au roi vient d'être publié, avec tous ceux qui concernent l'île d'Elbe, par M. Eugène WELVERT¹. L'intérêt principal de ce recueil est de montrer que Louis XVIII, averti, longtemps d'avance, du danger d'un retour offensif de Napoléon, fut maintes fois sollicité d'agir, et n'en fit rien, par indolence.

M. le commandant DE LORT DE SÉRIGNAN² a écrit une étude de psychologie militaire sur Napoléon et les grands généraux français de son temps, ceux du moins qui avaient de véritables qualités de grands chefs, Davout, Moreau, Desaix, Gouvion Saint-Cyr et aussi Lecourbe, à qui le capitaine BORREY³ a consacré de son côté une brochure intéressante. M. de Sérignan se sert beaucoup, — un peu trop, — des recueils de mémoires. Son livre, bien écrit et conçu comme une œuvre d'enseignement ou de vulgarisation, contient des remarques frappantes et originales sur le caractère de l'Empereur; mais la différence, signalée dans l'avant-propos, entre l'« école » de l'armée d'Allemagne et celle de l'armée d'Italie n'est pas très bien mise en lumière dans le corps de l'ouvrage.

1. Eugène Welvert, *Napoléon et la police sous la première Restauration*, d'après les rapports du comte Beugnot au roi Louis XVIII. Paris, Roger et Chernoviz, s. d. [1913], in-8°, 327 p.

2. Commandant de Lort de Sérignan, *Napoléon et les grands généraux de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Fontemoing, 1914, in-8°, 313 p.; prix : 7 fr. 50.

3. Capitaine F. Borrey, *le Général Lecourbe et son système de défense du Jura en 1815*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 35 p.

M. F.-J. MACCUNN, de l'Université de Glasgow, a eu l'idée intéressante de relever les jugements des Anglais contemporains de Napoléon sur la personne et la politique de l'Empereur¹. Les plus curieux sont ceux des whigs. Southey, en 1800, écrit que c'est Bonaparte qui l'a rendu antifrçais; Holland lui reproche de renier les jacobins et de les avoir injustement frappés après l'attentat de nivôse; Romilly, en 1802, le compare à Thamaz-Kouly-Khan. Après Amiens, l'enthousiasme est un moment général, et ce n'est que la reprise de la guerre qui déchaîne une haine aveugle, signalée par des pamphlets innombrables et des légendes absurdes; ainsi on représente Desaix comme mort d'un coup de feu dans le dos, tiré par Savary sur l'ordre du premier Consul. M. Maccunn attribue peu d'influence aux caricatures de Gillray ou de Cruishank, dont beaucoup, dit-il, sont « purement horribles ». La colère provoquée par le système continental n'est très sensible qu'après 1810 : on voit en 1808 Sidmouth et Sheridan d'accord pour trouver honteux l'attentat de la flotte anglaise à Copenhague, et en janvier 1809 la *Revue d'Édimbourg*, après Lord Holland, déclare le système de Napoléon impraticable et demande le retrait des représailles de 1806, qui nuisent à l'Angleterre seule. Les défaites de 1812 et 1813 surprennent l'opinion. Walter Scott écrit après Leipzig : « J'aurais plutôt cru à la résurrection de Rome qu'à celle de la Prusse. » Au contraire, après 1814 et surtout après Waterloo, il n'y a guère que des cris de joie et des injures pour le vaincu, sauf quelques exceptions honorables. La sympathie se fait jour de nouveau, après l'exil. On lira avec plaisir ce petit livre, habilement fait, impartial et bien écrit.

Le général Maison, mis à la tête de l'armée du Nord en 1814 et chargé de défendre la Belgique, a été sévèrement traité par Napoléon, qui regretta ce choix et jugea Maison « un homme qui a l'esprit étroit et peu d'énergie ». M. le marquis CALMON-MAISON², petit-neveu du général, défend la mémoire de son grand-oncle et entreprend de prouver qu'il a réussi à « sauver la partie de la frontière qu'il avait mission de garder ». Mais de quelle frontière? Celle de 1789 et de 1815, et ce n'est pas celle-là que Napoléon lui avait confiée. Sans doute, il a manqué de moyens, mais il n'a pas montré d'activité ni d'entrain; il est discipliné, mais timide, sa correspondance même le prouve. On est surpris que l'auteur de ce plaidoyer

1. F.-J. Maccunn, *The Contemporary english view of Napoleon*. London, Bell, 1914, in-8°, 311 p.; prix : 5 sh.

2. Marquis Calmon-Maison, *le Général Maison et le 1^{er} corps de la Grande Armée (décembre 1813-avril 1814)*. Paris, Calmann-Lévy, 1914, in-8°, 338 p. (portrait et carte); prix : 7 fr. 50.

ne cite pas l'accusation et ne mentionne les reproches de l'Empereur qu'à travers la prose édulcorée de Clarke. N'a-t-il pas lu la *Correspondance*? Et si Napoléon a changé d'avis à Sainte-Hélène, pour quoi ne citer son jugement que de seconde main, sans référence au texte original?

M. le lieutenant FLIECX¹, dans une courte brochure, relève deux exemples d'« erreurs de vision » commises par Napoléon en 1809 et 1815, après Abensberg et après Ligny, sur l'état moral et la direction de retraite de l'ennemi battu. A Abensberg, Davout redressa et répara l'erreur; à Ligny, Grouchy l'accepta et l'aggrava. Conclusion : un Napoléon même ne sait pas tout, et « l'inconnu est la loi de la guerre ».

II. 1814-1870. — M. René PERRIN² a voulu vérifier si les affirmations générales des historiens, Henry Houssaye entre autres, sur les sentiments du peuple français en 1814 et 1815 à l'endroit de Napoléon et des Bourbons sont exactes pour la région qu'il habite, le département de la Meurthe. Une étude attentive des documents d'archives lui a permis d'écrire une brochure bien composée, impartiale et claire, mais un peu terne. Il conclut que Napoléon (lui et non l'Empire) demeurait très populaire, que les fonctionnaires montrèrent beaucoup de lâcheté et de platitude et que la population, assez indifférente au régime politique, n'était capable de se soulever que pour une cause : le maintien de l'égalité sociale conquise en 1789.

L'*Histoire de Saint-Ouen depuis la Révolution jusqu'à l'année terrible* de M. PERRAUDEAU³ n'aurait, malgré les recherches consciencieuses et les qualités d'esprit de l'auteur, guère d'intérêt pour l'histoire générale, s'il n'y avait un chapitre étendu et curieux sur le château où Louis XVIII signa la déclaration du 3 mai 1814, et sur M^{me} du Cayla qui en fut, jusqu'à sa mort, en 1852, la très riche, mais très économe châtelaine.

La seconde partie seulement (175 pages sur 305) du livre de M. GAILLY DE TAURINES sur la *Reine Hortense en exil*⁴ se rapporte exactement au sujet qu'indique ce titre. Grâce à des recherches

1. Lieutenant Fliecx, *les Lendemains d'Abensberg et de Ligny*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 32 p.

2. René Perrin, *l'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 120 p.; prix : 4 fr. Cf. *Rev. hist.*, t. CXV, p. 192.

3. Docteur H. Perraudau, *Saint-Ouen depuis la Révolution jusqu'à l'année terrible*. Paris, Champion [1914], in-8°, 330 p. (grav.)

4. Ch. Gailly de Taurines, *la Reine Hortense en exil*. Paris, Hachette, 1914, in-12, 312 p.; prix : 3 fr. 50.

heureuses dans les Archives nationales et des Affaires étrangères, l'auteur est bien renseigné sur la surveillance à laquelle diplomates et policiers de la Restauration soumettaient en Suisse, en Allemagne et en Italie la « duchesse de Saint-Leu » et son fils. Son livre est nouveau à ce point de vue. Mais il accorde trop aisément confiance aux auteurs de mémoires, surtout à la lectrice de la reine, M^{lle} Cochelet, dont la sincérité est souvent très suspecte.

Le livre, généralement bien informé et, dans l'ensemble, agréablement écrit de M. R. GASCHET¹ sur *Paul-Louis Courier et la Restauration*, donnera au grand public une idée suffisamment complète et détaillée de ce que fut, après 1815, la vie du fameux pamphlétaire. Si, au contraire, c'est, comme il semble, un travail historique proprement dit que l'auteur avait en vue, sa méthode paraît assez imprécise et sa critique parfois sommaire, surtout en ce qui concerne les renseignements biographiques fournis par Courier sur lui-même. Les références sont trop rares, et le volume n'a ni table détaillée, ni index, ni même une liste des pamphlets.

C'est aussi de Paul-Louis Courier que nous parle M. ANDRÉ², mais seulement à propos du drame où il trouva la mort. On sait maintenant que, si Courier fut assassiné, ce n'est pas par les Jésuites, mais par ses propres domestiques et à l'instigation de sa femme, une Bovary moins sincère et plus agressive que celle de Flaubert. Cette histoire assez vilaine valait-elle d'être contée en détail et avec les artifices d'exposition d'un roman-feuilleton? Il est permis d'en douter, et le talent de l'auteur méritait un meilleur emploi. On doit en dire autant, et à plus forte raison, du volume qu'il a consacré au fameux procès de M^{me} Lafarge³, et pour lequel il a fait des recherches étendues dans les archives. Ici, l'intérêt du sujet est purement dramatique et romanesque. Ce procès Lafarge est une affaire de droit commun, dont l'importance historique nous échappe.

Les questions religieuses ont tenu, comme on sait, une grande place dans le mouvement romantique. En Allemagne, l'école catholique de Tübingue tenta, de 1815 à 1840, un effort pour concilier la tradition catholique et la critique historique qui annonce et prépare le modernisme du xx^e siècle. M. Ed. VERMEIL⁴ a étudié en

1. R. Gaschet, *Paul-Louis Courier et la Restauration*. Paris, Hachette, 1913, in-8°, 279 p.

2. Louis André, *L'Assassinat de Paul-Louis Courier*. Paris, Plon, 1913, in-12, 308 p.; prix : 3 fr. 50.

3. Louis André, *M^{me} Lafarge, voleuse de diamants*. Paris, Plon, 1914, in-12, 273 p.; prix : 3 fr. 50.

4. Edmond Vermeil, *Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tübingue (1815-1840)*. Paris, Colin, 1913, in-8°, xiv-517 p.; prix : 12 fr.

détail cette tentative et l'homme qui la représente le mieux, le professeur Jean-Adam Möhler. Son ouvrage est minutieux, souvent pénétrant et témoigne d'une érudition véritable; mais il est pénible à lire et parfois malaisé à comprendre, tant le style est abstrait, embarrassé de locutions pseudo-scientifiques ou de néologismes inutiles, et même alourdi de germanismes. M. l'abbé Pierre DUBOIS¹ a consacré ses thèses de doctorat ès lettres aux années de jeunesse de Victor Hugo, en cherchant à préciser quelles furent ses idées religieuses. D'attentives recherches dans les archives, la découverte d'une correspondance en grande partie inédite lui permettent d'affirmer que les convictions catholiques attribuées d'ordinaire au Victor Hugo de 1820 ne dépassent pas les bornes d'un « christianisme littéraire ». Ni le « père vieux soldat » ni la « mère vendéenne » (qui n'était nullement du reste) n'étaient des catholiques pratiquants, et Victor Hugo lui-même ne fut pas baptisé; dans son catholicisme apparent, il y a une nuance d'*arrivisme*. M. Dubois nous donne en même temps une minutieuse et utile *Bio-bibliographie* des années de jeunesse du poète. Je ne vois pas que pour l'étude de ses relations avec François (de Neufchâteau) il ait mis à profit les papiers de ce personnage, qui sont aux Archives nationales, et où se trouve au moins une lettre relative à l'ode sur la naissance du duc de Bordeaux.

M. Christian MARÉCHAL² s'est fait le biographe particulier de La Mennais. Des deux volumes qu'il vient de publier, l'un étudie les origines lointaines du jeune « Féli », ses aïeux marins, armateurs ou gens de loi, son père et son oncle, hommes d'affaires entreprenants et libéraux, adeptes de Rousseau que la Terreur et l'Empire désabusèrent et ramenèrent, formellement du moins, au catholicisme; sa mère, douée d'une imagination ardente, d'une piété passionnée et mélancolique, d'un très vif sentiment littéraire. Le second ouvrage nous montre La Mennais pendant ses premières années, sa conversion, due à la lecture des jansénistes et de Pascal, son séjour à Saint-Sulpice, la genèse de ses premiers ouvrages, les *Réflexions sur l'État et l'Eglise* entre autres, l'admission au sacerdoce, enfin le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*. C'est une biographie matérielle, intellectuelle et morale autant que littéraire, fondée sur

1. Abbé Pierre Dubois, *Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825*. Paris, Champion, 1913, in-8°, vi-402 p.; prix : 7 fr. 50. Id., *Bio-bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825*. Champion, 1913, in-4°, xiv-243 p.; prix : 10 fr.

2. Christian Maréchal, *la Famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution*. — *La Jeunesse de La Mennais*. Paris, Perrin, 1913, 2 vol. in-8°, 345 et 719 p.; prix : 7 fr. 50 le vol.

une multitude de documents qui viennent de différentes archives ou des collections de l'auteur. Elle descend aux plus petits détails et vraiment ne laisse rien à glaner. Elle est écrite avec agrément, entrain, verve, esprit parfois. M. Maréchal s'y complait, et c'est pour cela qu'il s'y attarde. Il a tant vécu avec La Mennais que tout en lui l'intéresse. Mais le lecteur se lasse un peu, à la longue. Ne *quid nimis*.

M. le chanoine BONTOUX¹ a relevé, dans les œuvres de Louis Veillot, tous les anathèmes prononcés par lui, au nom de la morale ou de la doctrine, contre ceux de ses contemporains dont les œuvres portaient en elles un enseignement à son avis condamnable, les « mauvais maîtres », comme dit M. Bontoux. Recueil singulier où voisinent Victor Hugo et Thiers, Proudhon et Guizot, Cousin et George Sand. On ne voit pas bien, à moins que Veillot ne soit tenu pour une sorte de père de l'Église, la raison qui pouvait conduire à mettre en fiches, pour l'impression, ses articles, sa correspondance et même les *Odeurs de Paris*.

Le journal du comte Rodolphe APPONYI, que publie M. Ernest DAUDET², atteint, avec le tome II, l'année 1834. Parmi beaucoup de commérages et de futilités mondaines, on y trouve des anecdotes utiles pour l'histoire de la Société « juste milieu » et des rapports de Louis-Philippe avec l'Europe. Sur les agitations politiques en France, il y a aussi des témoignages intéressants, mais qui appellent une critique attentive. L'éditeur n'ajoute au texte ni notes, ni index, et il n'a pas rectifié l'orthographe des noms propres. Il a seulement coupé le manuscrit en chapitres, précédés de « sommaires résumés » (*sic*).

M. LÉON ABENSOUR³ nous donne un résumé et des extraits souvent curieux des écrits féministes publiés sous Louis-Philippe et en 1848. On y reconnaîtra les modèles fidèlement reproduits par Flaubert sous les traits de la Vatnaz dans l'*Éducation sentimentale*. L'effet réel de ces manifestations est à peine indiqué et la critique des textes patiemment recueillis par l'auteur à peu près absente. Mais son recueil, rempli de citations, épargnera des recherches étendues et des lectures longues et moroses aux historiens que la question intéresse.

1. Chanoine G. Bontoux, *Louis Veillot et les mauvais maîtres de son temps*. Paris, Perrin, 1914, in-16, ix-375 p.; prix : 3 fr. 50.

2. *Vingt-cinq ans à Paris; Journal du comte Rodolphe Apponyi*, publié par Ernest Daudet; t. II : 1831-1834. Paris, Plon, 1913, in-8°, 526 p. (grav.).

3. Léon Abensour, *le Féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848*. Paris, Plon, 1913, in-12, 337 p.; prix : 3 fr. 50.

M. Étienne DEJEAN¹ avait retrouvé aux Archives nationales un important dossier des pièces saisies sur la duchesse de Berry au moment de son arrestation à Nantes. De ces documents et des rapports des agents diplomatiques de Louis-Philippe, il a tiré un livre nouveau en grande partie, où l'on voit que les gouvernements absolutistes, l'Autriche et la Russie surtout, souhaitaient, sans l'avouer, le succès de la duchesse de Berry, mais l'abandonnèrent sans scrupule après son échec. Le rôle du roi de Hollande, qui entra fort loin dans l'intrigue « carliste », est particulièrement bien mis en lumière.

M. J.-A.-R. MARRIOTT² réimprime, avec beaucoup de soin et presque sans faute, l'*Organisation du travail* de Louis Blanc et l'*Histoire des ateliers nationaux* d'Émile Thomas. Ces deux petits volumes, élégamment présentés, sont accompagnés d'une introduction fort claire où les étudiants et le grand public anglais trouveront des précisions utiles sur la Révolution française de 1848 et son caractère social.

Le tome III de l'ouvrage consacré par MM. le comte FLEURY et Louis SONOLET à la *Société du second Empire*³ se rapporte à la période où le déclin commence, avec la guerre du Mexique et Sadowa. On y remarquera, parmi une vraie foison de souvenirs et d'anecdotes, des détails inédits ou peu connus sur le prince impérial, Morny, le drame de Queretaro et aussi sur la vie de société, la vie artistique et les villégiatures vers 1865. De nombreuses gravures illustrent un récit attachant et sans prétention.

Une forme intéressante de l'activité intellectuelle à cette époque, la naissance et le progrès du réalisme en littérature, et surtout dans le roman, a été étudiée par M. MARTINO⁴ dans un livre plein de finesse, où il distingue le premier réalisme, celui des « bohèmes » tels que Münger, Champfleury et Duranty, et le « réalisme de l'art pour l'art » personifié par Flaubert, mis en formules par Taine, et d'où procèdent directement, dès 1868, le naturalisme et le roman « expérimental » de Zola.

M. Fernand DE CARDAILLAC⁵ analyse et reproduit, dans une bro-

1. Étienne Dejean, *la Duchesse de Berry et les monarchies européennes (1830-1833)*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 393 p.; prix : 7 fr. 50.

2. J.-A.-R. Marriott, *The french revolution of 1848 in its economic aspect*. Oxford, Clarendon press, 1913, 2 vol. in-8°, 284 et 395 p.; prix : 18 sh. net.

3. Comte Fleury et Louis Sonolet, *la Société du second Empire*; t. III : 1863-1867. Paris, Albin Michel, 1914, in-8°, 164 p. (illustré); prix : 5 fr.

4. Pierre Martino, *le Roman réaliste sous le second Empire*. Paris, Hachette, 1913, in-12, 312 p.; prix : 3 fr. 50.

5. F. de Cardaillac, *Un témoin du coup d'État (1848-1852)*. Bernard Lacaze. Paris, Champion, 1913, in-8°, 134 p.; prix : 4 fr.

chure agréablement écrite, les lettres adressées à sa femme en 1848-1851 par un député de Tarbes, Bernard Lacaze, qui fut d'abord républicain, puis se rallia à l'Empire et devint conseiller d'État et sénateur.

Le livre que M. J. TRÉSAL¹ intitule *l'Annexion de la Savoie à la France* est en réalité une histoire politique de la Savoie entre 1848 et 1860. La partie diplomatique n'est pas nouvelle : l'auteur n'a utilisé pour l'écrire que des documents connus, surtout les « livres jaunes », les *blue books* anglais et le recueil des lettres de Cavour publié par Chiala. Mais ce qu'il nous apprend des luttes politiques et nationales dans le pays, des menées genevoises après 1848 et spécialement en 1859, du rôle des différents partis locaux dans la préparation de l'annexion est neuf et intéressant, parce qu'il a eu à sa disposition de précieuses archives, notamment celles des familles Costa de Beauregard et Greyflé de Bellecombe. On sait que l'annexion fut votée à l'unanimité, — ou à peu près, — après une propagande discrète et bon enfant, sans pression militaire d'aucun genre. Le parti conservateur catholique, appuyé par le clergé, s'employa de tout cœur à ce résultat : il détestait le régime piémontais à cause des lois Siccardi. M. Trésal a conservé les mêmes traditions, et le gouvernement de la France actuelle n'a pas ses sympathies. Il le dit, mais en bon langage et avec modération, et il a soin de placer son patriotisme au-dessus de ses préférences politiques ou religieuses. Ce sentiment est digne d'estime; le livre, au demeurant, l'est aussi.

Les mémoires des marins sont aussi rares que ceux des soldats le sont peu. Le capitaine de frégate SOUVILLE² fera penser que la qualité est préférable à la quantité. Ses *Souvenirs maritimes (1837-1863)*, simple journal de bord développé, sont charmants, écrits dans la langue du métier, simplement, mais avec un vrai talent qui paraît s'ignorer. Sans avoir une seule action de guerre à raconter, mais uniquement des voyages et la lutte quotidienne contre les éléments, Souville est toujours pittoresque et parfois émouvant. M. le contre-amiral Degouy, qui a écrit la préface, a raison de dire qu'il nous présente un bel ouvrage et un beau caractère.

M. Louis THOMAS³ entreprend de publier une collection de

1. J. Trésal, *l'Annexion de la Savoie à la France (1848-1860)*. Paris, Bloud, 1913, in-8° (carte), xxxviii-348 p.; prix : 7 fr. 50.

2. E. Souville, capitaine de frégate en retraite, *Mes souvenirs maritimes (1837-1863)*, introduction de M. le contre-amiral Degouy. Paris, Perrin, 1914, in-8°, 487 p. (portrait); prix : 7 fr. 50.

3. Louis Thomas, 1870-71, *Documents sur la guerre et la Commune*; t. I. Paris, les Marches de l'Est, 1913, in-8°, 256 p.; prix : 5 fr.

« documents sur la guerre et la Commune », dont le premier volume contient des textes instructifs et dramatiques, comme les extraits du journal de Cremer pendant le siège de Metz ou les lettres inédites de Charles de Varigny pendant la semaine sanglante. Mais les documents se suivent sans ordre, et on ne voit pas du tout quel principe a guidé les choix de l'auteur.

Le commandant FARINET¹ était lieutenant de cuirassiers à Gravelotte, et il se battit bravement dans le *Todtenritt*; à Metz, il fut secrétaire et confident du colonel Friant, il a entendu et noté les propos des officiers bonapartistes contre Bazaine; malheureusement, son journal n'est pas toujours écrit à mesure des événements, et il a été repris et complété plus tard, après des lectures. Les éditeurs, qui ont annoté le texte avec soin, auraient dû essayer de retrouver ou de distinguer le « journal » proprement dit, qui est souvent un témoignage de valeur.

L'intérêt des lettres que le docteur BARTHEZ², médecin-adjoint du prince impérial, adresse à sa femme de Biarritz ou de Saint-Cloud entre 1856 et 1865, est plus mince : petits détails de la vie de cour et anecdotes contées, avec intention sans doute, sur un ton parfois puéril.

M. Vital CARTIER³ a consacré un volume à défendre la mémoire du général Trochu, qu'il semble avoir connu de près et qu'il appelle « un méconnu ». C'est un plaidoyer et même un panégyrique chaleureux, mais confus, traversé de digressions inutiles et qui n'ajoute pas grand'chose aux *Œuvres posthumes* de Trochu parues en 1896. On trouvera cependant des indications utiles sur les idées et le caractère du général dans son testament, écrit entre le 20 juillet et le 2 décembre 1870, et publié en annexe, avec quelques autres documents.

Deux autres généraux du second Empire ont été l'objet d'études biographiques plus solides. M. le général DERRÉCAGAIX⁴ raconte la vie du général Edmond-Charles de Martimprey, qui mourut gouverneur des Invalides en 1883. Ce n'est pas une biographie critique, puisque l'auteur déclare l'avoir écrite pour témoigner de sa reconnais-

1. Commandant Farinet, *l'Agonie d'une armée (Metz, 1870), journal de guerre d'un porte-étendard de l'armée du Rhin*, publié par Ch. Robert-Dumas et Pierre Davaud. Paris, Boivin, 1914, in-8°, 390 p.; prix : 5 fr.

2. Docteur Barthez, *la Famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*. Paris, Calmann-Lévy [1913], in-12, 260 p.; prix : 3 fr. 50.

3. Vital Cartier, *Un méconnu. Le général Trochu (1815-1896), d'après des documents inédits*. Paris, Perrin, 1914, in-8°, 460 p. (portraits); prix : 5 fr.

4. Général Derrécagaix, *le Général de division comte de Martimprey*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 505 p. (grav. et cartes).

sance à la mémoire de son ancien chef. Néanmoins, c'est un exposé fort net, appuyé sur des pièces communiquées par la famille, de la carrière plus utile que brillante de l'ancien major général d'Afrique et de Crimée. On y trouvera, sur le rôle de Napoléon III dans la conduite des opérations, sur l'organisation insuffisante et sans méthode des campagnes d'Orient et d'Italie, des détails typiques, d'autant plus frappants que la forme en est plus modérée. C'est un ouvrage utile et bien fait, quoique l'information en soit trop restreinte, et qu'on trouve de petites erreurs dans les à-côtés du sujet : ainsi l'entrevue de Plombières est placée à tort en août 1858. M. le général PALAT¹ consacre deux volumes, ce qui est peut-être beaucoup, à l'étude du caractère de Bazaine et à sa conduite comme commandant en chef de l'armée de Metz. De récentes tentatives pour réhabiliter le maréchal l'ont amené à reprendre de toutes pièces ce procès maintes fois jugé. Il conclut, après avoir rapporté les faits d'une manière vivante et pittoresque, contrôlé avec soin, prudence et clarté tous les témoignages, que Bazaine a commis une faute qui, dans sa situation, était un crime : faire de la politique au lieu de faire la guerre ; qu'il n'était pas un traître, mais un homme de valeur intellectuelle, morale et militaire faibles, et qui n'a pas fait son devoir de soldat et de chef. C'est en somme ce qu'ont pensé, sans le dire aussi nettement, les juges du conseil de guerre en condamnant le maréchal.

Après l'histoire de la campagne proprement dite, les écrivains semblent s'attacher maintenant au récit de l'occupation allemande qui suivit. Une brochure anonyme recueille un grand nombre d'épisodes, extraits de livres français et étrangers, sous le titre significatif : *les Horreurs de l'invasion*². Des *Souvenirs* de M. Charles MACIET³, il n'y a pas grand profit à tirer. C'est une sorte de journal écrit à Château-Thierry et quelque peu retouché après les événements. L'auteur y montre un caractère du *flabby type* et une faculté d'observation médiocre. Le témoignage de M. CATHAL⁴ a plus d'intérêt. C'est une compilation de ses propres souvenirs avec les témoignages écrits d'autres témoins, comme lui habitants de Luné-

1. Général Palat, *Une grande question d'histoire et de psychologie. Bazaine et nos désastres en 1870*. Paris, Chapelot, 1913, 2 vol. in-8°, 375 et 370 p.

2. *Les Horreurs de l'invasion (1870-71)*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 98 p.; prix : 0 fr. 90.

3. Charles Maciet, *Souvenirs de l'invasion et du siège de Paris*, documents inédits classés et annotés par François Rousseau. Paris, Plon, 1913, in-12, 230 p.

4. J. Cathal, *l'Occupation de Lunéville par les Allemands (1870-1873)*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12, 223 p. (illustré); prix : 3 fr.

ville. Si le ton du récit est vif à l'égard des Allemands, les faits ne paraissent pas exagérés et ils sont instructifs. Il était sans doute inutile de diviser le texte en courts paragraphes avec des titres romanesques.

Le docteur Lucien NASS¹ a voulu faire sur le *Siège de Paris* et la *Commune* une étude de « clinique historique ». Ses réflexions sont souvent curieuses et son récit dramatique; mais il néglige de critiquer et même de citer ses sources, ce qui est pourtant nécessaire quand la « clinique » se fait autrement que par observation personnelle, et ses conclusions étonnent un peu : pour le siège de Paris, elles sont purement militaires (il ne fallait pas défendre Paris, mais concentrer la défense et transporter le gouvernement derrière la Loire); pour la Commune, elles sont bien peu nouvelles, sauf peut-être dans la forme, scientifique et oratoire à la fois.

III. 1871-1913. — Le second volume des *Souvenirs politiques et parlementaires* de M. Anatole CLAVEAU² nous mène de la réunion de l'Assemblée nationale au lendemain de la chute de Thiers. Le récit a toujours les mêmes qualités de clarté, de pittoresque et de bonhomie narquoise; il tourne seulement un peu, par moments, au compte-rendu des débats, analytique ou même *in extenso*. Le *Journal d'un parlementaire* d'Édouard MILLAUD³ sera, semble-t-il, bien moins utile aux historiens. Du moins, le premier volume, qui s'arrête à 1875, ne contient guère de faits nouveaux ni d'observations frappantes; ce sont des notes de voyage, des impressions artistiques ou littéraires parfois intéressantes, mais dont la publication ne s'imposait pas.

M. le comte DE MAUGNY⁴, officier savoyard passé au service de France en 1860, et qui devint journaliste après avoir passé par la diplomatie, a mis dans le récit général qu'il intitule *Cinquante ans de souvenirs* un certain nombre d'anecdotes, dont quelques-unes curieuses, et quelques témoignages utiles sur le général Boulanger, mais on regrette un peu qu'il ne se soit pas borné à nous donner, comme M. Auguste LALANCE⁵ dans son intéressante brochure,

1. Docteur Lucien Nass, *le Siège de Paris et la Commune*. Paris, Plon, 1914, in-12.

2. A. Claveau, *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin*; t. II : *le Principat de M. Thiers*. Paris, Plon, 1914, in-8°, 468 p. — M. Claveau est mort en avril dernier à l'âge de soixante-neuf ans.

3. Édouard Millaud, *le Journal d'un parlementaire*, publié par Louis Payen et José de Bérays, t. I. Paris, G. Oudin, 1914, in-12, 225 p.; prix : 3 fr. 50.

4. Comte de Maugny, *Cinquante ans de souvenirs (1859-1909)*. Paris, Plon, 1914, in-12, 318 p. (préface par M. Doumic).

5. Auguste Lalance, *Mes souvenirs (1830-1914)*. Paris, Berger-Levrault, 1914, in-8°, 77 p. (préface par M. Lavissee).

quelques faits significatifs d'observation personnelle. C'est sur un regret analogue qu'on ferme la *Vision d'un siècle* de M. DE MARCÈRE¹, narration très générale remplie de malédictions contre les juifs et la franc-maçonnerie. Le moindre grain de mil ferait mieux notre affaire.

Le volume intitulé *Ranc. Souvenirs. Correspondance (1831-1908)*² rassemble, sans beaucoup de soin, une biographie apologétique et un peu fragmentaire de cet homme politique, ses articles dans divers journaux, quelques-uns de ses discours et des lettres assez nombreuses, dont une cinquantaine sont intéressantes pour l'histoire du gouvernement de la défense nationale et de la troisième République.

M. le chanoine LARGENT³ a réédité sa biographie de l'abbé Paul de Broglie, parue en 1900 pour la première fois. Il y a ajouté des développements sur les procédés d'apostolat et la méthode apologétique de son ancien collègue à l'Institut catholique, en utilisant une curieuse correspondance entre l'abbé de Broglie et un protestant genevois que ses enseignements décidèrent à abjurer. Il y a aussi une histoire de conversion, mais plus retentissante, dans le beau livre que M. FAGUET⁴ a écrit sur *Mgr Dupanloup*. On sait que le futur évêque d'Orléans recueillit la soumission de Talleyrand *in extremis*. Mais M. Faguet n'insiste guère sur cet épisode, qui le méritait peut-être; il s'attache davantage à montrer le rôle de son héros dans son diocèse, au concile, à l'Assemblée de Bordeaux; il caractérise avec une finesse parfois malicieuse le libéralisme religieux et politique du « grand évêque », sa pédagogie, ses « interprétations un peu larges des Saintes-Écritures ». L'ouvrage est d'une lecture aussi utile que plaisante, et il apprend presque autant de choses nouvelles sur l'auteur que sur Mgr Dupanloup lui-même.

Le fameux toast du cardinal Lavigerie à l'escadre de la Méditerranée, le 12 novembre 1890, révéla au public les intentions de Léon XIII et d'une partie du clergé français dans le sens de la politique du ralliement, intentions précisées depuis par l'encyclique du 16 février 1892. Mais tout le monde, même les biographes du cardinal, a ignoré que dix années de négociations précédèrent ces actes

1. L. de Marcère, *Souvenirs d'un témoin. Vision d'un siècle*. Paris, Plon, 1914, in-12, 303 p.

2. *Ranc. Souvenirs. Correspondance (1831-1908)*. Paris, Cornély, 1913, in-12, 525 p. (illustré); prix : 3 fr. 50.

3. Augustin Largent, *L'Abbé de Broglie; sa vie, ses œuvres*. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, Bloud, 1913, in-8°, 347 p.

4. Émile Faguet, *Mgr Dupanloup, un grand évêque*. Paris, Hachette (collection « Figures du passé »), 1914, in-8°, 252 p. (illustré).

décisifs. M. TOURNIER¹ a eu entre les mains tous les papiers de l'archevêque d'Alger, et notamment sa correspondance avec les secrétaires d'État de Léon XIII, avec les ministres français, avec M. Flourens, directeur des Cultes, etc. Il en a tiré un livre fort bien fait, rempli de documents de premier ordre et animé du même esprit conciliant et patriotique qui inspira toute la vie du cardinal. C'est une contribution très importante à l'histoire des rapports de l'Église et de l'État en France sous la troisième République. Il en ressort que Mgr Lavigerie a joué, dans cette histoire, le premier rôle pendant les douze dernières années de sa vie, de 1880 à 1892. Léon XIII lui avait dit : « Il faut briser les vitres avec les anciens partis. » Il se donna corps et âme à cette tâche.

Les deux volumes d'*Éloges, notices et souvenirs* de M. Louis PASSY² contiennent un certain nombre de biographies utiles pour l'histoire des sciences, celle d'A. de Lapparent entre autres.

IV. QUESTIONS GÉNÉRALES DE POLITIQUE CONTEMPORAINE. — MM. NOGARO et OUALID³ retracent l'*Évolution du commerce, du crédit et des transports depuis 150 ans* en un volume de la bibliothèque d'histoire universelle du travail dirigée par M. Georges Renard. C'est un bon manuel, dont les auteurs ont fait un effort heureux pour définir clairement les phénomènes économiques, sans prétention à la doctrine, et retracer dans son ensemble l'histoire de leurs transformations. Ils ont insisté particulièrement sur les transports et joint aux chapitres qui s'y rapportent quelques illustrations, qui pouvaient être meilleures. Aucun usage n'a été fait des procédés de représentation graphique, sans doute pour ne pas élever le prix de vente.

Le second volume de l'*Histoire politique du XIX^e siècle* de M. FEYEL⁴ a les mêmes qualités que le premier : information étendue et en général exacte, jugements équitables et modérés. Il présente des lacunes : l'histoire contemporaine de l'Italie manque et même celle de la France depuis 1889. La clarté a quelquefois été sacrifiée au désir de paraître complet (notamment dans les chapitres

1. J. Tournier, *le Cardinal Lavigerie et son action politique (1863-1892)*, d'après des documents nouveaux et inédits. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 417 p.; prix : 7 fr. 50.

2. Louis Passy, *Éloges, notices et souvenirs*. Paris, Félix Alcan [1913], in-8°, 484 et 450 p.

3. B. Nogaro et W. Oualid, *l'Évolution du commerce, du crédit et des transports depuis cent cinquante ans*. Paris, Félix Alcan, 1914, in-8°, 444 p.; prix : 5 fr.

4. Paul Feyel, *Histoire politique du XIX^e siècle*, t. II. Paris, Bloud, 1914, in-8°, 705 p.

sur l'Extrême-Orient et sur l'Autriche-Hongrie), et il y a des inadverances (par exemple, p. 297, un calcul d'où il résulte que $50 + 83 + 17 + 17 = 120$; p. 72, les noms des conseils genevois sont donnés *en allemand*). L'illustration, sauf pour les portraits, est médiocre. Pourtant ce manuel a de sérieux mérites et tiendra une place honorable entre les précis scolaires et le livre excellent, mais plus développé et déjà un peu ancien, de M. Seignobos.

Le gros volume où M. Edwin-R.-A. SELIGMANN étudie *l'Impôt sur le revenu*¹ est écrit surtout au point de vue du droit public et de la science financière. L'objet principal de l'auteur est d'examiner la possibilité d'établir un pareil impôt pour alimenter les finances fédérales des États-Unis, sans porter atteinte aux principes inscrits dans l'acte constitutionnel. Mais pour éclaircir le problème et donner plus de solidité à son argumentation, M. Seligmann a eu soin, non seulement de préciser en d'excellentes définitions les enseignements de la doctrine (revenus, facultés contributives, manière de les évaluer, etc.), mais aussi de nous faire connaître l'histoire de la question dans les divers pays. C'est à l'Angleterre et aux systèmes d'income-tax appliqués de 1798 à 1909 qu'il a consacré la plus longue étude; mais on trouvera aussi dans son livre des indications très nettes, avec textes à l'appui, sur les théories et les expériences du même genre que l'on rencontre en Allemagne, en France, en Italie, en Autriche et en Suisse. Les conclusions sont favorables à l'impôt sur le revenu, « global » et progressif, avec « stoppage » des revenus à l'origine. On trouvera quelquefois l'exposé trop dogmatique, et aussi bien optimiste à l'égard des abus où peut conduire le système des « abattements ». Mais l'ouvrage, bien traduit par M. Oualid, a le mérite d'être écrit par un homme qui connaît la question à merveille, dont l'information est très sûre et que n'inspire visiblement aucun intérêt de parti.

M. Louis ALBIN² a donné à ses souvenirs anecdotiques du 3^e régiment de zouaves une forme trop exclusivement romanesque pour qu'on puisse faire autre chose que mentionner, dans un bulletin historique, ce volume d'ailleurs rempli de patriotisme et de bonnes intentions.

M. Georges ROSSIGNOL (Roger Debury)³ réédite et complète son

1. Edwin-R.-A. Seligmann, *l'Impôt sur le revenu*. Traduction française par William Oualid. Paris, Giard et Brière, in-8°, 1913, xii-342 p.; prix : 15 fr.

2. Louis Albin, *Mon brave régiment*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 240 p. (illustré); prix : 4 fr.

3. Georges Rossignol (Roger Debury), *Un pays de célibataires et de fils uniques* (nouvelle édition refondue). Paris, Delagrave, 1913, in-12, 327 p.; prix : 3 fr. 50.

courageux ouvrage, malheureusement toujours d'actualité, contre la dépopulation de la France. Il y a dix-sept ans, Gabriel Monod en recommandait la lecture à tous les historiens et à tous les patriotes. Nous le signalons aussi à l'attention spéciale des jeunes gens. Si cette plaie peut être guérie, ce sera grâce à eux.

M. DUPONT-FERRIER¹ a écrit, dans la collection des « Richesses d'art de la ville de Paris », le volume sur les *Écoles, lycées, collèges, bibliothèques*. On ne peut que conseiller une lecture attentive de ce beau volume; ceux-là même qui fréquentent chaque jour, par profession, par besoin ou par goût, ces studieuses maisons ignorent beaucoup des choses que M. Dupont-Ferrier apprendra toutes au grand public. Son étude sur les lycées parisiens, surtout, fondée sur de sérieuses recherches d'archives, est digne du savant historien que nous connaissions par des œuvres aussi solides, mais plus sévères.

Remarquant, avec raison, que notre histoire extérieure est particulièrement mal connue pour la période qui s'étend entre 1885 et 1894, M. Pierre ALBIN² a essayé de réunir, sur nos rapports avec l'Allemagne depuis la chute de Ferry jusqu'au lendemain de l'alliance russe, les informations principales dont on dispose actuellement. Son livre, résultat d'un travail de rapprochement et de critique souvent délicat, est complété par des informations personnelles auprès de quelques personnes mêlées directement à la politique d'alors. On pourra lui reprocher un peu de prolixité, des citations trop étendues de discours ou d'articles de journaux. Mais l'effort est méritoire et sera utile. Deux chapitres sont à noter comme importants : l'un sur l'affaire Schnœbelé, l'autre sur les trois traités (de 1891, 1892 et 1894) qui ont scellé l'alliance franco-russe.

La puissance économique et les forces militaires de l'Allemagne donnent une importance européenne à la crise qu'elle semble traverser en ce moment. M. William MARTIN³ étudie cette crise au point de vue politique, et son ouvrage, fondé sur une connaissance personnelle du sujet, mérite de retenir l'attention. Il montre avec beaucoup de clarté et de précision que la constitution faite par Bismarck à sa taille ne convient plus au gouvernement actuel, faible, instable, divisé, incertain de sa voie. Le peuple allemand a cons-

1. Dupont-Ferrier, *les Richesses d'art de la Ville de Paris. — Les écoles, lycées, collèges, bibliothèques*. Paris, H. Laurens, 1913, in-8°, 279 p. (illustré).

2. Pierre Albin, *l'Allemagne et la France en Europe (1885-1894)*. Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, 400 p.; prix : 7 fr.

3. W. Martin, *la Crise politique de l'Allemagne contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1913, in-12, 288 p.; prix : 3 fr. 50.

cience de cette faiblesse, et la « poussée démocratique » qui se fait sentir partout, même au sein du parti conservateur, est l'indice d'un effort de la nation allemande pour saisir ce pouvoir que l'autorité supérieure lui refuse, sans être elle-même capable de l'exercer. Le Reichstag, désigné pour mener à bien cet effort, y est-il apte? M. Martin en doute et montre combien la résistance des nationalités conquises, à l'est comme à l'ouest, complique le problème. L'avenir est inquiétant, mais demeure obscur, et l'auteur de cette curieuse étude, — où l'on cherche vainement un chapitre sur la fièvre pan-germaniste d'à présent, — conclut comme sœur Anne : « Je ne vois que la route qui poudroie et l'herbe qui verdoie ».

M. le capitaine SERRIGNY¹ traite à peu près le même sujet, mais à un point de vue plus spécialement historique et en remontant jusqu'à 1871. Il est moins sévère pour le personnel politique de l'Empire, pour l'Empereur actuel et pour ses ministres; il rend justice à l'effort économique national et au succès de la « Weltpolitik » avant 1905. La faute capitale du gouvernement allemand lui paraît être de n'avoir pas voulu les moyens de ce qu'il voulait et d'avoir, au jour d'Algésiras, reculé devant le risque d'une grande guerre. A l'heure actuelle, l'auteur estime que la nation allemande est assez fortement constituée pour demeurer unie, même au lendemain d'une défaite. Le danger pour elle ne réside ni dans la résistance des peuples allogènes, « feuilles mortes qui tomberont probablement un jour du grand arbre allemand », ni dans le progrès du socialisme, de jour en jour plus bourgeois et plus patriote; il est dans la Constitution impériale, qui s'oppose à tout progrès politique, et dans l'annexion de l'Alsace-Lorraine, qui exige un effort militaire sans cesse renouvelé et jamais suffisant pour rassurer les inquiétudes patriotiques. Comment résoudre cette contradiction? M. Serrigny craint que l'Allemagne n'y voie d'autre issue que la guerre et croit que cette guerre sera pour elle bien plus hasardee qu'elle ne l'eût été en 1905.

L'Énigme allemande de M. Georges BOURDON² est surtout un recueil d'interviews (naguère publiées par le *Figaro*) et dont quelques-unes (celles de Kiderlen-Wächter et de Harden entre autres) sont bien présentées et instructives, d'autres insignifiantes ou sans portée. L'auteur y ajoute des considérations personnelles, tantôt historiques, tantôt économiques, et celles-ci sont les meil-

1. Capitaine Bernard Serrigny, *l'Évolution de l'Empire allemand depuis 1871 jusqu'à nos jours*. Paris, Perrin, 1914, in-12, 330 p.; prix : 3 fr. 50.

2. Georges Bourdon, *l'Énigme allemande*. Paris, Plon, 1913, in-12, 479 p.; prix : 3 fr. 50.

leures. La conclusion est, semble-t-il, que les Allemands sont désireux d'un accord avec la France, mais M. Bourdon reconnaît qu'ils ne feront à ce désir aucun sacrifice d'aucun genre, pas même celui des ambitions pangermanistes. Alors ?

M. Georges GOYAU¹ vient d'achever, avec les tomes III et IV, sa copieuse histoire du *Culturkampf*. L'auteur y suit pas à pas la « marche vers Canossa » et la diplomatie supérieure de Léon XIII jusqu'en 1887. Il conclut que Bismarck, qui avait eu, dans la campagne des lois de mai, pour objectif principal de ruiner le parti du centre, a abouti, en définitive, à lui donner plus de cohésion et de force, à rapprocher « le pape, les évêques, les curés et les fidèles », à faire de l'Allemagne catholique une société religieuse « plus étendue, plus vaste et plus humaine » que l'Allemagne des Hohenzollern. On connaît la tendance romaine de l'ouvrage ; on doit en louer l'information étendue, la forme soignée, encore qu'un peu prolixie. Un appendice donne le texte, difficile à trouver ailleurs, des *Mai-gesetze*.

M. Roland USHER², professeur à l'Université Washington de Saint-Louis, consacre au *Pangermanisme* une étude attachante, bien construite et d'un style animé. Elle intéressera, tant par le sujet que par la nouveauté du point de vue, à la fois historique et national américain, où l'auteur s'est placé. Il entend par pangermanisme, non pas ce que nous appelons ordinairement ainsi, mais plutôt l'impérialisme germanique, visant à la domination de l'Europe et du monde par la conquête, plus encore qu'à la « réunion » de tous les Germains ou prétendus tels. Il discute la légitimité de cette doctrine et n'est pas loin de l'accepter, retrace les efforts de l'Allemagne pour la réaliser et tente de mesurer ses chances de succès, qu'il croit sérieuses, sans admettre cependant que la victoire allemande, si elle se produit, puisse avoir des conséquences durables. Mais ces affirmations, un peu trop générales parfois, sont trop rarement appuyées de preuves. Sur quels documents M. Usher fonde-t-il son opinion que les États-Unis ont fait « alliance » avec la Triple-Entente, ou que les banquiers anglais, en 1911, ont demandé à Guillaume II, en échange d'une avance de fonds, la garantie écrite qu'il ne ferait pas la guerre ? Et l'identité des vues du gouvernement et du peuple allemands avec celles de MM. Classen et von Bern-

1. Georges Goyau, *Bismarck et l'Église. Le Culturkampf (1870-1887)* ; t. III : 1878-1883 ; t. IV : 1883-1887. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 323 et 351 p. ; prix : 7 fr.

2. Roland-G. Usher, *Pangermanism*. London, Constable, 1913, in-8°, 314 p. ; prix : 7 sh. 6 d.

hardi est-elle si évidente qu'il suffise de l'indiquer en note pour en faire la base du livre tout entier? Beaucoup de lecteurs n'en seront pas convaincus. Mais le livre les fera réfléchir, utilement sans doute.

M. Jacques BARDOUX est un des Français qui ont le mieux étudié la vie politique et économique du Royaume-Uni. Il a été longtemps le correspondant à Londres d'un grand journal quotidien, il connaît personnellement beaucoup d'hommes d'État et de chefs de parti, il les a observés chez eux, vus à l'œuvre au parlement et dans la presse. Il était donc mieux placé que bien d'autres pour entreprendre l'« essai de psychologie sociale » qu'il intitule *l'Angleterre radicale*¹. Son livre est varié, pittoresque, écrit d'après nature, et cependant solide, nourri de faits et de chiffres, quasi-scientifique d'aspect. Les chapitres sont composés et divisés avec un art qui, par instants, touche un peu à l'artifice. D'où vient qu'avec toutes ces qualités, l'auteur ne nous laisse pas toujours une vue nette de la question, un souvenir précis des événements dominants, des hommes « représentatifs »? Cela tient, je crois, à ce qu'il a composé ce volume, pour une bonne partie, de souvenirs personnels auxquels il a gardé la forme ordinaire d'articles d'information, de reportage, non pas, à vrai dire, sans les étayer de documents recueillis d'autre part : discours, statistiques, textes législatifs, etc. Le mélange de ces deux sources est fait d'une manière incomplète; c'est tantôt le sociologue ou l'historien qui parle et tantôt c'est le journaliste; il leur arrive même parfois à tous deux de dire les mêmes choses, en termes quelque peu différents il est vrai. C'est cela qui gêne et embarrasse le lecteur attentif; soucieux, après avoir tourné la dernière page, de retrouver les points essentiels, il ne les découvre qu'avec peine, parmi des détails, des descriptions, des développements qui ont eu leur intérêt d'actualité, mais qu'un recul de quelques mois montre déjà presque négligeables. Quand M. Bardoux décrit et juge de plus haut ou de plus loin, il ne laisse rien à désirer : ses deux chapitres sur le nationalisme dans les Indes et au Canada sont excellents; celui sur la « reprise industrielle » qui a suivi 1910, exposé critique, clair, solide et démonstratif, est un modèle du genre. Un léger effort de synthèse, le sacrifice de quelques interviews, de certaines pages où M. Punch, John Bull et autres types populaires reviennent trop souvent suffiraient pour faire de ce livre brillant, solide et utile un vrai manuel, au meilleur sens du terme.

1. J. Bardoux, *l'Angleterre radicale, essai de psychologie sociale* (1906-1913). Paris, Félix Alcan, 1913, vii-559 p.

M. Ernest LÉMONON¹, dans son étude sur *l'Italie économique et sociale (1861-1912)*, nous présente en réalité deux ouvrages : l'un sur le mouvement économique, l'autre sur le mouvement social dans la péninsule depuis l'unité. Le progrès économique suit une courbe ascendante, mais « ondulée », dont les points saillants, formant limite entre les périodes de prospérité et les périodes de dépression, sont en 1875, 1878, 1887, 1897, 1907. Les statistiques officielles et les documents imprimés servent à l'auteur à mettre en évidence, pour chaque période, les signes caractéristiques de l'état économique, suivant un ordre arrêté une fois pour toutes. Il n'y a que des tableaux de chiffres et point de graphiques; un chapitre final résume la situation en 1912 et formule les conclusions, très optimistes, sur l'avenir économique du royaume italien. — Dans la seconde partie, M. Lémonon expose, sous une forme plus descriptive et concrète, l'action sociale de l'État, des particuliers, des collectivités et des partis politiques, spécialement du parti socialiste. Les indications fournies sont précises et complètes; l'appréciation en est faite dans un sens favorable au gouvernement italien actuel. Les conclusions pourront être discutées; le livre n'en sera pas moins fort utile comme moyen d'information, malgré l'absence de tables alphabétiques.

M. Robert MEYNADIER² nous donne, sous le titre *les Étapes de la royauté d'Alphonse XIII*, une histoire politique sommaire de l'Espagne depuis 1904. Il est bien informé, exact, précis. Ce qu'il dit du rôle personnel du roi, de « l'union des partis autour du trône », semble juste et bien observé. Mais son livre, écrit trop vite sans doute, n'est pas composé. Ce n'est qu'un annuaire ou une suite de chroniques. Il y avait cependant les matériaux pour faire un bon ouvrage, et utile, car nous avons peu de travaux sérieux sur le sujet.

M^{me} la comtesse DE HOHENFELSEN a traduit du russe une brochure du professeur ELTCHANINOW³, destinée à entretenir dans les classes inférieures de la population de l'empire les sentiments de loyalisme monarchique. On ne saurait apprécier un pareil ouvrage du point de vue de la critique historique. Signalons seulement l'intérêt qu'il présente par les nombreux détails donnés sur la vie

1. E. Lémonon, *l'Italie économique et sociale (1861-1912)*. Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, 432 p.; prix : 7 fr.

2. Robert Meynadier, *les Étapes de la royauté d'Alphonse XIII*. Paris, Perrin, 1914, in-12, 300 p.; prix : 3 fr. 50.

3. Professeur Eltchaninow, *le Règne de S. M. l'empereur Nicolas II*, traduit du russe par M^{me} la comtesse de Hohenfelsen, préface du marquis de Ségur. Paris, Hachette, 1913, in-8°, 127 p. (illustré).

intime et les procédés de travail du souverain, ainsi que par des photographies nombreuses et très bien reproduites.

On lira avec intérêt l'exposé de la *Question finlandaise en 1911*¹ qu'un député finlandais a écrit en suédois et dont la traduction française est présentée au public par M. Frédéric Passy. L'auteur se place surtout au point de vue du droit constitutionnel et cherche à prouver que les mesures d'incorporation prises par la Russie ne tiennent pas à des besoins militaires ou économiques, mais « à la haine des bureaucrates sans entrailles, des courtisans et des généraux serviles..., contre tout ce qui s'appelle ordre légal... ou limitation de l'arbitraire ». Signalons aussi, dans la petite collection *Science et religion*, quelques pages claires et intéressantes de M. Henri JOLY sur la *Hollande sociale*².

Les affaires méditerranéennes et orientales continuent de tenir une place importante dans la bibliographie historique. M. le lieutenant-colonel MORIER³ a traduit, pour l'instruction de ses camarades de terre et de mer, la relation officielle italienne des opérations maritimes dans la guerre italo-turque. Un jeune professeur, M. HAURY⁴, a le louable souci de faire comprendre les problèmes de la politique orientale à tout le monde. De là son *Exposé simple et clair de la question d'Orient*, qui est simple en effet, mais pas toujours très clair, par excès de concision, et qui du reste ne traite guère que la question diplomatique.

M. DJUVARA⁵, ministre de Roumanie à Bruxelles, a jugé le moment venu de réunir en un recueil tous les projets de partage de la Turquie, ou du moins les plus notables. Il en a trouvé cent, dont beaucoup d'oubliés et six de tout à fait inédits. Le premier remonte à 1270 avant même qu'il y eût une Turquie d'Europe, le dernier est de 1912. Un appendice fort étendu, et qui sera précieux, donne les textes les plus importants sur les guerres de 1908-1913 en Libye et dans les Balkans et sur le partage de la Turquie européenne. De nombreuses cartes, un bon index, de copieuses bibliographies

1. *La Question finlandaise en 1911*, par un député finlandais. Paris, Schleicher, 1912, in-8°, 227 p.; prix : 2 fr.

2. Henri Joly, *la Hollande sociale* (dans les *Questions de sociologie*, bibliothèque Science et Religion, fasc. 651). Paris, Bloud, in-16, 63 p.

3. Lieutenant-colonel Morier, *la Marine dans la guerre italo-turque (1911-1912)*, traduit de la relation officielle italienne. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, 57 p.

4. Paul Haury, *Exposé simple et clair de la Question d'Orient*. Paris, Vuibert, 1913, in-8°, 46 p. (cartes).

5. T.-G. Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie*, préface de M. Louis Renault. Paris, Félix Alcan, 1914, in-8°, 640 p. (18 cartes); prix : 10 fr.

témoignent de l'effort réalisé. Nous recommandons l'usage de ce savant recueil, quoiqu'il présente, pour la fin du XVIII^e siècle surtout, certaines lacunes et qu'on y ait parfois remplacé des documents utiles à connaître en original par des résumés pris de seconde main. On remarquera, bien qu'elle ne soit pas exceptionnelle en Roumanie, la parfaite aisance avec laquelle l'auteur écrit en français.

La guerre des Balkans a suscité un grand nombre d'ouvrages, de valeur très inégale, les uns proprement historiques, les autres inspirés par des vues de propagande nationale ou politique. De cette dernière sorte sont *l'Équilibre balkanique*, par M. MILOYÉVITCH¹, ancien consul de Serbie à Pritchina, plaidoyer chaleureux, mais sans excès de langage, contre les ambitions territoriales exagérées de la Bulgarie; *les Albanais en vieille Serbie*, par M. Iov. TOMITCH², étude ethnographique attentive, destinée à montrer que l'Albanie du congrès de Londres contient beaucoup de Serbes « albanisés et islamisés » aux XVII^e et XVIII^e siècles; *les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique*, par BALKANICUS³, recueil des griefs serbes contre la diplomatie et l'armée du tsar Ferdinand dans la première guerre, avec un appendice contenant des rapports confidentiels de préfets et sous-préfets serbes de la région contestée; enfin, *la Question albanaise*⁴, reproduction, due aux soins de la colonie serbe de Paris, d'un certain nombre d'articles parus dans les journaux français et qui tendaient à empêcher la future Albanie autonome de s'étendre, suivant le projet autrichien, depuis Ipek jusqu'au golfe d'Arta.

Un des auteurs de ces articles, M. André CHÉRADAME⁵, s'est depuis longtemps consacré aux questions orientales dont il avait compris toute l'importance et a essayé d'y intéresser le public français. Il réunit en volume de nombreuses études sur ce sujet, dispersées jusqu'ici dans des journaux ou revues. Elles sont liées par une pensée commune, qui est que la France avait tout à gagner au développement du néo-slavisme, seul propre à équilibrer le germanisme menaçant. On les relira avec intérêt, et même si la thèse de l'auteur

1. M.-J. Miloyévitch, *l'Équilibre balkanique*. Coulommiers, impr. Brodard, in-8°, 42 p.

2. Iov. Tomitch, *les Albanais en Vieille-Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar*. Paris, Hachette, 1913, in-8°, 83 p.

3. Balkanicus, *les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique*. Coulommiers, impr. Brodard, 1913, in-8°, 124 p. (carte); prix : 2 fr. 50.

4. F. Bianconi, G. Bienaimé, A. Chéradame, R. Perraud, de Wesselitzky, G. Yakobitch, *la Question albanaise*. Paris, Hachette, 1913, in-8°, 67 p.

5. André Chéradame, *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*. Paris, Plon, 1913, in-12, 407 p.; prix : 3 fr. 50.

appelle quelques réserves, on ne pourra nier que, dans le domaine des faits, il ait vu juste assez souvent.

Dans la *Mort de Stamboul*, M. Victor BÉRARD¹, dont on connaît les nombreuses et pénétrantes études sur la question orientale, étudie le régime jeune-turc de 1908 à 1912. Selon lui, les chefs du comité Union et Progrès ont dû, par la force des choses et de la tradition historique, suivre la même politique qui, du xvi^e siècle à nos jours, s'est imposée aux souverains ottomans : à la fois sultans, c'est-à-dire chefs de guerre, et khalifes, c'est-à-dire chefs religieux, les prédécesseurs d'Hamid, lui-même et ceux qui gouvernent sous le nom de son successeur, ont poursuivi la sujétion des raïas et des infidèles. Les Jeunes-Turcs croient même « avoir des devoirs tout spéciaux envers l'Islam et, plus encore, envers les Turcs ». De là une politique nouvelle à l'égard des pays qui menaçaient d'échapper à la domination ottomane. En Crète, le « khalifat » réclamait le rétablissement de la suzeraineté turque ; aux résistances des puissances méditerranéennes, on répondit par la construction d'une flotte et des menaces de propagande. En Macédoine et en Syrie, on organisa une colonisation musulmane, en appelant des pays soumis à l'infidèle, Bosnie, Serbie, Algérie-Tunisie, des *mohadjirs* qui évincèrent, avec l'appui des autorités, le paysan grec, bulgare ou libanais. C'est le souci de défendre en Crète et en Macédoine l'« idée » hellénique ou bulgare qui a fait en 1912 l'union balkanique et préparé cette « revanche de Pétersbourg » que M. Bérard doit étudier en un second volume. Celui-ci est, comme les précédents, un peu touffu, mais bourré de faits et nourri d'idées nettes, traduites en un langage précis et coloré.

C'est encore M. Bérard qui présente au public un recueil d'articles dus à l'un des hommes qui connaissaient le mieux la Turquie contemporaine, Georges GAULIS². Correspondant à Constantinople de plusieurs journaux français, en rapports constants avec les fonctionnaires et les diplomates, l'auteur, mort en 1912, savait toutes les laideurs et les faiblesses du régime hamidien, mais il aimait les Turcs et il espérait en leur régénération. Cet espoir anime et éclaire une série d'études qui datent un peu, mais conservent leur intérêt anecdotique et psychologique, surtout celles sur Abd-ul-Hamid, diplomate et financier, sur le voyage de Guillaume II en Palestine et sur la rivalité des Hellènes et des Slaves dans les Balkans.

1. Victor Bérard, *la Mort de Stamboul*. Paris, A. Colin, 1913, in-12, 429 p.; prix : 4 fr.

2. G. Gaulis, *la Ruine d'un empire. Abd-ul-Hamid, ses amis et ses peuples*. Paris, A. Colin, 1913, in-12, 357 p.; prix : 4 fr.

M. Louis LEGER¹ a aussi réuni en volume des articles assez variés, dont la plupart se rapportent aux Slaves du sud, au rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la civilisation et à leurs relations intellectuelles avec la France. Mais on y trouvera également des pages dont l'historien politique fera son profit, par exemple sur la Bulgarie moderne et le tsar Ferdinand I^{er}.

M. DE CONTENSON² partage, avec plusieurs des auteurs dont nous venons de parler, la conviction que la Turquie d'Asie, comme la Turquie d'Europe, est vouée aux insurrections et aux démembrements si l'Europe n'intervient pas pour résoudre elle-même les questions nationales et économiques qui se posent en Arménie, en Syrie, en Arabie et que les Turcs sont incapables de régler par eux-mêmes. L'occasion en est fournie par les emprunts que le gouvernement jeune-turc négocie sur les marchés européens.

D'un voyage dans la mer Égée, M. Charles VELLAY³ a rapporté une impression profonde du mouvement national qui a soulevé tous les Hellènes au moment de la guerre balkanique. Cet irrédentisme hellénique lui paraît pleinement justifié, et il en expose les manifestations avec une sympathie évidente. La moitié de son livre est formée des adresses et pétitions des Grecs de Macédoine, de Thrace, d'Épire, surtout des îles de l'Égée et de Chypre, et il dénonce la « pusillanimité », les « redoutables erreurs » des diplomates. Sans médire de cet ardent philhellénisme, on peut penser que les nations de l'Europe occidentale ont le droit de songer à leur intérêt et à l'intérêt de la paix, en même temps qu'à celui du peuple grec.

L'Albanie était, avant les décisions de la conférence de Londres, peu connue du public et passablement délaissée par les historiens. M. A. BOPPE nous rappelle à propos que la France s'est beaucoup occupée de ce pays entre 1797 et 1814, alors que le souverain de fait en était le fameux Ali de Tébelen. Grâce aux correspondances inédites des consuls français à Janina ou des généraux commandant à Corfou, à la Correspondance de Napoléon, aux récits des voyageurs français et anglais, il retrace d'une manière très attachante

1. Louis Leger, *Serbes, Croates et Bulgares*. Paris, Maisonneuve, 1913, in-8°, 223 p.

2. Ludovic de Contenson, *les Réformes en Turquie d'Asie*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 131 p.

3. Charles Vellay, *l'Irrédentisme hellénique*. Paris, Perrin, 1913, in-12, 329 p.; prix : 3 fr. 50.

4. A. Boppe, *l'Albanie et Napoléon (1797-1814)*. Paris, Hachette, 1914, in-12, 276 p.; prix : 3 fr. 50.

cette histoire pittoresque et abondante en curieux détails. Ali, que Napoléon commence par ménager, malgré ses perfidies, puis finit par traiter de *brigand*, est au premier plan de ce récit, et il apparaît tout autre que ne le représente la légende créée par les écrivains romantiques. C'est un Albanais demi-barbare, avide, cruel et astucieux, mais intelligent et capable, sachant trouver des auxiliaires et s'en servir, comme il fit pour ce Méhémet Effendi, moine italien renégat, ex-inquisiteur de l'ordre de Malte, qui vint à Tilsit, comme ambassadeur d'Ali-Pacha, pour rappeler à Napoléon la promesse jadis faite de lui céder Corfou. En appendice, l'auteur de cet intéressant et utile ouvrage a ajouté une contribution à la chronique militaire du premier Empire : l'historique du régiment albanais que le général Dongelot essaya d'organiser à Corfou et dont quelques Français songèrent à faire une garde du corps pour l'Empereur. Abd-ul-Hamid aurait-il pris là l'idée du fameux corps d'Yldiz-Kiosk ?

La biographie du roi Charles I^{er} de Roumanie, par M. Paul LINDBERG¹, est un panégyrique enthousiaste, œuvre de courtisan plutôt que travail historique. Mais elle contient un grand nombre d'illustrations et des extraits de correspondances du roi et de ses proches qu'il serait difficile de trouver ailleurs ; pour cette raison l'ouvrage mérite d'être consulté.

Sur les opérations militaires, deux ouvrages importants ont paru. MAHMOUD MOUKHTAR PACHA², qui fut, après Kirk-Kilissé, commandant de la deuxième armée de l'Est, et actuellement ambassadeur ottoman à Berlin, a écrit, en turc, un récit de la campagne qui a été traduit en allemand par Imhoff pacha. Le commandant Minart a fait de cette traduction une version française, qui sera certainement bien accueillie, aucune relation officielle turque des événements de Thrace n'ayant été publiée et ne devant l'être sans doute avant longtemps. Ce récit est sobre et clair, avec les précisions nécessaires (notamment les ordres de bataille et de mouvement, les télégrammes du grand état-major et les renseignements fournis par la cavalerie), et les commentaires qui s'y ajoutent sont purement techniques. On ne devra pas y chercher des moyens d'établir les responsabilités, l'auteur étant très discret sur ce point, — par exemple sur l'origine réelle de l'ordre d'offensive vers le nord-ouest renouvelé le 21 octobre, — ce qui est fort naturel dans sa situation. Resté très germano-

1. Paul Lindenberg, *Charles I^{er}, roi de Roumanie*. Paris, Le Soudier, 1913, in-8°, 331 p. (illustré).

2. Mahmoud Moukhtar Pacha, *Mon commandement au cours de la campagne des Balkans d'octobre 1912*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 194 p. (portrait et cartes); prix : 3 fr.

phile, Moukhtar-Pacha, qui a dédié son livre au régiment prussien où il servit jadis, estime que ses compatriotes ont été vaincus par suite de leurs propres fautes, dont la première est d'avoir mal interprété les principes formulés par Moltke et les exemples donnés par les instructeurs allemands de l'armée turque. L'auteur des *Paroles de vaincu*, IZZED-FUAD PACHA¹, bien connu en France, a des sentiments tout autres, et son livre est bien différent. Il estime la science militaire des Allemands; il loue, en passant, la bravoure d'officiers comme Hochwächter; mais il croit leurs méthodes et leur caractère mal adaptés aux traditions et à l'esprit des Turcs. C'est un mécontent, qui ne s'en cache pas, il maugrée ou déclame souvent et donnerait parfois de lui-même une opinion défavorable : on le prendrait, à certains moments, pour un brouillon important, mal satisfait qu'on ne l'écoute pas. Mais il a le cœur généreux, un patriotisme ardent, l'expérience de la guerre et des vues justes. Il faut donc laisser de son livre tout ce qui est réflexions générales, « parenthèses », comme il dit, ou polémique, c'est-à-dire à peu près la moitié du volume, même les souvenirs personnels, puisqu'il n'a commandé qu'un corps d'armée de réserve, en arrière des lignes de Tchataldja. Mais il y a certainement à prendre dans sa critique des opérations du mois d'octobre, malgré le ton passionné qui y règne d'un bout à l'autre. Et les dernières pages du livre de ce vieux soldat, qui écrit en français avec une souplesse vigoureuse, ne sont pas dénuées d'éloquence. Il y en a aussi, mais sans effort et inconsciemment, dans le *Carnet de campagne* du lieutenant SÉLIM-BEY², ancien élève de Saint-Cyr, et qui écrit en français mieux que beaucoup de Français authentiques. Ce tout jeune officier de lanciers ne raconte que ce qu'il a vu; mais il voit bien : sa description de la charge du 1^{er} lanciers à Loulé-Bourgas eût ravi Stendhal, tant elle est « naturelle ». Et lui aussi a bien compris que « singer » l'Allemagne, apprendre Moltke par cœur et pratiquer le *parade marsch* n'est pas une garantie de victoire.

M. le capitaine D'ALAUZIER³ a fait partie de la mission confiée, dès avril 1913, à trois officiers français pour étudier sur place les procédés tactiques des armées alliées au siège d'Andrinople, en

1. Izzet-Fuad Pacha, *Paroles de vaincu*. Paris, Chapelot, in-8°, 381 p. (cartes); prix : 7 fr. 50.

2. Lieutenant Sélim-bey, *Carnet de campagne d'un officier turc, de Sul-Oglou à Tchataldja*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12, 138 p.; prix : 2 fr.

3. Capitaine de Ripert d'Alauzier, *Sur les pas des alliés, Andrinople, Thrace, Macédoine*. Paris, Berger-Levrault, in-8°, 1914, 332 p. (grav. et croquis); prix : 5 fr.

Thrace et en Macédoine. Son journal contient, à côté de détails pittoresques et bien observés sur les armées bulgare, grecque et serbe, le relevé des mouvements de chacune d'elles pendant les opérations de guerre, fait avec beaucoup de soin d'après les documents fournis par les états-majors et d'après le récit d'officiers ayant pris part à chaque action. Le récit s'arrête avant les combats devant les lignes de Tchataldja, ce qu'on regrettera, cette partie de la campagne étant la plus mal connue.

M. le général HERR¹, officier d'artillerie français, a fait à la fin de 1912 une assez courte visite à quelques champs de bataille (Uskub et Kumanovo) et à Constantinople. Soit discrétion, soit manque de coup d'œil, il n'a mis dans son journal de route que des détails anecdotiques sans grand intérêt ou des observations d'une portée très moyenne. Il y a plus de faits à retenir dans le journal tenu pendant le siège d'Andrinople par M. CIRILLI², notamment ce qu'il a dit de l'impression fâcheuse produite sur les étrangers et les Français par les déclarations slavophiles du gouvernement de Paris en janvier 1913. Quelques bonnes descriptions de la ville assiégée; mais on les a déjà lues dans les dépêches de M. Cirilli au *Matin* ou à l'agence Reuter. M. RÉMOND³ est aussi un correspondant de guerre qui réimprime ses articles, publiés naguère avec succès par l'*Illustration*. On en appréciera le pittoresque, mais peut-être en trouvera-t-on l'allure générale un peu romanesque et littéraire à l'excès pour un ouvrage de ce genre. Il y a du reste des choses bien vues (Tchataldja, par exemple) et un témoignage intéressant sur Kirk-Kilissé et Loulé-Bourgas, celui de Djemal-bey, commandant de la division rédif de Konia (16^e corps).

M. Gabriel HANOTAUX⁴ réunit en volume ses articles de politique étrangère dans la *Revue hebdomadaire* et le *Figaro*. Ils seront utiles pour marquer combien l'opinion française fut lente à choisir, dans la crise orientale, une règle de conduite, mais combien elle eut raison d'y demeurer fidèle après l'avoir choisie. M. Hanotaux nous dit qu'il a « marché au-devant de la diplomatie officielle ». A le relire, on n'a pas toujours cette impression. Mais on doit reconnaître

1. Général Herr, *Sur le théâtre de la guerre des Balkans*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 129 p. (illustré, cartes); prix : 2 fr. 50.

2. Gustave Cirilli, *Journal du siège d'Andrinople*. Paris, Chapelot, 1913, in-12, 199 p. (illustré); prix : 2 fr. 50.

3. George Rémond, *Avec les vaincus; la Campagne de Thrace*. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12, 339 p. (carte); prix : 3 fr. 50.

4. Gabriel Hanotaux, *la Guerre des Balkans et l'Europe (1912-1913) (Études diplomatiques, 2^e série)*. Paris, Plon, 1914, in-12, 458 p.

qu'il fut des premiers à demander, trois semaines après Loulé-Bourgas, qu'on laissât « les Balkans aux Balkaniques ».

M. le comte de LANDEMONT¹ a écrit une histoire de la Bulgarie de 1861 à 1913 qui n'est qu'une compilation sans grande valeur originale. Jusqu'en 1911, ce sont des citations d'ouvrages historiques ou des résumés sommaires; ensuite, des coupures de journaux mises bout à bout. Les cartes elles-mêmes sont empruntées à d'autres auteurs.

M. Jean RODES² a étudié sur place le mouvement constitutionnel de 1910-1911 en Chine. Le livre qu'il publie sur ce sujet résume des observations attentives dont la presse périodique a déjà reproduit quelques résultats. La conclusion qui se dégage du récit des faits et de la fréquentation des hommes est que la Chine nouvelle n'est pas aussi différente de l'ancienne qu'elle le croit, ni aussi supérieure à elle que nous l'avons imaginé; ce sont les lourdes charges du nouveau régime, s'ajoutant aux vieux abus indéracinables, qui ont provoqué la révolution à la fin de 1911.

Parmi les ouvrages d'histoire coloniale, mentionnons le recueil des conférences faites en 1912-1913 sur *l'Afrique du Nord*³ à l'association des anciens élèves de l'École des sciences politiques; elles sont d'étendue et de valeur fort inégales. Les deux plus instructives ont pour sujet le Maroc et l'Afrique occidentale.

M. HUBERT-JACQUES⁴, correspondant du *Matin* à Fez, retrace en « témoin passionné », comme il dit lui-même, la révolte du mois d'avril 1912. Son livre contient beaucoup de textes et de témoignages utiles. Il a essayé de démêler les causes du massacre et en fait remonter la responsabilité au ministre de France, M. Regnault, qui aurait méprisé les avertissements des généraux et mis trop de confiance dans la fidélité d'El-Mokri et des fonctionnaires du makhzen. Le ton de cet exposé est trop violent pour qu'on puisse le croire impartial.

R. GUYOT.

1. Comte de Landemont, *l'Élan d'un peuple; la Bulgarie jusqu'au traité de Londres (1861-1913)*. Paris, Plon, 1914, in-8°, 426 p. (portrait et cartes).

2. Jean Rodés, *la Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911)*. Paris, Félix Alcan, 1913, in-12, 260 p.; prix : 3 fr. 50.

3. C. Jonnart, général Lyautey, E. Roume, J.-Ch. Roux, S. Pichon, Aug. Bernard, J. Ladreit de Lacharrière, C. Guy, A. Tardieu, R. Pinon, *l'Afrique du Nord*. Paris, Félix Alcan, 1913, in-12, 275 p. (cartes); prix : 3 fr. 50.

4. Hubert-Jacques, *les Journées sanglantes de Fez, les massacres, récits militaires, responsabilités*. Paris, Chapelot, 1913, in-12, 362 p. (carte); prix : 3 fr. 50.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Lucien ROMIER. Les origines politiques des guerres de religion.
T. II : 1555-1559. Paris, Perrin, 1914, in-8°, v-464 pages.

Le second volume de l'étude de M. Romier, sur la politique extérieure de Henri II et l'origine des guerres de religion, vient de paraître. C'est la même abondance de documents inédits, surtout de correspondances diplomatiques italiennes. Après la mention du règne éphémère du pape Marcel II, le livre s'ouvre par l'élection de Paul IV Carafa, qui subit d'abord la politique violemment antiespagne du cardinal neveu Carlo Carafa. Les velléités belliqueuses de Henri II furent combattues par Montmorency, en haine des Guises ; mais aussi par un sentiment assez compréhensible que la France devait se défier des guerres italiennes. Elles tombèrent tout à coup, à la grande colère du pape, et la trêve de Vaucelles fut signée, à la grande déception des princes lorrains. M. Romier (liv. II) montre comment la défection des Farnèse et le mauvais vouloir de la maison d'Este, malgré ses liens de famille avec la France, l'hostilité de Cosme de Médicis, duc de Florence, lorsque la guerre reprit en 1557 grâce à l'insistance de Paul IV, la malheureuse expédition de François de Guise à Civitella, ruinèrent l'influence française en Italie. Les intrigues de Montmorency, les hésitations de Henri II furent pour beaucoup dans cet échec ; mais la mobilité des princes italiens y fut encore pour davantage. L'envahissement de la Picardie et la bataille de Saint-Quentin (p. 179-180) fournissent à M. Romier l'occasion de montrer l'incapacité peu commune de Montmorency et les conséquences décisives que la panique qui suivit ce désastre eut sur la politique italienne de la France (liv. III, ch. 1). Henri II fut alors abandonné par les Carafa, par les Farnèse, par les Ferrare, et l'occupation française resta en l'air à Sienne et dans le Piémont. Guise fut rappelé, et M. Romier indique bien qu'il sentait lui-même la partie perdue en Italie. Il vint faire au nord de la France cette glorieuse campagne qui aboutit à la prise de Calais (p. 215-217). Ce fut le moment que le roi choisit pour abandonner toute politique belliqueuse. La raison en est donnée dans le remarquable développement qui forme le chapitre II du livre III de M. Romier.

C'est l'histoire des progrès considérables du protestantisme en France de 1554 à 1558. Sans cacher les torts des religionnaires, et surtout leurs appels aux Suisses et aux Allemands, les fautes et les légèretés de leurs chefs, principalement d'Antoine de Bourbon, M. Romier a montré comment les chanteurs de psaumes de la rue Saint-Jacques et

du Pré-aux-Clercs étaient aussi poussés par un besoin d'épuration morale, de protestation contre l'oppression fiscale, de résistance contre une persécution qui s'annonçait elle-même impitoyable. Henri II eut peur et pour l'orthodoxie et pour son autorité. Philippe II en profita très habilement pour lui inspirer le désir de la paix à tout prix, qui lui ferait les mains libres contre les hérétiques. De là les conférences de Péronne, de Cercamp et le traité du Cateau-Cambrésis. Les négociations furent désapprouvées par les Guises, d'une manière intermittente cependant ; car si le duc François, avec son instinct de soldat, pensait qu'on pouvait au besoin résister encore, le cardinal de Lorraine, tour à tour, chercha à entraver la paix et s'y prêta, pour se rendre à l'idée qu'on allait poursuivre l'hérésie. Néanmoins, au moment où fut signée la paix (3 avril 1559), les Lorrains étaient en demi-disgrâce. Elle fut l'œuvre de Montmorency, de Diane de Poitiers, du maréchal de Saint-André et de la volonté de Henri II, qui, en dehors de son attachement pour le connétable, était pressé d'en finir. L'Europe fut stupéfiée de la facilité, de la fureur avec laquelle le roi de France cédait sur tous les points (liv. IV, ch. 1, p. 332-347) : Sienne, Montalcino, le Piémont sauf quelques villes, Nice, la Savoie. Cette dernière cession était la plus grosse faute du traité. Henri II se précipitait dans l'alliance espagnole, mariait sa sœur Marguerite avec Philibert-Emmanuel de Savoie, qui faisait le dédaigneux ; et sa fille Élisabeth, encore enfant, à Philippe II, déjà veuf deux fois. M. Romier a insisté sur les côtés humiliants de la paix. Il a dit comment Montmorency et Saint-André, prisonniers depuis Saint-Quentin, pressèrent les négociations pour obtenir des remises sur leurs rançons, comment l'instrument du traité n'assurait même pas à Henri II ses conquêtes de France : Metz, Toul, Verdun, Calais. Il dut lui sembler plus dur encore d'abandonner les « fuorusciti » de Naples et de Toscane, bien gênants souvent, mais qui, en fin de compte, s'étaient fiés à la protection française.

Henri II a donc tout sacrifié à ce que M. Romier appelle la *Paix catholique* : la persécution commença presque aussitôt par l'édit d'Écouen (2 juin 1559) et l'arrestation des magistrats entachés d'hérésie. Il ne put la diriger lui-même, puisqu'il mourut le 10 juillet, dix jours après l'accident de la lice des Tournelles. Le récit de la mort du roi par M. Romier, dans sa sobriété toute médicale, ne laisse pas d'être émouvant. M. Romier nous a donné, pour finir, la « retraite d'outre-monts » en deux chapitres, où il insiste sur les humiliations que nous a values l'abandon de la république de Montalcino (en Toscane) et de la Savoie. Ce seraient plutôt des appendices, si ce n'était l'amorce, comme je l'espère, d'un nouveau volume. M. Romier nous doit l'histoire des guerres de religion. Son récit est objectif ; malgré la multiplicité des faits, les idées principales se dégagent nettement. La forme est personnelle, quelquefois un peu contournée, à mon avis. C'est un livre qui compte.

P. BONDOIS.

Augustin BERNARD. **Le Maroc**. Paris, Félix Alcan, 1913. 1 vol. in-8°, 412 pages.

E. M. G. ROUTH. **Tangier, England's lost atlantic outpost, 1661-1684**. Londres, John Murray, 1912. 1 vol. in-8°, xviii-388 pages.

E. ROUARD DE CARD. **La défaite des Anglais à Tanger en 1664**. Paris, A. Pedone et J. Gamber, 1912. 1 vol. in-8°, 33 pages.

Eugène PLANTET. **Mouley Ismaël, empereur du Maroc, et la princesse de Conti**. Paris, Plon, 1912. 1 vol. in-8°, 82 pages.

Albert SAVINE. **Dans les fers du Moghreb, récits de chrétiens esclaves au Maroc**. Paris, Louis Michaud, 1912. 1 vol. in-8°, 192 pages.

L'ouvrage de M. Augustin Bernard est particulièrement destiné aux lecteurs désireux d'acquérir, sur le Maroc, des notions d'ensemble suffisamment détaillées. Les conditions géographiques, les conditions historiques, la société indigène, dans sa vie économique, sociale, religieuse et politique, les Européens au Maroc, depuis le moyen âge jusqu'à l'établissement du protectorat français, sont l'objet d'autant de livres distincts, écrits dans un style simple et clair. L'auteur a su, tout en se bornant à l'essentiel, éviter les généralités incolores et vagues et donner un tableau du Maroc documenté, précis et vivant. Son livre abonde en formules heureuses, où toute une situation se trouve résumée avec netteté et concision. On peut citer, à ce point de vue, son exposé de la question particulièrement obscure des origines berbères : « Un fait demeure établi : la race berbère n'est pas une; elle se compose d'éléments divers, elle est mixte et mêlée dès l'origine... Les Berbères sont une famille linguistique, non une famille ethnique » (p. 65). Ailleurs, M. Bernard montre excellemment la prédominance de l'élément religieux sur l'élément politique dans l'histoire du Maroc et, en général, de l'Afrique du Nord. Les événements qui concernent les dynasties établies à Cordoue ou à Bagdad « n'intéressent pas la vie profonde de la contrée. Jamais les groupements n'ont été agrégés en un État véritable... L'histoire de l'Afrique du Nord, comme l'a montré Masqueray, est essentiellement une histoire religieuse. Les indigènes ne s'arrachent à leurs querelles locales que pour se perdre dans l'universel... Ce sont des mouvements religieux, au moins dans leur principe, qui ont successivement attribué le pouvoir aux Idrissites, aux Fatmides, aux Almoravides, aux Almohades. C'est d'un mouvement religieux, enfin, que sont issues les dynasties chérifiennes (p. 85-86) ». Cette importance de la religion est très bien mise en lumière dans les pages que consacre M. Bernard au culte des saints, aux marabouts, « la plus grande puissance poli-

tique du Maroc », aux zaouïas. Mentionnons encore les deux chapitres sur la vie politique : l'un où l'auteur étudie les tribus marocaines et l'autre où il décrit le Makhzen, c'est-à-dire le gouvernement du sultan, son étendue et ses limites. La distinction entre les régions soumises (*Blad-el-Makhzen*) et les régions indépendantes (*Blad-es-Siba*) est, d'ailleurs, essentiellement flottante. « Le Blad-Makhzen grandit sous un gouvernement fort et diminue sous un gouvernement faible. » Les derniers chapitres de l'ouvrage sont du domaine de l'actualité. Ceux où l'auteur expose les diverses phases de la crise marocaine jusqu'à la convention franco-allemande du 4 novembre 1911 offrent, sous une forme lumineuse et brève, un intérêt particulièrement dramatique.

Ce n'est pas à dire que, dans l'économie générale de l'ouvrage, certaines parties n'aient pas été un peu sacrifiées. Ainsi, les quelques pages que M. Bernard accorde à l'histoire de la domination des chérifs saadiens (p. 110-114) paraîtront à peine suffisantes dans leur brièveté confuse. Sans donner à son exposé une extension que le plan de l'ouvrage ne comportait pas, l'auteur eût pu mettre à profit les publications récentes de M. de Castries et faire de cette période de l'histoire du Maroc un tableau plus net et plus précis¹.

Mais ce sont là des défaillances passagères qui ne doivent point faire perdre de vue les mérites du livre. Les lecteurs de M. Bernard lui sauront gré d'avoir su leur présenter, sous une forme attrayante et avec la compétence que lui ont acquise ses travaux antérieurs, tout ce qu'il leur est utile de savoir sur un sujet aussi important et aussi « actuel » que le Maroc.

Conquise en 1471 par le Portugal, devenue espagnole lorsque Philippe II annexa ce royaume, en 1580, avec toutes ses possessions, reprise en 1643, trois ans après que les Portugais eurent recouvré leur indépendance, la ville de Tanger fut apportée en dot à Charles II, en 1661, par l'infante Catherine de Bragance et évacuée par les Anglais en 1684. C'est l'histoire de cette courte domination anglaise que vient d'écrire M. Routh dans un intéressant volume, très documenté, très neuf, nourri de faits, exact et précis. L'acquisition de Tanger avait suscité en Angleterre de brillants espoirs, que justifiaient les immenses avantages commerciaux et stratégiques de la place; mais à peine les Anglais s'y sont-ils installés (janvier 1662) que les difficultés surgissent. Les unes viennent des Maures, dont l'hostilité est seulement interrompue par des trêves ou des traités mal observés. L'histoire de Tanger, durant une grande partie de la domination anglaise, n'est que l'histoire d'une ville assiégée. En 1664, le gouverneur lui-même, le

1. Notons que des deux villes, Rabat et Salé, situées l'une en face de l'autre sur les deux rives du Bou-Regreg, c'est Rabat qui fut jadis le fameux repaire de pirates, et non Salé, comme le dit l'auteur (p. 181).

comte de Teviot, est surpris et tué dans une embuscade. En 1680, Tanger soutient un siège de plusieurs mois, marqué par de furieuses rencontres. Du 20 septembre au 27 octobre, les Anglais auraient perdu de six à sept cents hommes et les Maures au moins deux mille. Trop faible pour prendre l'offensive, la garnison ne peut que défendre péniblement la place. Les gouverneurs sont obligés d'accepter des conditions de paix humiliantes, comme celle qui leur interdit d'élever de nouvelles fortifications en dehors de la ville. Au danger extérieur viennent s'ajouter des difficultés d'ordre intérieur dans le gouvernement de la place. Au régime de la loi martiale, une charte royale de 1668 substitue une administration civile, en donnant à Tanger une constitution communale. Cette mesure a pour effet de susciter des jalousies entre les gouverneurs militaires, d'une part, les maires et les aldermen, d'autre part. Parmi la population civile elle-même, la concorde est loin de régner. Mais le plus grand mal vient de l'abandon où le gouvernement royal laisse la colonie. La garnison, on l'a vu, est insuffisante. Elle est, à l'ordinaire, de douze cents à quatorze cents hommes et, occasionnellement, de deux mille au plus. En outre, elle est mal payée et mal nourrie. Les soldats vendent leurs uniformes et les gouverneurs lancent proclamations sur proclamations pour interdire aux habitants de les leur acheter. La pénurie du trésor royal est la cause de ce délaissement; mais des raisons politiques viennent, à la fin, s'y joindre et porter le coup de grâce à la colonie. L'adhésion du duc d'York au catholicisme, le complot de Titus Oates ont amené en Angleterre contre le « papisme » une recrudescence d'animosité, dont Tanger va être la victime. Il est notoire, en effet, que la garnison de cette ville compte beaucoup de catholiques irlandais. D'autre part, la petite armée permanente que Charles II a peu à peu formée apparaît comme une menace pour les libertés anglaises. Or, les troupes de Tanger passent pour être solides, bien entraînées et dévouées au souverain. Pour cette double raison, la ville est suspecte aux Communes, qui refusent, en 1680, les subsides demandés par le roi pour renforcer la garnison. En 1683, Charles II se décide à abandonner la place, après en avoir rasé les fortifications, ruiné le port et détruit la digue construite par lui-même à si grands frais. La décision est tenue secrète jusqu'à l'arrivée devant Tanger (16 septembre 1683) de Lord Dartmouth, chargé de l'exécuter. Le 5 février 1684, les troupes se replient en ordre sur le rivage et gagnent les navires qui doivent les rapatrier, tandis que les mines font sauter les remparts et les forts, ne laissant plus qu'un monceau de ruines, parmi lesquelles, le lendemain, dès l'aube, se précipitent joyeusement les Maures.

Ce résumé ne peut donner qu'une faible idée de l'intérêt que présente l'ouvrage de M. Routh et des copieux détails qu'on y trouve. La liste des sources auxquelles il a puisé, les fréquentes citations introduites dans son récit et les innombrables références mises au bas des

pages témoignent de l'investigation minutieuse à laquelle il s'est livré. On peut, toutefois, lui reprocher de n'avoir pas fait un usage plus habile et plus discret d'une documentation dont l'abondance même brise parfois la marche du récit et nuit à l'ordonnance générale de l'ouvrage. Peut-être n'était-il pas nécessaire d'écrire tout un chapitre sur la construction de la digue. Ces réserves faites, on n'a qu'à louer ce consciencieux travail, qui semble bien définitif. On appréciera, notamment, la manière dont M. Routh a su rattacher son sujet à la politique générale. L'ouvrage abonde, en outre, en détails pittoresques. Parmi les pages les plus piquantes, citons celles où l'auteur raconte les voyages de plusieurs envoyés anglais, dont l'un, Burghill, alla trouver Moulay er-Rechid dans son camp, au delà de Merrakech, et dont les deux autres, Kirke et Leslie, se rendirent successivement à Fez auprès de Moulay Ismail. Citons encore le chapitre consacré au séjour en Angleterre d'un ambassadeur du chérif et celui qui nous décrit la vie à Tanger. En dehors des troupes, la ville comptait environ six cents habitants : outre des marchands anglais, on y trouvait des Portugais, des Espagnols, des Hollandais, des Français, des Italiens et des Juifs. Ce petit monde s'ingéniait à tromper la monotonie de son existence ; on chassait, on dansait, on jouait aux cartes, on faisait de la musique et l'on disait beaucoup de mal du voisin.

C'est cette même histoire de Tanger sous la domination anglaise qu'a tracée très sommairement, dans une courte brochure, M. E. Rouard de Card, en s'attachant plus particulièrement à la défaite et à la mort du comte de Teviot, en 1664, et aux événements qui suivirent. Il a inséré dans son étude un certain nombre de numéros extraordinaires de la *Gazette de France*. Ce sont des lettres écrites par le correspondant londonien de la *Gazette* du 12 juin au 14 décembre 1664, au fur et à mesure que parviennent les nouvelles de Tanger. Elles témoignent de l'intérêt que ces nouvelles excitaient à Londres ; mais elles n'ajoutent rien, semble-t-il, aux documents utilisés par M. Routh, dont M. Rouard de Card mentionne plusieurs fois l'ouvrage. Sur la foi d'une de ces lettres, ce dernier affirme que le duc d'York fut nommé gouverneur de Tanger en remplacement du comte de Teviot. M. Routh ne mentionne pas ce fait, peu vraisemblable, et qui ne lui aurait sans doute pas échappé, s'il était confirmé par d'autres documents. Lord Belasyse est le premier gouverneur de Tanger qu'il signale après la mort de Teviot.

Tout ému d'avoir découvert, « sous la poussière des cartons des archives du ministère des Affaires étrangères », un document « incontestable » contenant la demande officielle de la main de la princesse de Conti pour le roi du Maroc Moulay Ismail (appelé par lui Mouley Ismaël), M. Eugène Plantet conçut l'idée « de rechercher les causes

secrètes d'une démarche aussi insolite » ; c'est ce qui nous vaut le récit de l'ambassade d'Abdallah ben Aïcha, envoyé vers Louis XIV en 1698, de la réception qui lui fut faite à Versailles, le 16 février 1699, et de son séjour « enchanteur » à Paris. On ne tarda pas à s'apercevoir que ce séjour coûtait fort cher à l'État. C'est ainsi que le menu d'un seul repas de l'envoyé marocain et de sa suite coûta la somme de 75 livres 10 sols, comprenant 18 pains de Landerneau, 10 poulets, 2 veaux, 2 moutons, 4 pigeons, 2 perdrix, 6 dindons, 6 douzaines d'œufs, 18 citrons, 14 bouteilles de bière, 14 pintes de vin, 4 livres 12 sols de tabac, etc. Ajoutons qu'Abdallah ben Aïcha était tombé malade au commencement d'avril et qu'il avait fallu le soigner et le saigner. Ces dépenses parurent d'autant plus intolérables qu'elles ne servaient à rien, car les négociations n'avançaient pas. Dès qu'on voulait discuter avec lui la question de l'échange et du rachat des captifs, Abdallah ben Aïcha se montrait intraitable. On décida donc de le renvoyer au Maroc. Là, il fit à Moulay Ismail un enthousiaste éloge de Marie-Anne de Bourbon, fille de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière, et veuve du prince de Conti. Sur l'ordre du chérif émerveillé, il écrivit au comte de Pontchartrain, secrétaire de la Marine, deux lettres, dans lesquelles il priait celui-ci de demander à Louis XIV la main de la princesse pour son maître. Ce sont ces deux lettres que publie M. Plantet. Cette démarche amusa fort la cour et suscita des petits vers et des chansons.

Ce mince épisode, d'ailleurs amusant et pittoresque, eût gagné à être conté d'une plume plus alerte, plus enjouée. Il n'était pas nécessaire de nous présenter la fille de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière, comme si personne avant M. Plantet n'avait entendu parler d'elle. Quant à l'esquisse historique des rapports franco-marocains, qui précède le récit, le besoin ne s'en faisait pas sentir. Elle renferme, du reste, beaucoup d'erreurs. M. Plantet place en 1617 l'enlèvement par Castelane de la bibliothèque de Moulay Zidân, qui eut lieu en 1612. Il ajoute que « les Marocains ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Un juif de leur pays, David Pallache, vint à la cour de Louis XIII, se dit ambassadeur extraordinaire, exhiba des lettres de créance habilement falsifiées ; il fit signer un prétendu traité d'alliance entre les deux puissances, se laissa comblé de présents, puis s'en retourna chez lui sans faire soupçonner à quel mystificateur les Français avaient eu affaire ». Or, l'incident dont parle M. Plantet date de 1631, et il n'est nullement une « revanche » des Marocains. David Pallache présenta à Louis XIII un traité d'alliance parfaitement authentique, qui n'est autre que celui du 17 septembre 1631, mentionné par M. Plantet lui-même trois pages plus loin. La falsification des lettres de créance se bornait à une traduction volontairement infidèle d'un court passage du texte arabe. Ces erreurs étaient explicables en 1893, lorsque M. Plantet publia, pour la première fois, le présent travail. Mais, depuis, une documentation plus abondante a permis à M. de

Castries de mettre la question au point. Le volume où elle est traitée a paru quatre mois au moins avant la réédition de l'ouvrage de M. Plantet¹. Il y aurait retrouvé, publiés et commentés, beaucoup de documents qu'il cite en note dans les premières pages de sa brochure et qu'il paraît croire inédits.

Sous le titre : *Dans les fers du Moghreb*, M. Albert Savine réédite, pour la « Collection historique illustrée », quatre récits d'esclaves chrétiens au Maroc, publiés aux XVII^e et XVIII^e siècles, et un court extrait de l'*Histoire de la Barbarie et de ses corsaires* du Père Dan. Quelques notes accompagnent ces textes, mais elles ne suffisent point à nous renseigner sur leur valeur historique. Or, du premier, nous ne connaissons ni l'auteur, ni la date, ni le lieu de publication. Quant au second, qui est l'œuvre d'un captif anglais, et dont M. Savine nous donne une traduction française parue en 1726, Simon Ockley, son premier éditeur, écrivait, en 1713, qu'il ne savait ni le nom, ni les qualités de l'auteur, ni rien, enfin, de ce qui le regardait personnellement. M. Savine n'a point cherché à élucider ces questions. Quelques renseignements fournis par lui-même montrent cependant la nécessité qu'il y aurait de soumettre les textes qu'il publie à une minutieuse critique, avant que l'historien en puisse tirer parti. Il nous dit que le premier récit émane d'un protestant et il suppose que l'auteur a pour but « de supprimer, en les passant sous silence, les efforts des religieux espagnols, italiens ou français qui se dévouaient au rachat des captifs. Ce genre de publications sortait, en général, des officines protestantes d'Amsterdam ». Il est de fait qu'outre le silence gardé par l'auteur sur les ordres de rédemption, on devine, dans son récit, lorsqu'il parle du sort des esclaves, un parti pris d'atténuation. Quant à l'auteur de la relation anglaise, il s'en prend aux marchands chrétiens établis au Maroc, qu'il accuse d'aggraver le sort des esclaves et d'empêcher leur délivrance. Simon Ockley suppose que c'est pour échapper au ressentiment de ces marchands que ledit auteur n'a pas voulu se nommer. Il ajoute, d'ailleurs, que la relation lui a paru très sincère et qu'un juif, né à Safi, lui en a confirmé l'exactitude. Enfin, M. Savine nous dit qu'on retrouve l'influence des marchands dans ces ouvrages du XVIII^e siècle où les descriptions de la vie misérable des captifs sont taxées d'exagération. Il est donc à craindre que certaines publications dans le genre de celles que réédite M. Savine n'aient été tendancieuses. S'il n'a voulu que fournir à des lecteurs indifférents à la vérité historique quelques récits émouvants et pittoresques, on peut dire qu'il y a réussi.

A. DREUX.

1. Voir comte Henry de Castries, *les Sources inédites de l'histoire du Maroc, France*, t. III, p. 391-396, Introduction critique : *les Relations de la France avec le Maroc de 1631 à 1635, les Pallache*.

François-Xavier GARNEAU. **Histoire du Canada**, 5^e édition, revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices par son petit-fils Hector GARNEAU. Préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Paris, Félix Alcan, tome I, 1913. Un vol. gr. in-8°, LV-607 pages.

André CHAGNY. **Un défenseur de la « Nouvelle France » : François Picquet « le Canadien », 1708-1781**. Lyon et Paris, Vitte, 1913. Un vol. gr. in-8°, XXXII-618 pages.

Thomas CHAPAIS. **Le Marquis de Montcalm (1712-1759)**. Québec, Garneau, 1911. Un vol. in-8°, XII-696 pages.

Les trois ouvrages dont nous venons d'inscrire les titres peuvent suffire aux Français qui voudraient connaître sérieusement notre vieille colonie, sans se livrer à des études minutieuses. Garneau, le premier historien en date de l'école moderne au pays du Saint-Laurent, raconte l'histoire du Canada depuis les origines jusqu'à la veille de l'établissement du Dominion. M. l'abbé Chagny nous montre, dans un tableau neuf par les détails et souvent d'un charme pittoresque, l'intérieur du Canada au temps des deux dernières grandes guerres qui ont amené la séparation de la nouvelle France d'avec l'ancienne. Enfin, l'honorable Thomas Chapais dessine, avec une impartialité rare jusque-là chez les Canadiens, la belle figure de Montcalm, le héros, si l'on peut dire, des dernières heures.

M. H. Garneau a eu raison de réimprimer en entier le livre de son aïeul. C'est une sage mesure de prendre l'œuvre d'un historien dont l'autorité paraît admise pour la remettre au courant. Ici, le travail est fait avec piété, d'une part, comme il convient, et, d'autre part, avec un soin qui ne laisse guère à désirer. Garneau devait être, au Canada, une physionomie curieuse, sinon bizarre, parmi ses concitoyens et contemporains. Libéral à la façon de 1830, quelque peu teinté de gallicanisme et de voltairianisme, il avait peu de sympathie pour l'ancienne France. Son petit-fils a reproduit impartialement jusqu'aux pages supprimées dans les dernières éditions; mais il insère fort adroitement, dans le texte, entre crochets, les additions nécessaires. Ses notes abondantes donnent une bibliographie copieuse et de nombreux appendices reproduisent des extraits d'ouvrages qui ne pouvaient trouver place dans l'annotation. Lui-même, pour le surplus, nous invite à remettre au point les opinions de Garneau qui nous paraîtraient un peu retardées, comme l'admiration du vieux Canadien pour la constitution anglaise, que nous voyons bien s'effriter, sans deviner comment on la pourra réparer.

Ajoutons que ce livre rendra service aux Français, en leur permettant de juger sur le vif le régime féodal, tel qu'on le comprenait aux XVII^e et XVIII^e siècles. « De toutes les institutions sociales dans l'his-

toire de l'humanité », dit M. Bennett Munro, dont les travaux sont ici mentionnés en bonne place, « aucune peut-être n'a reçu plus maigre justice que la grande institution médiévale de la féodalité¹. » Or, cette institution, introduite administrativement, tout organisée de pied en cap, dans la colonie en 1598, n'y est morte que de notre vivant en 1854. Comme l'ancienne féodalité, elle avait pour objet de mettre à la charge des seigneurs la « tuition et défense du pays ». Nous la voyons à l'œuvre, et chez des gens qui, ne prévoyant pas nos révolutions, ne songeaient guère à poser pour la postérité. Cette féodalité canadienne n'a point laissé de mauvais souvenirs; ce sont les lois, postérieures à la conquête, qui, important la tendance rigoriste des Anglais en affaires², l'ont rendue plus dure et plus oppressive.

Certains historiens de la nouvelle France, même catholiques comme l'abbé Casgrain et M. H. Garneau, s'accordent pour regretter que la monarchie française n'ait pas permis aux Huguenots de s'établir au Canada ou à la Louisiane. M. H. Garneau, toutefois, soupçonne que Louis XIV se méfiait de leur humeur républicaine. C'est fort bien vu, je crois; et, très probablement, cet esprit républicain eût provoqué la séparation de la colonie dès la première occasion. L'auteur reconnaît que ceux des Huguenots qui s'établirent dans la Nouvelle Angleterre furent des plus ardents à rejeter le joug de la métropole. D'ailleurs, la force de la colonie anglaise tenait surtout aux violentes persécutions des Anglicans, l'intolérance n'étant le monopole d'aucun peuple ni d'aucun parti. Mais, — l'histoire des religions le prouve amplement, — les idées politiques et religieuses suivant toujours une même pente, il était naturel que « les spéculations en temps de schisme, qui décomposent et dissèquent l'Eglise, tendent à la rebâtir sur un modèle très favorable à la révolution politique »³. Inutile de disputer sur la

1. *Documents relating to the Seigniorial Tenure in Canada*. Toronto, Société Champlain, 1908, p. xv.

2. M. H. Garneau en rappelle un exemple, qui montre bien la différence des peuples. Lorsque la Compagnie de Londres fit venir des femmes pour les colons de la Virginie, elle les leur vendit de 100 à 150 livres de tabac chacune, pour rembourser le prix du voyage (p. 348). Quand d'Iberville réclamait des femmes de la Louisiane pour les Canadiens, il ne leur demandait que d'être jolies (p. 442).

3. Lord Acton, *Lectures on the French Revolution*, p. 17. — Persécutés et mécontents passèrent nombreux dans le Massachusetts : « Il arriva, dans la seule année de 1630, 2,000 personnes... En 1633, les immigrants furent encore plus nombreux » (Garneau, p. 350-351). Or, en 1663, au Canada, « toute la population blanche ne dépassait pas 2,500 personnes » (p. 200). Pourtant, la race était très prolifique. En 1670, « il y eut 700 naissances, représentant un taux de natalité triple de la moyenne des peuples civilisés aujourd'hui » (William Wood, *In the Heart of Old Canada*, Toronto, 1913, p. 7). Les vaillantes Canadiennes n'avaient cependant pas l'heureuse facilité des sauvagesses qui mettaient leur enfant au monde sans douleur, comme l'arbre laisse tomber son fruit (cf., entre autres, le P. Chrestien Le Clercq, *Nouv*

précéllence des deux régimes contraires en Amérique, l'anglais et le français : tous les deux ont perdu leur colonie. Tenons-nous, en pareil cas, à la résignation philosophique de la *Revue d'Édimbourg* : « Vous avez échoué avec l'autorité, nous avons échoué avec la liberté; gardons chacun notre façon de voir. »

Pour cette raison, les missionnaires catholiques, — Récollets, Jésuites, Sulpiciens, — devaient travailler énergiquement en faveur de la France, parce que Français sans doute, et royalistes aussi. Puis, lorsque le malheur des temps fit de leur troupeau des sujets de l'Angleterre, ils travaillèrent pour la royauté britannique parce qu'ils avaient la naturelle antipathie de ce qu'Érasme, en face de Luther, appelait la *seditiosa libertas*. Les Anglais le comprenaient bien ainsi : témoin leur conduite envers l'un de ces missionnaires, l'abbé Picquet, auquel M. l'abbé Chagny consacre la majeure partie de son livre, et qui en est, pour ainsi dire, le pivot. « Généreusement », tout d'abord, ils « avaient mis sa tête à prix »; mais « la capitulation de Montréal à peine signée, le général Amherst s'informa « du lieu où M. Picquet pouvait s'être réfugié » et, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il était parti pour retourner en France par l'ouest (en exécutant le projet de Montcalm de descendre le Mississipi et de rentrer par la Louisiane), il disait hautement : « J'en suis fâché; cet abbé n'aurait pas été moins fidèle au roi d'Angleterre, s'il lui avait une fois prêté le serment de fidélité, qu'il l'a été au roi de France. Nous lui aurions donné toute notre confiance et nous aurions gagné la sienne¹. » On se préparait à utiliser le clergé catholique contre les États-Unis, comme on venait d'employer contre la France, au Canada, ses anciens amis, les *Highlanders* rebelles de 1745².

C'est à titre de compatriote bressan que M. l'abbé Chagny a cru devoir s'occuper du P. Picquet, dont on n'avait qu'une intéressante notice due à l'athée Lalande, qui fut, dans sa jeunesse, rencontre bizarre, l'ami du missionnaire. Mais tel fut le rôle de ce religieux, à raison de son énorme influence sur les sauvages, que l'auteur a pu construire autour de son héros toute une thèse, et des meilleures, présentée à l'Université de Dijon, sans que le sujet nous paraisse disproportionné. Picquet fut, en effet, pour la France, l'équivalent du fameux Sir William Johnson, chez les Anglais, et, même au regard

Relat. de la Gaspésie, réédition de la Société Champlain, Toronto, 1910, p. 339) : pour ces pauvres blanches, on bénissait, le jour de la sainte Geneviève, du pain sans levain, destiné à les soulager durant l'accouchement (Wood, *Ibid.*).

1. P. 585.

2. Relevons une amusante erreur dans la bibliographie, p. 506 : *Purchas His Pilgrimage* pour *His Pilgrims*. — Dans le même volume, M. Hanotaux (p. viij) oublie le grand ouvrage de Mgr Tanguay parmi ceux qui ont dressé le bilan généalogique des familles canadiennes.

de l'histoire profane, il mérite une biographie détaillée tout autant que son rival. A cet égard, le livre de M. l'abbé Chagny produit un effet neuf et singulier. C'est l'histoire canadienne vue des coulisses, en quelque sorte. Ce n'est pas ici le lieu de s'arrêter aux aventures des sauvages échappés de ce « nid de guêpes » qu'était la résidence du missionnaire, la Présentation, aujourd'hui la ville d'Ogdensburg, où s'élève son monument. Il suffit de rappeler que, d'après l'excellente Revue des publications historiques sur le Canada, publiée par l'Université de Toronto, si le fond du tableau est un peu trop étendu à l'entour du personnage, au gré des Canadiens, le livre « est singulièrement indemne d'erreurs »¹.

La biographie de Montcalm, par M. Chapais, est de beaucoup la meilleure que nous possédions. L'auteur a eu communication des papiers de La Pause, — c'est sa grande part d'inédit, — mais il utilise excellemment les nombreux documents déjà publiés. On constate, chez lui, le désir de comprendre le point de vue français, juste au moment où des Français, comme M. Hanotaux, s'obstinent à se placer au seul point de vue colonial. Il est regrettable que M. Hanotaux, avant d'écrire sa préface à la réédition de Garneau, n'ait pas pris le temps de lire celle du colonel Wood pour les *Logs of the Conquest*, publiés en 1908 par la Société Champlain, trop peu connue en France. Il y aurait vu que le gouvernement français n'était pas demeuré inactif et que, depuis la fin de la guerre de la Succession d'Autriche, il avait plus que doublé notre marine², mais que les conditions d'alors assuraient à l'Angleterre la supériorité maritime. Encore faudrait-il parler

1. *Rev. of Hist. Publ., relating to Canada*, t. XVIII, p. 45-46. — Quelques fautes d'impression seront faciles à corriger dans une édition future; par exemple, dans la bibliographie, *Harrisson* pour *Harrisse* (p. XI et XII); *Le Tale* pour *Le Tac*, et *Pidansart* pour *Pidansat* (p. XIX); *Phibs* pour *Phips* (p. 496). Du reste, la plupart de ces corrections sont effectuées en d'autres endroits du livre. Il en est de même pour les omissions de la bibliographie, comme le *Journal* de Knox cité ailleurs et dont la Société Champlain prépare la réédition. Je rappellerai toutefois, à propos du baron Dieskau, un document trop négligé : les lettres de Diderot à M^{lle} Volland (voir celle du 6 novembre 1760, qui raconte notamment un trait abominable d'un déserteur français). Je ne sais pas bien pourquoi l'auteur appelle Céloron de Bienville « Céloron de Blainville » (p. 128).

2. P. 26. A quoi il faudrait joindre « l'incontestable supériorité » de notre construction et de notre matériel maritimes, p. 32-33 : c'est un point sur lequel tous les historiens anglais sont d'accord. Nos officiers de marine aussi possédaient en général, au XVIII^e siècle, une science tactique supérieure, si l'on en juge par l'empressement que mirent les officiers anglais à traduire et étudier les ouvrages du vicomte de Morogues et de Bourdè de Villebuet, ainsi que l'a montré Sir Alfred Lyall, en 1909, dans une publication de la *Navy Records Society*. On devrait ajouter que, de 1750 à 1755, une grande partie des fortifications furent refaites ou complétées tout autour de la France.

de l'effroyable gaspillage des vies humaines dans la flotte anglaise : sur 184,893 hommes employés par elle (équipages des vaisseaux et infanterie de marine), à côté de 4,512 hommes tués à l'ennemi ou morts d'accidents, on compte en effet 133,708 manquants ou morts de maladie¹. M. Chapais reconnaît que la France avait plutôt à diriger ses coups en Irlande; et telle était, en effet, la crainte des descentes françaises dans l'île, que l'on vit alors se former spontanément en compagnies les volontaires de l'Ulster, spontanément mobilisés aujourd'hui pour d'autres causes.

La « leçon du Canada » nous apparaît donc toute différente de ce qu'elle semble à M. Hanotaux². Il ne sert pas d'invoquer trop strictement l'opinion de Richelieu. Elle fut excellente à son heure; mais depuis « la grande guerre impériale entre l'Angleterre et la France, de 1688 à 1815 », comme l'appelle le colonel Wood, les circonstances étaient changées. Il ne faut pas oublier que, en 1745, le souci de défendre le Canada contribua fort à l'échec d'une descente en Angleterre, qui pouvait renverser la dynastie³. D'ailleurs, le hasard s'en mêla, — contre nous. « 1759 fut l'année de l'Empire, mais on ne le sut que quand elle fut close. Il y avait au moins une chance pour que Montcalm pût conserver Québec jusqu'à l'année suivante. S'il y avait réussi, on ne pouvait le contraindre à la reddition finale avant 1761, époque où la mort de Georges II, l'avènement de Georges III au trône, l'arrivée de Bute au pouvoir, l'activité diplomatique de Choiseul, les possibilités de paix ou de nouvelles alliances auraient changé le sort du Canada, en tous cas, pour le moment présent⁴. »

1. P. 43. C'étaient, en grand nombre, des enrôlés étrangers, traités sans ménagement.

2. « M. Gabriel Hanotaux avait publié, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1913, sa préface au livre de Garneau, la *Leçon du Canada*. Il y mettait sur les lèvres de la marquise de Pompadour le fameux mot : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries » (p. 805, 807-808). Puis, averti peut-être qu'il faisait erreur, dans la réimpression en tête du volume il suppose le mot « attribué » à M^{me} de Pompadour (p. xii). Or, le mot est de Berryer; en outre, nous savons que M^{me} de Pompadour offrit deux millions pour la défense du Canada. La fortune de la marquise était assez indépendante de Louis XV et résultait surtout de ses opérations avec les financiers; qu'on se rappelle Pigalle, refusant, en 1750, de se laisser payer par acomptes, pour une statue commandée officiellement de la marquise, parce que, n'étant plus qu'une amie du roi, et non une maîtresse en titre, ces paiements ne pouvaient « décentement s'étaler en annuités traînant dans les papiers de l'État » (S. Rocheblave, *Revue du XVIII^e siècle*, janv. 1913, p. 78).

3. Cf. *Quarterly Review*, oct. 1912 : « A Projected Jacobite Invasion. » — M. Doublet, astronome à l'observatoire de Bordeaux, dans un *Mémoire sur le Centenaire de Bougainville*, fait remarquer que, si Montcalm put passer au Canada, la raison est que toute la flotte anglaise était envoyée au secours de Minorque (Bordeaux, Bière, 1913, p. 16).

4. Wood, p. 57-58.

C'est parce que Montcalm et sa petite armée ont joué leur rôle à cette heure décisive, dont les conséquences, moins coloniales qu'euro-péennes, pèsent encore sur nous, que son nom est assuré de garder, dans l'histoire, un relief ineffaçable.

René DE KERALLAIN.

E. VON WERTHEIMER. *Graf Julius Andrássy, sein Leben und seine Zeit*. Tomes II et III. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1913. In-8°, xx-320 et xiv-372 pages.

Ces deux derniers volumes de la grande biographie d'Andrássy sont très supérieurs au premier (voy. *Rev. histor.*, t. CVII, p. 410-43). Le sujet, ici, porte l'écrivain : Andrássy, dans son rôle de ministre des Affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise, d'acteur principal des drames ou des tragi-comédies de la politique européenne pendant les années de crise qui séparent la paix de Francfort du Congrès de Berlin, de partenaire de Bismarck, d'adversaire tenace et habile de Gortchakov, a une tout autre envergure qu'Andrássy lieutenant de Deák, négociateur du Compromis de 1867 ou premier président du Conseil de la Hongrie triomphante. Pour s'égaliser à sa tâche élargie, M. de Wertheimer a fait un effort sensible, parfois heureux : la forme de son ouvrage prête souvent à la critique, le fond est de premier ordre. La documentation, d'une remarquable richesse, est de nouveau puisée, outre l'énorme bibliographie du sujet, aux plus abondantes et plus précieuses sources d'information inédite : souvenirs personnels des collaborateurs ou des collègues d'Andrássy, correspondance particulière du ministre et de son ami le baron Orczy, pièces des archives privées de la famille Andrássy ou des dépôts publics de Vienne et de Berlin. Mais, tant que tous ces documents ne seront pas accessibles à d'autres historiens, il restera nécessairement un doute sur l'exactitude de certains récits ou de certaines conclusions. Sous cette réserve indispensable, on peut noter les plus intéressants des résultats de ce considérable travail.

1° La question des relations de l'Autriche-Hongrie avec la Russie y est naturellement au premier plan. Des témoignages irréfutables montrent la Russie prenant des engagements envers l'Autriche-Hongrie, puis cherchant à s'y soustraire, facilitant et justifiant ainsi le jeu qui a conduit Andrássy à son triomphe du Congrès de Berlin. En 1874, à Pétersbourg, parmi les manifestations qui soulignaient presque avec ostentation la cordialité enfin rétablie des rapports entre les deux empereurs et leurs empires, Gortchakov veut avoir dit nettement à Andrássy : toute visée de la monarchie sur la Bosnie-Herzégovine serait la guerre (t. II, p. 115-118). Cependant, à Reichstadt, deux ans après, la Bosnie-Herzégovine (sauf deux bandes frontières réservées à la Serbie et au Monténégro) forme, en cas de partage de l'empire otto-

man, le lot de l'Autriche-Hongrie. Dix-huit mois encore plus tard, à Kazanlik et à San-Stefano, la Russie, dictant à la Turquie ses conditions de paix, semble oublier jusqu'à l'existence de ces accords : dans une correspondance personnelle, qui est une des sources les plus curieuses de M. de Wertheimer, François-Joseph est obligé de les rappeler à la mémoire d'Alexandre II et celui-ci épilogue sur leur portée (t. II, p. 56-60, 64). Par cette attitude, la Russie impose à l'Autriche-Hongrie et à l'Angleterre un rapprochement longtemps retardé par leur défiance réciproque (t. III, p. 71 ; cf. t. II, p. 14-18, 313-317, 366 ; t. III, p. 27-28) et à Andrassy la résolution de faire la guerre ou d'obtenir la réunion d'un Congrès. Au Congrès, la défaite de la Russie s'aggrave : non seulement la monarchie y reçoit le mandat européen d'occuper et administrer la Bosnie-Herzégovine, à la consternation des Russes, dit Andrassy (t. III, p. 129) ; mais eux-mêmes lui concédant, par une convention particulière (t. III, p. 135), le droit éventuel d'étendre occupation et administration « définitives » au Sandjak de Novi-Bazar (que la convention additionnelle du 5 janvier 1877 attribuait à la Serbie et au Monténégro, sous réserve du libre passage commercial pour l'Autriche-Hongrie, t. II, p. 391), et, renonçant tacitement au Balkan occidental, réduisant la Serbie à chercher la garantie de ses intérêts dans une entente avec l'Autriche (t. III, p. 135-136). C'était l'abdication, tout au moins momentanée, du panslavisme, et, par conséquent, le triomphe de la politique d'Andrassy. La netteté et la continuité de cette politique antipanslaviste sont remarquables. On l'a accusée souvent d'être une politique non autrichienne ou austro-hongroise, mais purement hongroise. Le reproche ne tombe-t-il pas à faux, si les successeurs d'Andrassy, parmi lesquels il n'y a eu pendant trente ans aucun Hongrois, n'ont point, au fond, voulu ni pu faire une autre politique et ont seulement eu moins que lui la vue nette et la main heureuse ?

2° Les rapports de l'Autriche-Hongrie avec l'Allemagne entre 1871 et 1879 se présentent dans l'exposé documenté de M. de Wertheimer sous un jour nouveau. Ce n'est plus l'Allemagne dominatrice et l'Autriche obéissante, presque servile, l'Allemagne imposant son alliance et l'Autriche la subissant. C'est l'Allemagne qui, en 1879, a demandé l'alliance, l'Autriche-Hongrie qui l'a accordée, et cette situation si flatteuse pour la monarchie a été créée par l'habileté d'Andrassy. Il est entré dans l'alliance des trois empereurs pour la dénouer lentement et y substituer l'alliance allemande (t. III, p. 225 ; t. II, p. 84-90). Il a eu des difficultés à surmonter : le cauchemar qui hantait Bismarck, — au 16 mai encore, — d'une ligue catholique où s'uniraient sous l'égide de la papauté, contre le Hollenzollern protestant, l'Autriche revenue à la tradition habsbourgeoise et la France du vœu national ou des Bourbons restaurés (t. II, p. 199 ; t. III, p. 18) ; les soupçons que fait naître, les froissements qu'entraîne son refus d'engager la monarchie dans le « Kulturkampf » (t. II,

p. 214-218). Il a toujours été sûr du succès, non seulement par optimisme naturel, mais par réflexion politique : c'est l'annexion de l'Alsace-Lorraine, dit-il, qui forcera l'Allemagne à venir un jour à l'Autriche-Hongrie (t. II, p. 58-59). La crise de 1875 lui cause une joie d'écolier ; il fait « la chandelle » sur les tables et s'écrie : « Bismarck ne le lui pardonnera jamais » (lui, c'est Gortchakov, t. II, p. 243). De ce moment, l'intimité austro-allemande se resserre ; mais l'alliance des trois empereurs ne sera rompue qu'après le Congrès. C'est alors qu'irrité des manifestations de rancune de la Russie, stimulé par les révélations calculées où Andrassy lui laisse entrevoir la possibilité d'un rapprochement entre l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie et la France, Bismarck fait son offre d'alliance (t. III, p. 238-242). Il la voudrait générale, contre n'importe quelle attaque. François-Joseph et Andrassy, en partie dans la crainte qu'une alliance générale ne jette du coup la France dans les bras du panslavisme (t. III, 279-281), ne l'acceptent que spéciale, contre une attaque de la Russie. De là la longue résistance de Guillaume I^{er} (t. III, p. 245-246, 254-267, 286-305). Le « projet » du traité stipule que l'alliance se prolongera automatiquement de trois en trois ans aussi longtemps qu'aucun des deux signataires n'en demandera la modification (t. III, p. 283-284). Cette clause assure d'une certaine façon à l'alliance la durée que Bismarck, on le sait, aurait voulu lui garantir par une consécration parlementaire qui lui aurait donné une sorte de caractère constitutionnel : idée qu'ont fait écarter sans doute des scrupules juridiques et la complexité du mécanisme parlementaire en Autriche-Hongrie. — Dans la négociation de ce traité, Andrassy, on le voit, a le beau rôle. Ce n'est pas faire de lui un mince éloge que de constater que les avantages de l'alliance ont été jusqu'ici plus pour la monarchie que pour l'Allemagne, qu'en face d'un partenaire aussi redoutable que Bismarck il a su garder son indépendance et son autorité, et que le parallèle entre eux ne l'écrase point.

3^e Ministre des Affaires étrangères, Andrassy s'est trouvé intimement mêlé à toute la politique intérieure de l'Autriche et de la Hongrie. Pour son début, il contribue à résoudre la crise ministérielle ouverte en Autriche par la démission de Hohenwart. En Hongrie, il préside, le mot n'est pas trop fort, à la fusion qui crée le nouveau parti libéral, dont Tisza devient le chef. Entre les deux États, il intervient pour hâter l'entente sur le renouvellement des accords décennaux du Compromis économique. Aux Parlements et aux Délégations, il a à combattre et il réussit à vaincre l'opposition provoquée par sa politique orientale, et c'est dans le conflit qui s'élève entre lui et la majorité libérale allemande du Reichsrat que succombe, en Cisleithanie, l'hégémonie allemande et que naît le système compliqué du comte Taaffe. Ces questions intérieures souvent confinent à des questions d'importance internationale ou même s'y mêlent. Que le renouvellement du Compromis économique échoue, la monarchie (c'est Bismarck qui le

lui fait savoir) perd une grosse partie européenne (t. II, p. 105; t. II, p. 276). Que les influences militaires qui, en 1875, opposaient leur politique d'expansion agressive en Bosnie à la politique défensive d'Andrassy (t. II, p. 256-262) réussissent, en 1879, à faire prévaloir leur plan d'une grande expédition sur Salonique (t. III, p. 210-211, à rapprocher de p. 170-172 et 318), toute la politique européenne s'en trouve changée, Andrassy à ce moment critique l'emporte encore. Fut-ce une victoire à la Pyrrhus? Sa retraite en plein triomphe pose depuis longtemps une énigme : avait-il vraiment perdu la faveur de François-Joseph, pour n'avoir pas su lui donner la souveraineté sans partage sur la Bosnie-Herzégovine? Non, dit M. de Wertheimer; mais ses arguments ne sont qu'à moitié probants; on voudrait ici (t. III, p. 210) d'autres témoins qu'Andrassy, si indiscutable que soit sa sincérité. Mais, par ailleurs, comme, dès juillet 1878, il confiait à un ami son désir de se retirer, comme il s'en ouvrait à l'empereur six mois plus tard (t. III, p. 203-204), il est difficile d'expliquer sa démission exclusivement par des faits qui se placent en octobre 1878 ou en avril 1879. En réalité, elle a été l'effet d'un concours de circonstances diverses. Il est probable que le refroidissement, si léger qu'il ait pu être, de la confiance de l'empereur, y a tenu une place, car Andrassy, sur ce point, était particulièrement fier et susceptible. Il est certain, d'autre part, que sa décision a été déterminée par la marche des événements parlementaires en Cisleithanie : entré au ministère en 1871 par la défaite de Hohenwart, il ne voulait risquer, si Taaffe reprenait la politique de Hohenwart, ni d'être vaincu, s'il s'y opposait, ni d'avoir, en y consentant, à se démentir (t. III, p. 205-207). L'empereur, non plus que lui, ne tint alors sa retraite pour définitive (t. III, p. 222). Mais, loin du pouvoir, son crédit diminuait, semble-t-il, et dans deux occasions, en 1881 et en 1886 (t. III, p. 318, 327-330), son souverain n'a point paru tenir vraiment à demander ou à recevoir ses conseils.

Andrassy aimait la vérité, et ne voulait pas qu'on le flattât (t. III, p. 368). Son biographe, qui note ce trait de caractère, ne s'est pas assez gardé de ce qui est le défaut trop fréquent des biographies : l'hagiographie. Il nous peint un Andrassy trop parfait, auquel deux légers travers seulement, un peu de vanité de son physique et un peu de superstition (t. III, p. 368), donnent quelque chose de l'humaine faiblesse. Andrassy ne perd rien à descendre un peu sur la terre. Bien peu de ses confrères en diplomatie ont commis moins d'erreurs et de fautes : mais enfin on ne peut admettre, malgré qu'en ait M. de Wertheimer, que toute l'affaire de l'occupation, par exemple, ait été menée avec une impeccable sûreté; ni que ses jugements sur la France soient justes ou même toujours intelligents (t. II, p. 97, 99-100, 109) — et cependant il avait pu, dans son exil, apprendre à la connaître; ni que sa politique envers les Tchèques ait été large et prévoyante — et les faits, aussi bien, n'ont pas tardé à la désavouer. Son biographe adopte sans revision toutes ses opinions et tous ses préjugés, épouse sans

réserve toutes ses querelles : contre les militaires, contre les Tchèques, contre la France (sur ce point, les erreurs abondent : t. II, p. 22, Gontaut-Biron, contredit d'ailleurs par t. II, 239; t. II, p. 96, pacte de Bordeaux; t. II, p. 106, Dupanloup archevêque de Paris). Przibram, un des collaborateurs d'Andrássy, disgracié en 1876 pour une prétendue intrigue contre l'Allemagne, est condamné sans même que sa défense soit discutée (t. II, p. 370). Deux gros lapsus ont échappé à la correction : Guillaume I^{er} est (t. III, p. 232) le neveu d'Alexandre II, et nous voyons (t. III, p. 94) se transformer en diplomate prussien le baron de Ring, conseiller de l'ambassade de France à Vienne, puis en 1878-1879 commissaire du gouvernement français en Roumélie, alors que la conversation rapportée par M. de Wertheimer est précisément caractéristique de la politique française d'alors.

La composition de l'ouvrage eût dû être plus ferme, l'exposé plus vif, le style plus net et plus nerveux. Moins de détails et plus de vigueur, moins de commentaires laudatifs et plus de traits caractéristiques, un Andrássy vivant, agissant, campé en pleine lumière, au centre de son action, voilà ce qu'on devrait trouver ici. Reléguer dans un chapitre final, d'ailleurs assez maigre, un portrait où l'image manque de relief et de couleur, c'est faire tort à Andrássy. Tout l'homme devrait ici dominer les faits : homme attrayant et curieux, spontané et réfléchi, ouvert et secret, brave jusqu'à la témérité et prudent parfois jusqu'à la ruse (t. III, p. 349), qui allie à une hardiesse optimiste le plus strict et le plus froid calcul. Quel héros pour un historien psychologue comme est par exemple M. Friedjung ! Il est difficile d'exagérer son action personnelle sur la marche des événements, son importance historique. La monarchie lui a dû d'inaugurer glorieusement la nouvelle politique extérieure qui dérivait logiquement du Compromis de 1867, de reprendre, pour la première fois depuis Metternich, une autorité européenne, d'ajouter à son territoire si diminué depuis 1848 une conquête durable. Moralement, il dépasse Metternich de bien loin. Il est sans conteste un des grands hommes d'État du siècle passé. La monumentale biographie de M. de Wertheimer le fait mieux connaître des historiens spécialistes ; mais n'effraiera-t-elle pas, par ses dimensions mêmes, les autres historiens et le public simplement curieux d'histoire ? Si, pour ceux-ci, M. de Wertheimer voulait réduire et adapter ses trois volumes en un seul, où les contours apparaîtraient plus nets et l'exposé se déroulerait plus rapide, il rendrait à son héros et à son travail un service dont l'un et l'autre sont dignes.

Louis EISENMANN.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Chr. PFISTER. *Le personnage et l'œuvre de Charlemagne* (Metz, aux bureaux de la *Revue*, 1913, in-8°, 24 p. Extrait de l'*Austrasie*). — Brochure joliment illustrée, qui reproduit une conférence faite à Metz le 16 novembre 1912. Il est difficile de mieux caractériser, en si peu de mots, l'œuvre accomplie par cet Austrasien « latin et chrétien de cœur, qui a ressuscité la civilisation latine, propagé l'empire du Christ et donné à l'Europe du moyen âge sa forme, son caractère et sa vraie signification ».

Ch. B.

— André CHÉNIER. *Œuvres inédites publiées d'après les manuscrits originaux* par Abel LEFRANC (Paris, Champion, 1914, in-8°, XL-292 p.; prix : 7 fr. 50). — On saura le plus grand gré à M. Lefranc du soin avec lequel il a copié les fragments manuscrits, tous autographes, que possède la Bibliothèque nationale, et de l'ingéniosité avec laquelle il a réussi à reconstituer les œuvres inédites du délicat poète qui fut aussi un critique avisé avant de devenir un éloquent pamphlétaire. Ces œuvres sont une dissertation sur les « Causes et effets de la perfection et de la décadence des lettres et des arts », une « Apologie » ou défense des idées déjà exprimées par Chénier sur l'organisation de la justice et de la procédure criminelle, des fragments d'une « histoire du pouvoir royal en Europe » et d'un ouvrage projeté sur « l'Espagne et les superstitions modernes », sur « l'histoire du christianisme ». Étranger et même hostile à toute église, Chénier estime qu'avant de tourner la religion en ridicule ou de la condamner, comme avaient fait les philosophes, il faut d'abord la comprendre et que l'histoire seule peut en donner l'intelligence; il n'était voltairien que par son amour pour la liberté et la justice. En critique comme en poésie, il fut donc un précurseur; c'est ce que M. Lefranc met en bonne lumière dans une préface élégante et approfondie.

Ch. B.

— A. LOMBARD. *Labaume, Ségur et Chateaubriand* (Paris, Armand Colin, 24 p. Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1914). — Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, s'est beaucoup servi de l'*Histoire de la Grande Armée* de Ségur; mais Ségur lui-même a puisé dans la *Relation circonstanciée* publiée en 1814 par le chef d'escadron Eugène Labaume; probablement même Chateaubriand a eu directement entre

les mains ce récit. M. A. Lombard compare quelques passages de Ségur et de Labaume, de Chateaubriand et de Labaume et il rend, à notre avis, la seconde thèse aussi certaine que la première. Nous assistons de la sorte, pour un épisode spécial, à la formation de la légende napoléonienne; et l'auteur montre fort bien combien la légende se répand et est bientôt prise pour de l'histoire. Tous nos manuels racontent qu'à Austerlitz Napoléon fit briser par ses canons la glace des étangs; et pourtant ce détail a été entièrement inventé. — C. Pr.

— Marcel DUNAN. *Le système continental* (brochure de 32 pages, tirage à part de la *Revue des études napoléoniennes*, t. I). — M. Marcel Dunan, qui prépare une thèse de doctorat sur le système continental dans les états de l'Europe centrale, vient de consacrer un Bulletin d'histoire économique de la *Revue des études napoléoniennes* aux travaux parus, depuis quelques années, sur le système continental. Il résulte, selon lui, des travaux qu'il analyse, que nous ignorons encore les causes, les origines, l'application, les effets économiques et politiques du « système ». Des études particulières et des monographies locales seraient nécessaires avant que l'on pût prononcer un jugement d'ensemble. L'article de M. Dunan sera désormais indispensable, comme point de départ, à quiconque voudra s'occuper de la politique économique du premier Empire. Ch. S.

— Charles BERLET. *Les provinces au XVIII^e siècle et leur division en départements. Essai sur la formation de l'Unité française*. Avant-propos de M. Alfred MÉZIÈRES (Paris, Bloud et C^{ie}, 1913, in-12, 568 p. Fait partie de la *Bibliothèque régionaliste*). — On a souvent soutenu qu'en divisant la France en départements, l'Assemblée constituante avait fait, pour ainsi dire, litière de toutes les anciennes divisions administratives; Taine a écrit que les départements ont été découpés « par des ciseaux de géomètre ». Sans doute Siéyès avait divisé la carte de la France en quatre-vingts carrés parfaits, Paris devant constituer le 81^e département et chacun des quatre-vingts départements devant être divisé en neuf districts ou communes, chaque commune en neuf cantons; mais déjà Siéyès était prêt à adapter ces carrés parfaits aux réalités géographiques, économiques et politiques, et la méthode qu'il proposa ne fut pas suivie. En réalité, les départements qui furent taillés dans les provinces sont des « débris » de provinces et la province était la seule division territoriale de l'ancien régime vraiment vivante. Le comité de constitution répartit les provinces en deux groupes : 1^o celles qui seraient partagées en départements dans l'intérieur de leurs frontières, et il décida combien de départements y seraient taillés; nous avons appris tous en géographie : la Normandie forme cinq départements, la Franche-Comté forme trois départements; 2^o celles qui devaient être unies à des provinces voisines ou faire entre elles des échanges. Ce furent les députés des provinces qui tracèrent les limites des départements ou

qui s'entendirent avec les députés des provinces voisines au sujet des départements taillés dans deux ou plusieurs provinces; le comité de constitution fut arbitre entre eux s'ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord et la Constituante décida en dernier ressort. Dans la première partie de ce travail, M. Ch. Berlet, après de très intéressantes considérations sur les tendances unitaires et les tendances provincialistes à la fin du XVIII^e siècle, expose comment, en réalité, a eu lieu cette division en départements; dans la deuxième partie, il prend chaque province ou chaque groupe de provinces à part et nous dit ce qu'il advint d'elles dans le décret du 26 février 1790. Nous avons, jusqu'à présent, d'excellentes études sur la formation de tel ou tel département, par exemple celles de M. Hennequin (Aisne), Le Brethon (Calvados), Fray-Fournier (Haute-Vienne), etc.; nous n'avions point encore d'étude d'ensemble sur la France entière; c'est cette étude que nous donne M. Berlet. Sur chaque région, il nous fournit une bonne bibliographie; l'exposé est net. L'auteur souhaite que se reconstituent, sinon les anciennes provinces, au moins des vastes circonscriptions régionales, par-dessus les limites trop étroites du département ou par la suppression même du département; les représentants de chaque région délibéreraient ensemble sur les intérêts économiques de cette région avec des pouvoirs réels; la vie régionale ressusciterait, sans que fût portée atteinte à l'unité française si solidement cimentée, et, avec une large décentralisation, se manifesteraient de nouvelles forces du peuple français aujourd'hui non employées. Tout le livre est un plaidoyer en faveur de la grande réforme administrative.

C. PF.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— Georges DELAHACHE. *L'exode* (Paris, Hachette, 1914, in-12, 244 p.). — Quel Alsacien ayant dépassé la cinquantaine ne se souvient avec une forte émotion de la journée du 30 septembre 1872? Nous revoyons, pour notre part, la gare de Colmar encombrée, la longue file des trains, les touchants adieux de ceux qui partaient à ceux qui restaient. C'est qu'il fallait que les Alsaciens qui avaient opté pour la France eussent quitté le pays natal avant le 1^{er} octobre, pour que leur option fût reconnue valable par les autorités allemandes. Le 30 septembre 1872 fut la grande journée de l'exode... Que sont devenus les Alsaciens qui partaient de la sorte en masse et aussi ceux qui avaient quitté déjà avant cette date et ceux qui, plus tard encore, se transportèrent en France, pour ne pas être soumis, eux ou leurs fils, au service militaire du vainqueur et pour conserver le nom de Français? M. Delahache, l'auteur de la *Carte au liséré vert*, nous le dit en ce beau livre. Il suit les industriels de Bischwiller à Elbeuf où ils ont transporté leurs filatures, ceux de Mulhouse à Belfort et à Épinal, ceux de Rothau et de Wesserling à Thaon; il accompagne les

nouveaux émigrants en Algérie et nous décrit les villages de Belle-Fontaine, de Bou-Khalfa, d'Haussonvillers, et ceux qui s'appellent Rouffach et La Robertsau, tout peuplés d'habitants nés au pied des Vosges ou aux bords du Rhin. Il dépeint aussi les petites villes alsaciennes ou lorraines devenues désertes : Wissembourg qu'ont quitté ses magistrats et ses douaniers français, Vic où un tiers de la population est parti, Phalsbourg dont les romans d'Erckmann-Chatrian ont rendu le nom populaire, l'ancienne cité militaire, la patrie de ce Mouton « qui était un lion », aujourd'hui ville morte; et dans le chapitre consacré à Metz revit la physionomie diverse de la glorieuse cité au cours des âges, le Metz médiéval, où les bourgeois conquièrent leurs libertés sur l'évêque, le Metz français avec ses écoles d'artillerie et du génie, le Metz au lendemain de la guerre, et là aussi l'exode, plus fort qu'ailleurs, et l'arrivée des autres. Tous les renseignements sont précis, empruntés aux documents administratifs et aux registres de l'état civil, contrôlés sur place. On éprouve sans doute, en lisant ce beau livre, une amère tristesse, mais on se sent aussi réconforté par cette fidélité inébranlable de tous ces Alsaciens à la patrie. L'Alsace a été enlevée à la France; mais, dans l'œuvre générale de la civilisation française, l'Alsace fournit toujours son apport. C. Pf.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

— Paul FREDERICQ. *Notice sur Jean Stecher, membre de l'Académie* (Bruxelles, Hayez, 1913, in-32, 145 p. Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1914). — Vivante et instructive biographie d'un professeur belge, mort en 1909 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Stecher est connu en France surtout comme éditeur des œuvres de Jean Lemaire de Belges; en Belgique, son action comme publiciste et comme professeur a été considérable. Né à Gand en 1820 d'un père allemand fixé en Belgique depuis la fin des guerres de l'Empire et d'une mère de vieille souche flamande, élevé selon les méthodes françaises et imbu des idées du romantisme le plus idéaliste, il était fait pour servir d'intermédiaire entre la culture de l'Allemagne et celle de la France; après avoir fréquenté pendant six mois les grandes écoles parisiennes et s'être plongé avec ivresse dans l'étude des langues orientales, tout en s'imprégnant des théories démocratiques et humanitaires auxquelles la Révolution de 1830 avait donné un libre essor, il renonça contre son gré aux études de linguistique pour se confiner dans l'enseignement des langues et des littératures classiques de la Grèce, de Rome et de la France. Professeur à Gand puis (à partir de 1860) à Liège, il fut un des ouvriers les plus ardents et les plus utiles de la « renaissance flamande ». Selon lui, la Belgique, pays bilingue, pouvait et devait, sans aucun préjudice pour l'unité nationale qu'il considérait comme intangible, faire au flamand sa place à côté du français, le français d'ailleurs conservant la préé-

minence qui lui appartenait de droit par la richesse de sa production littéraire et par le rayonnement de sa civilisation. Cette partie de l'œuvre de Stecher a été admirablement mise en lumière par M. Frédéricq qui fut d'abord l'élève (un peu malicieux) de Stecher à l'École normale, qui ensuite lui succéda dans sa chaire d'histoire de la littérature flamande et qui fut enfin son collègue à l'Académie royale. Ses souvenirs personnels et les papiers de Stecher, aujourd'hui conservés à la bibliothèque de l'Université de Gand, lui ont permis de peindre en pied cet érudit quasi-universel, ce publiciste flamingant, cet apôtre du libéralisme belge, prodigieusement informé et fécond, mais incomplet, qui fut l'honneur de ses deux patries, Liège et Gand. — Ch. B.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Hubert HALL. *A select bibliography for the study, sources and literature of english mediæval economic history* (Londres, King et fils, 1914, in-8°, xiii-350 p.; prix : 6 sh.). — Cet ouvrage est le tome IV de la série des bibliographies entreprises par les étudiants de l'École des sciences économiques et politiques de Londres sous la direction de l'éminent archiviste et bibliographe qu'est M. Hall. Elle contient plus de trois mille numéros distribués d'après un plan méthodique : 1° Introduction (bibliographies générales de l'histoire médiévale et bibliographie des « sciences auxiliaires »; des archives et des bibliothèques, non seulement de l'Angleterre, mais des pays qui ont eu avec elle des rapports économiques au moyen âge); 2° Sources de l'histoire économique; 3° Ouvrages d'auteurs modernes (où l'on trouve une section sur le gouvernement central, les ministères, les tribunaux, etc., d'autres sur le gouvernement local, l'Eglise, les conditions sociales et physiques du pays); enfin, deux appendices sur les publications des sociétés savantes et sur les publications périodiques du Royaume-Uni et de l'Amérique. Si incomplète qu'elle soit, cette énumération montre l'extension prodigieuse qu'on a donnée au mot d'« histoire économique ». Sans doute, il est fort difficile de tracer les limites de cette histoire; mais ici ces limites reculent au point d'embrasser à peu près toute l'histoire, tâche immense et périlleuse; on aurait beau jeu à montrer l'arbitraire qui a présidé, soit au choix des mentions, soit à leur distribution, soit même parfois à leur rédaction; mais ce qu'on nous donne rendra de sérieux services et, si nous croyons nécessaire de formuler des réserves, nous ne voulons pas refuser le tribut de notre reconnaissance aux collaborateurs et collaboratrices dont M. Hall a su s'entourer. Ch. B.

— Lord MACAULAY. *The history of England from the accession of James II.* Edited by Charles Harding FIRTH, in six volumes (Londres, Macmillan, in-8°, t. I, 1913, II et III, 1913 et 1914, xxxvi, xx et xix-1532 p.; prix de chaque volume : 10 sh. 6 d.). — Dans cette édition, le texte de Macaulay est reproduit sans aucun changement; le

travail de M. Firth a consisté dans le choix des illustrations qui complètent et parfois commentent le récit des faits; travail délicat, qui ne pouvait être mené à bien que par un homme connaissant à fond les sources de l'iconographie historique du XVII^e siècle. Or, M. Firth est un des « trustees » de la « National portrait gallery », ce qui lui confère une autorité particulière dans ce domaine jusqu'ici un peu trop abandonné à la fantaisie individuelle. Les images représentant les princes de la maison des Tudors et les personnages notables du temps des Stuarts (chap. I et II) sont peut-être un peu trop connues; mais, à partir du chapitre II, l'illustration est des plus neuves et des plus instructives. Que l'on parcoure le fameux chapitre III sur l'état de l'Angleterre en 1685 et l'on verra quelle vie nouvelle il prend, ainsi présenté. Nul doute que, sous cette riche parure, le chef-d'œuvre de Macaulay ne retrouve un juste regain de popularité et ne rende de nouveaux services.

Ch. B.

HISTOIRE D'ÉGYPTE.

— Georges LEGRAIN. *Louqsor sans les Pharaons. Légendes et chansons populaires de la Haute-Égypte* (Bruxelles et Paris, 1914, petit in-4^e, 224 p., 100 illustrations hors texte). — M. Legrain est, comme on sait, directeur des travaux du service des antiquités à Karnak. La longue familiarité dans laquelle il a vécu avec les indigènes lui a permis de recueillir à leur source même certains récits légendaires où transparaît l'âme d'un peuple qui n'a guère changé depuis les Pharaons; c'est la « légende dorée » des saints chrétiens de la Thébaïde : Pacôme, Chanatome, Sophrone et Dalcina; c'est la « geste » toute récente de Yousef Aboul' Hagag, patron de Louqsor; ce sont des contes sur l'ogresse de Karnak pour faire peur aux enfants, c'est l'histoire du barbier égyptien et des trois coupes de cheveux, qui rappelle aujourd'hui encore de très antiques usages. Une autre partie du livre nous fait connaître des chansons populaires sur le travail des champs, sur le métier du potier, sur le service des fouilles, et aussi des chants d'amour, de ménage et d'enterrement. Un brillant romancier nous a peint l'Inde sans les Anglais; c'est que, dans l'Inde anglaise, il a horreur de rencontrer les Anglais; en nous parlant de Louqsor sans les Pharaons, M. Legrain aime à nous montrer la persistance de la civilisation pharaonique; les Anglais sont pour lui de simples touristes, et c'est pour les touristes de toute nationalité qu'il écrit. Les nombreuses et charmantes illustrations qui ornent son livre en font un fort agréable compagnon de voyage.

Ch. B.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1914, mai-juin. — A. MATHIEZ. Robespierre jeune en Franche-Comté, pluviôse an II (montre que, dans les départements du Doubs et de la Haute-Saône, Augustin Robespierre, mettant en pratique les idées de son frère Maximilien, fut un représentant de la justice, de la vertu, de la modération; le 9 thermidor fut la défaite des républicains sincères en faveur des profiteurs). — R. TRINQUET. L'assassinat d'Hugou de Bassville, 13 janvier 1793 (d'après la *Correspondance des directeurs de l'Académie de Rome*). — Fr. VERMALE. Les émigrés savoisiens dans le camp austro-sarde, d'après le carnet du chevalier de Martinel, 1795. — H. GLAGAU. Nouvelles lettres de Marie-Antoinette (la correspondance de Marie-Antoinette avec Barnave, retrouvée au château de Löfstad et publiée par M. de Heidenstam, est en contradiction avec toutes les autres sources; elle contient de fortes bévues que ni Barnave, ni la reine ne pouvaient commettre; cette correspondance est donc l'œuvre d'un faussaire. Fausses également les lettres, provenant des mêmes archives, que le comte de Fersen aurait adressées à sa sœur, Sophie Piper, qui était restée en Suède, et où il lui parle de son amour pour Marie-Antoinette. On ne saurait « faire état d'un document quelconque de la collection Heidenstam »). = Chronique. Les sources de l'instruction publique au XIX^e s. dans les archives départementales (réponse à un article publié par « un archiviste » dans la *Révolution française* du 14 avril).

2. — **Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle.** 1914, 1^{er} mai.

— M. MARION. La Révolution et l'alcoolisme (montre l'extrême extension prise par la consommation de l'eau-de-vie au cours de 1790, principalement en Picardie et en Bretagne). — R. REUSS. Août 1793. Le Bas-Rhin à la veille de l'invasion (fin). — FURCY-RAYNAUD. Un marin de l'an II (publie une lettre écrite par un certain Pierre Béguin à sa mère; embarqué sur le *Maréchal-de-Castries*, il préféra se jeter à la mer plutôt que de se rendre quand le vaisseau eut arboré le drapeau blanc). — G. VAUTHIER. Le personnel des écoles centrales (fin). — P. HOLZHAUSEN. Le maréchal Davout à Hambourg, 1812-1813, jugé par ses contemporains allemands; ch. v: La démolition des faubourgs et l'expulsion des habitants. — Eug. WELVERT. Alexandre Lameth, préfet de l'Empire (Lameth préfet à Aix-la-Chapelle, puis à Turin; ses rapports avec M^{me} de Rémusat, M^{me} de Canisy; sous les

Cent-Jours, il fut préfet de la Somme, d'ailleurs préfet modèle et dévoué au bien public). — M. CITOLEUX. Vigny et l'Angleterre (chap. v; de l'influence exercée sur Vigny par Milton, Moore, Shakespeare et Richardson).

3. — Revue des études historiques. 1914, mars-avr. — L. MADELIN. La jeunesse de Danton. Ses débuts politiques. — Fr. ROUSSEAU. Les sociétés secrètes en Espagne au XVIII^e siècle et sous Joseph Bonaparte. — J. BARTH. L'évolution de la question d'Orient (la politique traditionnelle de la France en Orient a profondément évolué; au dogme du maintien de l'empire ottoman, elle a substitué l'entente avec les États balkaniques; pourquoi? Parce que la Turquie est devenue germanophile). — E. FRÉMY. L'Académie et les femmes (sous Henri III, une « Académie du Palais » siégea au Louvre « pour ouïr les plus doctes hommes qu'il pouvoit et mesme quelques dames qui avoient étudié ». Il y eut donc des « Académiques » dans cette assemblée qui précéda et prépara l'Académie française; mais Richelieu eut trop à se plaindre des femmes qui se mêlaient de politique en même temps que de littérature pour ne pas leur fermer les portes de l'Académie fondée par lui).

4. — Revue des études napoléoniennes. 1914, mai-juin. — J. BOURDON. L'administration commerciale sous le Consulat. — P. MARMOTTAN. Les Anglais en Toscane, nov.-déc. 1813 (suite et fin). — Lieutenant-colonel COLIN. La bataille de Montmirail (récit très détaillé, avec cartes). — Fréd. MASSON. L'Autriche et Napoléon en 1812; dépêches de M. de Lebzeltern à M. de Metternich (fin). — E. MAYER. Ouvrages d'histoire militaire (fin). — A. MANSUY. Les études napoléoniennes en Russie.

5. — Revue d'histoire économique et sociale [ancienne Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales]. N° 1, 1913. — G. MARTIN. La surintendance de Fouquet et les opérations de crédit public (Fouquet fut un financier négligent; il faut revenir sur le jugement de Lair. M. G. Martin est très sévère pour Mazarin et Colbert qui bénéficièrent trop souvent des « opérations » de Fouquet). — F.-K. MANN. Justification du système de Law par son auteur (manuscrit inédit conservé en plusieurs copies; M. Mann adopte celle de la Bibliothèque nationale, ms. fr. 11153). — N° 2. E. DEPITRE. Le système et la querelle de la *Noblesse commerçante* (1756-1759; œuvre anonyme de l'abbé Coyer, la *Noblesse commerçante* n'était pas seulement destinée à pousser la noblesse à faire le commerce, elle exposait encore un système économique : l'auteur voulait faire passer le pouvoir aux mains de la classe productrice; après avoir provoqué des polémiques à son apparition, le livre fut bien vite oublié). — G. WEULERSSE. *Le Bref état des moyens pour la restauration de l'autorité du roi et de ses finances*, par le marquis de Mirabeau, avec des notes de François Quesnay (d'après le ms. des Archives natio-

nales M 783, n° 2). = R. DURAND. La taille dans les généralités du secrétariat d'État de la maison du roi sous Louis XIV (1683-1709) (chiffres publiés d'après les Archives nationales; il en résulte cette idée que la taille progressa lentement, sauf fléchissement aux alentours de 1695; l'accroissement ne correspondant pas aux dépenses de la fin du règne, on peut en conclure que le gouvernement ménagea la terre et eut de préférence recours aux impôts indirects). = N° 3. Charles SCHMIDT. Les débuts de l'industrie cotonnière en France, 1760-1806 (1^{re} partie : jusqu'au traité de 1786; lente introduction du machinisme venu d'Angleterre; politique incertaine du gouvernement; Holker, Les Milne, Le Cler). — Ed. ALLIX. La rivalité entre la propriété foncière et la fortune mobilière sous la Révolution (les physiocrates ont répandu l'idée de la primauté politique de la propriété foncière; cette idée se traduit plus ou moins dans les faits, pendant la Révolution, suivant que le courant modéré l'emporte sur le courant démocratique ou inversement. La Révolution est bourgeoise, mais il y a rivalité entre deux bourgeoisies : l'ancienne bourgeoisie rurale, la nouvelle bourgeoisie commerçante et industrielle). = N° 4. H. BOURGIN. Les espèces industrielles et la spécialisation originaire (persistance de la spécialisation originaire; la création des espèces est incessante, indéfinie, illimitée). — R. MAUNIER. Les idées économiques d'un philosophe arabe au XIV^e siècle (Ibn Khaldoun est nettement populationiste, convaincu de la supériorité de l'agriculture; il a une théorie des prix et de la richesse qui est en avance sur son époque). — G. BOURGIN. Mutualisme et coopération sous le Directoire et le Consulat (statuts d'une Société de secours mutuels organisée en 1797 entre les charpentiers de Montauban).

6. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. 1914, janv.-févr. — P. CARON. Les commissaires du Conseil exécutif et leurs rapports (nombreuses ont été les commissions spéciales envoyées après le 10 août par le Conseil exécutif dans les départements et pays conquis; leurs rapports, de 1791 à 1792, sont une source utile à consulter pour l'histoire du gouvernement révolutionnaire).

7. — Journal des savants. 1914, avril. — G. PERROT. Le Parthénon (suite et fin). — A. BLANCHET. Les fouilles de Périgieux et les enceintes romaines des villes de Gaule (d'après l'ouvrage de M. Ch. Durand sur les *Fouilles de Vésone, 1906-1911*; notes sur d'autres fouilles à Nantes, Sens, Beauvais, Paris, etc.). — R. GAUTHIOT. La langue étrusque (montre ce qu'il y a d'arbitraire dans la méthode suivie par M. Martha pour prouver que l'étrusque est une langue apparentée aux langues ongro-finnoises). — M. BESNIER. Lettres de Mommsen à Léon Renier sur la dédicace des *Res gestae divi Augusti* à l'Académie des inscriptions (Mommsen voulait dédier son édition de l'inscription d'Ancyre à l'Académie des inscriptions; Renier voulait que le livre fût dédié à l'empereur Napoléon. Mommsen s'y refusa et l'édition parut sans dédicace. Ses lettres sont très intéressantes).

8. — Polybiblion. 1913, oct. — *Lecoq*. Vies des frères de l'Ordre des Frères Prêcheurs, traduites des chroniques du XIII^e siècle (ouvrage d'édification où sont traduites les anecdotes pieuses des *Vitae fratrum* de G. Frachet). — Vicomte G. Gérard du Barry. De Bergerac à Quiberon, 1789-1795; souvenirs d'Edme de La Chapelle de Bérarnès (très intéressant; la partie la plus vivante de ces souvenirs se rapporte au siège de Lyon). = Nov. Léon CLUGNET. Ouvrages sur les peuples et les récents événements d'Orient. = Déc. A. PÉRATÉ. Publications récentes sur l'histoire de l'art. = 1914, févr. Comte DE SÉRIGNAN. Histoire, art et sciences militaires. = AVR. MANGENOT. Publications récentes sur l'écriture sainte et la littérature orientale. — PÉRATÉ. Beaux-arts. — A. FROIDEVAUX. Géographie, voyages. = C.-rendus : Abbé J.-Fl. Chevalier. Documents inédits, 1312-1800. « Un plein sac de vieux papiers » (ces papiers proviennent surtout d'un notaire de Ruffec au XVII^e siècle; certaines lettres viennent de Saint-Domingue, où des cadets de la famille étaient allés chercher fortune; d'autres viennent d'émigrés). — Comte F. de Sonis. Lettres du comte et de la comtesse de Ficquelmont à la comtesse de Tiesenhausen (quelques renseignements utiles sur l'insurrection italienne et les émeutes viennoises de 1848). — Fesch, Denais et Lay. Bibliographie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes, imprimés et manuscrits (2^e fasc.).

9. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1914, 4 avril. — Brésard. Les foires de Lyon aux XV^e et XVI^e siècles (documentation très abondante; mais l'auteur ignore volontairement tous les travaux qui ont précédé le sien). — L. Romier. La Saint-Barthélemy, les événements de Rome et la préméditation du massacre (le massacre fut prémédité par les Guises, à l'insu de Catherine; le cardinal de Lorraine a tout su à l'avance. Thèse soutenue par des arguments en partie nouveaux, vraisemblable, mais non prouvée). — A. et Cl. Cochin. Le grand dessein du nonce Bargellini et de l'abbé Desisles contre les réformés, 1668 (très curieux). — Rouchès. Inventaire des lettres et papiers manuscrits de Gaspere, Carlo et Lodovico Vigarani (inventaire, intéressant pour l'histoire de l'art, de la correspondance d'architectes modenais qui travaillèrent à Paris au temps de Mazarin). — La restauration de la République de Genève, 1813-1814; témoignages de contemporains recueillis par Lucie Achard et Édouard Farre. — Journal de Marc-Jules Suès pendant la restauration genevoise, 1813-1821. — André. Grands procès oubliés. M^{me} Lafarge, voleuse de diamants (ce procès jette un triste jour sur la mentalité de Marie Cappelle, « hystérique dissimulatrice et menteuse »). — Dr L. Nass. Essai de pathologie historique. Le siège de Paris et la Commune (bon). — J. Tournier. Le cardinal Lavergne et son action politique, 1863-1892 (remarquable). = 11 avr. Bardenhewer. Geschichte der altchristlichen Literatur. III. Das vierte Jahrhundert (excellent). — E. Saulnier. Journal de François, bourgeois de Paris, 23 décembre 1588-30 avril 1589 (très

bonne édition). — R. Kerviler. La Bretagne pendant la Révolution (contient beaucoup d'utiles renseignements). — Dr H. Perraudau. Saint-Ouen depuis la Révolution jusqu'à l'année terrible (bon). — O.-G. de Heidenstam. La fin d'une dynastie (curieux tableau de la cour de Suède et de la vie intime des derniers Vasas). — Soldats suisses au service étranger; IV et V (très intéressant). — Lefebvre de Behaine. La campagne de 1814. Napoléon et les alliés sur le Rhin; I (remarquable). — Claeys Bouuaert. Le diocèse et le séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française, 1811-1814 (bon). — Fr. Masson. L'Académie française, 1629-1793 (utile recueil des règlements, usages et traditions de l'Académie). — Id. Napoléon et sa famille; t. X, 1814-1815. — Capitaine de Vallière. Le régiment des gardes-suisse de France (bon; intéressant hors-d'œuvre sur la bataille de Marignan). — Général Rébillot. Souvenirs de révolution et de guerre (de 1848 à 1870; intéressant). — Général Cuny. Quarante-trois ans de vie militaire (très intéressant). = 18 avr. Soveri. De ludorum memoria praecipue Tertullianea capita (érudit commentaire du *De spectaculis* de Tertullien). — P. Monceaux. Saint Cyprien (suffisant; mais pour avoir toute la pensée de l'auteur sur saint Cyprien, il faut se reporter à son *Histoire littéraire de l'Afrique latine*, t. II). = 25 avr. F. Pfister. Der Reliquienkult im Altertum (important). — Pacheu. Jacopone de Todi, frère mineur de saint François, auteur présumé du *Stabat mater*, 1228-1306 (estimable, mais fait beaucoup trop vite). — H. Hauvette. Boccace; étude biographique et littéraire (étude très distinguée). — O. Karmin. La question du sel pendant la Révolution (intéressant). — Fester. Neue Beiträge zur Geschichte der Hohenzollern Thronkandidatur in Spanien. Briefe, Aktenstücke und Regesten (important). — P. Albin. L'Allemagne et la France en Europe, 1885-1894 (utile, mais l'auteur n'a guère utilisé que les publications françaises). = 2 mai. P. Cornelli Taciti libri qui supersunt. 5^e édition par G. Andresen, t. I (excellente édition qui remplace et peut-être fera oublier celle de Halm). — Origenes. Werke, Bd. V. Eusebius, Werke, Bd. VI et VII (Heikel a donné une excellente édition de la *Demonstratio evangelica* d'Eusèbe). — G. Hardy. Le *De civitate Dei*, source principale du *Discours sur l'histoire universelle* (les rapprochements que l'auteur fait entre saint Augustin et Bossuet sont sans portée; si Bossuet s'est inspiré de saint Augustin, il en a fait si bien siennes les idées qu'on ne les reconnaît plus). = 9 mai. Cagnat. L'armée romaine d'Afrique. 2^e édition, 2^e partie (ouvrage remanié et mis au courant des fouilles les plus récentes). — Manaresi. L'impero romano e il cristianesimo (bon essai de synthèse et de vulgarisation savante qui rendra des services). — E. Monaci. Facsimili di documenti per la storia delle lingue e delle letterature romanze II (excellent). = 16 mai. G. Perrot. Histoire de l'art dans l'antiquité. T. X: la Grèce archaïque; la céramique d'Athènes (long et important compte-rendu par S. Rei-

nach). — *Schiele et Zscharnack*. Die Religion in Geschichte und Gegenwart, tomes IV et V (fin de cette importante publication). — *G. Martin*. Le tissage du ruban à domicile dans les campagnes du Velay (bon). — *O. von Gierke*. Das deutsche Genossenschaftsrecht. IV : die Staats- und Korporationslehre der Neuzeit (remarquable, mais inégal, car l'auteur a fait imprimer, sans le remanier complètement, un manuscrit vieux déjà de vingt ans. Belle œuvre « posthume » d'un auteur encore bien vivant). = 23 mai. *Clemen*. Der Einfluss der Mysterienreligionen auf das älteste Christentum (beaucoup de petits problèmes sans grand intérêt; l'auteur a omis le plus important : l'évangile n'était pas une religion; comment l'est-il devenu? Ne tient pas un compte suffisant de saint Paul). — *Hofmeister*. Deutschland und Burgund im früheren Mittelalter (thèse ingénieuse, mais paradoxale et lourdement présentée. Bonne bibliographie). — *Al. Cartellieri*. Die Schlacht bei Bouvines, 27 juillet 1214 (important; cette bataille est un accident qui a troublé un moment les rapports amicaux pendant le XII^e et le XIII^e s. de la France et de l'Allemagne; elle est le dernier épisode de la lutte entre Capétiens et Plantagenets). — *Fr. Picavet*. Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales (remarquable). — *Friedensburg*. Die Symbolik der Mittelalter Münzen. I : die einfachsten Sinnbilder (ingénieux). — *Scharrer*. Das religiöse Volksleben am Ausgang des Mittelalters nach Augsburger Quellen (bon). — *Mentz*. Deutsche Geschichte, 1493-1648 (excellent manuel). — *Altmann*. Ausgewählte Urkunden zur Brandenburgisch-preussischen Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte; 2^e édition, 1^{re} partie (utile recueil de textes allant de 1427 à 1792; d'ailleurs sans aucune note, l'ouvrage étant destiné aux étudiants).

10. — Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715). Année 1913, nos 1 et 2 (Paris 1913; paru en 1914). — Chanoine *DARANATZ*. Une lettre missive inédite de Henri IV (du 3 juillet 1601, adressée au Parlement de Bordeaux). — *F. SAUVE*. Un registre de notaire aptésien du XIV^e siècle (fournit des renseignements sur beaucoup de personnages provençaux du XIV^e siècle, en particulier sur sainte Delphine de Digne, qui mourut à Apt le 26 novembre 1360. Le style employé est ou celui de Pâques ou celui de Noël). — *G. LAVERGNE*. Un diplôme inédit de Philippe-Auguste concernant l'abbaye d'Ivry, diocèse d'Évreux, 1195. — *FLAMENT*. Un mandement inédit d'Innocent IV, 20 avril 1245. — Le cinquante et unième Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements à Grenoble. Comme annexe aux procès-verbaux de ce Congrès, le *Bulletin* contient les mémoires suivantes : *BAGUENAUT DE PUCHESSE*. Trois mois de séjour de Catherine de Médicis à Grenoble en 1579. — *M^{lle} L. GUIRAUD*. Un registre inconnu de l'Université de droit de Montpellier, 1536-1570. — *Id.* Le séjour de Pierre Charron à Montpellier, 1565-1569 et 1570-1571. — *G. LAVERGNE*. Un acte inédit de François 1^{er} relatif aux impôts (de Bordeaux, le 15 juin

1530). — Jean RÉGNÉ. La première étape de la pénétration capétienne en Vivarais : la fondation de Villeneuve-de-Berg et la mise en pariage de son territoire (nov. 1284). — LAURAIN. Une prétendue charte de Raoul II de Fougères, 1172 (cette charte, qui provient du chartrier de Goué et qui a été publiée par le vicomte Le Bouteiller dans sa récente *Histoire de Fougères*, est un faux, comme tous les titres de ce chartrier qui sont antérieurs au XIV^e siècle). — Dr LEBLOND. L'église et la paroisse Saint-Étienne-de-Beauvais au XV^e siècle, d'après les comptes des marguilliers et des chanoines (copieux extraits de ces comptes publiés en appendice). — Chanoine MEUNIER. Étymologies morvandelles. — J. CHEVALIER. Notes historiques et chronologiques sur les évêques de Die. — PASQUIER. Projet de fondation d'un hôpital général à Pamiers entre 1656 et 1664. — BELLET. Critique d'une partie de l'*Histoire du Dauphiné* de Nicolas Chorier (biographie de Chorier; il écrit l'histoire comme on pouvait l'écrire entre 1650 et 1660 avant les grands travaux des Bénédictins et autres créateurs de la critique moderne. L'esprit critique ne lui fait pas défaut, mais il le met peu en usage et trop souvent il manque de bonne foi. Le premier volume de son *Histoire* en particulier « est d'une insuffisance notoire et ne répond plus à nos exigences scientifiques »).

11. — Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires. Nouvelle série, 1913, fasc. 7. — F. CAUSSY. Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque de Voltaire conservés à la Bibliothèque impériale publique de Saint-Petersbourg. = Fasc. 8. L. POINSSOT. Inscriptions de Thugga découvertes en 1910-1913 (fasc. de 227 pages; 119 numéros. Important). = Fasc. 9. L. BRÉHIER. Nouvelles recherches sur l'histoire de la sculpture byzantine (recherches ayant pour but de déterminer « les différences techniques et les rapports mutuels entre les trois grandes écoles de sculpture du moyen âge, orientale, byzantine et occidentale, et de rechercher s'il est possible de saisir entre elles des importations, des interférences, des réactions réciproques ». 66 pages et 13 planches).

12. — Le Correspondant. 1914, 10 avr. — Mgr Pierre BATIFFOL. Saint Paul. Sa personnalité, son message, son rôle dans les origines chrétiennes; à l'occasion de quelques livres récents. — E. DAUDET. Le complot d'une reine (cette reine est Ulrique-Éléonore, sœur du grand Frédéric, femme d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède. En 1755, le roi et la reine, qui souffraient de la dépendance où les maintenait la noblesse, toute-puissante à la diète, essayèrent d'un coup d'État parlementaire qui ne réussit pas; en 1756, quelques seigneurs partisans de la reine imaginèrent de recourir à la violence; mais le complot qu'ils ourdirent échoua par l'indécision du souverain. Les principaux conjurés furent pris, condamnés à mort et décapités, la reine elle-même faillit être victime d'une action en divorce intentée par ses ennemis; elle y échappa en désavouant publiquement une entreprise dont

la réussite eût affranchi la couronne. Son fils, Gustave III, la vengea par le coup d'État de 1772). — A. CHÉRADAME. Une étape de la question arménienne; le texte de l'accord russo-turc (7 février 1914). = 25 avr. P. VERSCHAVE. La Hollande catholique (progrès du catholicisme en Hollande au XIX^e siècle). — A. PÉRATÉ. Une visite à Sienne. Notes d'histoire, de nature et d'art. I. — Comte R. PALLUAT DE BÉSSET. Les ancêtres du nouveau roi d'Albanie. Les princes de Wied-Neuwied au XVIII^e s. — M. HENRIET. Trois lettres inédites de Sébastien Mercier, à propos de son centenaire, 1767, 1775. = 10 mai. A. CHÉRADAME. Comment les Balkans se sont transformés malgré l'Europe. — F. STROWSKI. La correspondance de Montesquieu (à propos de l'édition que viennent de donner MM. Gébelin et Morize). — L. DELAUAUD. France et Danemark. Christian V à la cour de Louis XIV (en 1663; utilise des documents inédits. Christian n'était encore que l'héritier présomptif de la couronne, fils aîné du roi Frédéric III. Pendant que le prince jouissait des fêtes données en son honneur, l'ambassadeur de Danemark, Sehested négociait avec Colbert et le Danemark entraînait dans la Ligue du Rhin). = 25 mai. A. CHÉRADAME. L'évolution roumaine, avec trois cartes. — DE LANZAC DE LABORIE. Le duc d'Aumale et son ancien précepteur (d'après les quatre volumes de la Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury). — Comte F. DE LA LANDE DE CALAN. Le siège de Paris et la Commune. Souvenirs personnels (quelques détails nouveaux sur les tribulations de la Cour des comptes pendant la Commune et sur l'incendie qui en dévora les bâtiments et les archives). — D^r D'ANFREVILLE DE LA SALLE. Le centenaire du traité du 30 mai 1814. La naissance d'un empire (c'est le traité qui nous rendit les stations sénégalaises, premier noyau de l'empire colonial reconstitué depuis lors. Raconte, d'après les archives des colonies, les premiers essais tentés sous la Restauration pour y fonder des établissements durables, 1817-1824).

13. — Études. Revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus. 1914, 20 janv. — Qui « protégera » l'Athos? (étude sur les rivalités entre Russie et Grèce). — L. DE MONDADON. La vie de François Villon (d'après le livre de E. Champion). = 5 févr. Joseph GUILLERMIN. Le Grand Saint-Bernard (notes sur le passage de l'armée de Bonaparte et sur l'histoire du couvent; fin le 20 févr.). = 5 mars. Pierre BLIARD. Deux municipalités vendéennes aux jours de la Terreur (Noirmoutiers et Bouin après deux réoccupations par les armées républicaines, au début de l'an II). — J. BRUCKER. Un livre nécessaire sur l'archéologie américaine (analyse du manuel de H. Beuchat). — A. D'ALÈS. Bulletin d'ancienne littérature chrétienne (travaux de de Faye, Bill, Ganschietz, Léon Vouaux, G. Morin, Jugie, Nau, Jordan, J. Durel). = 20 mars. *** Les Bulgares et l'Église romaine depuis cinquante ans. — A propos du mouvement uniaste actuel (historique du mouvement de 1860 qui fut caractérisé par deux tendances : d'une part vers l'autonomie et l'indépendance religieuse absolue, d'autre part vers l'union

avec Rome; étude du mouvement de 1884). = 20 avr. J. DELATTRE. Bulletin d'histoire moderne : la Réforme et les guerres de religion (d'après les livres de Pastor (trad. Poizat), Denifle (trad. Paquier), Lucien Romier, Chareton, etc.).

14. — La Grande Revue. 1914, 10 févr. — Ch. HUMBERT. La conquête du Borkou et l'avenir de l'Afrique équatoriale. = 25 févr. A. AULARD. Les nouvelles fouilles de Pompei. = 10 mars. O. EFFERTZ. Le préjugé de la sénilité des nations. = 10 avr. Albert MATHIEZ. La politique et la finance à travers l'histoire; un fournisseur sous la Terreur, l'abbé d'Espagnac (très intéressante biographie : l'abbé d'Espagnac fut le bras droit de Calonne; avec lui, il fit naître l'ancienne Compagnie des Indes dont les actions, favorisées par une hausse factice, leur rapportèrent de gros bénéfices; en 1792, il fut le bras droit de Dumouriez et sut grouper autour de lui des Montagnards de proie. Il tint tête à Cambon, mais succomba avec les Dantonistes. Il n'eut jamais que des idées de finance, point de visées politiques). = 25 avr. COUYBA. Le Parlement sous le Consulat et l'Empire. — J. DOUDY. Alfred de Vigny marin (examen critique du poème intitulé *la Bou-teille à la mer*; montre qu'il fourmille d'invéraisemblances; « quelques très beaux vers, surnageant dans un océan de réflexions inattendues et de bizarres épreuves »). — E. ROCHE. Vieux champagne et vieux fraudeurs (beaucoup de détails curieux et puisés aux sources, sur la fraude des vins de Champagne sous l'ancien régime).

15. — La Revue. 1914, 15 avr. — Princesse RADZIWIŁŁ. La société de Saint-Petersbourg (fin). — R. DE MARMANDE. Inquisition et inquisiteurs modernes (suite et fin; la police contre les anarchistes, les agents provocateurs). — Ad. REINACH. Pour le musée d'ethnographie (expose ce qu'il faudrait faire pour ce musée, dont l'installation est indigne de l'empire colonial que nous possédons). = 1^{er} mai. J.-A. GEORGES. Souvenirs inédits sur Auguste Comte (d'après les papiers d'Adolphe d'Assier de La Tour, disciple d'Auguste Comte). — Baron A. DE MARICOURT. Souvenirs du chevalier d'Elbreil sur les massacres de septembre 1792. = 15 mai. A. CHUQUET. Un prisonnier prussien en 1814 (résume les souvenirs d'un jeune Prussien, Wehrhan, naguère encore élève de seconde au gymnase de Liegnitz, qui fut pris le 1^{er} mars à Bois-Baudry. Il garda un souvenir ému des soins qu'on lui prodigua pendant les longues étapes qui le conduisirent de Champagne jusqu'au delà d'Angers).

16. — La Revue de Paris. 1914, 15 avr. — S. LOW. Le roi Georges et la reine Marie d'Angleterre. — Contre-amiral D. La marine française en 1814 (de quelques combats heureux livrés par elle. On ne songea pas à tirer parti des bons éléments qu'elle possédait encore). — MASSON-FORESTIER. Marianna la Portugaise et Racine (Racine a pris le sujet de sa tragédie de Bajazet aux *Lettres portugaises*. Roxane est Marianna Alcaforada, religieuse à la « Conceição das Francisca-

nas » près de Béja, que Chamilly, officier dans la petite armée qui opérait en Portugal en 1665, aima et abandonna). = 1^{er} mai. Jules FERRY. Lettres, 1860-1871 (plusieurs lettres intéressantes sur les élections de 1869, écrites pour la plupart à Gambetta; suite le 15 mai). — Alex. MORET. Les statues d'Égypte, « images vivantes » (ces statues « servent de support aux apparitions des dieux et des hommes divinisés. La vie en elles n'est qu'interrompue; elle reste assoupie en quelque sorte et stagnante, sauf au moment du culte funéraire; enfin elle se retire de plus en plus de ces images à mesure que les progrès de la philosophie entraînent l'âme spirituelle vers une destinée plus haute et plus loin de la terre, dans le Paradis »). — JARAY. L'Albanie indépendante.

17. — **Revue des Deux Mondes**. 1914, 15 avr. — G. LAFENESTRE. Le musée Jacquemart-André; ses origines, ses fondateurs, son organisation. — J. BARDOUX. Le roi Georges V. — E. DAUDET. Une vie sacerdotale : Mgr Dupanloup (à propos du nouveau livre d'E. Faguet). — G. DU BOSQ DE BEAUMONT et M. BERNOS. Correspondance de Sophie-Dorothée, princesse électorale de Hanovre, avec le comte de Konigsmarck, 1691-1693 (suite et fin; très touchant). — Comte Rodolphe APPONYI. La ville et la cour sous le règne de Louis-Philippe. I : année 1835 (suite le 1^{er} mai : année 1836; toujours beaucoup de papotage; amusant d'ailleurs et où l'on peut prendre plus d'un trait instructif). = 1^{er} mai. Comte d'HAUSSONVILLE. M^{me} de Staël et M. Necker. V : les premières impressions de M^{me} de Staël sur l'Allemagne. — A. ALBERT-PETIT. La responsabilité de la rupture entre la Révolution et l'Église (cette responsabilité n'incombe ni au clergé français, ni au pape, mais à la Constituante; elle a « précipité les événements et provoqué la rupture, sans la vouloir au fond, mais en agissant comme si elle la voulait »). — E. FAGUET. Études sur La Rochefoucauld. — R.-G. LÉVY. La Roumanie et la question agraire. — A. BEAUNIER. La conversion d'Horace (à propos du livre de M. Courbaud. M. Beaunier prodigue les coups d'épingle contre l'érudition, la philologie, etc.).

18. — **Revue politique et littéraire (Revue bleue)**. 1914, 11 avril. — F. CAUSSY. La « sœur du pot des philosophes » (biographie de la duchesse d'Aiguillon, l'amie de Maupertuis et de Montesquieu, celle que Palissot essaya de ridiculiser sous les traits de Cydalise, dans sa piètre comédie des *Philosophes*, celle enfin qui fut la mère du duc d'Aiguillon, le ministre de Louis XV). — A. FONTAINE. L'esthétique janséniste de Philippe et de Jean-Baptiste de Champagne. = 18 avr. Louis THOMAS. Lettres inédites de Benjamin Constant (suite dans les livraisons suivantes; cette correspondance commence en 1799; elle se compose de lettres adressées par Constant à plusieurs membres de sa famille et nous montrent un homme « très humain, très simple, très naturel »). = 25 avr. J. GAUTIER. Réflexions

sur le droit à l'instruction. — L. CONS. Le problème du cinquième livre de Pantagruel. Le continuateur (ce continuateur a mis lui-même à plusieurs reprises, à partir du chapitre XVIII du livre V, sa signature; et c'est celle de Jean Quinte ou Quentin. Échafaudage ingénieux, mais fragile). — JAREY. Un monastère musulman d'Albanie. A la Tekié des Bechtachi d'El Bassan. = 2 mai. P. VIDAL DE LA BLACHE. L'esprit géographique.

19. — Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. 2^e série, t. XVI, 1913 (Agen, imprimerie moderne). — Abbé J. DUBOIS. Inventaire des titres de la maison d'Albret (publication partielle de cet inventaire d'après trois volumes de copies conservés dans la collection Dupuy à la Bibliothèque nationale; ajoute, quand il y a lieu, la cote des actes qui sont encore conservés aux archives des Basses-Pyrénées; identifie les noms de lieu et ajoute quelques détails généalogiques sur les personnes. Travail très utile et soigné. P. 25, dernière ligne, corriger : Arjusanx, Laharie, Labouheyre, qui est le nom moderne d'Herbe-Favère; p. 26, ligne 2 : Seignanx; p. 62, sous Castelmoron, identifier Miremont avec la même localité de la Dordogne qui est mentionnée p. 11; p. 68, l. 13, il n'y a pas lieu de corriger le nom d'Indie de Caumont. Une table des noms complète heureusement cet inventaire). — O. FALLIÈRES et chanoine DURENGUES. Enquête sur les commencements du protestantisme en Agenais (publie le texte intégral, détaillé et savoureux de l'enquête faite en 1538 par l'inquisiteur Louis de Rochette. L'intérêt du document est encore accru par le fait que Louis de Rochette finit par se laisser contaminer par les hérésies qu'il était chargé de découvrir et qu'il fut brûlé comme hérétique à Toulouse en septembre 1538. Les actes relatifs à son procès et à son supplice sont publiés en appendice). — Ph. LAUZUN. Deux lettres du commandeur de Montazet, 6 octobre 1788 et 31 août 1791 (c'est le dernier commandeur de l'ordre de Malte pour la commanderie de La Cavalerie en Armagnac; elles sont adressées au chevalier de Mazelières. Elles contiennent une sorte de tableau de la constitution de l'ordre et les raisons qui auraient dû en imposer le maintien).

20. — Revue historique et archéologique du Maine. T. LXXIV, 3^e livr. Année 1913, second semestre. — Dom GUILLOREAU. Guillaume de Saint-Calais, évêque de Durham (fin dans LXXV, 4). — R. TRIGER. Une prison du Mans pendant la Révolution : la maison d'arrêt de l'évêché, 1793-1805 (fin). — Abbé L. CALENDINI. Soldats morts à la Mission, de l'an IV à l'an VII (la Mission était l'ancien hôpital de Coëffort, affecté en 1795 à l'hospitalisation des soldats qui stationnaient au Mans). — G. FLEURY. Les œuvres de Véron de Fortbonnais; suite dans LXXV, 4; fin au tome LXXV, 2^e livr.). = T. LXXV, 1^{re} livr. Année 1914. 1^{er} semestre. Chanoine FROGER et abbé DEVAUX. La paroisse de Pirmil (suite dans la 2^e livr.). = 2^e livr. Ch. DE CASTILLA. Le culte de saint Julien, évêque du Mans, au diocèse de Bayeux.

ALLEMAGNE.

21. — Göttingische gelehrte Anzeigen. 1914, janv. — *Marcel Cohen*. Le parler arabe des Juifs d'Alger (bon). — *Alfons Steiner*. Der Fiskus der Ptolemäer (de nombreuses erreurs de détail sont relevées dans cette courte étude). — *Historische Aufsätze Karl Zeumer* dargebracht (Hans Niese analyse surtout les articles d'*Ulrich Stutz* sur la situation de l'évêché de Coire au temps de Charlemagne, de *Carl Rodenberg* sur la ville de Worms dans le décret de Burchard de 1024, de *Ferdinand Güterbock* sur les princes et le procès de Henri le Lion). — *L. von Sybel*. Christliche Antike (t. I : les Catacombes; t. II : Sculpture, architecture et peinture; ouvrage orné de nombreuses planches; mais Sybel a trop voulu expliquer l'archéologie chrétienne par l'archéologie classique et méprise un peu trop la théologie). — *C. Beccari*. Relationes et epistolae variorum, pars prima, liber III (136 documents sur l'Abyssinie de 1622 à 1635). = Févr. *Georg Kawerau* et *Albert Rehm*. Das Delphinion in Milet (forme le t. III des *Ergebnisse der Ausgrabungen in Milet*; long article de Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf; observations sur les inscriptions trouvées). — *Joseph Schäfers*. Die äthiopische Uebersetzung des Propheten Jeremias (laisse une bonne impression). = Mars. *Hugo Suolahti*. Die deutschen Vogelnamen (livre intéressant; M. Dietrich v. Kralik, dans un long article, conteste quelques-unes des identifications de l'auteur et en propose d'autres). — *Arthur Wichmann*. Nova Guinea (t. I et II : Entdeckungsgeschichte von Neu-Guinea; Wichmann a entrepris en 1903, au nom de sociétés hollandaises, une expédition scientifique dans la Nouvelle-Guinée; il se propose d'en publier en dix volumes le résultat, ainsi que celui des explorations postérieures faites par d'autres; les deux premiers sont consacrés à la découverte de l'île). — *Alfons Dopsch*. Die landesfürstlichen Gesamturbare der Steiermark aus dem Mittelalter (excellente publication). — *Julius Ziehen*. Aus der Studienzeit (a réuni une série de témoignages sur la vie universitaire allemande au XIX^e s.). — *E. Stange*. Geld- und Münzgeschichte des Bistums Minden (a trouvé beaucoup de pièces inconnues). = Avr. *Ernest Lindl*. Das Priester- und Beamtentum der althabylonischen Kontrakte. Mit einer Zusammenstellung sämtlicher Kontrakte der I. Dynastie von Babylon in Regestenform (la 2^e partie du travail, les regestes, est la plus importante; mais on y relève de nombreuses fautes). — *Vadianische Briefsammlung*, t. VII et t. supplémentaire (de 1541 à 1551, il y a 587 lettres; 105 lettres dans le supplément; la publication fait honneur à la société historique de Saint-Gall). — *Hermann Diels*. Die Fragmente der Vorsokratiker (texte et traduction; remarquable). = Mai. *Paul-Gustav Hübner*. Le statue di Roma. Grundlagen für eine Geschichte der antiken Monumente in der Renaissance; t. I (s'occupe des collections d'antiques aux XV^e et XVI^e siècles; livre fort bien imprimé, mais le fond est médiocre; pour-

quoi l'auteur a-t-il dit tant de mal du livre de Lanciani qu'il a souvent copié?). — *Monumenta Germaniae historica. Necrologia Germaniae; t. V* (quelques critiques sur l'édition et l'étude dues au P. *Fuchs*, mais l'éditeur a fait preuve de tant d'abnégation! Le volume qui se rapporte à une partie du diocèse de Passau, — la partie autrichienne, — rendra service). — *Aus dem Briefwechsel des Herzogs Friedrich Christian zu Schleswig-Holstein, hrg. von Hans Schultz* (appendice à la biographie du duc).

22. — Historisches Jahrbuch. T. XXXV (1914), n° 1. — Max BUCHNER. Une lettre d'Ermold Nigellus à Pépin I^{er} d'Aquitaine (cette lettre se trouve dans le recueil des formules dit de Saint-Denis et a été publiée par Zeumer, p. 505; elle est adressée à un roi Pépin: l'auteur cherche à prouver qu'il s'agit de Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine, qu'elle émane d'Ermold Nigellus et qu'elle date de 827). — Joseph GREVEN. L'origine des béguines (elle se trouve à Nivelles; et il ne faut pas attribuer cette origine à Lambert le Bègue, prêtre de Liège, comme le soutient Kurth). — Anton EITEL. Les négociations entre le pape Boniface IX et le roi Robert de Bavière (au sujet de la reconnaissance de Robert comme roi des Romains, 1400-1403; publiée à ce sujet un fragment d'un traité inédit de Gerhard de Hoengen, trouvé dans la bibliothèque de l'hôpital de Cues). — Heinrich SCHOTTE. Le congrès d'Ems (en juillet 1786; vote, sous l'inspiration de Joseph II, diverses réformes de l'Église; à suivre). — Joseph HÖLLER. L'invocation au Saint-Esprit après la consécration des espèces dans les liturgies grecques et orientales (série de textes; peut-être à l'origine y avait-il deux invocations, l'une avant, l'autre après la consécration). — Otto RIEDNER. Le tribunal de l'officialité et le tribunal épiscopal à Cologne et à Constance (il ne faut pas distinguer deux tribunaux, comme Hauck l'a fait). = C.-rendus : O. Redlich. *Die Privaturkunden des Mittelalters* (guide sûr). — *Srbik*. *Oesterreichische Staatsverträge. Niederlande* (t. I, jusqu'en 1722; quelques corrections aux textes; discussion sur la situation juridique des Pays-Bas). — O. Forst. *Die Ahnenproben der Mainzer Domherrn* (nombreuses erreurs).

23. — Historische Zeitschrift. T. CXII (1914), n° 2. — Eduard SCHWARTZ. Les préliminaires du concile d'Éphèse (jusqu'à la fin de novembre 430). — Carl BRINKMANN. Le commerce au début des temps modernes et la constitution de puissances maritimes (signale les principaux ouvrages parus sur ces questions). — Max LEHMANN. Les origines de l'alliance de la Prusse et de la Russie en 1813 (examen des opinions de Max Duncker; documents nouveaux tirés des archives secrètes de Prusse). — Paul WENTZKE. Max von Gagern, 1810-1889 (critique de la biographie faite par Pastor). = C.-rendus : Joseph Mausbach. *Die Ethik des heiligen Augustinus* (important). — W. Dittberner. Issos (place la célèbre bataille d'Alexandre non pas sur les bords du Deli-Tschai, mais dix kilomètres plus au sud, près du

Pajas). — *Rudolf Hirzel*. Plutarch (causes du succès de cet écrivain). — *R. Forrer*. Die römischen Terrasigillatöpfereien von Heiligenberg-Dinsheim und Ittenweiler im Elsass (documents nombreux; se trompe sur la date des poteries découvertes). — *Peter Reinhold*. Die Empörung Heinrichs VII gegen seinen Vater (il s'agit du fils de Frédéric II; beaucoup d'inexpérience). — *Friedrich Lauchert*. Die italienischen literarischen Gegner Luthers (c'est un simple exposé sans idées personnelles; sévère pour Luther). — *Fr. Arnheim*. Geschichte des preussischen Hofes (t. II, 1^{re} partie consacrée à la cour du prince royal Frédéric, le futur Frédéric II). — Briefwechsel Friedrichs des Grossen mit Voltaire, hrsg. von *Reinhold Koser* und *Hans Droysen* (t. III; les textes authentiques ont été bien tronqués dans les éditions antérieures). — *Alfred Herrmann*. Der Aufstieg Napoleons (Napoléon a bien toujours voulu la guerre). — *G.-A.-C. Sandeman*. Metternich (ouvrage anglais, rien de nouveau). — *Friedrich Schulze*. 1813-1815 (choix de documents de l'époque, mais choix souvent mal fait). — *Herman Granier*. Hohenzollernbriefe aus den Freiheitskriegen, 1813-1815 (édition soignée). — *Albrecht List*. Der Kampf ums gute alte Recht, 1815-1819 (les partis en Wurtemberg à cette date). — *Karl Ruckstuhl*. Der badische Liberalismus und die Verfassungskämpfe, 1841-1843 (utile). — *G. Lacour-Gayet*. La marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (t. I; rien de nouveau, mais agréablement écrit; inférieur au livre de La Roncière). — *George Burton Adams*. The origin of the English constitution (bon ouvrage; important article de F. Liebermann). = N° 3. *Albert ELKAN*. Origines et développement de l'idée de contre-réformation (le mot a été employé pour la première fois dans les années 1770-1780 par le juriste de Göttingue Pütter; graves inconvénients qu'il présente). — *Otto HINTZE*. Les Hohenzollern et la noblesse (rôle de cette noblesse dans l'histoire générale de la Prusse; comparaison avec celui de la noblesse française et de la noblesse anglaise). — *H. ZWINGMANN*. La théorie de l'État dans Kant. — *Hans NIESE*. La chute de Henri le Lion (observations à propos du travail de Haller). = C.-rendus : *O. Schilling*. Die Staats- und Soziallehre des hl. Augustinus (intéressant). — *Alfred Cauchie* et *Léon von der Essen*. Inventaire des archives farnésiennes de Naples au point de vue de l'histoire des Pays-Bas catholiques (rendra de grands services). — *Walter Plathoff*. Frankreich und die deutschen Protestanten in den Jahren 1570-1573 (rien de nouveau, mais montre bien la suite des faits). — *Adalbert Wahl*. Geschichte des europäischen Staatensystems im Zeitalter der französischen Revolution und der Freiheitskriege (trop sommaire; idées intéressantes; jugement curieux sur Napoléon). — Briefe von und an Friedrich v. Gentz (3 vol.; documents de premier ordre). — *Rudolf Smend*. Das Reichskammergericht (t. I; il porte sur l'histoire et la constitution de la chambre impériale; fait avec soin). — *Heinrich Friedjung*. Oesterreich von 1848 bis 1860 (t. II, 1^{re} partie;

œuvre d'un publiciste très averti plutôt que d'un historien). — Ouvrages historiques parus aux Pays-Bas ces dernières années (art. de H. Brugmans). — Dom Paul Denis. Le cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins (nombreuses recherches; mais dissimule trop les défauts du cardinal). — *Charles Harding Firth*. The House of Lords during the civil war (c'est en réalité toute une histoire de la chambre des lords de 1603 à 1660).

24. — Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik. T. XIV (1911), n° 1. — Franz CUMONT. Babylone et l'astronomie grecque (la part de Babylone et de l'Orient dans la science grecque). — E. MAASS. La mère des douleurs de l'antiquité (l'original du groupe des Niobides qui se trouve à Florence fut apporté de Séleucie à Rome dans le temple d'Apollon Sosianus par Sosius, légat d'Antoine, environ l'an 38 av. J.-C.). — G. CARO. L'inquisition espagnole (organisation et procédure, d'après les publications de Llorente, Lea et Schäfer). = N° 2. J. DRÆSEKE. Les traités de Pléthon et de Bessarion sur les affaires du Péloponnèse (motifs qui les ont poussés à composer ces ouvrages; les trois traités de Pléthon adressés à Manuel II ont été composés en 1415; Bessarion a repris les idées de Pléthon dans son traité adressé au despote de Sparte Constantin Paléologue et écrit entre 1443 et 1444). = N° 3. G. BRANDES. Jeanne d'Arc dans la poésie et dans l'histoire (comment se l'est représentée l'humaine fantaisie depuis Valeran de Varanne jusqu'à Anatole France et comment sa pure image a été altérée). = N° 4. Ad. SCHULTEN. Termantia, ville des Celtibères (topographie, monuments et histoire de cette ville, sœur de Numance). — H. BARGE. La curie contre Luther dans les années 1508-1521 (les documents rassemblés par Paul Kalkoff ont prouvé que, contrairement à l'ancienne théorie, le pape Léon X a prêté une sérieuse attention dès l'origine au mouvement luthérien. La parfaite authenticité du bref du pape du 23 août 1518 adressé à Cajetan est aujourd'hui démontrée. Sans doute, à un certain moment, pour des motifs politiques, Léon X a proposé à Frédéric le Sage de faire cardinal un de ses amis, et Frédéric lui-même a compris : Luther; mais, aussitôt après l'élection de Charles-Quint, le pontife revint à des mesures de rigueur). = N° 6. Lad. SIMON. Les traces d'une Philippique ignorée de Cicéron (le 4 janvier 43, avant sa 6^e Philippique, Cicéron en avait tenu une autre au Sénat; il en récapitula le contenu dans le discours qu'il fit à l'assemblée du peuple). = N° 8. Joh. DRÆSEKE. Études sur la Byzance du XI^e s. (nouvelle création d'une Académie à Byzance, le réveil du platonisme, la lutte entre le patriarche et l'empereur, le rôle de Jean Mauroupos, de Michel Psellos et de Michel Cérulaire). — Otto KEMMEL. Un partisan d'une civilisation dano-allemande en Danemark (le duc de Schleswig-Holstein Frédéric-Christian, 1765-1814). = T. XV (1912), n° 1. Georg CARO. Les nouvelles de la première croisade (les chefs envoyaient des relations officielles au pape et à l'ensemble de la chrétienté; les chape-

lains des grands seigneurs en adressaient dans leur pays; puis on répandit les récits oraux faits par les pèlerins à leur retour. Il y eut ainsi toute une série de narrations avant qu'il y eût un écrivain de la croisade; toutes ces narrations ne se souciaient pas de la vérité; elles cherchaient à pousser les masses vers la Terre Sainte). = N° 2. Félix KUBERKA. La notion de grandeur en histoire (méritent le surnom de grands ceux qui, à côté de qualités intellectuelles et morales éminentes, ont véritablement créé un nouveau système politique, ainsi Otton I^{er}). = N° 3. H. von PETERSDORFF. La chute de l'ancien empire germanique (à propos de l'ouvrage de K.-Th. Heigel). = N° 4. Alb. MÜLLER. Les associations de vétérans dans l'empire romain (d'après les inscriptions. Hadrien permit aux sous-officiers de s'associer; à partir de ce moment, les vétérans voulurent aussi avoir des associations qui se constituèrent sur le modèle des collèges funèbres civils). = N° 6. H. MELTZER. Grecs et Germains (ressemblances entre les deux peuples qui s'expliquent par leur commune origine indo-européenne). — Rich. LINDER. La correspondance du roi Jean de Saxe avec les rois de Prusse Frédéric-Guillaume IV et Guillaume I^{er} (d'après la publication récente de Jean-Georges, duc de Saxe). = N° 7. Wilh. SOLTAU. Propriété et clientèle à Rome (contre la thèse de K.-J. Neumann; les clients n'étaient point attachés au sol possédé par les patriciens; sans doute beaucoup de clients avaient hérité de cette qualité; mais ce lien pouvait toujours être rompu). = N° 8. D. FIMMEN. La colonisation de la Béotie (carte des localités prémycéniennes, mycéniennes et grecques, d'après les découvertes archéologiques, la langue et les textes). = T. XVI (1913), n° 4. O. ROSSBACH. Deux princes goths; personnalité et aspect extérieur (Théodoric le Grand d'après Ennodius et la grande monnaie d'or de la collection Gnechi à Milan; Théodoric II, roi des Wisigoths, d'après Sidoine Apollinaire). = N° 5. H. DIBBELT. La tolérance d'Olivier Cromwell (il voulait le royaume des saints, c'est-à-dire une vie commune de toutes les classes de la nation en un esprit de foi, non pas une religion confessionnelle et extérieure, mais une religion intime. Il était disposé à laisser libre toute confession; pourtant lui-même dut prendre des mesures contre le catholicisme et certaines sectes protestantes en qui il voyait un danger pour l'État et la paix; c'est que l'État, même l'État chrétien, a ses nécessités auxquelles le sentiment religieux doit céder; paraît bien subtil). = N° 7. G. HERBIG. La tâche de l'archéologie étrusque (conférence faite au congrès archéologique de Rome en 1912). — Joh. DRESEKE. Le passage des Osmanlis en Europe au xiv^e siècle (jusqu'à la conquête d'Andrinople en 1365, d'après les chroniqueurs Gregoras et Cantacuzène). = N° 9. Alf. GERCKE. La ruse de Thémistocle (il faut rayer de l'histoire le récit de l'ambassade que Thémistocle aurait envoyée à Xerxès immédiatement avant la bataille de Salamine). — Ed. NORDEN. Josèphe et Tacite sur Jésus-Christ et la prophétie messianique (contre Harnack; le passage de Josèphe n'est pas authentique; Tacite est

indépendant de Josèphe, aussi bien *Annal.* XV, 44, qu'à propos de la prophétie messianique, *Hist.* V, 13).

25. — Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. T. XXXIX (1914), n° 1. — Trente-neuvième assemblée annuelle de la direction centrale des *Monumenta Germaniae historica* (compte-rendu). — F. KURZE. Les *Annales laubacenses* et les annales apparentées (*Aquenses, Sancti Amandi, Auscienses, Fuldenses, Prumienses, Stabulenses*). — Ernst PERELS. Les lettres du pape Nicolas I^{er} (2^e article; énumère tous les documents où des fragments de lettres de Nicolas I^{er} sont cités comme source canonique, et dresse la liste des fragments qui ont pénétré dans les diverses collections canoniques jusqu'au décret de Gratien inclus). — M. MANITIUS. Fragments poétiques extraits des manuscrits 10615 et 10729 de Bruxelles (quelques morceaux inédits; corrections à l'édition du Martyrologe de Wandelbert). — M. FASTLINGER. Hosi = Osi (dans la loi des Bavares; contre Dietrich von Kralik). — Karl DEMETER. Arichsteti (ce mot, qui apparaît dans un faux diplôme d'Arnulf, désigne un engin pour la pêche). — Hermann KRABBO. Mandement original du roi Henri Raspe (aux citoyens de Strasbourg en 1246; on n'en connaissait qu'une copie). — Richard SALOMON. L'*Economica* de Conrad de Megenberg (fragment inédit). — Ludwig STEINBERGER. Additions aux registres de Henri le Sourd (cf. t. XXXVIII).

26. — Sitzungsberichte der kgl. preussischen Akademie der Wissenschaften. 1913, VII. — Ad. HARNACK. L'opposition de l'église d'Orient et de l'église d'Occident (l'opposition profonde, irréductible, entre l'Orient et l'Occident ne repose pas sur la différence des races, mais sur la différence des destinées politiques et surtout sur celle de la religion orthodoxe et de la religion romaine. Malgré la parenté étroite du dogme et des sacrements, des conceptions politiques et sociales, les deux églises sont animées d'un esprit tout différent : 1^o pour l'église orientale, le but de la rédemption est dans l'Au-delà; pour l'église occidentale, il est en outre en la vie présente dans la victoire sur la faute et le péché. En Occident, dès le VI^e s., le dogme est fixé; en Orient, la spéculation se poursuit de façon intense. 2^o En Orient, le culte et les sacrements, c'est une célébration de mystères et ce sont des prières; en Occident, on cherche en plus à faire du culte une thérapie de l'âme. 3^o En Orient, on s'applique à développer surtout les vertus passives; en Occident, on s'applique en plus à cultiver les vertus actives. 4^o L'église d'Orient est avant tout une institution de l'Au-delà; celle de l'Occident est en plus le royaume de Dieu sur cette terre. La première est, à tous les points de vue, religion, philosophie, civilisation, le III^e s. pétrifié; la seconde admet la possibilité d'un progrès. De part et d'autre diffèrent aussi complètement les relations de l'Église avec l'État et le peuple). = XV. M. LIDZBARSKI. Inscrip-

tion bilingue en punique et vieux berbère dans un temple de Massinissa (trouvée à Thugga; le temple fut dédié au roi Massinissa dix ans après sa mort). = XXII. R. KOSER. Rapport annuel sur les éditions des *Monumenta Germaniae historica*. = XXXVII. Ed. MEYER. Recherches sur l'histoire de la seconde guerre punique (I : les Causes de la guerre et la lutte avec Sagonte; l'auteur rejette entièrement les conclusions du livre de Laqueur sur Polybe; pourtant, il n'admet pas le récit de Polybe qui lui semble très incertain. En fait, dans le conflit pour Sagonte, les torts sont bien plus du côté de Rome que de Carthage; car Rome, en attaquant Sagonte, violait, sinon à la lettre, du moins dans l'esprit, le traité avec Hasdrubal qui laissait dans la sphère d'influence des Carthaginois les territoires au sud de l'Èbre. Pourtant la guerre n'éclata pas immédiatement, mais seulement lorsque, sur une sommation de Rome, Carthage eut refusé de livrer Hannibal, qui venait de reprendre Sagonte. Carthage n'a pas déclaré, mais subi la guerre. Rome non plus n'a pas commencé la lutte, mais mis Carthage en face d'une alternative. En réalité, c'est Hannibal qui a tout fait; il a forcé à la guerre et Rome et Carthage. II : les témoignages de Silenos et de Coelius sur le songe d'Hannibal. Cicéron, *De divinatione*, I, 49, a pris son récit dans Coelius qui avait déjà modifié le récit de l'historien de Silenos). — H. DIELS. Ancienne inscription sur tuile, trouvée en Sicile (meilleure explication du graffiti publié dans *Notizie degli scavi*, ser. V, vol. IX, 1912, p. 451 et suiv.). — D. SCHÄFER. *Consilio vel iudicio* (cette formule, qui se trouve dans le Concordat de Worms, correspond à la formule allemande : *mit minne oder mit rechte*; elle signifie qu'en cas de double élection d'évêque ou d'abbé la décision se fera par un accord, et, s'il est impossible d'y arriver, par une décision judiciaire). — C. SCHUCHHARDT. L'Europe occidentale centre de civilisation (les objets de l'époque néolithique trouvés en Espagne, en France, dans les pays du Rhin et le sud de l'Angleterre permettent d'affirmer qu'en cette période ces régions pratiquaient les mêmes usages et avaient la même civilisation). = XXXVIII. Ed. MEYER. Rapport sur une expédition scientifique en Égypte (l'expédition a été chargée de photographier les représentations des populations étrangères; on pourra ainsi avoir une idée de l'ethnographie au II^e s. av. J.-C. Ces photographies seront déposées au musée égyptien de Berlin et mises à la disposition de tout savant). = XXXIX. A. WILHELM. Inscription en l'honneur de Paulinus de Sparte (gouverneur et *corrector Achaiae* en 217 ap. J.-C. qui fit restaurer le pont sur l'Eurotas). = LIII. Eduard SELER. Le manuscrit mexicain n° 22 de la Bibliothèque nationale de Paris (la 1^{re} partie contient la suite des rois de Tlatelolco et Tenochtitlan; la seconde l'histoire de Tlatelolco poursuivie jusqu'au début de la période espagnole; c'est, pour l'Amérique, le plus ancien monument de la langue espagnole que nous connaissions).

AUTRICHE.

27. — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. T. XXXIV (1913), n° 4. — Otto OPPERMANN. L'origine des prétendues Annales de Marbach (le manuscrit de ces Annales qui provient de la bibliothèque d'Iéna a été écrit au XIII^e s. à Strasbourg par un moine de Neubourg : sur les diverses parties de ces Annales cherche à concilier les opinions opposées de H. Bloch et de Haller). — Miloš VYSTYD. La chronique rimée de Styrie et la chronique de Königsaal (2^e art.; achève de montrer que ces deux chroniques sont indépendantes). — Karl WAHLE. Les *Genannte* de Vienne et les chartes (ces personnages, *authentici*, *denominati*, étaient assez analogues aux cent pairs de nos établissements de Rouen; ils étaient témoins privilégiés, authentiquaient les chartes et arrivaient à former l'un des conseils de la ville). — Alfred HESSEL. Documents du XIII^e s. dans les archives des Dominicains de Strasbourg (dans le fonds de Saint-Thomas; bulles de Grégoire IX sur la répression de l'hérésie et autres documents sur l'inquisition; ne publie qu'une de ces pièces du 10 déc. 1287). — Ernst MOLDEN. Documents sur les relations de l'Autriche et de la Russie en 1829. = C.-rendus : B. Bretholz. Lateinische Paläographie (2^e édit.; critiques assez nombreuses). — G.-L. Perugi. Gottschalc (médiocre). — Georg Caro. Neue Beiträge zur deutschen Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte (remarquable). — Ferd. Chalandon. Les Commènes (t. II; l'auteur est allé au fond de son sujet). — Valentin Schmidt et Alois Picha. Urkundenbuch der Stadt Krummau in Böhmen (t. II : de 1420 à 1480). — Karl-Heinrich Schäfer. Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien während des 14. Jahrhunderts (t. I; au service du pape). — Gustav Bauch. Geschichte des Breslauer Schulwesens vor der Reformation; et : Geschichte des Breslauer Schulwesens in der Zeit der Reformation (résultats importants). — Thomas Fellner et Heinrich Kretschmayr. Die österreichische Zentralverwaltung (3 vol.; de Maximilien I^{er} à l'union en 1749 de la chancellerie autrichienne et de la chancellerie de la Bohême; ouvrage de la plus haute importance). — Petrus Johannes Blok. Geschichte der Niederlande (t. V de la traduction allemande). — Hermann Franz. Studien zur kirchlichen Reform Josefs II, mit besonderer Berücksichtigung des vorderösterreichischen Breisgaus (fait avec soin). — Les programmes historiques des écoles secondaires de l'Autriche en 1912. — Un appendice spécial est consacré aux ouvrages sur l'histoire de l'art parus en 1912.

28. — Wiener Studien. Année XXXIV (1912), n° 1, en l'honneur de Gomperz. — H. VON ARNIM. Les poésies de Kerkidas (dans les Oxyrynchus-Papyri VIII. Il faut identifier l'auteur avec l'officier, l'homme d'État et le législateur de Megalopolis, contemporain d'Araatos de Sicyone et de Cléomène et que nous connaissons par Polybe,

II, 48-50, 65). — H. SWOBODA. La constitution des κῶμαι en Étolie (au v^e et iv^e s., l'Étolie est un état composé de trois tribus; les grandes tribus à leur tour se divisent en associations plus petites; l'unité inférieure est formée par les κῶμαι non fortifiés. Avec la nouvelle organisation fédérale, le peuple se groupe peu à peu dans des centres urbains qui sont fortifiés). — J. JÜTHNER. La danse toute nue des Spartiates (interprétation du passage d'Athénée, XIV, 631 B, sur les gymnopaidia). — Arthur STEIN. Les titres grecs et leur hiérarchie au temps de l'empire romain (κράτιστος, διασημέτατος, ἐξοχώτατος, λαμπρότατος et leur vraie signification). — Rud. MÜNSTERBERG. Nummi veteres regii (d'après Suétone, Aug. 75, Auguste aurait distribué de pareilles monnaies comme cadeaux au jour de l'an). — K. VON HOLZINGER. Dioklès de Peparethos, source de Fabius Pictor (Fabius Pictor lui aurait pris la légende des jumeaux, mais se serait efforcé de donner à ce récit un caractère romain; la légende de Romulus-Rémus aurait été empruntée au Tyro de Sophocle). — E. KALINKA. La publication du *Bellum civile* (César l'a publié lui-même aussitôt après la composition, comme il résulte d'ailleurs de l'introduction de Hirtius au 8^e livre du *Bellum gallicum*). — J. MESK. Les panégyriques latins anonymes et le panégyrique de Pline le Jeune (les auteurs de tous ces panégyriques, à l'exception de ceux de VIII et IX, ont connu le panégyrique de Trajan et s'en sont inspirés). — Ed. HAULER. Le palimpseste de Fronton (permet de corriger beaucoup de fautes de lecture, surtout de reconstituer entièrement l'aimable lettre de Marc-Aurèle à son maître, p. 254 de l'édition de Naber). — St. BRASSLOFF. Les règles de l'héritage dans le droit de Gortyne (les droits de τοῖκος, l'esclave domestique, s'expliquent par le culte des ancêtres; τοῖκος représente le dernier échelon des personnes tenues à célébrer ce culte; sans doute les ἐπιεῖλλοντες sont les cognats). — Ludo-M. HARTMANN. La confédération latine de Sp. Cassius (le document trouvé sur la « columna aenea » n'est pas du I^{er} ou du II^e s. de la République; c'est le texte du fœdus de 358 av. J.-C.). — Edm. GROAG. Les ancêtres de l'empereur Didius Julianus (d'après l'inscription trouvée à Milan, *Notizie degli scavi*, 1911, p. 3). — P. VON BIEŃKOWSKI. Sur une statue impériale de Pola (elle représentait Hadrien avec un Scordisque enchaîné; elle a donc été érigée après la défaite des Celtes du Danube en 118). — Ad. BAUER. La fin de l'évangile de saint Marc (sépare les éléments historiques et les éléments légendaires; Marc a suivi un récit où il n'est pas question de la résurrection). — W.-F. OTTO. Légendes romaines (le culte de certaines familles romaines : la gens Mucia célèbre celui de la Fides; la gens Horatia est chargée des sacrifices au *Tigillum sororium*; la gens Hostilia a un rapport spécial avec le culte des Lares; tente ensuite d'expliquer les légendes d'Anna Perenna et des Mamuralia). — W. KUBITSCHKE. Le calendrier de Pamphylie (corrections d'après un papyrus de Berlin, III, 887). — Fr. HOLZER. Les inscriptions votives C. I. L., V, 4087, et X, 797. — E.-E. BRIESS. L'ἐπὶ τοῦ ἱεροῦ de Smyrne et le στρατηγὸς τοῦ ἱεροῦ de Jérusalem.

saalem (addition à Chapot, *la Province romaine proconsulaire d'Asie*, 242). — E. BORMANN. Inscriptions juives récemment découvertes dans les catacombes de Rome (devant la porta Portese, le plus ancien cimetière juif découvert jusqu'à présent en Occident; ces inscriptions nous font connaître neuf communautés juives; les unes portent des dénominations topographiques; les autres celles des personnes auxquelles ces Juifs appartenaient comme esclaves : les *vernaculae* sont les esclaves impériaux avec lesquels l'apôtre Paul était en relations étroites). = N° 2. Adolf WILHELM. Remarques prosopographiques (date certaines inscriptions d'oracles, en corrige quelques-unes, invite les savants à se livrer à ces études).

29. — *Zeitschrift für katholische Theologie*. 1914, n° 1. — Heinrich MAYER. Histoire de la distribution des sacrements dans l'ancienne province ecclésiastique de Salzbourg (2^e art. : baptême, confirmation et communion). — Bernhard DUHR. Un conflit à Olmütz à propos d'un décret de censure (le 10 juin 1675, le prince-évêque d'Olmütz, Charles de Lichtenstein, adressa au recteur de l'Université de cette ville, le P. Sattenwolff, un décret soumettant à la censure épiscopale toutes les thèses et publications de cette Université. Il en résulta un violent conflit, où les jésuites de l'Université, qui s'étaient adressés à l'empereur, eurent le dessus. Le 16 octobre 1681, ils obtenaient pour tout écrit complète liberté d'impression cinq années durant). = C.-rendus : Aloys Schaefer. *Einleitung in das Neue Testament* (2^e édit. publiée par Max Meinertz; bibliographie insuffisante). — E. Jacquier. *Le Nouveau Testament dans l'église chrétienne* (t. II; très utile). — M. *Municii Felicis Octavius*, hrg. von Alfred Schöne (bon). = N° 2. Urban HOLZMEISTER. Séries d'agrapha chez les Pères de l'Eglise (on entend par agrapha des textes cités comme se trouvant dans la Bible et qui en réalité ne s'y trouvent pas; relève chez les Pères quelques-uns de ces textes que Resch n'avaient pas signalés). — Emil MICHAEL. Les lettres de Frédéric II et de son chancelier au pape Honorius III sur l'élection de Henri VII, 1220 (ces lettres ne disent pas la vérité; en réalité, Frédéric II a violé sa promesse en faisant élire comme roi des Romains son fils qui était déjà roi de Sicile). — Karl SIX. Les *objectiones septimæ* aux Méditations de Descartes (rapports de Descartes avec le P. Bourdin, auteur de ces objections). — Joh.-B. NISIUS. Les controverses sur la *Vulgata Sixtina* (résultats et conclusion). — Heinrich MAYER. Histoire de la distribution des sacrements dans l'ancienne province de Salzbourg (3^e article; retour sur la confirmation et la communion). = C.-rendus : *Monumenta historica Societatis Jesu a patribus ejusdem societatis edita* (état actuel des travaux). — A. d'Alès. L'édit de Callixte (importante étude sur les origines de la pénitence). — J. de Ghellink. Le mouvement théologique au XII^e siècle (important). — A.-L. Feder. *Studien zu Hilarius von Poitiers* (études préliminaires pour l'édition du *Corpus* de Vienne). — E. Vermeil. Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (a voulu faire à tort de Möhler un moderniste).

BELGIQUE.

30. — *Analecta Bollandiana*. 1913, nos 2-3. — H. DELEHAYE. Vita s. Danielis stylitæ. De fontibus Vitæ s. Danielis Stylitæ. — P. PEETERS. Saint Hilarion d'Ibérie (nouveau texte relatif à la vie de ce moine géorgien, † 875). — C. VAN DE VORST. Saint Macaire Pélécète (importance de la correspondance de Théodore Studite pour la vie de ce saint). — F. VAN ORTROY. Saint Ignace de Loyola et le P. Olivier Manare (O. Manare ou Manaerts, né à Douai en 1523, † Tournai 1614, vécut près de saint Ignace et d'Aquaviva; il est l'auteur d'instructions spirituelles qui présentent un grand intérêt pour l'histoire des premiers temps de la Compagnie). = C.-rendus : J. Leigh Strachan-Davidsohn. Problems of the Roman criminal Law (examen critique du *Römisches Strafrecht* de Mommsen). — E. de Heeckeren. Correspondance de Benoît XIV (ces lettres contiennent des renseignements de la plus haute portée pour l'histoire du pontificat et de l'époque). = N° 4. H. DELEHAYE. Martyrologium Hieronymianum Cambrense (manuscrit de la bibliothèque du collège de la Sainte-Trinité à Dublin, XI^e s.). — A. PONCELET. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecæ Universitatis Wirzburgensis. — C. VAN DE VORST. Les relations de saint Théodore Studite avec Rome (d'après la correspondance et les catéchèses de saint Théodore). = 1914, n° 1. J. MANSION. Les origines du christianisme chez les Goths (les Goths ne formaient pas un bloc arien; ils comptaient aussi nombre d'orthodoxes nicéens et d'audiens). — C. VAN DE VORST. La Petite Catéchèse de saint Théodore Studite (série de sermons du célèbre abbé de Stoudion; on en connaissait une traduction latine publiée à Anvers en 1602 par Livinaeus, mais le texte grec semble avoir été imprimé pour la première fois en 1887). — P. PEETERS. L'autobiographie de saint Antoine le néo-martyr (c'est la passion de saint Antoine-Rawakh de Damas). = C.-rendus : J. Bidez. Philostorgius Kirchengeschichte (a fait preuve d'un savoir étendu et d'une patience à toute épreuve). — A. J. Wensinck. Legends of eastern Saints, chiefly from Syriac sources (très soigné). — B. Bædorf. Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie (ce sont des saints de l'époque mérovingienne). — E. Barker. The Dominican Order. A study of the growth of representation in the Church during the thirteenth century (beaucoup de notions instructives sur les origines du régime représentatif en Angleterre). = N° 2. C. PLUMMER. Vie et miracles de saint Laurent, archevêque de Dublin (d'après le *Codex Kilkenniensis* de Dublin. Saint Laurent, 1123 † 1180, canonisé 1225). — F. VAN ORTROY. Le pape saint Pie V (documents inédits des archives du Vatican). = C.-rendus : F. Pfister. Der Reliquienkult im Altertum (grand effort d'érudition; manque d'ordre). — M. Besson. Monasterium Acaunense (étude critique de la vie de saint Maurice et des documents qui concernent les temps primitifs du

monastère d'Agaune). — *B. Krusch et G. Levison*. *Passiones vitae sanctorum ævi merovingici* (étude critique très importante sur la vie de saint Lambert). — *J. de Ghellinck*. Le mouvement théologique du XII^e siècle (la question de la dépendance entre Gangulphe et Pierre Lombard est définitivement tranchée en faveur de ce dernier. Important chapitre sur Jean de Damas). — *K. Hold*. *Austria sancta* (étude notamment Jean de Capistran, Canisius, Stanislas Kostka; se borne au récit chronologique des événements extérieurs et n'expose pas la psychologie des personnages).

31. — Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique. 1913, n° 1. — *H. BOSMANS*. Lettres inédites de François de Rougemont (jésuite belge, 1624 + 1676, qui accompagna en Chine le célèbre astronome et mathématicien belge Ferdinand Verbiest). — *A.-C. DE SCHREVEL*. Le protestantisme à Ypres et dans les environs, de 1578 à 1584 (détails inédits puisés dans les comptes de la ville et du Consistoire). — *B. LEFEBVRE*. Mémoires des trois derniers abbés et comtes de Gembloux (indications intéressantes sur la procédure pratiquée en matière d'élection des abbés). = N°s 2-3. *F. DESMONS*. Le Jansénisme dans le diocèse de Tournai sous les successeurs français de l'évêque Gilbert de Choiseul, 1690-1715 (expose, d'après les documents des archives, les progrès des doctrines jansénistes sous l'épiscopat de Caillebot de La Salle (1692-1705), et met surtout en relief le rôle joué par l'archiprêtre Lebrun; fournit aussi des détails nouveaux sur les conflits qui surgirent entre séculiers et réguliers à cette occasion). = *C.-rendu*: *P. Allossery*. Arnold von Geluwe (biographie intéressante de ce controversiste catholique flamand, 1604 + 1675). = 1914, n° 1. *R.-M. MARTIN*. Un réformateur avant Luther. Le dominicain Jean Uytenhove de Gand (*J. Uytenhove*, + 1489, prieur des Dominicains à Gand, établit la stricte observance dans un grand nombre de monastères belges et allemands. Kist se trompe absolument en le faisant passer pour un précurseur de Luther). = *C.-rendu*: *Claeys Bouuaert*. Le diocèse et le séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française (1811-1814. D'après les documents des archives de Paris et de Gand).

32. — Annales de la Société d'émulation de Bruges. 1913. — *H. BOSMANS*. Le problème des relations de Verbiest avec la cour de Russie (il s'agit du célèbre jésuite belge, astronome et mathématicien qui occupa une haute position en Chine au XVII^e s.). — *P. LIEBAERT*. Le commerce des Flandres en Italie (l'auteur a relevé à Rome les traces d'un important commerce de lin fait par les Flamands au XVII^e s.). — *V. PIL*. Le rachat des économats des abbayes dans le diocèse d'Ypres (épisode de l'occupation française au XVII^e s. après le traité de Nimègue). — *J. YERNAUX*. La charte de fondation de l'abbaye d'Oudenbourg (cette charte passe pour avoir été concédée au XI^e s. par saint Arnoul, évêque de Soissons. Elle est fausse, et a

été forgée par les moines de Saint-Médard de Soissons. Modèle de dissertation critique). = C.-rendus : *L. Gilliodts*. Le carillon et les ménestrels de Bruges (recueil de documents inédits). — *P. Guildoy*. Fondations religieuses anglaises aux Pays-Bas catholiques (1558-1795). — *L. Rochette*. Les luttes jansénistes en Belgique. — *Ch. Van Merris*. Histoire de l'Oratoire en Belgique. — *Ch. de Maere*. Mémoires sur la guerre de Flandre de 1302 à 1304 (intéressante reconstitution topographique du champ de bataille de Courtrai). — *F. Desmons*. Le Jansénisme dans le diocèse de Tournai sous les successeurs français de l'évêque Gilbert de Choiseul, 1690-1715 (cf. *supra*, n° 31).

33. — Archives belges. 1913, n° 6. — C.-rendus : *R. Lüttich*. Ungarnzüge in Europa im 10 Jahrhundert (bonne étude d'ensemble sur les invasions hongroises dans l'Europe occidentale). = N° 7. *K. Koser*. Deutsche Geschichte zur Zeit Maximilians I, 1486-1519 (tableau bien tracé de la situation politique et sociale de l'Allemagne à la fin du moyen âge). — *H.-T. Colenbrander*. Schimmelpenninck et le roi Louis de Hollande (en néerlandais. Beaucoup de détails nouveaux tout à l'honneur du roi). = N° 8. *P.-A. Meilink*. Les villes hanséatiques néerlandaises jusqu'à la fin du XIV^e s. (en néerlandais. Dissertations très érudites sur le développement commercial des villes néerlandaises qui ont participé à l'activité de la Hanse pendant les premiers siècles de son histoire). — *F. Schneider*. Herzog Johann von Baiern, erwählter Bischof von Lüttich und Graf von Holland, 1373-1425 (c'est la première fois qu'un historien s'attache à suivre Jean Sans-Pitié dans sa double carrière liégeoise et hollandaise, c'est une réhabilitation du personnage). — *E. Bacha* et *H. de Backer*. Le journal du comte Henri de Calemberg (général d'infanterie au service de l'Autriche, en garnison à Bruxelles en 1748; publication très importante au point de vue militaire et social) — *G. Kurth*. La nationalité belge (son caractère le plus distinctif est l'attachement du peuple belge à la religion; met en relief le rôle initiateur et centralisateur du Brabant). — *A. Bellemans*. Victor Jacobs (importante biographie de l'homme d'État belge; détails intéressants sur l'histoire politique et parlementaire de la Belgique, de 1863 à 1892). = N° 9. *J. Persyn*. Le Dr Schaepman (en néerlandais. Intéressante biographie du chef du parti catholique dans les Pays-Bas, de 1870 à 1900). = N° 10. *J. Schmaus*. Geschichte und Herkunft der alten Franken (étude surtout l'Institution des évêques par le roi dans le royaume franc. Exposé clair. Ignorance des sources non allemandes). — Baron du Sart de Bouland. Le duc d'Ursel (biographie bien documentée de l'ancien gouverneur du Hainaut et président du Sénat de Belgique, 1848-1903. Détails inédits sur l'histoire des partis politiques durant cette période). = 1914, n° 1. C.-rendus : *F. Huelsen*. Die Besitzungen des Klosters Lorsch in der Karolingerzeit (excellente étude sur la topographie allemande). — *P. de Caraman-Chimay*. Recueil des lettres missives écrites à M. le prince de Chimay concernant les

affaires de son gouvernement de Flandre (1583-1584; détails inédits sur l'état politique et religieux des Pays-Bas). = N° 2. *R. Hapke*. *Niederländische Akten und Urkunden zur Geschichte der Hanse und zur deutschen Seegeschichte* (très bonne histoire des Pays-Bas dans leurs rapports avec la Hanse, sous le gouvernement de Marie de Hongrie et aux débuts du règne de Philippe II). = N° 3. *A. Lindner*. *Der Breslauer Froissart* (étude sur un manuscrit merveilleux provenant d'Antoine de Bourgogne, bâtard de Philippe le Bon). — *M. Büchler*. *Der Kongostaat Leopolds II* (hautement impartial). = N° 4. *J.-G. Joosting*. *Sources de l'histoire du droit ecclésiastique dans l'évêché d'Utrecht* (en néerlandais; bon exposé de la juridiction ecclésiastique depuis le XIII^e siècle jusqu'au Concile de Trente). — *J.-S. Theissen*. *Le règne de Charles-Quint dans les Pays-Bas du Nord* (en néerlandais; détails particulièrement intéressants sur l'histoire des nombreuses sectes qui se répandirent en Hollande au XVI^e siècle). — *H.-T. Colenbrander*. *Documents sur l'histoire des Pays-Bas* (importante introduction en néerlandais; nombreuses correspondances de 1810 à 1813). — *Comte de Grunne et A. de Winter*. *Les dragons de Latour* (solide étude sur l'histoire militaire du XVIII^e siècle). = N° 5. *H.-V. Sauerland*. *Urkunden und Regesten zur Geschichte der Rheinlande aus dem Vatikanischen Archiv* (t. VII; 1,127 actes de Boniface IX à Benoît XIII). — *H.-F.-M. Huybers*. *Don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas* (en néerlandais, t. I; met en lumière la portée économique de la Pacification de Gand; beaucoup d'aperçus nouveaux). — *H.-T. Colenbrander*. *Dépêches de Thurlemeyer* (correspondances diplomatiques (1763-1788) de l'envoyé prussien à La Haye avec son souverain). — *A. Segre*. *Manuel de l'histoire du commerce* (en italien; traite surtout ce qui concerne les Pays-Bas et l'Italie). — *F. Lehmannsich*. *Probleme und Prinzipien des Geschichts-Unterrichts* (précis et objectif).

34. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1913, n° 2. — *J. YERNAUX*. *Les notaires du XIII^e au XVI^e s., spécialement au Franc de Bruges* (étudie successivement la carrière notariale, l'acte notarié, les usages chronologiques des notaires). — *Baron C. DE BORMAN*. *Chartes apocryphes publiées par Foppens* (démontre la fausseté d'un certain nombre de chartes du XIII^e s. indiquées par Foppens comme provenant des archives des comtes de Coriswarem). — *E. FAIRON*. *Notes pour un cartulaire de la cité de Liège* (étudie une série de pièces, récemment découvertes, qui enrichiront les archives de la ville). = N° 3. *N. DE PAUW*. *Un texte inédit de la Chronique de Flandre concernant Artevelde* (ms. de la bibliothèque de Bruges, dû probablement à un contemporain, et fournissant des détails nouveaux sur les événements et les personnes). — *Princesse P. DE CARAMAN-CHIMAY*. *Lettres de Charles-Quint, de Marie de Hongrie et de Louis de La Marck à Philippe de Croÿ, duc d'Aerschot* (datées de 1535, 1536 et 1539; la plupart de ces missives

originales sont relatives à la guerre contre la France, et apportent un complément d'informations aux documents publiés par Gachard dans la *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint*. — L. VAN DER ESSEN. Correspondance d'Alexandre Farnèse avec le comte de Hénin, et de l'archiduc Albert avec Pierre-Ernest de Mansfeldt (inventaire analytique de ces précieuses missives du XVI^e s., conservées à la bibliothèque mediceo-laurentienne de Florence). — J. GOYENS. Inventaire des obituaires franciscains de Belgique.

35. — Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois. 1913. — E. SCHOOLMEESTERS. Everard de La Marck et la paix de Donchery (détails inédits sur ce traité qui mit fin, en 1492, à la terrible guerre privée de La Marck contre le prince-évêque de Liège Jean de Hornes). — L. LAHAYE. La cour de Joseph-Clément de Bavière, prince-évêque de Liège (qui siégea de 1701 à 1715). — A. TIHON. Un mémoire de J.-R. de Chestret sur la réunion de Liège aux Pays-Bas (l'ancien bourgmestre de Liège adressa à Metternich, en 1792, un important mémoire préconisant l'union de l'ancienne principauté aux Pays-Bas sous la domination de l'Autriche).

36. — Le Musée belge. 1913. — DELATTE. Études sur la magie grecque (d'après les inscriptions). — H. FRANÇOTTE. Études sur Démosthène (suite d'intéressantes dissertations sur la chronologie des œuvres de Démosthène). — L. HALKIN. Le diplôme militaire de Flémolle-Haute (étude d'épigraphie sur un congé de légionnaire romain gravé sur bronze et datant du règne de Trajan. Cf. *Rev. histor.*, t. XXXIV, p. 133). — J. MISSON. Les dieux solaires chez Libanios.

37. — Revue belge d'histoire. 1914, n^o 1. — H. NELIS. La rénovation des titres d'asservissement en Belgique au XIII^e siècle (étude des motifs pour lesquels les Bénédictins travaillèrent si activement à renouveler les chartes d'asservissement). — G. BIGWOOD. Les financiers d'Arras. Contribution à l'étude des origines du capitalisme moderne (recherches sur la manière dont se constituaient les capitaux; se fonde notamment sur de nombreux documents des archives du Pas-de-Calais). — J. MEES. La statistique douanière de la Belgique (d'après des documents inédits du Conseil des finances). — P.-O' SHERIDAN. Une tentative malheureuse de Ruysbroeck : la fondation du second ordre prédit par Joachim de Flore (1^{re} partie : étude approfondie des sources de l'histoire du célèbre mystique; 2^e la fondation de la prévôté de Groenendaal, d'après les récits officiels). — F. ROUSSEAU. Documents pour l'histoire du théâtre français en Belgique (sur une tournée des comédiens de Mademoiselle d'Orléans aux Pays-Bas en 1656; composition, organisation et répertoire d'une troupe de comédiens de province au commencement du XVIII^e siècle).

38. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1913, n^o 3. — D. G. MORIN. Les *Statuta Ecclesiae antiqua* sont-ils de Césaire d'Arles? (soutient la négative contre Duchesne). — C.-ren-

due : *A. Pöschl*. Bischofsgut und *Mensa episcopalis* (étude importante sur l'histoire économique de l'Église). — *E. Seeberg*. Die Synode von Antiochien in Jahre 324-325 (vains efforts pour prouver l'existence de ce prétendu concile). — *H.-S. Alivisatos*. Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian I (bon manuel). — *E. Barker*. The dominican Order and Convocation (dissertation très érudite sur le développement de l'influence démocratique des ordres mendiants). = N° 4. C.-rendus : *J. Schweitzer*. Nuntiaturberichte aus Deutschland. Die Nuntiatur am Kaiserhofe. Antonio Puteo in Prag (textes importants pour l'histoire des troubles causés par la question de la succession du trône de Pologne après la mort d'Étienne Batory, et la réorganisation des évêchés de Hongrie, 1587-1589). — *K.-J. Benziger*. Geschichte des Buchgewerbes im fürstlichen Benediktinerstifte von Einsiedeln (détails sur la bibliothèque de l'abbaye et sur l'imprimerie qui y fut installée dès la fin du xv^e s.). — *J.-B. Pierron*. Die katholischen Armen (bonne étude sur les origines des ordres mendiants). = 1914, n° 1. D.-P. BLANCHARD. Un monument primitif de la Règle cistercienne (refonte de l'hymnaire cistercien à la fin du x^e siècle). — D. U. BERLIÈRE. Les évêques auxiliaires de Liège (biographie, faite d'après les sources, des prélats qui se succédèrent, en cette qualité, de 1641 à 1728). = C.-rendus : *J. de Ghellinck*. Le mouvement théologique du xii^e siècle (beaucoup d'érudition, mais n'est qu'une excellente somme de bibliographie). — *P. Dörfler*. Die Anfänge der Heiligenverehrung nach den römischen Inschriften und Bildwerken (bon choix de textes).

39. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1913, n° 3.

— *E. LESNE*. La dime des biens ecclésiastiques aux ix^e et x^e s. — *F. CLAEYS-BOUUAERT*. Un séminaire belge sous la domination française (histoire des vicissitudes du séminaire de Gand, de 1794 à 1812). = C.-rendus : *H. Schneider*. Kultur und Denken der alten Aegypter (intéressant, mais parfois aventureux). — *H. Lommens*. Fatima et les filles de Mahomet (démontre la fausseté de la tradition). — *G. Kleemann*. Papst Gregor VIII (bonne histoire de ce pontificat de 57 jours). — *M.-D. Petre*. Autobiography and Life of George Tyrrel (très impartial). — *Zimmermann*. Die ägyptische Religion nach der Darstellung der Kirchenschriftsteller und die ägyptischen Denkmäler (mise en valeur de sources jusqu'ici peu utilisées). — *Meyhöfer*. Die kaiserliche Stiftungsprivilegien für Universitäten (aussi important pour la diplomatique que pour l'histoire des universités). — *G.-P. Gooch*. History and historians in the nineteenth century (excellente synthèse). — *J. Schrynen*. Constantin le Grand et l'édit de Milan (démontre l'authenticité de l'édit). = N° 4. Ch. MOELLER. Les bûchers et les autodafés de l'inquisition depuis le moyen âge (1^{re} part. : l'origine du bûcher : l'autodafé; discute notamment les idées soutenues par Ch.-H. Lea). = C.-rendus : *H. Achelis*. Das Christentum in den ersten drei Jahrhunderten (s'attache aux institutions plus qu'aux

idées). — *G. Simenon*. L'organisation économique de l'abbaye de Saint-Trond depuis la fin du XIII^e s. jusqu'au commencement du XVII^e (substantiel et scrupuleusement documenté). — *H. Theloe*. Die Ketzerverfolgung im XI und XII Jahrhundert (recherches sur le traitement infligé aux hérétiques avant que l'Inquisition fût établie). — *R. Lewin*. Luthers Stellung zu den Juden (Luther a nourri quelque temps l'espoir de rallier les Juifs; n'ayant pas réussi, il les attaqua avec violence). — *O. Braunsberger*. Pius V und die deutschen Katholiken (fait en partie d'après des sources inédites). = 1914, n° 1. *L. GUGAUD*. La danse dans les églises (rien ne prouve qu'il y ait eu dans la liturgie chrétienne des danses semblables à celles des Juifs). — *C. CALLEWAERT*. Le carême primitif dans la liturgie mozarabe (d'après le sacramentaire récemment publié par D.-M. Férotin). — *P. MANDONNET*. La crise scolaire au début du XIII^e siècle et la fondation de l'ordre des Frères Prêcheurs (cette crise fut très grave et la papauté chercha à la résoudre par l'intermédiaire des Prêcheurs). = C.-rendus : *K. Hubik*. Die Apologien des heil. Justinen, des Philosophen und Märtyrers (importante contribution à l'histoire des apologistes du II^e siècle). — *S. Schiewitz*. Das morgenländische Mönchtum. II. Das Mönchtum auf Sinai und in Palästina im vierten Jahrhundert (excellente synthèse). — *A. Werminghoff*. Verfassungsgeschichte der deutschen Kirche im Mittelalter (exposition claire et précise; érudition solide). — *H. Baier*. Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis zum Jahre 1304 (beaucoup de détails intéressants, absence de vues d'ensemble). — *E. Brem*. Papst Gregor X bis zum Beginn seines Pontifikats (étudie notamment l'influence exercée par le cardinal Hugolin, qui fut le pape Grégoire X, sur la réforme franciscaine). — *W. Scheffler*. Karl IV und Innocent VI. Beiträge zur Geschichte ihrer Beziehungen, 1355-1360 (riche en aperçus nouveaux sur la politique intérieure de Charles IV). — *Glaue*. Zur Geschichte der Taufe in Spanien (étudie les idées d'Isidore de Séville, d'Ildefonse de Tolède et de Justinien de Valence concernant le baptême).

40. — Revue de l'Instruction publique en Belgique. 1913, n° 2. — C.-rendus : *W. R. Scott*. The Constitution and finance of english, scottish und irish Joint-Stock company to 1720 (montre comment une des institutions les plus importantes de l'organisation capitaliste actuelle a évolué, en Angleterre, depuis la création des premières associations commerciales jusqu'en 1720, année de grande crise). = Nos 3-4. *M.-A. KUGENER*. Constantin et l'art fulgurial des Haruspices (ordre aux Haruspices d'interpréter à l'avenir tous les coups de foudre qui frapperont un monument public). — *J. MANSION*. Celtes et Germains (combat la thèse de C. Jullian sur l'identité des Celtes et des Germains au point de vue de la descendance). = C.-rendus : *C. Trautmann*. Heinrich VI und der Lütticher Bischofsmord (l'assassin de l'évêque de Liège, Albert de Louvain, † 1192, fut

Hugues de Worms, avec la complicité de l'Empereur). — *H. F. Huybers*. Don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas (en néerlandais; étude d'une manière fort détaillée le rôle personnel du prince). = Nos 5-6. *J. PERSYN*. Un nouveau papyrus du Fayoum (provenant, semble-t-il, des archives d'un stratège résidant à Arsinoé). = C.-rendu : *E. Gossart*. Les Espagnols en Flandre (étudie l'influence sur le théâtre espagnol des troubles du xvi^e siècle aux Pays-Bas). = 1914, n° 1. C.-rendus : *O. Kern*. Inscriptiones græcæ (excellent manuel d'épigraphie). — *J.-C.-P. Smits*. L'historien Hérodien et ses sources (en néerlandais; il a puisé dans Dion et dans les ouvrages perdus de deux écrivains inconnus). — *A. Cartellieri*. Die Schlacht bei Bouvines im Rahmen der europäischen Politik (réfute la thèse de Scheffer et de Kern que la politique de Philippe-Auguste fut antiallemande). — *M. Schøengen*. Histoire de l'enseignement dans les Pays-Bas (en néerlandais; bons chapitres préliminaires).

41. — Revue de l'Université de Bruxelles. 1913, nos 6-7. — *L. LECLÈRE*. La Grande Charte d'Angleterre (voir *Rev. histor.*, t. CXV, p. 429). — *G. COSYNS*. Le Congo belge (intéressantes observations d'ordre économique). = Nos 7-8. *A. VINCENT*. La Senne (curieuse étude toponymique sur le cours de cette rivière brabançonne). = Nos 9-10. *M. HÉBERT*. Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré? (voir *Rev. histor.*, t. CXV, p. 412). = C.-rendu : *C. de Lannoy*. L'organisation coloniale belge (bon).

42. — Revue générale. 1913, n° 7. — *C. WOESTE*. Lamennais et le Saint-Siège. = N° 8. *F. DE BERNHARDT*. L'Église catholique en Angleterre au commencement du xx^e s. = N° 12. *L. DUPRIEZ*. Le comte de Smet de Naeyer (biographie intéressante de l'homme d'État belge, † 1913). — *P. VERHULST*. L'engagement d'Ettelbruck et l'arrestation de MM. Thorn et Pescatore (épisode curieux et peu connu de la Révolution belge de 1830 dans le Luxembourg).

ÉTATS-UNIS.

43. — The american historical Review. 1913, oct. — *A. J. CARLYLE*. Les sources des théories politiques au moyen âge et leurs rapports avec la politique médiévale (brève esquisse). — *A. O. MEYER*. Charles I^{er} et Rome (le roi souhaitait vivement l'union de l'Angleterre avec Rome, mais à condition que l'accord fût fondé sur des concessions réciproques, car il prétendait rester protestant. Il adoucit la rigueur des lois pénales portées contre les catholiques, mais il ne songea nullement à se soumettre à Rome. Or, Rome ne voulait rien faire si le roi ne se convertissait pas. L'union était donc impossible. Dans cette affaire d'ailleurs, l'influence de la reine Henriette-Marie fut presque nulle). — *E. R. TURNER*. Le développement du Cabinet, 1688-1760 (2^e part.). — *C. H. VAN TYNE*. Influence du clergé

et des forces religieuses sur la Révolution américaine (montre que la religion, les églises et les sectes ont exercé sur la Révolution une influence plus grande qu'on n'est disposé d'ordinaire à le reconnaître). — J. G. RANDALL. Capture et abandon de biens pendant la guerre civile (examine les mesures prises par les belligérants à l'égard des biens possédés par l'adversaire). — G. S. CALLENDER. L'économie politique en Amérique; son but et sa situation actuelle en Amérique. = Documents : Notes prises par le colonel W. G. Moore, secrétaire particulier du président Johnson, 1866-1868, publ. par le professeur St George L. SIOUSSAT (beaucoup de faits précis, recueillis de première main). = C.-rendus : H. B. Workman. The evolution of the monastic ideal, from the earliest times down to the coming of the friars (bon). — Orton. The early history of the House of Savoy, 1000-1233 (excellente étude critique). — Lybber. The government of the ottoman empire in the time of Suleiman the Magnificent (intéressant et consciencieux, mais l'auteur n'a pu consulter les sources turques). — Headwood. A history of geographical discovery in the xviii and xviii centuries (excellent). — Willcock. Life of Sir Henry Vane the Younger, statesman and mystic, 1613-1663 (biographie consciencieuse, mais non définitive). — Winstansley. Lord Chatham and the Whig opposition (bon). — Bogart. The economic history of the United States (seconde édition remaniée d'un ouvrage très consciencieux, mais mal présenté). — Publications of the Colonial Society of Massachusetts. Vol. II : Massachusetts royal commissions, 1681-1774. — Mrs. R. De Koven. The life and letters of John Paul Jones (fait connaître beaucoup de faits nouveaux, mais qui ne changent guère notre opinion sur le caractère du hardi marin). — Beard. An economic interpretation of the constitution of the United States (instructif). — Copeland. The cotton manufacturing industry of the United States (étude sur cette industrie à l'époque actuelle et comparaison avec les méthodes européennes; peu d'histoire). = 1914, janv. DUNNING. La vérité en histoire (l'histoire doit être modeste et se défier de la sûreté de ses méthodes; il y a souvent « plus d'importance dans l'ancienne erreur que dans la vérité récemment découverte »). — A. MACDONELL. La caste et son histoire primitive. — ORPEN. Les effets du gouvernement normand en Irlande, 1169-1333 (une étude scrupuleuse des documents permet de conclure que ce régime fut profitable pour l'île conquise). — LINGELBACH. Bibliographie napoléonienne, surtout en ce qui concerne l'histoire commerciale. — Ch. A. BEARD. De quelques faits concernant les origines économiques de la démocratie au temps de Jefferson. = Documents : Journal de Jean-Baptiste Truteau sur le Haut-Missouri. 1^{re} partie : 7 juin 1794-27 mars 1795 (Truteau ou Trudeau, né à Montréal en 1748, vint à Saint-Louis en 1774 où il ouvrit la première école communale; il enseignait encore en 1821 et mourut en 1829. Il fit partie d'une mission envoyée en 1794 par la « Compagnie de commerce dans les territoires du Haut-Mis-

souri ». Son journal, rédigé en français, est intéressant pour l'histoire de l'expansion américaine vers l'ouest). = C.-rendus : *J. Hatschek*. Englische Verfassungsgeschichte bis zum Regierungsantritt der Königin Victoria (louable effort de synthèse; peut-être l'auteur a-t-il trop lu et pas assez réfléchi). — *Powicke*. The loss of Normandy (observations à recueillir par G. B. Adams). — *Smith*. Church and state in the middle ages (excellent recueil de six études sur les rapports entre l'Église et l'État en Angleterre au moyen âge). — *Trevelyan*. The life of John Bright (remarquable). — *P. Darmstædter*. Geschichte der Aufteilung und Kolonisation Afrikas seit dem Zeitalter der Entdeckungen (I : 1415-1870; excellent). — *Lauber*. Indian slavery in colonial times within the present limits of the United States (bon). — *Jasper Danckaerts*. Journal, 1679-1680 (Danckaerts et Sluyter, deux « Labadists », ou partisans de la secte fondée aux Pays-Bas par Jean de Labadie, s'établirent dans le Maryland en 1679; leur voyage est d'un grand intérêt pour l'histoire du pays, comme aussi pour la connaissance de leurs idées sociales et religieuses. Le texte en est donné ici pour la première fois; on n'en connaissait encore qu'une traduction anglaise publiée en 1867). — *James*. George Rogers Clark papers, 1771-1781 (important). — *Allen*. A naval history of the american Revolution (bon). — *Mac Master*. A history of the people of the United States (t. VIII : 1850-1861; fin de cette remarquable production). — *Livermore*. The story of the civil war, 1861-1865; t. III : the campaigns of 1863 to July 10th (c'est une suite à l'histoire de la guerre civile par John C. Ropes; excellent et bien supérieur à Ropes pour l'exactitude des faits et leur distribution logique). — *G. Meade*. The life and letters of G. G. Meade, major-general United States army (documents intéressants pour l'histoire de la guerre du Mexique et de la guerre civile). — Donelson campaign sources; supplementing vol. VII of the official records of the Union and Confederate armies in the war of the Rebellion. — *Stebbins*. A political history of the State of New York, 1865-1869 (bon). — *Bancroft*. Speeches, correspondence and political papers of Carl Schurz. — *Gabel*. Jahrbuch der Deutsch-amerikanischen historischen Gesellschaft von Illinois. — *D. E. Smith*. The vice-roy of New Spain (étude consciencieuse et bien informée sur l'institution du vice-roi en Nouvelle-Espagne pendant le dernier tiers du XVIII^e s.). = Liste des thèses de doctorat en histoire qui sont en préparation dans les principales Universités américaines, déc. 1913.

44. — The Nation. 1913, 2 oct. — *Father Cuthbert*. Life of saint Francis of Assisi (bon). = 9 oct. *G. W. Allen*. A naval history of the american Revolution (excellent). = 23 oct. *Jos. Mac Cabe*. A candid history of the Jesuits (bonne histoire, vraiment impartiale). = 30 oct. *B. C. Hardy*. Arabella Stuart (n'apprend rien de nouveau). — *Sandars*. Life of Mary II (bon). = 6 nov. *L. Lawton*. Empires of the Far-East. A study of Japan and her colonial possessions, of China

and Manchouria (beaucoup de documents sur les questions politiques de l'Asie orientale et du Pacifique, recueillis par le correspondant militaire du *Telegraph* de Londres; ouvrage instructif mais à peine lisible). = 20 nov. *W. O. Farnsworth*. Uncle and nephew in the old french Chansons de geste; a study in the survival of matriarchy (érudit et ingénieux). = 27 nov. *Sanders*. The Washington ms. of the four gospels (ce ms. fut acheté à Gizeh en 1906. Collation claire, complète et soignée, avec un fac-similé). — *Souter*. The text and canon of the New Testament (excellent résumé). = 4 déc. *W. H. Woodward*. Cesare Borgia (bon). — *Chr. Hare*. Maximilian the Dreamer, holy roman emperor, 1493-1519 (intéressant). = 11 déc. *M. Jastrow*. Die Religion Babylonien und Assyrien (3 vol.; ouvrage considérable; l'auteur a considérablement remanié et développé l'ouvrage qu'il avait déjà donné en anglais en 1898. Un album contient de nombreuses et utiles illustrations). — *A. L. Thorold*. The life of Henry Labouchère (intéressant et judicieux). — *M. Miller*. Great debates in american history, from the debates in the British parliament on the colonial Stamp Act, 1764-1765 to the debates in Congress at the close of the Taft administration (14 vol.; recueil fait avec beaucoup de soin et de critique; les discours sont groupés par sujet et reproduits soit en entier, soit par fragments ou par analyse, avec un commentaire historique; très utile). = 25 déc. *S. J. Buck*. The Granger movement; a study of agricultural organisation and its political, economical and social manifestations, 1870-1880 (bon). — *M. Quaife*. Chicago and the Old Northwest, 1673-1835 (ce livre n'est, en réalité, qu'une histoire du fort de Dearborn et du massacre qui eut lieu en 1812; intéressant). — *Sir Thos. Heath*. Aristarchus of Samos, the ancient Copernicus (remarquable). = 1914, 1^{er} janv. *Burnam*. Palæographia iberica. Fac-similés de mss. espagnols et portugais, ix^e-xv^e s. = 15 janv. *W. Scott Ferguson*. Greek imperialism (remarquable). = 22 janv. *Chau Ju-kua*. Chinese and arabe trade in the xii and xiiith cent.; trad. par *Fr. Hirt* et *W. Rockhill* (intéressant). — *J. Schouler*. History of the reconstruction period, 1865-1877 (remarquable; en fait, ce volume doit être considéré comme le t. VII d'une grande histoire des États terminée d'abord en 5 vol., 1891, et augmentée depuis de deux volumes). — *Ph. Wilson*. The beginnings of modern Ireland (ce livre est le fruit de longues recherches dans les archives). = 29 janv. *Li Hung Chang*. Memoirs, edited by *W. Fr. Mannix* (les documents, à l'aide desquels ont été fabriqués ces Mémoires, ont été traduits, dit-on, par un major, R. Emmel Roberts, secrétaire de l'ex-vice-roi, assisté par deux chinois inconnus. Ce sont des papiers où Li notait ce qu'il croyait utile de conserver par l'écriture; mais est-il un témoin sincère? Plus d'une fois ses affirmations sont en désaccord avec des documents officiels. Qui croire? Il faudra lire ces prétendus Mémoires avec l'attention la plus éveillée). — *Kingsford*. English historical literature in the fifteenth

century (remarquable). = 19 fév. *S. E. Morison*. The life and letters of Harrison Gray Otis, federalist, 1765-1848 (bonne biographie d'un personnage secondaire; elle intéresse la période durant laquelle le fédéralisme de Massachusetts exerça une sérieuse influence sur l'histoire nationale). = 26 fév. *Toy*. Introduction to the history of religions (remarquable). — *Ch. Fr. Adams*. Transatlantic historical solidarity (bonne étude sur les relations entre les États-Unis et l'Europe au temps de la guerre de Sécession; montre comment le gouvernement américain réussit à empêcher l'intervention de l'Angleterre et de la France). — *J. R. Elder*. The Highland host of 1678 (beaucoup de recherches). — Shakespeare et la famille Asbie. = 26 mars. *Fr. Rose-Troup*. The western rebellion of 1549 (beaucoup d'érudition mise au service d'une thèse, et cette thèse a pour objet de montrer que la Réforme en Angleterre fut une œuvre essentiellement politique, que la religion y joua un rôle insignifiant, etc. C'est le point de vue catholique romain dans toute son insidieuse beauté). — *Tynan*. Twenty-five years' reminiscences (souvenirs très attachants, qui font revivre, avec une intensité singulière l'Irlande du temps de Parnell; c'est l'œuvre d'une irlandaise toute dévouée à Parnell, mais qui, cependant, admet qu'il a pu se trouver d'honnêtes gens parmi les antiparnellistes). = 2 avr. *C. Worcester*. The Philippines, past and present (instructif, mais non définitif). — *Nukariya*. The religion of the Samurai; a study of Zen philosophy and discipline in China and Japan (intéressant). — *E. Putnam*. Lieutenant Joshua Hewes; a New England pioneer, and some of his descendants (bon). = 9 avr. *Baldwin*. The king's council in England during the middle ages (remarquable). — *G. H. Fiske*. Studies in the bi-literal cipher of Francis Bacon (l'étude des prétendus cryptogrammes de Bacon ne donne aucun résultat assuré; les combinaisons de lettres qu'on obtient sont trop nombreuses et trop aléatoires pour rien signifier). = 16 avr. *R. Hunter*. Violence and the labor movement (intéressant, mais beaucoup d'erreurs de fait).

GRANDE-BRETAGNE.

45. — *The Athenæum*. 1913, 6 déc. — *W. Hulcheon*. Whigs and whiggism; political writings by Benjamin Disraeli (intéressant recueil de manifestes et de pamphlets dirigés par Disraeli contre le parti wigh, depuis 1833). — *Earl of Cromer*. Political and literary essays, 1908-1913. = 13 déc. *J. R. Murray*. A history of chess (excellente histoire du jeu d'échec). — *Macaulay*. The history of England from the accession of James II (édition illustrée, publiée sous la direction de Ch. H. Firth). — *Anderson*. Recollections of a Peninsular veteran (Joseph Anderson servit pendant la guerre d'Espagne, mais ce qu'il nous dit de cette guerre, 1809-1810, est la moindre partie du volume; on le retrouve ensuite à Waterloo, aux Indes, etc. Mis à la retraite en

1848 avec le grade de lieutenant-colonel, il mourut en 1877). — *Bayne*. Anglo-roman relations, 1558-1565 (excellent; combat victorieusement l'opinion du P. Pollen qui accuse le ministre d'Élisabeth, Cecil, d'avoir inventé un complot de catholiques romains pour faire échouer la mission du légat Martinengo). — *Salter*. The Oxford deeds of Balliol college (important recueil de 609 documents, publiés ou analysés; le plus ancien est de 1251). — *P. H. Osmond*. A life of John Cosin, bishop of Durham, 1660-1672 (bonne biographie d'un évêque formé dans le pur esprit de Laud). = 20 déc. *Ward et Waller*. The Cambridge history of english literature. X : the age of Johnson (ce volume serait mieux caractérisé par les noms de Richardson et de Fielding qui ont inauguré, dans la littérature anglaise, un chapitre nouveau où le sentiment occupe une place éminente). — *L. D. Barnett*. Antiquities of India (contient beaucoup d'informations précieuses sur l'histoire de la civilisation dans l'Inde ancienne). = 27 déc. *B. Mallet*. British budgets, 1887-1912 (important et fait penser). = 1914, 3 janv. *Frazer*. The golden bough (VII : fin de ce grand ouvrage où ont été réunis et classifiés tant de matériaux hétérogènes). — *M. Gambier-Parry*. Mme Necker; her family and her friends (bon). — *G. Le Sueur*. Cecil Rhodes; the man and his work (portrait fort intéressant par un homme qui a bien connu C. Rhodes). — *B. R. Wise*. The making of the australian commonwealth, 1889-1900 (bon; l'auteur, qui a été collègue de Sir Henry Parkes, a été témoin direct de beaucoup d'événements). — *Broadley*. The journal of a british chaplain in Paris during the peace negociations of 1801-1802 (le Rév. D. Warren accompagna son beau-frère, Fr. Jackson, nommé ministre plénipotentiaire à Paris en 1801; il écrivit alors le Journal que l'on publie maintenant. Quelques détails nouveaux sur Latude). — *J. Mitchel*. Jail journal (journal écrit pendant la longue détention du fameux rebelle irlandais; condamné en 1848 à 14 ans de déportation pour avoir prêché la révolte agraire, il réussit à s'échapper de la terre de Van Diémen en 1854. Son journal, publié dans le *Citizen* de New-York, est reproduit ici tel qu'il parut alors). — *H. W. Steed*. The Hapsburg monarchy (excellent). = 1914, 10 janv. *Phillpotts*. Kindred and clan (excellent). — *Kelly*. Miguel de Cervantes-Saavedra (bon). = 17 janv. *Tatham*. The Puritans in power; a study in the history of the english church, 1640-1660 (excellent). — *Bond*. An introduction to english architecture (suite à l'ouvrage de Batsford sur l'architecture gothique; important). = 24 janv. *Edmundson*. The church of Rom in the first century (sans critique). — *Cl. Howard*. English travellers of the Renaissance (bonne étude sur les manuels du voyageur sur le continent au temps d'Élisabeth). = 31 janv. Supplément relatif à la littérature sociologique. = 7 févr. Livres récents sur la Chine. — *Guérard*. French civilization in the nineteenth century (livre qui fait penser). — *Lord Morley*. Notes on politics and history; a University address (remaniement du discours prononcé par

Lord Morley en qualité de chancelier de l'Université, à Manchester, dans l'automne de 1912; remarquable). — *Lewis*. A glossary of medieval welsh law, based upon the Black book of Chirk (important; si les conclusions de l'auteur sont acceptées, il aura fait faire un grand pas aux études celtiques). = 14 févr. Supplément relatif à la littérature théologique. = 21 févr. *P. F. Martin*. Maximilian in Mexico; the story of the french intervention (bon). — *J. Hastings*. Encyclopædia of religion and ethics (t. VII : Fiction-Hyksos). — *Mowat*. The war of the Roses, 1377-1471 (intéressant et consciencieux). = 28 févr. *Seymour*. Irish witchcraft and demonology (très intéressant pour les folkloristes). = 7 mars. *P. Orsi*. Cavour and the making of modern Italy, 1810-1861 (bon). — *Mercer*. Extra-biblical sources for hebrew and jewish history (traduction, avec un appareil critique très abondant, des principales sources, que nous connaissons en dehors de la Bible, pour l'histoire des Hébreux). — *Williamson*. Maritime enterprise (intéressant; mais l'auteur a tort de croire que la politique maritime de Henri VII est l'œuvre personnelle de ce souverain; il ignore qu'elle remonte au moins jusqu'au règne de Richard II). — *J. Cartwright*. Christina of Denmark, duchess of Milan and Lorraine, 1522-1590 (intéressant). — *Mann*. Nicolas Breakspear (Hadrian IV), 1154-1159; the only english pope (étude consciencieuse, mais peu pénétrante; l'auteur ne sait que penser sur l'authenticité de la bulle *Laudabiliter*). = 14 mars. *Macdonagh*. The speaker of the House (agréable). — *Petre*. Napoleon at Bay, 1814 (bon). = 28 mars. The Wellesley papers (choix intéressant). — *H. C. Vedder*. The Reformation in Germany (pas de faits nouveaux; l'auteur estime que la Réforme a été une perversion de la Renaissance; en somme, elle a échoué et l'on en est encore à attendre le prophète de la « nouvelle réforme »). — *Baldwin*. The king's council in England during the middle ages (excellent). — Cambridge medieval history (t. II). = 4 avr. *J. Brownbill*. The ledger-book of Vale Royal abbey (très bonne édition de ce cartulaire, qui fut rédigé dans la seconde moitié du xiv^e siècle). — *A. Jessopp*. England's peasantry and other essays (intéressant). — *Sir Ch. Tupper*. Recollections of sixty years (détails intéressants sur la vie au Canada depuis 1850). — *E. A. Vizetelly*. My days of adventure; the fall of France, 1870-1871 (très intéressant). — *Reyburn*. John Calvin; his life, letters and work (bon). — *Ives*. A history of penal methods : criminals, witches, lunatics (très intéressant). — Essays and studies presented to William Ridgeway on his 60th birthday (contient un grand nombre de travaux sur l'archéologie ancienne, la littérature et l'histoire du moyen âge, l'anthropologie et la science des religions comparées). — *P. Studer*. The port book of Southampton (excellente publication). = 11 avr. *J. Patrick*. Clement of Alexandria (excellent travail). — *Loofs*. Nestorius and his place in the history of christian doctrine (intéressant). = 18 avr. *Mumby*. Elizabeth and Mary Stuart; the beginning of the feud (bonne mise en œuvre

des documents analysés dans les *Calendars*). — *Peers*. Elizabethan drama and its mad folk (excellent). = 25 avr. *Lucy M. J. Garnett*. Greece of the Hellenes (bon résumé). — *Macalister*. The Philistines; their history and civilization (intéressant et en partie nouveau). = 2 mai. Cap. *O. Wheeler*. The war office past and present (bon). — *D. Masson*. Shakespeare personally (excellent). — *A. W. Tilby*. The english people overseas. VI : South Africa, 1486-1913 (ouvrage bien informé et brillamment écrit). — *E. C. Clark*. History of roman private law. 2^e partie : Jurisprudence. 2 vol. (important). — *A. P. Usher*. The history of grain trade in France, 1400-1710 (bonne étude sur le commerce des grains étudié à Paris et à Lyon). = 9 mai. *N. Young*. Napoleon in exile : Elba, 1814-1815 (beaucoup de faits intéressants). — *J. H. Wylie*. The reign of Henry V, vol. I, 1413-1415 (l'auteur a, comme pour son Henry IV, accumulé une masse considérable de matériaux; mais pourquoi n'a-t-il pas indiqué ses sources?). — *Fr. Seebohm*. Customary acres and their historical importance (beaucoup de faits pris dans les pays les plus divers; mais, en matière de conclusion, ce livre posthume ne donne que des idées d'hypothèses possibles). — *Bates*. The eastern Libyans; an essay (très intéressant). — *M. Jastrow*. Hebrew and babylonian traditions (important). — *Morley de Wolf Hemmeon*. Burgage tenure in mediæval England (bon). — *Fraser*. The golden bow. 4^e partie : Adonis, Attis, Osiris (beaucoup de faits, beaucoup d'idées, parfois téméraires). = 16 mai. *S. Whitman*. Turkish memories (notes intéressantes recueillies par un correspondant du *New-York Herald* à Constantinople; elles se rapportent à la période de 1896 à 1908; favorables en somme à la race turque traquée aujourd'hui par l'Europe, « parce qu'elle est trop orgueilleuse pour se justifier et qu'elle ne veut pas mendier »). — *Grenfell et Hunt*. The *Oxyrhynchus papyri*, part X. — *F. Moore*. The truth about Ulster (série d'anecdotes qui remontent jusqu'au temps de Jacques I^{er} et d'observations personnelles. La voie du progrès pour l'Ulster ne doit pas être cherchée dans la séparation, mais dans un rapport plus étroit avec le reste de l'Irlande). — *Goudie*. David Laing (bonne biographie d'un laborieux érudit écossais). = 23 mai. *Sir Laurence Gomme*. London (s'efforce de montrer que toute l'histoire de Londres n'est que le développement des institutions romaines. D'ailleurs, l'histoire de la ville est bien mise en lumière). — *Ditchfield*. London survivals (beaucoup de faits et une abondante illustration). — *Katherine O'Shea*. Charles Stewart Parnell; his love story and political life (fort intéressante publication due à la maîtresse de Parnell; bien que M^{me} O'Shea fût mariée, elle vécut avec Parnell en parfaite union d'amour et d'intelligence).

46. — Edinburgh Review. T. CCXVIII, juill.-oct. 1913. — **J. DE MONTMORENCY.** L'éducation et l'avenir de l'Angleterre (rappelle les efforts tentés dès avant la conquête normande et suivis au moyen âge

pour l'instruction populaire et l'apprentissage professionnel. Mais, surtout sous Elizabeth, l'enseignement fut très développé, bien plus que de nos jours. L'Angleterre comptait environ cinq millions d'habitants au début du XVII^e siècle; sur ce nombre, les Universités comprenaient environ 5,000 étudiants, soit 1 sur 500 mâles adultes, et le reste des écoles était à proportion). — W. C. D. et C. B. WHETHAM. Le travail agricole et le logement rural (le manoir et le cultivateur depuis le moyen âge. « Les travaux de Maitland, Seebohm, Vinogradoff, Slater, les Webb, Tawney, Gonner, Prothero et autres permettent d'obtenir une idée plus claire du manoir, de son origine, de son progrès, de son déclin qu'on n'aurait pu l'avoir il y a quelques années. ») — Stephen GASELEE. Le bas peuple dans les premiers temps de l'Empire romain (à propos de la traduction anglaise de Friedländer, qui vient de paraître, et des travaux récents d'Abbott, Paul Louis, Bücheler, etc. Nous n'avons guère de renseignements sur les classes inférieures de l'époque, en dehors du *Satyricon* de Pétrone et des inscriptions murales de Pompéi. Toutefois, on rencontre, parmi ces dernières, des allusions littéraires qui laissent croire que l'instruction était assez répandue dans le peuple et dont on ne relèverait pas l'équivalent dans les inscriptions similaires d'aujourd'hui. La moralité courante valait, sans doute, mieux qu'on n'en jugerait d'après Tacite, Suétone et Juvénal; et le sort des esclaves était probablement meilleur que celui du prolétariat dans nos grandes villes). — E. ROSCOE. Matthew Prior, diplomate et poète (Prior eût été bien surpris, et même amusé, de l'importance que l'on attache à ses œuvres poétiques et littéraires, dont l'Université de Cambridge a donné récemment une édition complète; il n'ambitionnait que d'être un excellent fonctionnaire pour vivre dans les rangs supérieurs de la société, auxquels sa naissance était étrangère, et pour jouir d'une fortune indépendante qu'il acquit avec difficulté, à cause des circonstances et de la parcimonie de Guillaume III. On n'a pas assez rendu justice à ses mérites de négociateur dans les traités de Ryswick et d'Utrecht. Sa correspondance sur les affaires de France, son récit d'une entrevue avec Louis XIV, où le roi revêt au naturel, sont du plus vif intérêt). — Herman SCHEFFAUER. Nietzsche, l'homme (d'après ses lettres intimes). — Henry SHELLEY. L'évolution des Côtes de fer (au début de la guerre civile, ni Charles I^{er} ni le Parlement n'avaient d'armée. Il s'agissait, pour l'un et l'autre, de lever des troupes sous l'apparence la plus légale et la moins suspecte. Le Parlement enrôla le bas peuple oisif et les cabaretiers de Londres. Ce fut un ramassis de forbans, quoiqu'on les abreuvât de sermons; du reste incapables, disait Cromwell, de tenir tête à des « fils de famille » et à des « gens de qualité ». Lorsqu'il fut maître de la situation, Cromwell réorganisa l'armée, choisissant ses hommes attentivement et continuant de leur donner la religion pour lien. Chaque soldat reçut même une petite bible et un catéchisme de poche. Grâce à ce double entraî-

nement, militaire et puritain, les Côtes de fer, devenues invincibles, s'appliquèrent l'Évangile et appliquèrent la Bible à leurs adversaires). — **HOLLAND ROSE.** La dernière campagne de Napoléon en Allemagne (les considérations diplomatiques de M. Rose sont infirmées par ce fait, avéré aujourd'hui, que l'Autriche fit preuve d'une duplicité complète en négociant avec Napoléon. Il est sans doute mieux fondé à reprocher à Napoléon des fautes dans ses préparatifs militaires). — **EDMOND GOSSE.** Les origines de l'Académie française. — Le bicentenaire de Laurence Sterne. — **ARTHUR MOORE.** Souvenirs de Perse (notes personnelles d'un Anglais qui a fait campagne avec les révolutionnaires et les constitutionnalistes contre l'ex-Chah et son frère Salar-ed-Dowleh). — La « Social-Demokratie » en Allemagne (s'éloigne de plus en plus du marxisme; ses adhérents l'obligent à voter les réformes immédiates qui, détournant le peuple d'un avenir trop lointain, allègent la misère présente et diminuent l'ardeur socialiste. Les nombreux électeurs du parti sont souvent de simples mécontents qui se retourneraient contre lui s'il avait la chance d'appliquer son programme. Il ne reste plus en jeu que la lutte de classes; mais comment creuser entre elles un véritable abîme, quand les chefs du socialisme sont eux-mêmes des bourgeois ou des demi-bourgeois, ayant, comme Bebel, rompu depuis longtemps avec le travail manuel?). — **A. MASON.** Henry Labouchère; sa biographie par M. Algar Thorold (Labouchère fut un amusant fantaisiste, tour à tour diplomate, journaliste, directeur de théâtre, membre du Parlement. Le public anglais, qui se méfie des gens d'esprit, ne le prit jamais bien au sérieux. Un détail typique: il assista, comme journaliste, au siège de Paris, mais ses lettres arrivaient à Londres avec une régularité exceptionnelle. « Quand Jules Favre informa les correspondants de journaux qu'ils pouvaient confier leurs missives à l'homme du ballon, Labouchère nota un sourire, sur les lèvres du ministre, qui lui fit soupçonner que les lettres ne parviendraient point à destination, à moins d'être tout optimistes. » Il expédia les siennes à Miss Henriette Hodson, une comédienne qu'il devait épouser, et les jeta simplement à la boîte ordinaire, comptant que le Cabinet noir n'aurait pas le temps de s'exercer sur les 20,000 lettres du courrier). — **HAROLD COX.** La question du « Home Rule ». = T. CCXIX, janv.-avr. 1914. **AGER KHAN.** La situation des musulmans dans l'Inde (ils ne demandent pas à l'Angleterre de rien changer à sa politique pour leur agrément, mais ils pensent qu'elle devrait mieux ménager l'opinion des cent millions de musulmans qu'elle possède, lorsque ses intérêts concordent visiblement avec leur sentiment. C'est ce qu'elle néglige, quand elle prend parti contre la Turquie, que son intérêt propre devrait amener à défendre contre les menées de la Triple-Alliance. Nécessité du progrès économique: dans le Bengale, des jeunes gens instruits n'ont d'autre ressource que de vivre en troupes de brigands). — **LYTTON STRACHEY.** Henri Beyle (Stendhal est presque inconnu en Angleterre, pour les

mêmes raisons qui empêchent Shelley d'y être populaire. « L'esprit de Beyle contenait, sous une forme éminemment exagérée, la plupart des éléments essentiels du caractère français. Cela ne veut point dire qu'il fût un Français typique, loin de là ». Et, pareillement, « Shelley n'est point un héros national, parce qu'il en possède beaucoup à un degré extrême ». — D^r Chatterton HILL. L'évolution de la littérature française contemporaine. — Lord REDESDALE. Houston Steward Chamberlain (ses ouvrages allemands sur les fondements du XIX^e siècle, sur Kant et sur Goethe. Les Anglais ne peuvent que se féliciter de son succès et de son influence en Allemagne). — Rev. D^r MURRAY. La tolérance au pays d'Utopie (comme la plupart de ses contemporains, Thomas More débuta par une étonnante tolérance. Les excès de la Réforme le ramenèrent à plus de sévérité. Lui-même persécuta les dissidents : « Après avoir cru à la tolérance comme principe, il en vint à la prendre comme expédient puis à regarder ses conséquences comme des crimes ». Après quoi, par une nouvelle contradiction, il donna sa vie pour défendre sa propre liberté de conscience. Les esprits d'alors ne s'apercevaient pas que la découverte du Nouveau Monde, le progrès des sciences élargissaient les idées jusqu'à rendre l'uniformité impossible). — Alison PHILLIPS. Le nouveau monroïsme (attaque vivement la politique du président Wilson. Le développement du monroïsme aura fait passer ce principe de la défensive à la simple intervention, puis à l'offensive. Il en vient à imiter la Sainte-Alliance qu'il avait eu pour origine de combattre en Amérique). — Harold Cox. L'avènement de la tyrannie foncière (les mesures fiscales de M. Lloyd-George, depuis le budget de 1909, ont amené beaucoup de propriétaires à vendre leurs terres. Dans les comtés de Devon et de Huntingdon, le duc de Bedford, ayant vendu les siennes aux fermiers, à prix réduit, plusieurs de ceux-ci se sont empressés de les revendre à si haut prix qu'ils ont pu se retirer des affaires. Enfin, d'après une enquête sérieuse, la construction des habitations est arrêtée ou fort diminuée, les banques et les particuliers refusent d'avancer des fonds, par crainte de la taxe sur l'enrichissement éventuel). — Prof. HOOPS. Le dictionnaire d'Oxford. — Edmund GOSSE. Un satirique français en Angleterre (Auguste Barbier, dont la gloire littéraire éclata soudain avec les journées de 1830 et s'éteignit dès 1835, publia, en 1837, un livre de poésies, *Lazare*, qui tomba mort-né de la presse et que tout le monde ignore, mais qui dépeint l'Angleterre de Guillaume IV avec des traits d'une exactitude singulière, bien qu'avec un pessimisme de parti pris. Il est à croire, toutefois, que M. Browning aura eu un exemplaire de ce livre entre les mains). — Henry SHELLEY. Les vice-rois d'Irlande d'avant l'Union. — MARETT. Magie ou religion? (sur la troisième édition du *Rameau d'or*. M. Frazer, cette fois, jette par-dessus bord la plupart de ses théories pour ne conserver que les faits; mais, de ces théories, quelques-unes méritent de rester. Il lui manque surtout d'admettre la pos-

sibilité d'une religion non théiste). — Sir Charles BRUCE. Colonies de la Couronne et protectorats (passant en revue la richesse des territoires coloniaux, l'auteur remarque que la Guyane est exceptionnellement riche en alluvions d'or. Nous rappellerons ici que la *Revue historique* fut peut-être seule en France à protester contre l'abandon du « Contesté » brésilien). — La signification de la royauté.

47. — *The english historical Review*. 1914, janv. — Miss S. T. STEAD. Manegold de Lautenbach (analyse le *Liber ad Gebehardum*, pamphlet adressé à Gebhard, archevêque de Salzbourg, et composé par un moine de Lautenbach, entre 1081 et 1085; l'auteur se propose de réfuter la lettre de Wenrich, évêque de Trèves, sur la question qui divisait alors la chrétienté occidentale, de savoir si le pape avait le droit de déposer un roi et, par conséquent, quels étaient les fondements du pouvoir royal. Manegold conclut que le peuple seul possédait le droit de déposer comme de choisir le roi, et il formule certaines théories qui font penser par avance au contrat social). — G. Coulton. Comment interpréter les documents sur les visites épiscopales (les instructions pour la visite des monastères sont souvent rédigées dans des termes identiques; on en a conclu que c'étaient des documents de pure forme, sans grande valeur historique. Il n'en est rien; si l'on compare beaucoup de rapports sur les visites pastorales, on constate une grande variété dans les statuts promulgués; on est donc en présence de la réalité même). — R. STEWART-BROWN. Les avoueries du comté de Chester (les *advocariae* formaient une importante source de revenus pour les comtes; les *advocati* étaient en effet des hommes de condition servile, analogue à celle des *nativi*; leurs redevances étaient déterminées par des baux de longue durée. Ce système dura au moins jusqu'au XVI^e s.). — Sir William ANSON. Le Cabinet au XVII^e et au XVIII^e s. — J. Holland ROSE. Frédéric le Grand et l'Angleterre, 1756-1763, 1^{er} art. — M. R. JAMES. Le poème de saint Boniface en l'honneur de Nithardus (quelques corrections au texte font mieux apparaître l'acrostiche *Nithardus vive felix*). — A. E. BLAND. Établissement de villes d'étape en Angleterre, 1319 (publie un texte qui offre le plus ancien exemple connu de l'établissement de marchés pour la vente des laines en Angleterre; il expose en même temps les raisons qui imposaient cette innovation économique). — DEANESLY. *L'Incendium amoris* de Richard Rolle de Hampole (ses rapports avec le *De via triplici* de saint Bonaventure). — Miss E. J. B. REID. Les Lollards à Colchester en 1414 (d'après des pièces de procédure). — F. J. ROUTLEDGE. Journal de la Chambre des Lords d'Irlande lors du Parlement de Sir John Perrot, 3 mai 1585-15 mai 1586. = C.-rendus : *Pistorius*. Beitrag zur Geschichte von Lesbos im vierten Jahrh. v. Chr. (bon). — *Tafali*. Topographie de Thessalonique. Thessalonique au XIV^e s. (deux monographies très érudites). — Dopsch. Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit (I et II : beaucoup de faits et d'idées,

mais l'auteur va trop loin dans sa réaction contre les théories d'Inama-Sternegg; importantes observations par P. Vinogradoff). — *K. Norgate*. The minority of Henry III (excellent exposé des faits, un peu terre-à-terre). — *E. Barker*. The dominican order and Convocation; a study of the growth of representation in the church during the XIIIth cent. (ingénieux, mais paradoxal; l'auteur donne trop d'importance au principe de la représentation dans le Parlement au XIII^e s.). — *Baur*. Die philosophischen Werke des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln (remarquable). — *Hinds*. Calendar of state papers and mss. existing in the Archives and collections of Milan, 1385-1618. — *R. Dunlop*. Ireland under Commonwealth, being a selection of documents relating to the government of Ireland, 1651-1659 (bon recueil de textes inédits). — *Webb*. English local government. The story of the king highway (riche collection de faits intéressants). — *AVR. CASPARI*. Le parlement de la ligue achéenne. — *Sir J. H. RAMSAY*. La force des armées anglaises au moyen âge (montre combien les chiffres fournis par les chroniqueurs du XIII^e et du XIV^e s. sont exagérés). — *Miss Cora L. SCOFIELD*. La jeunesse de Jean II de Vere, 13^e comte d'Oxford (Jean II était le fils cadet de Jean I^{er}, 12^e comte d'Oxford, qui fut décapité avec son fils aîné, par ordre d'Édouard IV en 1462. Bien que, par la faveur royale, il ait pu recueillir l'héritage de son père, Jean II se rangea au parti lancastrien, à côté de son beau-père, Warwick, le faiseur de rois. Après Barnet, il continua de tenir la campagne et s'empara même du Mont-Saint-Michel en Cornouailles; mais trahi par les siens, il dut se rendre, la vie sauve, 1474. Enfermé au château de Ham en Picardie, — nom que l'auteur défigure en l'écrivant *Hammes*, — il y fut soumis pendant dix années à une détention rigoureuse. Au moment où il paraissait désespérer de la vie, il réussit à s'échapper, rejoignit le comte de Richmond et l'aïda à vaincre à Bosworth). — *I. LUBIMENKO*. Un projet pour l'acquisition de la Russie par Jacques I^{er} (à l'aide de documents inédits, l'auteur montre qu'en 1612-1613 il y eut des négociations entamées avec des seigneurs russes pour mettre la Russie septentrionale sous la protection de l'Angleterre. La dynastie de Rurik venait de s'éteindre; celle des Romanov n'avait pas encore commencé; Novgorod avait accepté la domination suédoise. Pourquoi l'Angleterre n'aurait-elle pas sa part des dépouilles? L'élection de Michel Romanov mit fin à ce marchandage qui n'avait d'ailleurs pu être poussé loin). — *J. Holland ROSE*. Frédéric II le Grand et l'Angleterre, 1756-1763; 2^e partie (montre les avantages que la Prusse retira de l'alliance anglaise et avec quelle désinvolture Frédéric II voulut modifier, à son profit, les conditions premières de cette alliance). — *Miss M. A. PICFORD*. La grand'peur dans le Bas-Dauphiné et en Provence en 1789 (article très détaillé et précis). — *ORPEN*. Origine des Fitz-Maurice, barons de Kerry et de Lixnaw (avec une carte et un tableau généalogique). — *J. G. EDWARD*. Le nom du château de Flint (ce château fut construit

en 1277 près de l'abbaye de Bassingwerk; il doit avoir été appelé à l'origine La Roche ou Le Caillou, nom bientôt traduit par l'équivalent anglais Flint). — J. F. WILLARD. Les taxes mobilières au temps d'Edouard II (tableaux montrant les chiffres de ces contributions pour les années 1307, 1313-1316 et 1322). — J. H. WYLIE. Mémoire relatif à un projet de mariage entre Henri V et Catherine de France en 1414. — STAMP. De l'incertitude des preuves fournies pour déterminer l'âge des parties dans les enquêtes « post mortem » (fournit deux bien curieux exemples de la manière dont ces enquêtes étaient faites). — Sir William D. ANSON. Le développement du Cabinet, 1688-1760 (quelques utiles suggestions à propos des articles de E. R. Turner sur l'histoire de ce que nous appellerions le Conseil des ministres). — P. J. BLOK. L'Angleterre et la Hollande au début du XIX^e siècle (quelques mots sur les négociations entre le prince d'Orange et Castlereagh en vue de constituer une nouvelle Hollande, en 1812). = C.-rendus : V. Schultze. Altchristliche Städte und Landschaften. I : Konstantinopel, 324-450 (bon; l'auteur ne précise pas assez nettement la situation de Constantin à l'égard du christianisme). — Turner. Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima; II (excellent travail, fait avec beaucoup de soin et qui produit quelques textes nouveaux). — Leach. Documents illustrating early education in Worcester, 685-1700 (ce que dit l'auteur sur les écoles de Worcester avant la fin du XIII^e siècle ne repose sur aucun fondement certain; mais à partir de 1291, il est sur un terrain solide et apprend beaucoup de choses intéressantes). — Stenton. The early history of the abbey of Abingdon (très bonne étude critique sur l'*Historia monasterii Abunduniensis*, mal éditée par Stevenson). — Davis. Regesta regum Anglo-Normannorum, 1066-1154. T. I, 1066-1100 (très important compte-rendu par J. H. Round). — P. Sella. Corpus statutorum italicorum, t. I-V (beaucoup de documents inédits; les tables et glossaires auraient pu être traités avec plus d'exactitude). — Woodward. Cesare Borgia (excellente biographie). — Usher. The rise and fall of the High Commission (excellente étude critique). — Hector de Backer. Le comte Henri de Calenberg; sa vie, son époque (bonne biographie d'un homme qui fut directeur de la Compagnie d'Ostende; elle est une manière d'introduction au Journal du comte pour l'année 1743). — E. Bacha et Hector de Backer. Le journal du comte Henri de Calenberg pour l'année 1743 (somptueuse édition d'un Journal très prolixe, mais qui donne une vivante peinture de la vie aristocratique à Bruxelles et dans les Pays-Bas). — A. von Peez et P. Dehn. Englands Vorherrschaft aus der Zeit der Kontinentalperspe (très insuffisant; les auteurs connaissent mal la biographie du sujet; leurs vues sont étroites, partiales et souvent erronées). — Marriott. England since Waterloo (ouvrage très soigné, impartial, aussi « objectif » que possible, jusqu'à la sécheresse et à l'ennui). — Doléans. Le chartisme, 1830-1845 (bonne histoire « parlementaire » du

mouvement chartiste; son caractère économique est mis en bonne lumière; mais pourquoi pas de références, pas de bibliographie?). — *Ernest von Bomhard*. Eduard von Bomhard; ein Lebens-und Charakterbild (pieuse et simple biographie d'un juriste bavarois, très hostile à la France dans les tentatives de coalition contre la Prusse qui suivirent Sadowa. Bon serviteur de Louis II de Bavière; d'ailleurs politique de second ou de troisième rang). — *Pfeiffer*. Die ungarische Dominikanordensprovinz (excellent). — *Pasolini*. Adriano VI (bon).

48. — The Nineteenth century and after. 1913, nov. — J. MORGAN. Ulster (quelle devrait être la situation de cette province dans la nouvelle organisation politique de l'Irlande si elle obtenait le *Home Rule*). — Edw. W. SMITHSON. La fraude pieuse de Ben Jonson (c'est Ben Jonson qui a inventé Shakespeare. En réalité, Shakespeare est un pseudonyme inventé par Bacon pour masquer sa personnalité quand il commença de travailler pour le théâtre, alors que sa situation politique était le plus compromise. Parmi les personnages notables qui s'intéressèrent à la publication du premier folio, vers la fin de l'année 1623, furent les comtes de Pembroke et de Montgomery. Ben Jonson aida Bacon à dissimuler son œuvre dramatique en adressant à un Shakespeare inconnu sa fameuse ode de 1623). = Déc. L'énigme irlandaise. — Sir Edw. SULLIVAN. Un pamphlet contre Ben Jonson (l'article de M. Smithson est de la fantasmagorie pure. En 1623, Bacon, disgracié, précipité du pouvoir par une sentence infamante, avait autre chose à faire que de surveiller l'impression du premier folio de Shakespeare, volume informe et déshonoré par des fautes nombreuses). = 1914, janv. Sir Charles DILKE. Souvenirs sur la guerre de 1870 et la Commune. — J. W. ROBERTSON-SCOTT. Tiberius Gracchus et ses juges (considérations sur la question agraire telle qu'elle se présente actuellement en Angleterre). = Févr. J.-E. BARKER. Autocratie et démocratie en Allemagne. La leçon de Saverne. — WOOD. Comment ont été fabriquées les *Armada Mercuries* (en 1744, furent publiés en Angleterre cinq numéros d'un prétendu journal intitulé *English mercury* et où se trouvaient relatés quelques incidents de la campagne maritime tentée par l'Armada espagnole en 1588. On crut d'abord y voir les plus anciens spécimens du journalisme en Angleterre; puis on s'aperçut que c'était un faux. Mais quel était le faussaire? La correspondance de Philippe Yorke, second comte de Hardwicke, et de son ami Thomas Birch prouve qu'Yorke est l'auteur et que Birch est son complice. Yorke, de son propre aveu, doit être mis sur le même rang qu'Ireland, l'auteur des faux documents sur Shakespeare, et que Chatterton, l'auteur des fausses poésies de Rowley, l'indigne héros du drame de Vigny). — Dr L. ROBINSON. L'histoire naturelle de la danse. = Mars. J. B. WILLIAMS. Le premier journal anglais (ce journal, dont 25 numéros ont été acquis par le British Museum en 1912, a paru du 2 déc. 1620 jusqu'à la fin de 1621; imprimé et vendu à La Haye, il fut réimprimé à

Londres, sans doute par Nicolas Bourne. Il avait surtout pour but de renseigner le public sur les affaires de Bohême, qui intéressaient au plus haut degré une princesse anglaise, Élisabeth, fille de Jacques I^{er} et femme de l'Électeur palatin. Fac-similé d'un des feuillets de ce journal). = AVR. JUSSEURAND. Les impressions d'un ambassadeur de France en 1666 (résume la *Relation* de Cominges).

49. — **Quarterly Review**. T. CCXIX, juill.-oct. 1913. — C. T. ATKINSON. La guerre d'Espagne (le grand ouvrage, encore inachevé, du professeur Oman remplacera désormais l'histoire de Napier, plus brillante, mais partielle et arriérée comme documentation. M. Oman rend aussi mieux justice aux troupes espagnoles. Quant à Wellington, son attitude souvent expectante, malgré son naturel très porté à l'offensive, tenait à ce qu'il avait conscience de commander, non une armée anglaise, mais l'armée anglaise; les ministres, quoi qu'on ait dit, ne lui ménageaient pas les ressources, mais ils comptaient sur lui pour ne pas les aventurer. Le tort de Napoléon fut de ne pas comprendre l'importance des guérillas et de s'obstiner à envoyer de Paris des instructions qui arrivaient toujours en retard de six semaines. Vers la fin de la guerre, la timidité passa du côté des Français. Endurance de Masséna; appréciation élogieuse de Marmont). — ÉLISABETH HALDANE. La vie de Descartes (à l'occasion de la grande édition de ses œuvres, publiée par le gouvernement français pour le tricentenaire de sa naissance). — CHARLES SINGER. Les débuts du tabac dans l'histoire (XVI^e et XVII^e s. D'après les publications et documents contemporains. Colomb dut voir les indigènes de l'Amérique fumer d'énormes cigares, dont les gravures du temps donnent la reproduction. Le tabac fut longtemps considéré comme une sorte de remède pour quantité de maux. — LORD CROMER et BERNARD HOLLAND. Sir Alfred Lyall. — L'Affaire Marconi. — Les problèmes du Levant et les intérêts anglais (Balkans, Asie Mineure et Perse. Dans ce dernier pays, l'accord anglo-russe n'a pas produit tous les résultats qu'on en attendait, à cause de la méfiance que le parti militaire indien continue d'entretenir contre la Russie. Les Russes avaient même offert Ispahan à l'Angleterre, qui a refusé, pour ne pas trop s'avancer, et qui le regrette). — H. DODWELL. L'Inde anglaise avant la bataille de Plassey (les ouvrages parus depuis quelques années, sur les origines de l'Inde anglaise, prouvent que la conquête des Anglais leur fut imposée peu à peu par la nécessité de se garantir contre l'instabilité des gouvernements indigènes et de se soustraire à leurs exactions. Mais la Compagnie des Indes, tout en reconnaissant cette nécessité, fit constamment preuve d'une indolence et d'une parcimonie sans excuses. On a pu dire qu'elle recrutait ses troupes en partie à Tyburn, parmi les malfaiteurs, en partie à Bedlam, chez les fous). — GRANT ROBERTSON. Shelburne et Windham (Lord Fitzmaurice vient de donner, au bout de quarante ans, une réédition très augmentée de son excellente biographie de Lord Shelburne. Quant à Windham, on vient

de publier également, mais sans discernement ni critique, un choix de ses papiers avec une bonne préface de Lord Rosebery. Ces deux personnages marquants, tous deux intelligents, riches, appartenant au petit cercle politique et littéraire de la fin du XVIII^e s., n'ont pas donné leur mesure. Shelburne, intelligence pure, dépourvu de passions et de sentiments, eût pu réussir s'il eût mûri davantage ses idées. Windham n'était qu'un whig timoré, devenu ultra-conservateur devant la Révolution française). — Ezra POUND. Les troubadours. — Algernon CECIL. Lady Shelley et ses relations (Lady Shelley était surtout très liée avec Wellington; elle a beaucoup connu Metternich, ainsi que les milieux diplomatiques ou mondains de Londres et de Vienne. A noter ce mot de Wellington, au lendemain de Waterloo : « J'ai toujours dit que, après une bataille perdue, le plus grand malheur est une bataille gagnée. » Aussi, quelqu'un lui vantant les brillantes qualités de Napoléon, il se borna à répondre : « Ce n'était pas un gentleman. » La correspondance de Lord Burghersh, récemment publiée, renferme une lettre de Sir William A'Court, ministre d'Angleterre à Palerme, qui se flatte d'avoir imposé l'exécution de Murat). — Professeur OMAN. 1813 (étudie particulièrement la composition et l'insuffisance des armées napoléoniennes durant cette campagne; utilise, à ce propos, entre autres ouvrages, l'excellent livre illustré de Pflugk-Harttung. — Professeur H. ONCKEN. L'Allemagne sous Guillaume II (on se fait à l'étranger une idée fausse de la position constitutionnelle de l'Empereur allemand : son pouvoir est doublement contrôlé par les institutions fédérales et par les Chambres. « L'Allemagne est, au fond, bien plus démocratique et jouit de plus de liberté individuelle qu'on ne l'imagine au dehors. » Le capital y est tenu bien mieux en échec qu'aux États-Unis; la vie intellectuelle des Universités y souffre moins qu'en France de l'autorité de l'État centralisé. Nécessité de la politique maritime et coloniale; sympathies évidentes de Guillaume II pour l'Angleterre).

50. — Review of historical Publications relating to Canada (t. XVII, 1913, publ. de 1912). — C.-rendus : *Bussell*. A new government for the British Empire; *Page Croft*. The Path of Empire; *Stuart Linton*. The Problem of Empire Governance (ouvrages de peu d'importance, comme conclusions, sur l'avenir de l'impérialisme britannique). — *Sir Charles Bruce*. The true Temper of Empire (par un ancien gouverneur de l'île Maurice. Difficulté capitale de faire vivre ensemble des races aussi diverses). — *Amery*. Union and Strength (souhaiterait voir les coloniaux plus fréquemment admis dans les fonctions administratives générales, même dans le « Civil Service » de l'Inde). — *Sir John Findlay*. The imperial Conference from within (l'auteur, attorney général de la Nouvelle-Zélande, ayant pris part à cette conférence de 1911, prêche énergiquement la fédération; il fait observer très justement que la situation ambiguë du Canada ne saurait durer. D'ailleurs, tandis que la Nouvelle-Zélande ne

compte que 2% d'éléments non anglais, le Canada en renferme une très grande quantité difficilement assimilable pour l'Angleterre, même en dehors des Canadiens français qui ne lui sont pas hostiles). — *Bradley*. Canada (« si l'on ne pouvait lire qu'un petit livre sur le Canada, il faudrait, sans hésiter, choisir ce volume ». Mais, comme tous les ouvrages de M. Bradley, il renferme plus d'une inexactitude). — *Hopkins*. The story of our country (prétentieux, mais non sans valeur. Explique comment a échoué la campagne des Américains pour la réciprocité douanière; ils annonçaient un peu trop haut qu'elle serait le prologue de l'annexion du Canada aux États-Unis). — Abbé *Magnan*. Histoire de la race française aux États-Unis (partial et mal informé). — Abbés *Desrosiers* et *Fournet*. La race française en Amérique (partial également, traite surtout d'affaires ecclésiastiques). — *Biggar*. The history of New France (le 2^e volume de Lescarbot, réédité pour la Société Champlain. « Quelques légères erreurs qui n'enlèvent rien au mérite de ce livre, la plus importante publication de l'année pour l'histoire du Canada »). — *Harris*. Pioneers of the Cross in Canada (a voulu récrire l'ouvrage de Parkman sur les Jésuites, dans un sens plus catholique; mais est encore plus partial à sa façon et médiocrement informé). — Abbé *Gosselin*. L'Église du Canada depuis Mgr de Laval jusqu'à la conquête (2^e partie : évêchés de Mgr de Mornay, Mgr Dosquet, Mgr de Lauberivière; très instructif et agréable, modèle de citations précises, dont beaucoup inédites). — *Lady Edgar*. A colonial governor in Maryland (Horatio Sharpe, gouverneur de 1753 à 1773. Très mêlé aux affaires canadiennes durant la guerre de Sept ans, notamment aux opérations contre le fort Duquesne en 1755. Sa correspondance inédite montre l'envers des hommes et des choses; excellent). — *Charles Hanna*. The wilderness Trail (sur l'*hinterland* des colonies américaines au XVIII^e s.). — *Osman*. Starved Rock (le « rocher de la famine » est une forteresse naturelle sur l'Illinois, où La Salle établit la première installation des blancs dans la vallée du Mississippi et où les Indiens, qui avaient soutenu la révolte de Pontiac, furent affamés et anéantis par les Anglais). — Dr *Williams*. Early Mackinac (réédition d'un livre imprimé d'abord pour circulation privée et qui est l'esquisse d'un travail plus considérable interrompu par la mort de l'auteur). — Prof. *Channing*. History of the United States (3^e volume, utile, mais interprète tout de travers l'acte de Québec). — *Holland Rose*. William Pitt und national Revival (défend vigoureusement la politique canadienne de Pitt). — C. P. *Lucas*. Lord Durham's Report on the Affairs of British North America (réimpression, en 3 volumes, de ce fameux rapport, avec notes et appendices qui occupent le premier et le dernier volume de cette savante édition. La grande erreur de Lord Durham fut de croire à la possibilité d'angliciser les Canadiens français, surtout au moyen d'écoles laïques et neutres. En outre, ne prévoyant pas le développement du Canada vers le Pacifique, il se figurait qu'un par-

lement unique suffirait à la colonie, qui possède maintenant plusieurs législatures locales). — Sir *Richard Cartwright*. Reminiscences (souvenirs d'un homme politique qui a siégé près de 50 ans dans le parlement canadien, jusqu'à sa mort, 1863-1912. Critiques fort vives contre le régime des partis). — *Young*. Public men and public life in Canada (autres souvenirs d'un journaliste récemment décédé, qui confirment ceux de Cartwright sur la malfaisance des partis. Les élections étaient violentées outrageusement et les listes électorales comprenaient les noms de Jules César, Lord Palmerston, Napoléon Bonaparte et Wellington parmi les électeurs. La guerre civile, au moment de la guerre de Sécession américaine, menaçait d'éclater, les Canadiens français annonçant qu'ils verseraient le sang « jusqu'aux genoux », plutôt que d'accorder aux Canadiens anglais une représentation proportionnée au nombre de ceux-ci). — *Dr Morgan*. Canadian men and women of the time (utile, mais trop de compliments). — *Magrath*. Newfoundland in 1911 (écrit par un expert, surtout en vue d'attirer l'immigration). — Collections of the Nova Scotia historical Society (t. XVI, médiocre. Les premiers volumes, publiés par le Dr Akins, étaient excellents; la Société devrait se borner à imprimer les riches archives de la province). — Le P. *Bourque*. Chez les anciens Acadiens (souvenirs d'il y a cinquante ans; intéressants, mais pas toujours très exacts). — *Edgar Dupuy*. Eastern Canada (livre d'un Américain pour les Américains; regarde comme inévitable l'annexion du Canada aux États-Unis). — Les fêtes du troisième centenaire de Québec, 1608-1908 (deux gros volumes bourrés de faits. A noter la remise de médailles de vermeil aux propriétaires, presque tous cultivateurs, de terres que leurs familles possèdent depuis au moins 200 ans. On compte environ 300 familles dans ce cas, dont 277 furent représentées à la cérémonie). — *Ayotte et Pigeon*. Les Ursulines des Trois-Rivières (quatre volumes. Malheureusement, les anciennes archives de la communauté ont disparu dans les incendies de 1752 et de 1806). — Abbé *Bellemare*. Histoire de la baie de Saint-Antoine (excellente monographie de paroisse, l'auteur ayant reçu d'ailleurs l'aide et les conseils du Dr B. Sulte). — Abbé *Couillard Després*. Histoire des seigneurs de la rivière du sud (surtout généalogique). — Chanoine *Choquette*. Histoire du séminaire de Saint-Hyacinthe (t. I; intéressant et agréable. Montre les bonnes relations du clergé canadien avec les autorités anglaises). — Mrs *Bignell*. Sainte-Anne de la montagne (pèlerinage célèbre. Excellente étude sur les mœurs des Canadiens ruraux qui vivent loin du mouvement social). — *Alexandre Belisle*. Histoire de la presse franco-américaine (les journaux de langue française aux États-Unis; l'immigration des Canadiens dans la grande République). — Dr *Bryce*. Life of Lord Selkirk (à signaler, quoique de mince volume. Lord Selkirk, ayant en Écosse évincé des paysans pour créer des terrains de chasse, essaya de les transplanter dans deux colonies, à l'est et à l'ouest du Canada,

où ils seraient chez eux. Ils rencontrèrent une hostilité violente qui alla jusqu'au massacre partiel, approuvé même par des juges et autres gens qualifiés). — *Louis et Jean*. L'aisance qui vient (livre de propagande coloniale en France, mais qui dépeint mieux qu'aucun autre le caractère franco-canadien et l'antipathie que lui opposent les Irlandais). — *Leo Thwaite*. The province of Alberta (premier volume d'une série sur les provinces; très bon). — *O'Hara*. Pioneer catholic history of Oregon (écrit pour les coreligionnaires de l'auteur, mais très utile; quelques recherches originales). — *Stratford Tollemache*. Reminiscences of the Yukon (très intéressants souvenirs du pays de l'or au moment de la grande affluence, 1898-1909). — *Holitscher*. Amerika Heute und Morgen (type du livre à ne pas lire). — *Hammann*. Die wirtschaftliche Lage von Kanada (fâcheux débuts d'une série qui a la prétention de renseigner les Allemands sur le Canada. « La démangeaison d'écrire sur les affaires du pays, chez des gens qui n'en savent presque rien, devient un fléau »). — *Berriedale Keith*. Responsible government in the Dominions (réédition monumentale, en trois volumes, d'un livre qui est présentement le manuel constitutionnel de l'Empire britannique). — *Putman*. Egerton Ryerson and Education in Upper Canada (œuvre et biographie de « l'homme qui a influé sur la vie religieuse éducationnelle et politique du Haut-Canada »).

51. — The scottish historical Review. 1913, oct. — *R. K. HANNAH*. Lettres du légat du pape en Écosse, en 1543 (publie, traduites de l'italien en anglais, six lettres du légat Marco Grimani, cardinal de Saint-Marc, patriarche d'Aquilée; ces lettres jettent quelque lumière sur les intrigues du comte d'Arran et les menées du cardinal Beaton). — *J. B. PAUL*. Les derniers jours, la mort et les funérailles de Patrick, premier comte de Marchmont, ex-chancelier d'Écosse, 1724. — *J. WILSON*. Les écoles de Carlisle au moyen âge (parle de la chronique de Carlisle de 1291 et de celle de Lanercost). — *W. T. WAUGH*. Les chevaliers lollards (abondants détails biographiques). — *C. -rendus*: *Ballard*. British borough charters, 1042-1216 (compilation qui rendra de grands services; introduction remarquable, bien que, par le défaut du plan, elle ne donne pas une idée nette du développement des bourgs anglais). — *Mac Kechnie*. The new democracy and the constitution. — *Pearce*. Sion college and library (bon). — *J. Buchan*. The marquis of Montrose (esquisse brillante et pittoresque). — 1914, janv. *H. BROWN*. Influences intellectuelles exercées par l'Écosse sur le continent (résumé très général). — *D. B. SMITH*. William Barclay (biographie détaillée de cet écrivain catholique qui passa en France la plus grande partie de sa vie et qui y mourut en 1611. Étude sur son *De regno*, publié à Paris en 1600, et qui est une réfutation des théories plus ou moins républicaines des publicistes huguenots, et sur le *De potestate papae*, qui fut publié seulement après sa mort). — *Geo. NELSON*. Sir John Scot Scotstarvet et sa « Trew relation of the

principall affaires concerning the State » (ce traité, d'un grand intérêt pour l'histoire du régime autocratique en Écosse après l'avènement de Charles I^{er}, a été écrit en 1660 en réponse aux allégations de Saunderson dans son *History of the life of king Charles*, 1658). — C.-rendus : *Sir James Ramsay*. Genesis of Lancaster (important pour les affaires militaires et financières). — *Taylor*. The life of James IV (bon résumé). — *Primrose*. Mediaeval Glasgow (bon). — *Steuart*. Scottish influences in russian history (ces influences furent assez nombreuses et fortes au XVII^e et au XVIII^e s.). — *Dunlop*. Ireland under the Commonwealth; being a selection of documents, 1651-1659 (on aurait pu, sans inconvénient, diminuer le nombre de ces documents, leur consacrer un seul volume au lieu de deux; mais on y trouve d'utiles renseignements). — *W. Foster*. The english factories in India, 1642-1645. A calendar of documents in the India office. — *M. Barrett*. The scottish monasteries of old (notices brèves et incomplètes sur les monastères bénédictins avant la Réforme).

52. — Transactions of the R. historical Society. 3^e sér., t. VII, 1913. — **CUNNINGHAM**. Guildes et corporations d'arts et de métiers dans les villes écossaises (considérations générales fondées sur quelques faits précis, éclairées par la comparaison avec les mêmes faits en Angleterre. En appendice, dissertation assez minutieuse sur la profession d'architecte au moyen âge). — **FIRTH**. Le développement des études sur l'histoire d'Angleterre au XVII^e s. (utile résumé bibliographique). — **WEBSTER**. L'Allemagne et le problème polonoisaxon au congrès de Vienne (publié en appendice de nombreux documents). — **J. E. S. GREEN**. Les instructions de Castlereagh pour les conférences de Vienne en 1822 (en se fondant sur les documents incomplets fournis au Parlement anglais, on a conclu que Castlereagh s'était laissé surprendre par l'intervention armée de la France dans les affaires de l'Espagne. Il n'en est rien; les instructions de 1822 prévoyaient très clairement que le principe de non-intervention, proclamé par Castlereagh en 1820, allait être mis à une rude épreuve. On ne saurait donc accuser le ministre anglais d'imprévoyance). — **A. ANSCOMBE**. La généalogie du comte Godwine (trace le tableau généalogique de cette famille depuis le roi Ethelwulf, mort en 858. Godwine descendait certainement de Cerdic). — **REDSTONE**. Quelques mercenaires au service de Henri de Lancastre, 1327-1330. — **WILLARD**. L'assiette et la perception des subsides au moyen âge. — **BECK**. L'ordre de la Sainte-Croix ou des Frères de la Croix en Angleterre (cet ordre fut fondé dans le monastère de Clairlieu, près de Huy, au diocèse de Liège; il se composait de chanoines réguliers; les plus anciens documents qui le concernent sont de 1248. On le rangeait d'ordinaire parmi les ordres mendiants, bien qu'il pût posséder des biens. Les chanoines étaient souvent désignés par le nom de *cruciferi*; mais ce nom a été appliqué à plusieurs ordres différents, par exemple à l'« ordo cruciferorum » de l'hôpital de Bologne, dont Tan-

ner a fait par erreur la maison-mère d'où sortit l'ordre des frères de la Croix d'Angleterre. Liste des maisons que l'ordre posséda dans ce royaume jusqu'à la sécularisation du XVI^e s.).

HONGRIE.

53. — Ungarische Rundschau. 1913, janv. — ÉT. TISZA. Au seuil de la réforme électorale. — M. WERTNER. Qui était « Bavarin, duc de Bavière ? » — D. CSÁNKI. Mathias, roi de Hongrie. — J. KONT. Pétofi en France. — G. FRANKÓI. La succession au trône au temps des Arpád. — A. DE MATLEKOVICS. La communauté douanière de la Hongrie avec l'Autriche. — Z. TROCSÁNYI. Qui passait au XVI^e s. en Hongrie pour l'inventeur de l'imprimerie? — ID. Influences de la culture hongroise sur les Roumains aux XVI^e et XVII^e s. — A. HELLEBRANT. Les bibliothèques de la Hongrie. — A. DE MATLEKOVICS. Les entreprises communales en Hongrie (à propos d'un travail de E. Basch, intéressant). — J. PEISNER. Les commencements de la censure en Hongrie (à propos d'un travail de Em. Molnár, qui est plutôt une contribution, d'ailleurs non sans valeur, à l'histoire des luttes pour la Réforme en Hongrie). = Avr. J. DE VARGHA. Résultats du recensement de 1911 en Hongrie. — D. CSÁNKI. Mathias, roi de Hongrie (fin). — T. ORTVAY. Marie de Habsbourg, femme de Louis II, roi de Hongrie. — A. DE BERTHA. Nicolas Zrinyi, le poète. — M. WERTNER. Eberhard de Windecke et les noms hongrois : corrections (identification des noms de lieux et de personnes hongrois mal transcrits dans les mémoires de Windecke, biographe de Sigismond). — E. DARKÓ. Les derniers historiens de Byzance. — G. BODENSTEIN. Le statut de 1724 de la « ville des Allemands » de Belgrade. — D. DE SZEGH. Les frontières de l'Albanie. — ÉT. HEINLEIN. Les débuts des guerres médiques. — L. ZÁVODSKY. Le rectorat du comte Em. Thurzó à Wittenberg. — PEISNER. Le comitat de Temes et la ville de Temesvár (compte-rendu des deux volumes de E. Szentkláray, *Histoire du comitat de Temes* [jusqu'en 1867] et *Histoire de la ville de Temesvár* [jusqu'en 1850], très intéressantes et utiles). = Juill. FRANKÓI. La politique matrimoniale de Louis I^{er} de Hongrie. — J. FORSTER. Le tombeau de la reine Gisèle à Passau. — D. ANGYAL. La préparation diplomatique de la bataille de Varna. — J. SZEKFÜ. Les *servientes* et *familiares* au moyen âge en Hongrie. — Alex. MÁRKI. Les Touraniens dans l'histoire de l'Asie. — J. BLEYER. Frédéric Schlegel à la diète de Francfort (lettres inédites de Frédéric et de Dorothee Schlegel, et rapports et mémoires officiels des années 1815 à 1817). = M. WERTNER. « Carobert ». — ÉT. HEINLEIN. Les plus anciennes impressions hongroises. — L. RÁCZ. Le comte Jos. Teleki et J.-J. Rousseau. — J. TARNAI. Une œuvre posthume du comte Et. Széchenyi (*La Trémie*, retrouvée et publiée par J. Vizsota). = Oct. E. DE WERTHEIMER. Contribution à l'histoire des « vieux-conservateurs »

hongrois. — G. DE FERDINANDY. La succession au trône au temps des rois de la maison d'Árpád. — Th.-B. KASSOWITZ. Un recueil de sources pour l'histoire de l'Albanie au moyen âge. — J. BLEYER. Frédéric Schlegel à la diète de Francfort (suite). — J. PEISNER. Et. Széchenyi à la bataille de Leipzig. — L. ZÁVODSZKY. Les membres de la famille Hederváry en captivité en Allemagne. — ÉT. HEINLEIN. Nouvelles recherches hongroises sur la bulle du pape Sylvestre II. — L. MOLNÁR. Sources de l'histoire de Transylvanie (à propos de A. Veress, *Fontes rerum Transsylvanicarum*, t. I : beaucoup de travail, mais mauvaise méthode ; les textes sont trop souvent inexactement reproduits, les notes nécessaires manquent, et l'emploi du hongrois pour tout ce que l'auteur a ajouté aux textes rendra le volume — le premier d'une série de cinquante — inutilisable à l'étranger). — E. REISSIG. Le roi Sigismond et les chevaliers de Saint-Jean. — J. FÖGEL. Bohuslav Lobkovic de Hasišteín chez les humanistes hongrois.

ORIENT.

54. — Byzantinische Zeitschrift. T. XXII, 1913, 3-4. — René VAN LOY. La date du *Pro templis* de Libanius (fixe à 389 le *terminus ante quem*, le livre ayant été écrit avant la destruction du Sérapéum, qu'il faut placer en 389 d'après Marcellinus Comes et non en 391, comme la plupart des auteurs modernes. La date de 388 marque le *terminus post quem*, à cause de l'allusion à un homme d'état païen qui doit être Tatien, préfet du prétoire d'Orient en 388). — R. ASMUS. Pamprepios savant et homme d'état byzantin du v^e siècle (étude critique sur les témoignages assez rares qui nous font connaître ce personnage, originaire de Panopolis, professeur à Athènes, puis à l'Université de Constantinople, ami et conseiller du chef isaurien Ilus qu'il aida dans sa révolte contre Zénon en 484 ; des détails curieux sont donnés sur « l'hellénisme » de Pamprepios pour la victoire duquel les païens d'Aphrodisias offraient des sacrifices ; la légende de sa trahison vis-à-vis d'Ilus, affirmée par quelques chroniqueurs, est rejetée). — P. MAAS. Les muses de l'empereur Alexis I^{er} (vers iambiques inédits adressés par Alexis à Jean Comnène avant sa mort et retrouvés dans le Cod. Vallicell. 68 (E. 22) ; dans ce testament politique, Alexis témoigne de son affection envers son fils ; on y trouve des allusions au passage des croisés dans l'empire (voir p. 329 et suiv.), et à une blessure reçue à la tête par l'empereur dans la campagne de Thessalie en 1083). — W. E. BROOKS. Les relations entre l'Empire et l'Égypte d'après une nouvelle source arabe (il s'agit de l'*Histoire des gouverneurs* d'Al Kindi, † 961, qui donne des détails sur des attaques de la flotte impériale contre l'Égypte en 673, 717, 720, 739, 853, événements ignorés des chroniqueurs grecs : le témoignage d'Al Kindi, rapproché de celui d'Al Maqrizi, montre que les empereurs des viii^e

et ix^e siècles n'ont nullement négligé leur flotte, ainsi qu'on le croit communément; les expéditions contre l'Égypte ont eu pour objet de prévenir des attaques contre Constantinople ou de profiter des luttes civiles pour tenter de fructueuses razzias). — H. I. BELL. Une formule de serment de la période arabe en Égypte (formule curieuse par son caractère vague, datant d'une époque, 644-645, où la domination arabe n'était pas encore bien affermie et où la restauration byzantine semblait encore possible; on y invoque le salut de « toute puissance nous régissant en toute circonstance, soit dans cette ville d'Oxyrhyncos, soit en tout autre lieu »). — Id. Une formule d'eschatocole sous Héraclius. — W. MILLER. Les Gattilusj de Lesbos, 1355-1462 (histoire de la principauté génoise fondée par Francesco Gattilusio à Lesbos). = C.-rendus : J. B. Bury. A history of the Eastern Roman Empire (802-867). — F. Cognasso. Partiti politici e lotte dinastiche in Bizanzio alla morte di Manuele Comneno (les conclusions ne peuvent être admises qu'avec des réserves). — R. Lüttich. Ungarnzüge in Europa im 10 Jahrhundert. — J. Maspero. Organisation militaire de l'Égypte byzantine. — G. Lefebvre. Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte.

55. — Νέος Έλληνομνήμων (publ. par Spyr. P. Lambros). T. X, 1913, nos 1-2. — Le collège grec à Rome et les manuscrits grecs conservés dans ses archives. — La translation du chef de saint André, de Patras à Rome (le corps de saint André, pris en 1204 aux Saints-Apôtres de Constantinople, fut transporté à Rome. Le chef, donné autrefois par Basile I^{er} à Danielis, se trouvait à Patras; le dernier despote de Morée, Thomas Paléologue, l'apporta en Italie en 1460; histoire très curieuse de son séjour à Narni et de sa translation à Rome, avril 1462; édition de l'*Andreis*, récit de cet événement dû à Alexis, évêque de Chiusi). — Lettre de Pie II à Alexandre Asanis sur la prise d'Imbros (la lettre écrite en grec, conservée dans un manuscrit de Madrid, a été expédiée entre le 3 septembre 1458 et l'automne de 1459). — Diplôme patriarcal du monastère de Kossinitza, en Macédoine, 1544. — Les droits de l'hellénisme. — Le tombeau de Basile le tueur de Bulgares (trouvé à Selymbria). — Notice sur la première prise de Thessalonique par les Turcs dans le Cod. Marcian. 408. — La couronne et le manteau des empereurs byzantins (à propos de la découverte au mont Athos des ornements impériaux de Nicéphore Phocas et de Jean Zimiskes; liste des ornements analogues connus). = C.-rendus. A. Rambaud. Études sur l'histoire byzantine. — L. de Thallóczy, C. Gireček, de Sufflay. Acta et diplomata res Albanie medice ætatis illustrantia.

56. — Vizantjiski Vremennik (*Byzantina Chronica*). T. XVIII, 1911. — LOPAREV. Vie des saints byzantins des viii^e-ix^e siècles (suite; monastère de Joseph : vies de Joseph et du patriarche Méthodius. Monastère des Psychaites..., Paphlagonie, Bithynie, Olympe, Propontide, Chypre). — LEBEDEV. A propos de l'histoire des anciens cycles

de Pâques. Cycle de dix-neuf ans d'Anatole de Laodicée. — B. PHAGO. Monuments chrétiens de Tarente. = C.-rendus : A. Stöckle. Spättrömische und byzantinische Zünfte. — J.-B. Bury. The imperial administrative system in the ninth century. — F. Aussaresses. L'armée byzantine à la fin du VI^e siècle. — M. Gelzer. Studien zur byzantinischen Verwaltung Ägyptens. — J. Kulakovskij. Histoire de Byzance, II. = T. XX, 1913, n° 1. D. LEBEDEV. A l'époque des controverses ariennes. Paulin et Zénon, évêques de Tyr (Paulin joue un rôle important parmi les évêques d'Orient protecteurs d'Arius aux premiers temps de la querelle). — N.-A. VEIS. Contribution à l'histoire ecclésiastique de Phanarios en Thessalie (lettre de Michel Gabrielopoulos, despote de Thessalie, datée de 1342, retrouvée dans les archives du monastère des Météores). — A. VASILIEV. Charlemagne et Haroun-al-Raschid (article très important qui reprend complètement la question de l'établissement du protectorat franc sur la Palestine. Vasiliev rejette les conclusions négatives du mémoire de Pouqueville reprises récemment par Bartold, *Orient chrétien*, Saint-Petersbourg, 1912; il démontre que les rapports entre le clergé de Jérusalem et Charlemagne ainsi que la construction d'églises et d'hôpitaux n'ont pu avoir lieu qu'avec l'assentiment du calife; après une étude critique des sources, il montre l'authenticité des témoignages sur les rapports diplomatiques entre les deux souverains, rapports justifiés par leur solidarité en face de deux ennemis communs, le calife ommeide de Cordoue et l'empire byzantin; il reconstitue avec précision l'itinéraire de l'ambassade de 797, dont le seul survivant, le juif Isaac, revint en 806 par la route de l'Afrique septentrionale; il montre que la tradition des clefs et de l'étendard, en 800, n'impliquait nullement l'abandon de la souveraineté politique, mais un simple droit de protection sur les chrétiens de Palestine et leurs établissements; des renseignements curieux sont rassemblés sur l'histoire de l'éléphant Aboul-Abbas, qui faisait partie des présents du calife. Les conclusions très nettes sur la nature du protectorat franc paraissent tout à fait solides). = C.-rendus : K. Dieterich. Byzantinische Quellen zur Länder-und Völkerkunde; I-II. = N°s 2-3. D. LEBEDEV. Paulin et Zénon, évêques de Tyr (suite). — N. VEIS. Le manuscrit de l'église orthodoxe d'Andros et de Syros. Contribution à l'histoire ecclésiastique des Cyclades. = C.-rendus : Troitskii. Les diaconesses dans l'église orthodoxe. — Barats. Analyse critique des traités conclus entre les Russes et les Byzantins. — Th. Ouspensky. Histoire de l'empire byzantin; I (exagère la portée de l'influence byzantine sur l'Occident, insiste sur la nécessité de considérer la société byzantine comme un organisme qui a vécu et s'est développé, montre bien l'influence de Byzance sur les Slaves).

CHRONIQUE.

France. — M. Amédée GASQUET, décédé le 6 mai dernier, était né à Clermont-Ferrand le 3 janvier 1852. Il fit de brillantes études secondaires et entra, encore fort jeune, à l'École normale supérieure. Reçu agrégé d'histoire en 1874, il enseigna successivement aux lycées de Moulins, Pau et Clermont-Ferrand. En 1879, il soutint en Sorbonne deux thèses qui furent remarquées : *De translatione imperii ab imperatoribus Byzantinis ad reges Francorum* et *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*. Il continua ainsi la tradition française où, avec les Ducange, les Buchon, les Rambaud, les études byzantines ont toujours été en honneur et, poursuivant ses recherches, il devait donner, quelques années plus tard, en 1888, son beau livre : *Études byzantines, l'empire byzantin et la monarchie franque*. Peut-être, sous l'influence de son maître, Fustel de Coulanges, a-t-il trop cru à une suzeraineté des empereurs d'Orient sur le royaume mérovingien ; mais, si la thèse appelle des réserves, il a étudié de très près, avec une connaissance sûre des chroniques, avec une rare pénétration du sens des textes, les relations des rois francs avec les basileis jusqu'à la mort du pape Jean VIII en 882 et, pour la première fois, ce sujet était abordé en toute son étendue ; le livre demeurera. Peu de temps après son doctorat, il fut nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont et devint, avec sa trentième année, titulaire de la chaire d'histoire. De son enseignement dans les lycées était sorti un *Cours de géographie générale* (Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie) à l'usage des classes supérieures (6^e édition en 1897), suivi en 1892 d'une *Géographie de la France et de ses colonies et protectorats* (2^e édition, 1900), deux volumes encore consultés avec fruit, bien que la science géographique ait beaucoup évolué. A son enseignement à la Faculté des lettres est dû son *Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France* (2 vol., Hachette, 1885), où il a sans doute eu tort de suivre chaque institution des origines à 1789, sans considérer à part les grandes périodes, mais où l'on trouvera, particulièrement sur les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, les renseignements les plus précis, soigneusement contrôlés ; le livre atteste les lectures les plus nombreuses et les plus variées. Après avoir été maire de Clermont-Ferrand de 1888 à 1892, tout en continuant son enseignement à la Faculté, A. Gasquet entra dans l'administration : nommé recteur de l'Académie de Nancy (1893-1902), il demeura à ce poste à une époque où l'Université nancéenne prenait un grand essor ; il contribua

pour sa part à ce magnifique développement et gagna, par son caractère aimable et sa douce bienveillance, les sympathies générales. Il trouvait encore le temps d'écrire un joli petit livre : *Essai sur le culte et les mystères de Mithra* (1899), où il montra comment au II^e et III^e siècle ce culte oriental se répandit dans l'Empire romain et fraya jusqu'à un certain point les voies au christianisme. En 1902, il était nommé directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique et, dans cette fonction difficile, il rendit les plus grands services; il créa de nombreuses écoles, après l'expulsion des congrégations enseignantes; il développa l'enseignement post-scolaire; très bon envers les personnes, cet homme, qui jamais n'éleva la voix, voulut maintenir le principe d'autorité; il sut couvrir ses inspecteurs contre toutes les revendications, glisser de bons conseils dans ses discours, de forme toujours charmante. De complexion délicate, il suffit néanmoins à une tâche écrasante. Sa mort prématurée, alors qu'il n'avait que soixante-deux ans, a été un deuil pour l'Université.

C. PF.

— Dom Félix FAURE, auteur d'une *Histoire de saint Louis* (2 vol., 1865) et d'une étude sur les *Assemblées de Vizille et de Romans en Dauphiné durant l'année 1788* (1887), est mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il était entré dans l'ordre des Chartreux après la mort de sa femme, en 1890.

— M. Léon SÉCHÉ, mort le 6 mai dernier à l'âge de soixante-cinq ans, avait étudié les Jansénistes et Port-Royal avant d'aborder les études d'histoire littéraire, si pleines de renseignements nouveaux qu'il a consacrés à Alfred de Vigny, à Sainte-Beuve, à Lamartine, à Alfred de Musset, à M^{me} Hortense Allart de Méritens. Il avait été directeur du journal *La Réforme catholique*.

— M. DUPONT-FERRIER a été nommé professeur des institutions de la France à l'École des chartes en remplacement de M. Jules Roy, décédé.

— L'Académie française a décerné le grand prix Gobert à M. P. CHAMPION pour son travail sur *François Villon, sa vie et son temps*, et le second à M. le duc DE LA FORCE pour sa biographie de *Lauzun*. — Elle a décerné le prix Jean Reynaud à M. Joseph BÉDIER pour les quatre volumes de ses *Légendes épiques*.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a partagé le prix Fould entre MM. HÉBRARD et ZEILLER : *le Palais de Dioclétien*; EBERSOLT et THIERS : *les Églises de Constantinople*; G. LEROUX : *les Origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*; F. MACLER : *Miniatures arméniennes*, et Ph. DES FORTS : *Fouilles poursuivies à Orchomène d'Arcadie et à Délôs*. — Elle a partagé le prix Saintour entre le P. DELEHAYE : *Origines du culte des martyrs*, et MM. L. HALPHEN et POUPARDIN : *Chroniques des comtes*

d'Anjou et des seigneurs d'Amboise; G. DAUMET : *les Relations de la France et de la Castille*, et Eugène SAULNIER : *le Rôle politique du cardinal de Bourbon*. — Elle a partagé le prix Delalande-Guérineau entre MM. Jules BAILLET : *le Régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Égypte*; SOTTAS : *la Préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Égypte*, et Clément HUART : *Histoire des Arabes*. — Elle a décerné le premier prix Gobert à M. Lucien ROMIER : *les Origines politiques des guerres de religion*, et le second au commandant ESPÉRANDIEU : *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*. — Elle a décerné le prix ordinaire à M. Pierre PARIS : *Promenades archéologiques en Espagne*. — Elle a partagé le prix Bordin entre MM. Eugène DE FAYE : *Gnostiques et gnosticisme*; W. DEONNA : *l'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*; Jean LESQUIER : *les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*; Raymond BILLIARD : *la Vigne dans l'antiquité*. — Elle a décerné le prix de La Fons-Mélicocq au D^r Victor LEBLOND : *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis*.

— A l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Muret (voir plus haut, p. 222), M. Xavier DE CARDAILLAC a écrit un panégyrique du roi vaincu Pierre II d'Aragon (*Pierre II d'Aragon, le roi troubadour et le roi chevalier*, Bayonne, impr. A. Foltzer, 1913, 20 p.), qui est assez éloquent, mais trop peu documenté pour retenir l'attention des historiens.

— La librairie Armand Colin a publié une seconde *Table générale de la Recue d'histoire littéraire de la France*, par M. Maurice TOURNEUX. Elle se rapporte aux tomes VI-XV (1899-1908). La précédente table se rapportait aux tomes I à V (1894-1898). — A la même librairie vient aussi de paraître la 22^e *Bibliographie géographique annuelle* (1912), publiée par les *Annales de géographie* sous la direction de Louis RAVENEAU (prix : 10 fr.).

— Le deuxième Congrès des Sociétés d'histoire de Paris s'est tenu du 9 au 14 juin à l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau. A signaler surtout les communications de MM. A. BLANCHET : *La corporation des chaussetiers de Paris*; Paul MARMOTTAN : *La savonnerie pendant la Révolution*; É. CLOUZOT : *Des pouillés du diocèse de Paris*; l'abbé COBBIERRE : *Sceaux parisiens*; FEGDAL : *La fontaine des Innocents*; M. FOSSEYEU : *La dévolution des biens de l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins sous l'ancien régime*; Edgar MAREUSE : *Un plan en relief de Paris conservé au Musée d'artillerie de Berlin*; D^r POTEL : *L'hôtel de Guise à la fin du XVII^e siècle*; l'abbé DE LAUNAY : *L'importance historique de la banlieue sud de Paris, particulièrement au XIV^e siècle*; LA VALLÉE-POUSSIN : *Les hôtels du XVIII^e siècle occupés actuellement par la Banque de Paris*; Fernand DE L'ÉGLISE : *La foire Saint-Ovide*; C. PITON : *Largeur de la Seine sur un point particulier du petit bras au XIII^e siècle*; VAQUIER : *Les origines de la Grande*

Confrérie aux prêtres et aux bourgeois de Paris; Marcel POËTE et Gabriel HENRIOT : *Du Répertoire des travaux publiés par les Sociétés d'histoire de Paris depuis leur fondation*; Marcel POËTE et Étienne CLOUZOT : Un nouvel instrument de travail. Présentation du premier volume du *Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris*.

Allemagne. — La quarantième réunion générale de la direction des *Monumenta Germaniae* s'est tenue à Berlin du 20 au 22 avril 1914, sous la présidence de M. Reinhold Koser. L'assemblée a élu comme membre de l'administration centrale M. Seckel, en remplacement de Karl Zeumer, décédé. La Direction a fait paraître, dans la série in-quarto, le tome V des *Scriptores rerum merovingicarum* (B. KRUSCH et W. LEVISON), le tome V, 3^e partie, et le début du tome VI des *Constitutiones imperatorum et regum* (J. SCHWALM), le tome V des *Necrologia Germaniae* (P. FUCHS) et le tome XV, 1^{re} partie, des *Auctores antiquissimi, Aldhelmi opera* (R. EHWALD). Elle espère donner dans l'année courante le tome VI et dernier des *Scriptores rerum merovingicarum*, l'édition de Benoît Lévite, terminer le tome VI des *Constitutiones*, publier le tome IV des *Necrologia Germaniae* resté en souffrance. Et l'on travaille avec ardeur à la fin des *Poetae latini aevi Karolini*, aux lettres d'Anastase le Bibliothécaire, au registre de Grégoire VII, au *Liber pontificalis*. On espère terminer avec le tome XXX des *Scriptores* la série in-folio; dans la série in-octavo on continuera la publication des chroniques du XIV^e siècle, parmi lesquelles le *Chronicon de ducibus Bavariae*, la *Vita Karoli IV*, les chroniques de Mathias de Neuenbourg, de Nicolas de Butrinto, etc.

— Comme dans les années précédentes, M. Gottlob EGELHAAF a publié un sommaire des principaux événements de l'année qui vient de s'écouler : *Historisch-politische Jahresübersicht für 1913* (Stuttgart, Carl Krabbe, 1914, 181 p.; prix : 2 m. 75). P. D.

Espagne. — Il y a un an, le ministère des Affaires étrangères a créé à Madrid un Institut diplomatique et consulaire dans le dessein de contribuer, d'une façon scientifique, à la formation des fonctionnaires de ces deux branches de l'administration espagnole et à celle des nouveaux fonctionnaires pour le Maroc. C'est aux démarches combinées de cet Institut et du Comité de l'enseignement au Maroc qu'on doit un des événements historiques les plus intéressants dans la vie actuelle de l'Espagne, un de ceux qui témoignent le mieux de l'esprit large, libre de préjugés qui domine dans les classes cultivées en deçà des Pyrénées; je veux parler de l'invitation qui a été faite au docteur A.-S. JAHUDA, professeur de philologie sémitique à Berlin et de nationalité juive, de donner une série de conférences (douze) sur la civilisation juive en Espagne et sur l'état actuel des israélites d'origine espagnole en Orient et au Maroc. Ces conférences, destinées aux élèves de

l'Académie de jurisprudence, où siège l'Institut diplomatique, ont été suivies aussi par un nombreux public fourni par le monde de l'enseignement, des lettres, du journalisme et de la politique. C'est la première fois depuis quatre siècles qu'un professeur juif, appelé officiellement par le gouvernement espagnol, est venu faire en Espagne des leçons sur les Juifs. Les sujets traités par le docteur Jahuda portent sur : les caractères principaux de la civilisation juive en Espagne ; les Juifs comme hommes d'État dans l'Espagne musulmane et chrétienne au moyen âge ; la poésie et la philosophie juives ; la collaboration des Juifs dans la littérature castillane ; les séfardites ; la langue et littérature judéo-espagnoles à l'époque moderne ; les Juifs au Maroc et leurs relations avec les Espagnols.

— A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Pacifique, on a organisé à Séville un Congrès d'histoire et de géographie hispano-américaines et une exposition de documents, ouvrages inédits et cartes géographiques relatifs aux anciennes colonies espagnoles dans l'Amérique. Le Congrès, annoncé pour le commencement d'avril, a ajourné son ouverture au 24. Parmi les quatorze conclusions approuvées par le Congrès, nous retiendrons les suivantes : célébration d'un nouveau Congrès à Séville coïncidant avec la prochaine Exposition ; encouragement de toutes les mesures favorables au progrès moral et matériel des populations indiennes de l'Amérique ; création à Séville d'un centre d'études américanistes de caractère international. Les travaux lus au Congrès seront publiés prochainement. Pour ce qui concerne l'exposition, on doit dire qu'elle est extrêmement intéressante : outre les richesses historiques et géographiques tirées des Archives des Indes et de la Bibliothèque colombine, on a pu y voir les pièces les plus importantes qui sont conservées à la Bibliothèque du roi et à l'Escurial, aussi bien qu'une quantité de documents provenant de collections particulières. On a disposé des salles de travail pour l'étude de tous ces documents historiques. Il est à souhaiter qu'on en publie un bon catalogue.

— A Tolède et à Madrid, on a fêté le troisième centenaire du Greco, par des conférences sur l'œuvre et la signification du grand artiste, qui fut à la fois peintre, sculpteur et architecte, par une exposition de ses œuvres (originales ou en reproduction photographique) à la maison du Greco et par un monument du centenaire élevé à Tolède. Les conférences ont été inaugurées par M. Cossio, l'historien et le critique bien connu du Greco.

— Au mois d'août prochain aura lieu à Barcelone un cours d'expansion commerciale. Parmi les conférences organisées à cette occasion par le Comité exécutif, il y en a beaucoup dont le sujet est historique : la Civilisation espagnole (aperçu synthétique) ; Psychologie des peuples hispaniques ; la Civilisation romaine dans la péninsule ; la civilisation arabe et ses monuments en Espagne ; l'Architecture espagnole ; la

Peinture classique en Espagne; la Sculpture; la Littérature castillane; la Littérature catalane. D'après le programme, les conférenciers seront MM. ALTAMIRA, OLIVER, MÉLIDA, GOMEZ-MORENO, PUIG Y CADAFALCH, MORENO, FOLCH, BONILLA et ALOMAR. M. Martinez RUIZ fera une lecture sur l'Espagne pittoresque (régions et villes). Les conférences seront publiées en français.

— Le séminaire que dirige au Centre d'études historiques de Madrid le professeur R. MENÉNDEZ-PIDAL a commencé la publication d'une revue trimestrielle dont le titre est *Revista de filología española*. Le mot « philologie » est ici pris dans le plus large sens. La revue contiendra des travaux originaux, des comptes-rendus et des bibliographies systématiques sur tous les points relatifs à l'histoire, la langue et la littérature espagnoles. Le premier fascicule contient un excellent article de M. ASIN sur le plagiat de la célèbre *Dispute d'un âne contre frère Anselme Turmeda*, que celui-ci a emprunté en grande partie à un texte arabe, et l'examen critique d'une poésie inédite du XIII^e siècle, par M. MENÉNDEZ-PIDAL. R. A.

Grande-Bretagne. — Le chanoine Auguste JESSOPP est mort le 12 février à l'âge de soixante et onze ans. Il avait été chapelain du roi Édouard VI de 1902 à 1910. On lui doit un assez grand nombre d'essais, de publications de texte et de livres sur l'histoire de Norfolk et de Suffolk : *One generation of a Norfolk house; a contribution to the Elizabethan history* (1878); *History of the diocese of Norwich* (1879); *Visitation of the diocese of Norwich, 1492-1532* (1888); un volume intitulé *The coming of the friars* (1885) est un recueil d'essais sur l'arrivée des franciscains en Angleterre, sur la peste noire dans l'Angle orientale, etc. Il a publié l'*Autobiography of Roger North* qui jette un jour assez curieux sur la vie sociale de l'Angleterre au XVII^e siècle; et c'est toujours en effet la vie sociale qu'il se proposait de peindre dans ses écrits où l'on constate un curieux mélange d'imagination et de saine érudition.

— Le 28 février est mort M. James Hamilton WYLIE, l'auteur très estimé d'une vie de Henri IV (*History of England under Henry IV*, 4 vol., 1884-1898); il avait commencé une biographie de Henri V dont le tome I seul a paru (1913). Ces livres sont d'une richesse de documentation qu'il est difficile d'égaliser.

— M. Charles-Trice MARTIN, qui avait pris sa retraite en 1906 après quarante-cinq ans de service au Record Office, et qui vient de mourir, avait assisté J. Gairdner pour son édition des *Letters and papers* de Henri VIII et surveillé de près les publications de la « Pipe roll Society ». On lui doit deux ouvrages que les paléographes ont beaucoup consultés : une réédition du *Court-hand restored* d'A. Wright, et *The Record Interpreter* (1892), qui est un recueil des abréviations des mots et noms latins employés dans les manuscrits et documents anglais.

— La *R. Historical Society* se propose de célébrer l'année prochaine le septième centenaire de la Grande Charte, qui fut concédée par Jean Sans-Terre le 15 juin 1215. M. James Bryce a été nommé président du Comité chargé d'organiser cette intéressante commémoration.

Grèce. — Nous apprenons la mort de M. Constantin SATHAS, qui a pris par ses publications une part importante au mouvement de renaissance des études byzantines et néo-grecques dans la dernière moitié du XIX^e siècle. Né à Galaxidi, le petit port de Phocide, en 1842, Sathas fit d'abord ses études de médecine à Athènes, mais abandonna bientôt la carrière médicale pour celle de l'érudition. En 1865, il débutait par la publication d'une *Chronique de Galaxidi* et était chargé par le gouvernement hellénique d'explorer les bibliothèques et les archives des monastères. Il en rapporta en 1868 deux volumes d'*Anecdota Græca*, une *Philologie néo-hellénique*, biographie des auteurs grecs de 1453 à nos jours, et une *Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς*, étude sur la situation de la Grèce sous la domination ottomane. Toutes ces publications témoignaient d'une grande facilité et dénotaient un esprit curieux ainsi qu'un ardent patriotisme, qui s'affranchissait trop souvent des règles d'une critique sévère. En 1870, Sathas reçut de son gouvernement une mission pour étudier les manuscrits grecs des bibliothèques françaises. En 1871, l'Association des Études grecques lui décernait le prix Zographos. Sathas commença alors la publication d'un grand nombre de textes inédits d'une valeur capitale et alla compléter à Venise, à la Marcienne et aux archives des Frari, ses recherches sur l'hellénisme médiéval. Sa *Bibliotheca græca mediæ ævi*, Paris et Venise, 7 vol., 1872-1894, renferme un nombre considérable de chroniques, d'œuvres littéraires, de documents diplomatiques. Citons en particulier les chroniques grecques du royaume de Chypre (t. III) et surtout la Chronographie de Psellos (t. IV), rééditée dans la collection Bury, Londres, 1899, une des chroniques les plus curieuses du moyen âge, négligée jusque-là par les Byzantines, puis d'autres œuvres inédites de Psellos, correspondance et oraisons funèbres (t. V), les assises de l'île de Chypre (t. VI) et une Chronique universelle du XIII^e siècle (t. VII) dont les œuvres historiques de ces dernières années montrent suffisamment l'utilité. Les *Μνημεία Ἑλληνικῆς ἱστορίας*, 9 vol., Paris, 1880-1890, contiennent des documents du XV^e siècle tirés des archives de Venise. En même temps, Sathas publiait un *Κρητικὸν Θέατρον*, Venise, 1878, suivi d'une dissertation sur le théâtre byzantin qu'il essayait de reconstituer et de rattacher au théâtre antique. Une de ses dernières publications est une étude sur le dialecte crétois (*Ἀθηνά*, t. XX, 1908). Sathas laisse donc une œuvre scientifique considérable; on ne peut dire malheureusement qu'elle soit définitive. Insuffisamment préparé par ses études antérieures au travail philologique, il a entrepris d'éditer des textes connus, comme celui de Psellos, sur un manuscrit unique de forme tout à fait défectueuse. Il s'est trop souvent

contenté de reproduire les fautes des copistes sans proposer de corrections. Dans les longues préfaces qui précédaient ses éditions, il se plaisait (voy. surtout la préface de la Chronique anonyme) à exposer sur le rôle de l'hellénisme médiéval des théories généreuses, mais qui paraissent aujourd'hui un peu romantiques. Malgré ces imperfections, l'œuvre de Sathas fut utile et féconde : il fut un des premiers parmi les savants grecs à étudier la civilisation byzantine et à montrer qu'elle fait partie intégrante de l'histoire nationale de la Grèce; enfin, par le nombre d'œuvres inédites et de grande valeur qu'il a publiées, il mérite la reconnaissance de tous les historiens.

Louis BRÉHIER.

Italie. — Des raisons d'administration intérieure ont amené la « Société nationale pour l'histoire du Risorgimento italien » à quitter la maison Bocca, qui publiait sa revue *Il Risorgimento italiano*. Sous le titre de *Rivista storica*, l'éditeur Lapi, de Città di Castello, publiera la revue de la Société, tandis que la maison Bocca maintiendra l'ancien titre à une revue dirigée désormais par M. Palamenghi-Crispi. Souhaitons que la concurrence ne desserve pas la cause de la science!

G. BN.

Roumanie. — M. Pompiliu ÉLIADE, professeur de littérature française à l'Université de Bucarest, vient de mourir à l'âge de quarante-quatre ans. Il fut élève à l'École normale supérieure de Paris; sa thèse pour le doctorat ès lettres, *L'Histoire de l'esprit public en Roumanie*, t. I : 1822-1828 (1905), a été très remarquée.

Suisse. — Aloys DE MOLIN, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne et conservateur du Musée cantonal vaudois, est décédé le 29 avril dernier dans sa cinquante-quatrième année. Il présidait la Société d'histoire de la Suisse romande depuis 1912. C'est avant tout à l'enseignement secondaire et supérieur qu'il a consacré les ressources d'un esprit très ouvert et très cultivé. Cependant, à côté de travaux littéraires remarquables, — mentionnons son « roman antique » *d'Aegisthos* (Lausanne, 1906), — on lui doit plusieurs mémoires sur des sujets spéciaux d'archéologie et de numismatique, et une étude sur les *Procès de M. de Monthyon en Suisse*. Dans le domaine de l'histoire de l'art, objet préféré de ses recherches, il a écrit une *Histoire documentaire de la manufacture de porcelaine de Nyon, 1781-1813* (Lausanne, 1904, in-4°), et, lorsque la maladie l'a terrassé, il venait d'achever une *Histoire de la peinture en Suisse*, à laquelle il a mis tout son talent et tout son cœur, et qui restera l'œuvre capitale d'une vie de labeur prématurément interrompue.

V. v. B.

— Un des historiens suisses les plus féconds et les plus autorisés de notre époque, Théodore DE LIEBENAU, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans (mai 1914). Il occupait depuis 1871 le poste d'archiviste d'État de Lucerne. Son œuvre considérable, en grande partie dispersée dans des recueils périodiques, a surtout trait à l'his-

toire des cantons primitifs; la critique des sources, la numismatique, l'héraldique et la généalogie y sont largement représentées. Parmi ses travaux les plus importants, publiés en allemand, rappelons ses recherches sur le *Vieux Lucerne* (Lucerne, 1881, in-8°), sur la *Bataille de Sempach* (Lucerne, 1886, in-8°), sur la *Guerre des paysans dans le canton de Lucerne en 1653* (*Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*, t. XVIII-XX, 1893-1895). Ses *Hôtelleries de la Suisse au temps passé* (Zurich, 1891, in-8°), son *Histoire de la pêche en Suisse* (Berne, 1897, in-8°) et son étude sur la *Suisse à la fin de l'ancien régime* (introduction à l'ouvrage collectif : *la Suisse au XIX^e siècle*, t. I, Lausanne, 1899) conservent une réelle valeur pour l'histoire de la civilisation nationale.

V. v. B.

— L'intérêt croissant qu'éveille de nos jours le progrès des différentes sciences qui ont pour objet l'homme de tous les temps et de tous les pays, a provoqué la fondation, à Genève, par un groupe de savants genevois et sous le patronage de nombreux savants de la Suisse et de l'étranger, d'un « Institut suisse d'anthropologie générale (Anthropologie, Archéologie, Ethnographie). Cet Institut, qui a pour président M. le professeur Édouard Naville et pour directeur général M. Eugène Pittard, se propose de travailler à l'avancement de ces différentes branches de la science anthropologique par l'organisation de recherches et de fouilles, par la création d'un enseignement spécial et par la publication d'un périodique, dont les deux premiers numéros, réunis en un fascicule, viennent de paraître sous ce titre : *Archives suisses d'anthropologie générale* (Genève, A. Kündig, 1914, in-8°, 164 p.). Cette livraison contient, entre autres, des mémoires de MM. E. PITTARD (*Contribution à l'étude anthropologique des Grecs*), O. SCHLAGINHAFEN (*Pygmäen in Melanesien*), E. PITTARD et R. MONTANDON (*L'Outillage en silex de la station moustérienne Les Rébières I, Dordogne*), E. NAVILLE (*le Passage de la pierre au métal en Égypte*), A. CARTIER (*Un cimetière de l'âge du bronze à Douvaine, Haute-Savoie*), A. BOISSIER (*les Mystères babyloniens*), J. MONTANDON (*Des tendances actuelles de l'ethnologie, à propos des armes de l'Afrique*), A. RUSSILLON (*Un exemple de divination chez les Malgaches*).

Signalons, en même temps, le *Compte-rendu de la XIV^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Genève, 1912, que le secrétaire général du Congrès, M. W. DEONNA, a publié avec beaucoup de soin, et qui contient le texte in extenso de toutes les communications présentées au Congrès (Genève, impr. Kündig, 1913-1914, 2 vol. in-8°, 695 et 528 p.).

V. v. B.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Alaüzier* (capitaine de *Ripert d'*). Sur les pas des Alliés. Andrinople, Thrace, Macédoine, 361.
- Albin* (*Pierre*). L'Allemagne et la France en Europe (1885-1894), 351.
- Balkanicus*. Les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique, 357.
- Beatis* (don *Antonio de*). Voyage du cardinal d'Aragon en Allemagne, Belgique, etc. (1517-1518), 160.
- Dahnhardt* (*Oskar*). *Natursagen*, 157.
- Dunan* (*Marcel*). Le système continental, 383.
- États-Unis (les) et la France. Leurs rapports historiques, artistiques et sociaux, 162.
- Feist* (*Sigmund*). Indogermanen und Germanen, 157.
- Feyel* (*Paul*). Histoire politique du XIX^e siècle, 349.
- Gierke* (*Otto von*). Les théories politiques du moyen âge, 159.
- Gooch* (*G.-P.*). History and historians in the nineteenth Century, 153.
- Hanotaux* (*Gabriel*). La guerre des Balkans et l'Europe (1912-1913), 362.
- Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der Historischen Gesellschaft zu Berlin*, 163.
- Joly* (*Henri*). Histoire de la civilisation, 157.
- Keller* (*Ludwig*). Die Freimaurerei, 161.
- Morier* (lieutenant-colonel). La marine dans la guerre italo-turque (1911-1912), 356.
- Nogaro* (*B.*) et *Ouatid* (*W.*). L'évolution du commerce, du crédit et des transports depuis cent cinquante ans, 349.
- Philipp* (*Hans*). Die historisch-geographischen Quellen in den Etymologiae des Isidorus von Sevilla, 158.
- Pissard* (*H.*). La guerre sainte en pays chrétien, 107.
- Seligmann* (*Edwin-R.-A.*). L'impôt sur le revenu, 350.

Smith (*A. L.*). Church and State in the middle ages, 112.

Z. (major). La guerre de la Succession d'Autriche (1744-1745), 325.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

- Haverfield* (*H.*). Ancient Town-Planning, 164.
- Holleaux* (Mélanges), 222.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

- Albon* (marquis *d'*). Cartulaire général de l'ordre du Temple (1119-1150), 87.
- Beaunier* (dom). Voir *Besse* (dom).
- Besse* (dom *J.-M.*) et *Beaunier* (dom). Abbayes et prieurés de l'ancienne France, 98.
- Besson* (*M.*). Monasterium Acaunense, 75.
- Bojani* (*F. de*). Innocent XI, 126.
- Brem* (*Ernst*). Papst Gregor IX bis zum Beginn seines Pontifikats, 110.
- Cabrol* (*F. de*). La réforme du bréviaire et du calendrier, 165.
- Cauzons* (*Th. de*). Histoire de l'Inquisition en France, 106.
- Chenon* (*Émile*). Histoire des rapports de l'Eglise et de l'État, du 1^{er} au XX^e siècle, 164.
- Clergeac*. Chronologie des archevêques, évêques, abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch, 103.
- Delerue* (abbé *F.*). Figures épiscopales du XIX^e siècle, 167.
- Destandres* (*Paul*). Les grands conciles de Latran, 166.
- Histoire de l'église catholique en France, 166.
- Diepgen*. Arnald von Villanova, 113.
- Doublet* (*G.*). Godeau, évêque de Grasse et de Vence, 130.
- Eckstein*. Zur Finanzlage Felix' V und des Basler Konzils, 118.
- Fuchs* (*Wilhelm*). Die Besetzung der deutschen Bistümer unter Papst Gregor IX (1227-1241), 110.
- Ganay* (*M.-G. de*). Les Bienheureuses dominicaines (1190-1577), 104.

- Gregorovius*. Die Grabdenkmäler der Päpste, 103.
Haus (*Albert*). Kardinal Oktavian Ubaldini, 111.
Heuckelum (*Mercedes van*). Spiritua-
 listische Strömungen an den Höfen
 von Aragon und Anjou, 113.
Houtin (*Albert*). Histoire du moder-
 nisme catholique, 167.
Kleemann (*Gustav*). Papst Gre-
 gor VIII (1187), 109.
Lazarus (*Paul*). Das Basler Konzil,
 116.
Lévy-Bruhl (*Henri*). Les élections
 abbatiales en France, 92.
Maynin (*E.*). L'église wisigothique
 au VII^e siècle, 104, 189.
Mollat (*G.*). Les papes d'Avignon,
 114.
Morin (dom *Germain*). Études, textes,
 découvertes, 158.
Noël (*Pierre*). Voir *Tauler* (*Jean*).
Pathories (*G.*). Saint Bonaventure,
 112.
Tauler (*Jean*). Œuvres complètes,
 publ. p. P. Noël, O. P., 102.
Theile (*Friedrich*). Nikolaus von Pra-
 to (1303-1321), 113.
Thetoe (*Hermann*). Die Ketzer-
 verfolgungen im 11 und 12 Jahrhun-
 dert, 105.
Vidal (*J.-M.*). Bullaire de l'inqui-
 sition française au XIV^e siècle,
 101.
Wahrmund. Quellen zur Geschichte
 des Römisch-kanonischen Processes
 im Mittelalter, 100.
Zimmermann (*Heinrich*). Die päpst-
 liche Legation in der ersten Hälfte
 des 13 Jahrhunderts, 109.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Böhmer* (*Heinrich*). Luther im Lichte
 der neueren Forschung, 187.
Bourdon (*Georges*). L'énigme alle-
 mande, 352.
Caspar (*E.*). Monumenta Germaniae
 historica, 77.
Colomb (*capitaine von*). Carnet de
 campagne d'un officier prussien
 (1813-1814), 332.
Denifle (*Henri*). Luther et le luthé-
 ranisme, 186.
Dopsch (*Alfons*). Die Wirtschafts-
 entwicklung der Karolingerzeit vor-
 nehmlich in Deutschland, 91.
Goyau (*Georges*). Bismarck et l'É-
 glise. Le Kulturkampf (1870-1887),
 353.
Hohenzollern-Jahrbuch, t. XVI, XVII,
 188.
Krusch (*B.*) et *Levison* (*W.*). Scrip-
 tores rerum merovingicarum, t. V,
 72.

- Martin* (*W.*). La crise politique de
 l'Allemagne contemporaine, 351.
Pirson (*J.*). Merovingische und Karo-
 lingische Formulare, 168.
Roloff (prof. Dr *G.*). Von Iena bis
 zum Wiener Congress, 160.
Scheffler (*Willy*). Karl IV und Inno-
 cenz VI, 115.
Schmauss (*Johann*). Geschichte und
 Herkunft der alten Franken, 185.
Serrigny (*capitaine Bernard*). L'évo-
 lution de l'empire allemand depuis
 1871 jusqu'à nos jours, 352.
Vermeil (*Edmond*). Jean-Adam Möh-
 ler et l'école catholique de Tu-
 bingue (1815-1840), 340.
Usher (*Roland-G.*). Pangermanism,
 353.
Vigener (*Fritz*). Die Mainzer Dom-
 propstei in 14 Jahrhundert, 186.
Weber (*Ottokar*). Von Luther zu Bis-
 marck, 188.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

- Delahache* (*Georges*). L'Exode, 384.
Ginsberg (*Dr Fritz*). Die Privatkanz-
 lei der Metzter Patrizier-familie de
 Heu (1350-1550), 175.

HISTOIRE D'AUTRICHE.

- Fournier* (*Aug.*). Die Geheimpolizei
 auf dem Wiener Kongress, eine
 Auswahl aus ihren Papieren, 335.
Friedjung (*H.*). Oesterreich von 1848
 bis 1860, 149.
Wertheimer (*E. von*). Graf Julius
 Andrássy, sein Leben und seine
 Zeit, t. II et III, 377.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

- Fredericq* (*Paul*). Notice sur Jean
 Stecher, membre de l'Académie,
 385.
Moeller (*Charles*). Mélanges, 224.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

- Cardaillac* (*Xavier de*). Pierre II
 d'Aragon, 443.
Geoffroy de Grandmaison. Corres-
 pondance du comte de La Forest,
 333.
Grasset (*capitaine A.*). La guerre
 d'Espagne (1807-1813), t. I, 334.
Meynadier (*Robert*). Les étapes de la
 royauté d'Alphonse XIII, 355.
Muret y Sans (*Joaquim*). Les cases
 de Templiers y Hospitalers en Cata-
 lunya, 139.
Parpal y Marques. La isla de Mi-
 norca en tiempo de Felipe II, 189.

- Rubió y Lluch.** La escuela historica Catalana, 189.
- Var** (commandant). Campagnes du capitaine Marcel, du 69^e de ligne, en Espagne et en Portugal (1808-1814), 333.
- Vidal de La Blache** (capitaine). L'évacuation de l'Espagne et l'invasion dans le midi de la France (1813-1814), 334.
- HISTOIRE DE FRANCE.
- Abensour** (Léon). Le féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848, 342.
- Albin** (Louis). Mon brave régiment, 350.
- André** (Louis). L'assassinat de Paul-Louis Courier, 340.
- Madame Lafarge, voleuse de diamants, 340.
- Anglade** (Joseph). La bataille de Mur-et (12 septembre 1213), 96, 222.
- Anonyme.** Les horreurs de l'invasion (1870-1871), 346.
- Archives historiques** de la Saintonge et de l'Aunis, t. XLIII, 122.
- Art** (I) à Lyon et dans la région lyonnaise depuis les origines jusqu'à nos jours, 183.
- Baendorf** (Balthasar). Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie, 75.
- Barthez** (Dr). La famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz, 345.
- Baudeau** (Nicolas). Principes de la science morale et philosophique sur le luxe et les lois somptuaires, 318.
- Baudrillart** (Mgr A.) et **Lecestre** (Léon). Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et à la reine, 125.
- Bédier** (Joseph). Les légendes épiques 88.
- Begouen** (comte). L'Aa de Toulouse, société secrète aux XVII^e et XVIII^e s., 133.
- Béhaine** (commandant Lefebvre de). Napoléon et les Alliés sur le Rhin, 334.
- Berlet** (Charles). Les provinces au XVIII^e siècle et leur division en départements, 383.
- Bernardin** (Ch.-L.). Les dragons de Bauffremont à l'armée de Turenne, (1674-1675), 137.
- Boissonnade** (P.). Histoire des premiers essais de relations économiques entre la France et l'État prussien sous Louis XIV, 135.
- Boislisle** (A. de). Voir *Saint-Simon*.
- Bontoux** (chanoine G.). Louis Veuil-
- lot et les mauvais maîtres de notre temps, 342.
- Borrey** (capitaine F.). Le général Lecourbe et son système de défense du Jura en 1815, 337.
- Boyé** (Pierre). Les poudres et salpêtres en Lorraine au XVIII^e siècle, 179.
- Brunetière** (Ferdinand). Bossuet, 138.
- Cahen** (Léon). Les querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV, 319.
- Calmon-Maison** (marquis). Le général Maison et le 1^{er} corps de la Grande Armée (1813-1814), 338.
- Cardaillac** (F. de). Un témoin du coup d'État (1848-1852), Bernard Lacaze, 343.
- Cartier** (Vital). Un méconnu. Le général Trochu (1815-1896), 345.
- Cathal** (G.). L'occupation de Lunéville par les Allemands (1870-1873), 346.
- Chagny** (André). Correspondance politique et administrative de Laurent de Gorrevod, gouverneur de Bresse (1507-1520), 177.
- Un défenseur de la « Nouvelle France » : François Picquet « le Canadien » (1708-1781), 376.
- Chapais** (Thomas). Le marquis de Montcalm (1712-1759), 374.
- Chevreaux** (Charles). Les institutions communales d'Epinal (1444), 176.
- Chobaud** (H.). Essai sur l'autonomie religieuse de la principauté de Monaco, 166.
- Choussy** (J.-E.). Martyre de Jeanne d'Arc et trames anglaises, 168.
- Chroniques** des comtes d'Anjou, éd. Halphen et Poupardin, 78.
- Chuquet** (Arthur). L'année 1814, lettres et mémoires, 336.
- Idées napoléoniennes, 336.
- Claveau** (A.). Souvenirs politiques. Le principat de M. Thiers, t. II, 347.
- Corbin** (Pierre). Histoire de la politique extérieure de la France, 96.
- Croquez** (Albert). La Flandre wallonne et les pays de l'intendance de Lille, 131.
- Cultru** (P.). Premier voyage du sieur de La Courbe à la côte d'Afrique en 1685, 128.
- Dangibeaud**. Minutes de notaires, 122.
- Daudet** (Ernest). Vingt-cinq ans à Paris. Journal de Rodolphe Apponyi, 342.
- Daumet** (Georges). Mémoire sur les relations de la France et de la Castille, de 1255 à 1320, 97.
- Dejean** (Étienne). La duchesse de Berry et les monarchies européennes (1830-1833), 343.

- Delavaud (Louis)*. La cour de Louis XIV en 1671, 130.
- L'idée du parfait ambassadeur, 126.
- Lettres inédites de Phélypeaux, 122.
- Pièces relatives aux établissements religieux de Rochefort, 122.
- Denis (abbé L.-G.)*. Chartes de Saint-Julien de Tours, 84.
- Depoin (J.)*. Recueil de chartes et documents de Saint-Martin-des-Champs, monastère parisien, 82.
- Deroisin (Hippolyte-Philémon)*. Mémoire sur Philippe le Bel, 96.
- Derrecagaix (général)*. Le général de division comte de Martimprey, 345.
- Despatys (baron)*. Magistrats et criminels, 1795-1844, d'après les mémoires de Gaillard, 330.
- Deville (Étienne)*. Cartulaire de l'église de la Sainte-Trinité de Beaumont-le-Roger, 82.
- Dimier (Louis)*. Histoire de Savoie, 148.
- Doublet (G.)*. Godeau, évêque de Grasse et de Vence, t. II, 130.
- Driault (Édouard)*. L'unité française, 172.
- Recueil des instructions données aux ambassadeurs. Florence, Modène et Gènes, 120.
- Du Bellay (Joachim)*. Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques, 168.
- Dubois (abbé Pierre)*. Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825.
- Bibliographie de Victor Hugo, de 1802 à 1825, 341.
- Dufay (Pierre)*. Journaux inédits de Jean Desnoyers et d'Isaac Girard, 316.
- Dufayard (Ch.)*. Histoire de Savoie, 148.
- Duine (abbé F.)*. La vie de saint Samson, 74.
- Les saints de Domnonée, 74.
- Dupont-Ferrier*. Les richesses d'art de Paris : écoles, lycées, collèges, bibliothèques, 351.
- Duret (Théodore)*. Vue sur l'histoire de France moderne, 172.
- États-Unis (les) et la France, 162.
- Eude (H.)*. Le corps royal du génie et les projets d'agrandissement de Granville au XVIII^e siècle, 324.
- Fabre (Dr Jean)*. Sur la vie et la mort de M^{me} Henriette-Anne Stuart, duchesse d'Orléans, 130.
- Faguet (Emile)*. Mgr Dupanloup, un grand évêque, 348.
- Farinet (commandant)*. L'agonie d'une armée (1870), 345.
- Fautier (Robert)*. La vie de saint Samson, 74.
- Fleury (comte) et Sonolet (Louis)*. La société du second Empire, 343.
- Flicx (lieutenant)*. Le lendemain d'Abensberg et de Ligny, 339.
- Foulupt-Espéraber (J.)*. Étude historique et antique sur le recrutement et le salaire des ouvriers des arsenaux, 171.
- Fraikin (J.)*. La peste en Provence sous la Régence, 182.
- Frignet-Despréaux (colonel)*. Le maréchal Mortier, duc de Trévise (1768-1797), t. I, 331.
- Gabory (Emile)*. Napoléon et la Vendée, 330.
- Galabert (Fr.)*. Album de paléographie et de diplomatique, 139.
- Garneau (François-Xavier)*. Histoire du Canada, 372.
- Gaschet (R.)*. Paul-Louis Courier et la Restauration, 340.
- Gaultier (Paul)*. Les maladies sociales, 172.
- Gausseron (B.-H.)*. Un Français au Sénégal, Abel Jeandet, 171.
- Genex (capitaine)*. Historique de la guerre souterraine, 161.
- Giraud (Victor)*. Les maîtres de l'heure, 173.
- Goué (Alain de)*. La croisade mayennaise de 1158, 86.
- Guilard (Eugène)*. Colbert et Seignelay contre la religion réformée, 134.
- Hagenmeyer (Heinrich)*. Fulcheri Carnotensis Historia Hierosolymitana, 78.
- Hallays (André)*. Le couvent des Carmes, 166.
- Halphen (Louis) et Poupardin (René)*. Voir Chroniques.
- Hardy (Georges)*. Le « De civitate Dei », source principale du « Discours sur l'histoire universelle », 169.
- Hardy (S.-P.)*. Mes loisirs, 314.
- Hayem (Julien)*. Mémoires pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, 2^e série, 122, 3^e série, 170.
- Houssaye (Henry)*. La patrie guerrière, publ. p. L. Sonolet, 333.
- Hubert-Jacques*. Les journées sanglantes de Fez, les massacres, récits militaires, responsabilités, 363.
- Isaac (J.)*. Le cardinal de Tournon, lieutenant général du roi (1536-1537), 177.
- Jeanroy (Alfred)*. Les chansons de Guillaume IX, duc d'Aquitaine (1671-1127), 88.
- Joly (H.)*. La compagnie de Saint-Sulpice, 166.

- Jonnart (C.)*. L'Afrique du Nord, 363.
Jusselin (Maurice). Helvétius et M^{me} de Pompadour. A propos du livre et de l'affaire « De l'Esprit », 325.
Kurze (Friedrich). Die karolingischen Annalen bis zum Tode Einhards, 76.
La Chaise (baronne de). Histoire du château d'Aulnoy-sur-Seille, d'après ses archives, 179.
Ladoué (Pierre). Les panégyristes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, 169.
 — *Millevoeye*. Essai d'histoire littéraire, 170.
La Force (duc de). Lauzun, un courtisan du grand roi, 131.
Lahovary (Léon). Les lauriers et les glaives, 161.
Lalance (Auguste). Mes souvenirs (1830-1914), 347.
Lamouzele (E.). Précis de l'histoire du Languedoc (1610-1790), 180.
Largeot (Augustin). L'abbé de Broglie, sa vie, ses œuvres, 348.
Latouche (Robert). Saint-Antonin. Pages d'histoire, 175.
La Tour (commandant Jean de). Duroc, duc de Frioul (1772-1813), 331.
Latreille (capitaine). Un procès militaire sous l'ancien régime; l'affaire du régiment Royal-Comtois (1773-1791), 326.
Laurain (E.). Les croisés de Mayenne et le chartrier de Goué, 86.
Le Brethon (Paul). Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 328.
Le Cacheux (Paul). Les sources de l'histoire locale, 175.
Lecestre (Léon). Voir *Baudrillart*.
Lefranc (Abel). Œuvres inédites d'André Chenier, 382.
Le Glay (André). Histoire de la conquête de la Corse par les Français, 326.
Lemoine (Jean). Voir *Saint-Maurice*.
Lennel de la Farelle. Une famille attachée à la maison de Louis XIII, 128.
Lesort (André). Chroniques et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel, 100.
Lombard (A.). Labaume, Ségur et Chateaubriand, 382.
Looten (chanoine Camille). Histoire d'Anne-Louis-Alexandre de Montmorency, prince de Robecq (1724-1812), 180.
 — *La Réforme municipale du duc de Choiseul (1764-1766)* et son échec dans la Flandre maritime, 324.
Lot (Ferdinand). Études critiques sur l'abbaye de Saint-Wandrille, 79.
Lot-Borodine (Myrrha). Le roman idyllique au moyen âge, 90.
Lucius (Chr.). Pius II und Ludwig XI von Frankreich, 1461-1462, 119.
Maccunn (F. J.). The contemporary english view of Napoleon, 338.
Maciet (Charles). Souvenirs de l'invasion et du siège de Paris, 346.
Malo (Henri). Les corsaires dunkerquois et Jean Bart, t. I, 128.
Marcel (chanoine). Le frère de Diderot, Didier-Pierre Diderot, 325.
Marcère (L. de). Souvenirs d'un témoin, 348.
Maréchal (Christian). La famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution, 341.
Marriott (J. A. R.). The french Revolution of 1848 in its economic aspect, 343.
Martino (Pierre). Le roman réaliste sous le second Empire, 343.
Masson (Frédéric). Napoléon et sa famille; t. X : 1814-1815, 336.
Maugny (comte de). Cinquante ans de souvenirs (1859-1909), 347.
Mayer-Homberg (Edwin). Die fränkischen Volksrechte im Mittelalter, 91.
Metzger (Paul). Contribution à l'étude de deux réformes judiciaires au XVIII^e siècle, 222.
Mézières (A.). Ultima verba, 173.
Millaud (Édouard). Le journal d'un parlementaire, t. I, 347.
Moheau. Recherches et considérations sur la population de la France (1778), 318.
Nass (Dr Lucien). Le siège de Paris et la Commune, 347.
Ohl (Albert). Ephémérides de la Révolution à Saint-Dié, 181.
Olschki (Leonardo). Paris nach den altfranzösischen nationalen Epen, 99.
Osterloh (Dr R.). Fenelon und die Anfänge der literarischen Opposition gegen das politische System Ludwigs XIV, 169.
Palat (général). Bazaine et nos dé-sastres en 1870, 346.
Passy (Louis). Eloges, notices et souvenirs, 349.
Pérouse (Gabriel). La vie en Bugey au XVI^e siècle, 178.
Perraudau (Dr H.). Saint-Ouen depuis la Révolution jusqu'à l'année terrible, 339.
Perrin (René). L'esprit public dans le département de la Meurthe, de 1815 à 1816, 339.
Pfister (Christian). Le personnage et l'œuvre de Charlemagne, 382.
Picard (E.) et Tuetley (Louis). Correspondance inédite de Napoléon I^{er}; t. III : 1809-1810, 328.

- Pognon (H.)*. Projet d'une réforme au ministère des Affaires étrangères, 174.
- Poulet (Henry)*. L'émigration en Lorraine, 181.
- Poupardin (R.)*. Voir *Chroniques*.
- Powicke (F. M.)*. The loss of Normandy (1189-1204), 95.
- Puis (Auguste)*. Une famille de parlementaires toulousains à la fin de l'Ancien Régime, 316.
- Ranc*. Souvenirs. Correspondance (1831-1908), 348.
- Rapport au Président de la République sur la situation de la Tunisie en 1912*. Statistique générale de la Tunisie en 1912, 172.
- Régéné (Jean)*. Etude sur la condition des Juifs de Narbonne du v^e au xiv^e siècle, 98.
- Richard (E.)*. Bussang pendant la Révolution, 181.
- Rigault (Abel)*. L'invasion de 1815 en Seine-et-Marne, 182.
- Robert (P.-Albert)*. Les remontrances et arrêtés du parlement de Provence au xviii^e siècle (1715-1790), 321.
- (*Gaston*). Les héritiers de Saint-Rémy de Reims depuis le xv^e siècle jusqu'en 1550, 176.
- Roche (Louis)*. La vie de Jean de la Fontaine, 138.
- Rocher (Germaine)*. Le district de Saint-Germain-en-Laye pendant la Révolution, 184.
- Romier (L.)*. Les origines politiques des guerres de religion, t. II, 364.
- Roos (Heinrich)*. 1812. Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée, 331.
- Rosignol (Georges)*. Un pays de céditaires et de fils uniques, 350.
- Saint-Maurice*. Lettres, t. II, éd. par Jean Lemoine, 123.
- Saint-Olive (Pierre)*. Charles de Lucinge et la révolte de la Bresse et du Bugey en 1557, 178.
- Saint-Simon*. Mémoires, éd. A. de Boislisle, 168.
- Saint-Venant (R. de)*. Dictionnaire topographique, etc., du Vendômois, 181.
- Salembier (L.)*. Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique, 165.
- Schelle (Gustave)*. Œuvres de Turgot et documents le concernant, t. I, 317.
- Séjour (marquis de)*. Au couchant de la monarchie. Louis XVI et Necker (1776-1781), 320.
- Sérignan (commandant de Lort de)*. Napoléon et les grands généraux de la Révolution et de l'Empire, 337.
- Sonolet (Louis)*. Voir *Fleury (comte)* et *Houssaye (Henry)*.
- Souville (E.)*. Mes souvenirs maritimes (1837-1863), 344.
- Taurines (Ch. Gailly de)*. La reine Hortense en exil, 339.
- Thibaudeau (A.-C.)*. Mémoires (1789-1815), 328.
- Thomas (Louis)*. 1870-1871. Documents sur la guerre et la Commune, t. I, 344.
- Thoumas (général)*. Causeries militaires, 329.
- Tournier (J.)*. Le cardinal Lavignerie et son action politique (1863-1892), 349.
- Tournyol du Clos*. Les idées financières de Montesquieu, 170.
- Tresal (J.)*. L'annexion de la Savoie à la France (1848-1860), 344.
- Tucetey (Louis)*. Voir *Picard (E.)*.
- Vie parisienne (la)* au xviii^e siècle, 183.
- Vogué (marquis de)*. Une famille vivaroise. Histoire d'autrefois racontée à ses enfants, 327.
- Voysin de La Noiraye*. Mémoire sur la généralité de Rouen (1665), éd. par Edouard Esmonin, 178.
- Wassermann (Suzanne)*. Les clubs de Barbès et de Blanqui en 1848, 174.
- Welschinger (Henri)*. Le duc d'Enghien : l'enlèvement d'Ettenheim et l'exécution de Vincennes, 329.
- Welvert (Eugène)*. Napoléon et la police sous la première Restauration, 337.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Bardoux (J.)*. L'Angleterre radicale, essai de psychologie sociale (1906-1913), 354.
- Beer (G. L.)*. The old colonial System (1660-1754), 143.
- Davis (H.-W.-C.)*. Regesta regum Anglo-Normannorum, 1066-1100, 81.
- Hall (Hubert)*. A Select bibliography for the study, sources and literature of english mediæval economic history, 386.
- Macaulay (Lord)*. Historical essays contributed to the Edinburgh Review, 193.
- The history of England from the accession of James II, 386.
- Pike (Clement Edwards)*. Selections from the Correspondence of Arthur Capel, earl of Essex (1675-1677), 192.
- Pollard (A. F.)*. The reign of Henry VII, 191.
- Stair-Kerr (Eric)*. Stirling castle; its place in scottish history, 192.
- Thompson (W. N.)*. The register of John de Halton, bishop of Carlisle, 1282-1324, 191.
- Warner (George Townsend)*. Landmarks in english industrial history, 191.

HISTOIRE D'ITALIE.

- Casanova (Giacomo)*. Correspondance avec J.-F. Opiz, 146.
Lémonon (E.). L'Italie économique et sociale (1861-1912), 355.
Padovan (Adolfo). Naufragh e vittoriosi, 162.
Rothbarth (Dr Margarete). Urbain VI und Neapel, 115.
Volkan. Der Briefwechsel des Enea Silvio Piccolomini, 102.

HISTOIRE D'ORIENT.

- Bérard (Victor)*. La mort de Stam-boul, 358.
Bianconi. La question albanaise, 357.
Boppe (A.). L'Albanie et Napoléon (1797-1814), 359.
Chéradame (André). Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques, 357.
Cirilli (Gustave). Journal du siège d'Andrinople, 362.
Contenson (Ludovic de). Les réformes en Turquie d'Asie, 359.
Djuvara (T.-G.). Cent projets de partage de la Turquie, 356.
Gaulis (G.). La ruine d'un empire. Adb-ul-Hamid, ses amis et ses peuples, 358.
Hawry (Paul). Exposé simple et clair de la question d'Orient, 356.
Herr (général). Sur le théâtre de la guerre des Balkans, 362.
Issed-Fuad Pacha. Paroles de vaincu, 361.
Landemont (comte de). L'élan d'un peuple; la Bulgarie jusqu'au traité de Londres (1861-1913), 363.
Leger (Louis). Serbes, Croates et Bulgares, 359.
Legrain (Georges). Louqsor sans les Pharaons, 387.
Miloyevitch (M.-J.). L'équilibre balkanique, 357.
Moukhtar Pacha (Mahmoud). Mon commandement au cours de la campagne des Balkans d'octobre 1912, 360.
Rémond (Georges). Avec les vaincus: la campagne de Thrace, 362.
Sélim-bey (lieutenant). Carnet de campagne d'un officier turc, de Sul-Oglou à Tchataldja, 361.
Tomitch (Jov.). Les Albanais en Vieille-Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar, 357.
Vellay (Charles). L'irrédentisme hellénique, 359.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

- Joly (Henri)*. La Hollande sociale, 356.

HISTOIRE DES PAYS SCANDINAVES.

- Daudet (Ernest)*. Un drame d'amour à la cour de Suède (1784-1795), 320.

HISTOIRE DE POLOGNE.

- Mnémón (Stanislas)*. L'origine des Poniatowski, 156.
Rubinstein (S.). Les relations entre la France et la Pologne, 1680 à 1683, 138.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

- Jorga (Nicolas)*. Documents relatifs à l'histoire des Roumains, 224.
Lindenberg (Paul). Charles I^{er}, roi de Roumanie, 360.

HISTOIRE DE RUSSIE.

- Eltschaninow (professeur)*. Le règne de S. M. l'empereur Nicolas II, 355.
Leger (Louis). Nicolas Gogol, 195.
Passy (Frédéric). La question finlandaise, par un député finlandais (traduction), 356.
Rain (Pierre). Un tzar idéologue: Alexandre I^{er} (1777-1825), 332.

HISTOIRE DE SUISSE.

- Barth (Dr Hans)*. Bibliographie der Schweizer Geschichte, 155.
Cherbutiez (Émilie). Mémoires d'Isaac Cornuad sur Genève et la Révolution, de 1790 à 1795, 315.

HISTOIRE D'AFRIQUE.

- Bernard (A.)*. Le Maroc, 366.
Cultru. Premier voyage du sieur de la Courbe à la côte d'Afrique, 128.
Plantet (E.). Mouley Ismaël, empereur du Maroc, 369.
Rouard de Card (E.). La défaite des Anglais à Tanger en 1664, 369.
Routh (E. M. G.). Tangier, England's lost atlantic outpost, 367.
Savine (H.). Dans les fers du Moghreb, 371.

HISTOIRE D'EXTRÊME-ORIENT.

- Rodes (Jean)*. La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911), 363.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

	Pages
BABUT (Ch.-E.). Recherches sur la garde impériale et sur le corps d'officiers de l'armée romaine aux IV ^e et V ^e siècles; <i>suite et fin</i>	225
GAFFAREL (Paul). Les lettres de cachet en Provence dans les dernières années de l'ancien régime	4

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

BOÜARD (A. DE). La suzeraineté du pape sur Rome aux XIII ^e et XIV ^e siècles	61
CARON (Pierre). Un témoignage sur les événements de juillet 1789. Lettres de M ^{me} de Lostanges.	294
HALPHEN (Louis). La renaissance de l'histoire ancienne en France au milieu du XIX ^e siècle	47

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire de l'Église. Moyen âge, par E. JORDAN	100
Histoire de France. Époques franque et des Capétiens directs, par L. HALPHEN	72
— De 1660 à 1789, par G. PAGÈS	120, 314
— De 1800 à nos jours, par R. GUYOT. . . .	328

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BARTH (Hans). Bibliographie der Schweizer Geschichte (Chr. Pfister)	155
BEER (G. L.). The old colonial system, 1660-1754 (G. Yver).	143
BERNARD (Augustin). Le Maroc (A. Dreux).	366
CASANOVA (G.). Correspondance avec J.-F. Opiz, publ. par Fr. KHOL et O. PICK (Ch. Samaran).	146
CHAGNY (André). Un défenseur de la « Nouvelle France » : François Picquet « le Canadien », 1708-1781 (R. de Kerallain)	374
CHAPAIS (Thomas). Le marquis de Montcalm, 1712-1759 (Id.)	375
DIMIER (L.). Histoire de Savoie (G. Bourgin)	148
DUFAYARD (Ch.). Histoire de Savoie (Id.)	148
FRIEDJUNG (F.). Österreich, 1848-1860, t. II (L. Eisenmann).	149
GALABERT (Fr.). Album de paléographie et de diplomatique, 2 ^e fasc. (R. Latouche)	439
GARNEAU (Fr.-X.). Histoire du Canada, 5 ^e édit., t. I (R. de Kerallain)	372
GOOCH (G. P.). History and historians in the nineteenth century (L. Halphen)	153

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1914.]

	Pages
MIRET Y SANS (J.). Les cases de Templiers y Hospitalers en Catalunya (J. Régné)	139
MNÉMON (Stad.). L'origine des Poniatowski (G. Pagès)	156
PLANTET (Eugène). Mouley Ismaël, empereur du Maroc, et la princesse de Conti (A. Dreux)	369
ROMIER (Lucien). Les origines politiques des guerres de religion, t. II (P. Bondoïs)	364
ROUARD DE CARD (E.). La défaite des Anglais à Tanger en 1664 (A. Dreux)	369
ROUTH (E. M. G.). Tangier, England's lost atlantic outpost, 1661-1684 (Id.)	367
SAVINE (Albert). Dans les fers du Moghreb (Id.)	371
WERTHEIMER (E. von). Graf Julius Andrassy sein Leben und seine Zeit (L. Eisenmann)	377

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale (Ch. BÉMONT, P. BOURDON, G. BOURGIN, Alfr. DREYFUS, Ch. GUIGNEBERT, L. HALPHEN, C. JULIAN, Chr. PFISTER)	157
Histoire de l'Antiquité (C. JULIAN)	164
Histoire de l'Église (J. BOURGIN, Ch. GUIGNEBERT, Chr. PFISTER)	164
Histoire d'Allemagne (P. DARMSTÆDTER, H. HAUSER, Chr. PFISTER)	185
Histoire d'Alsace-Lorraine (Chr. PFISTER)	384
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT)	385
Histoire d'Égypte (Ch. BÉMONT)	387
Histoire d'Espagne (L. HALPHEN, Jean RÉGNÉ)	189
Histoire de France (Ch. BÉMONT, C. BOUGLÉ, Ch. GUIGNEBERT, H. HAUSER, G. PAGÈS, Chr. PFISTER, C. PITON, Ch. SCHMIDT, J. TRAMOND)	168, 382
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT)	191, 386

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Geisteswissenschaften (die)	218
2. Göttingische gelehrte Anzeigen	399
3. Historisches Jahrbuch	400
4. Historische Zeitschrift	400
5. Neue Jahrbücher f. d. klassische Altertum	402
6. Neues Archiv d. Gesellschaft f. altere d. Geschichtsk.	404
7. Sitzungsber. d. k. Preuss. Akademie d. Wissenschaften	404
8. Zeitschrift für Kirchengeschichte	219

ALSACE.

1. Revue d'Alsace	218
-----------------------------	-----

AUTRICHE.

1. Mitteilungen d. Instituts f. österreich. Geschichtsf.	406
2. Wiener Studien	406
3. Zeitschrift f. katholische Theologie	408

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana	409
2. Analectes pour l'histoire ecclésiastique de la Belgique	410
3. Annales de la Société d'émulation de Bruges	410
4. Archives belges	411
5. Bulletin de la Commission royale d'histoire	412
6. Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois	413
7. Musée belge (le)	413
8. Revue belge d'histoire	413
9. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous	413
10. Revue de l'Instruction publique	415
11. Revue de l'Université de Bruxelles	416
12. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain	414
13. Revue générale	416

ÉTATS-UNIS.

1. American historical history (the)	416
2. Nation (the)	418

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres	208
2. Académie des sciences morales et politiques	209
3. Anjou historique (l')	209
4. Annales d'Avignon et du Comtat-Venaissin	210
5. Annales de Bretagne	210
6. Annales du Midi	211
7. Annales révolutionnaires	193, 388
8. Bibliothèque de l'École des chartes	193
9. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris	211
10. Bulletin d'histoire économique de la Révolution	194
11. Bulletin hispanique	200
12. Bulletin italien	201
13. Bulletin trimestriel de la Société de la Lozère	211
14. Comité des travaux historiques et scientifiques	393
15. Correspondant (le)	203, 394
16. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus	395
17. Feuilles d'histoire du XVII ^e au XX ^e siècle	194, 388
18. Grande Revue (la)	396
19. Journal des Savants	197, 390
20. Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard	213
21. Mercure de France	205
22. Nouvelle Revue historique de droit	201
23. Nouv. archives des missions scientifiques et littéraires	394
24. Polybiblion	391
25. Province du Maine (la)	213
26. Recueil des travaux de la Société d'Agen	398
27. Révolution dans l'Aube (la)	213
28. Révolution française (la)	195
29. Revue (la)	205, 396
30. Revue archéologique	201
31. Revue critique d'histoire et de littérature	198, 391
32. Revue de Bretagne	214
33. Revue de Gascogne	214

	Pages
34. Revue de l'Agenais	215
35. Revue de l'Anjou	215
36. Revue de Paris (la)	206, 396
37. Revue de Saintonge et d'Aunis	216
38. Revue des bibliothèques	202
39. Revue des Deux Mondes	207, 397
40. Revue des études anciennes	202
41. Revue des études historiques	389
42. Revue des études napoléoniennes	196, 389
43. Revue d'histoire de Lyon	216
44. Revue d'histoire économique et sociale	389
45. Revue d'histoire moderne et contemporaine	390
46. Revue d'histoire, rédigée à l'État-major	196
47. Revue du Midi	216
48. Revue historique de Bordeaux	217
49. Revue historique de la Révolution française	196
50. Revue historique et archéologique du Maine	398
51. Revue politique et littéraire	207, 397
52. Revue savoisienne	217

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	420
2. Edinburgh Review	423
3. English historical Review (the)	427
4. Nineteenth century (the)	430
5. Quarterly Review	431
6. Review of histor. publications relating to Canada	432
7. Scottish historical Review (the)	435
8. Transactions of the r. historical Society	434

HONGRIE.

1. Ungarische Rundschau	437
-----------------------------------	-----

ORIENT.

1. Byzantinische Zeitschrift	438
2. Νέος Ἑλληνομνημων	439
3. Vizantjiski Vremennik	439

CHRONIQUE.

<i>Allemagne</i>	444
<i>Belgique</i>	224
<i>Espagne</i>	444
<i>France</i>	220, 441
<i>Grande-Bretagne</i>	224, 446
<i>Grèce</i>	447
<i>Italie</i>	448
<i>Roumanie</i>	224, 448
<i>Suisse</i>	448
ERRATUM	224
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	450

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

ss

896

897

89

7